This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

X LIBRARY

Astor Collection.
Presented in 1884.

X LIBRARY

Astor Collection.
Presented in 1884.

A QUOI TIENT

L'AMOUR

Second
NKV

ASTOIN NEW-YORK

Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois
55, quai des Augustins.

A QUOI TIENT

L'AMOUR

—FANTAISIES PARISIENNES—

PAR

ALBÉRIC SECOND

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1856

Droits de reproduction et de traduction réservés.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

A QUOI TIENT L'AMOUR

I

—Le soleil va disparaître derrière ce bouquet de mélèzes; d'ici à quelques instants il fera nuit close et nous avons encore quatorze kilomètres devant nous. Au train dont nous marchons, nous n'arriverons jamais, mon cher Deslauriers.

Qui parle ainsi ? Un jeune homme de vingt-six ans, monté sur un vigoureux cheval qu'il manie avec élégance. Son compagnon, plus âgé d'une dizaine d'années, loin de paraître sensible à ce reproche, arrête court sa maigre monture.

—Mon cher Sénéchal, dit-il après avoir repris haleine, et tout en rallumant son cigare à demi

éteint, à quelle heure nous sommes-nous mis en route ce matin?

—A sept heures.

—Quelle heure est-il présentement?

—Quatre heures trois quarts.

—A quelle heure nous sommes-nous reposés, s'il te plaît?

—A midi.

—Et pourrais-tu me dire pendant combien de temps environ?

—Pendant cinquante minutes, ni plus ni moins.

—Voilà mon excuse et ma justification, reprend Deslauriers avec un accent de triomphe. Libre à toi, un sportman de pur sang, de trotter impunément depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Quant à moi, je n'éprouve aucune humillation à confesser que j'ai les reins brisés et que le frottement de la selle m'est devenu un intolérable supplice.

—Nous galoperons, si tu le préfères, interrompt Sénéchal.

—Bien obligé, cher ami.

—Est-ce que tu comptes coucher à la belle étoile?

—Non, mon cher, dit Deslauriers, qui souffle dans ses doigts engourdis et rend la bride à son cheval, d'autant que la nuit sera très-froide, si j'en

juge par la bise glacée qui me coupe la figure en deux. Mais j'aperçois là-bas, à cet endroit où la route fait un coude, une douzaine de cheminées qui fument. Les vois-tu ?

—Parfaitement.

— J'augure de cet attrayant spectacle que nous touchons à des contrées civilisées. Les naïfs habitants de ces lieux champêtres se livrent sans doute à la confection de leur repas du soir, et déjà il me semble qu'un vague parfum de soupe aux choux parvient jusqu'à mes narines réjouies.

—Que t'importe ? Un repas confortable nous attend à la Martinière.

—Apprends, ami Sénéchal, qu'aux perdreaux truffés en train de rôtir à quatorze kilomètres, je préfère l'humble soupe aux choux dont je ne suis plus séparé que d'une longueur de cuiller, fût-elle, ladite cuiller, d'étain ou de fer battu.

—Parles-tu sérieusement, Deslauriers ?

—Demande au député de notre arrondissement s'il est sérieux les jours où il déclame son fameux discours-ministre à la tribune du Palais-Bourbon.

—Eh ! quoi ! tu souperas dans ce village ?

—Non-seulement j'y souperai, mais encore j'y coucherai.

—Parbleu! s'écrie le bouillant Sénéchal, tu ne me joueras pas un si méchant tour. On nous attend ce soir à la Martinière; et, dussé-je te prendre en croupe et t'emmener de vive force, je te préviens qu'avant deux heures nous ferons notre entrée triomphale dans cette chère maison. Tu ne songes pas à l'inquiétude mortelle où serait Juliette si je lui manquais de parole!

Un sourire malicieux s'épanouit sur les lèvres de Deslauriers.

—Parles-tu sérieusement? te demanderai-je à mon tour.

—En douterais-tu, par hasard? réplique le jeune homme surpris et indigné tout ensemble d'une pareille interrogation.

—C'est incroyable à quel point tu es jeune pour ton âge! reprend Deslauriers redevenu sérieux. Que parles-tu d'inquiétude mortelle, et pourquoi te livrer à des exagérations de langage de cette force et de ce numéro? Veux-tu savoir comment les choses se passeront à la Martinière? En dépit de notre absence, on se mettra à table, et Dieu sait si ta future famille ne soupera pas de son meilleur appétit. Je veux bien croire qu'on dira de temps en temps, en matière de conversation : « Il est vraiment singulier que ces

messieurs n'apparaissent pas! » Vers dix heures, ta blanche fiancée fermera son piano, et elle se retirera dans sa chambre en se disant : « Sans doute M. Gaston arrivera demain matin. Mettrai-je ma robe verte ou ma robe bleue? » Et voilà ce que tu appelles être en proie à une inquiétude mortelle, mon pauvre garçon!

—Tu blasphèmes, Deslauriers; mais je te pardonne, parce que tu ne connais pas encore le doux ange auquel je vais unir ma destinée. Outre que notre vieille amitié te donnait tous les droits possibles à cette faveur, je t'ai prié d'être mon témoin, voulant te réconcilier avec un sexe que tu as le tort de juger d'une façon aussi injuste que rigoureuse. Tu verras ma Juliette, et je sais d'avance avec quels arguments vainqueurs cette pure et naïve jeune fille plaidera auprès de toi la cause de ses sœurs calomniées!

—*Amen!* répond le sceptique Deslauriers, qui emprunte à sa voix de tête des intonations dignes d'un enfant de chœur.

Devisant ainsi, les deux voyageurs sont parvenus aux premières maisons du village. A un certain endroit les chevaux s'arrêtent d'eux-mêmes. Deslauriers lève la tête, et ses yeux saluent avec

reconnaissance une branche de houx qui se balance au vent. Un peu au-dessous de la branche de houx, une main inexpérimentée a tracé en lettres majuscules l'inscription suivante sur la façade blanche de la maison :

A LA NOUVELLE-BONDANCE.

ON LOGE A PIED ET A CHEVAL.

—Mon cher Gaston, dit Deslauriers, qui met pied à terre et qui frappe sur la porte avec le pommeau de sa cravache, je te préviens de rechef que je ne vais pas plus loin. *Cette auberge est à mon gré ; j'y suis bien, j'y resterai,* ainsi qu'on chantait jadis au théâtre Feydeau.

—A ton aise, réplique le jeune homme. Soupe avec du pain dur et du lard rance, couche dans des draps humides et grossiers, c'est ton affaire ; pour moi, je fais donner l'avoine à mon cheval et je repars l'instant d'après.

II

La porte de l'auberge s'était ouverte ; les deux amis confièrent leurs montures à un petit drôle

déguenillé et prirent place auprès de la cheminée de la cuisine, dans laquelle flambaient des branches de pin avec toutes sortes de pétillements joyeux.

Pour des voyageurs harassés, et, depuis le matin, exposés aux intempéries du mois de décembre, cette cuisine d'auberge était véritablement le plus attrayant spectacle qui se pût voir. Les casseroles de cuivre, entretenues par une main soigneuse, étincelaient à la flamme du foyer comme de la vaiselle d'or. Sur la huche au pain, de longues miches, rousses et croustillantes, étaient rangées avec symétrie. Plusieurs ragoûts odorants mijotaient sur le fourneau, et deux maîtresses poulardes ornaient la broche, qui tournait avec une petite musique argentine bien propre à réjouir l'ouïe, n'en déplaise au proverbe qui prétend que ventre affamé n'a pas d'oreilles. Un gros chat blanc, juché sur un escabeau, ronflait dans son hermine comme un juge devant qui l'on plaide une ennuyeuse question de mur mitoyen. Le chien du logis dormait les pattes allongées et le museau appuyé sur ses pattes, tandis que les grillons chantaient dans la cendre tiède leurs chansons et leurs amours.

—Faites-moi à souper et préparez un lit, dit Deslauriers à une paysanne fraîche et avenante qui

s'était approchée en tirant ses plus coquettes révérences.

—Avec plaisir, Monsieur.

—Vous êtes la maîtresse de la *Nouvelle-Bondance?*

—Oui, Monsieur, dit la paysanne avec une nuance d'orgueil.

—Eh bien! madame l'hôtesse, vous m'avez entendu? Je meurs de faim et de lassitude; ainsi, faites vite, je vous prie.

—Et vous, Monsieur, demanda l'aubergiste à Gaston, est-ce que vous comptez vous coucher l'estomac vide? Ça ne vaut rien pour la santé du corps, comme dit le docteur Meslier, le médecin du pays.

—Moi, repondit Sénéchal, je pars dans cinq minutes; on m'attend à la Martinière.

—A la Martinière! répéta la paysanne; m'est avis que vous n'y arriverez pas ce soir.

—Bah! dit Gaston, j'y serai dans cinq quarts d'heure.

—En temps ordinaire je ne dis point qu'il faille beaucoup plus de temps pour s'y rendre; mais vous ignorez une chose, vous qui, sans doute, n'êtes pas du pays.

—Que voulez-vous dire?

—Les dernières pluies ont tellement grossi la Galliote que vous ne sauriez trouver le gué et, pour sûr, vous vous noieriez, vous et votre bête. Demandez plutôt à Langevin, le muletier, qui a été forcé de revenir sur ses pas, et qui partira demain au jour. C'est-il pas vrai, Langevin?

—C'est la vraie vérité du bon Dieu, dit le muletier interpellé, assis à une table où il se délectait en compagnie d'une éclanche de veau et d'un petit fromage blanc. Faudrait être fou ou avoir envie de se périr soi-même pour tenter le passage de la Galliote, à présent qu'il fait noir comme chez le loup.

—Que le diable emporte la Galliote! s'écria Gaston avec mauvaise humeur. Il n'y a donc aucun pont construit sur cette sotte rivière?

—Faites excuse, Monsieur, il y en a un, et en fil d'archal encore!

—Eh bien! je passerai sur le pont.

—C'est qu'il est à huit grandes lieues de chez nous.

Sénéchal frappa du pied avec colère.

—Alors, qu'on prépare deux chambres et qu'on nous serve à souper pour deux, dit-il en maugréant.

Puis, il ouvrit son carnet, et en tête d'une page blanche, il écrivit de sa plus belle écriture :

A ma Juliette.

SONNET.

Pendant ce colloque, Deslauriers s'était endormi, et, à l'exemple du matou, il ronflait comme un chantre. Au bout d'une demi-heure, il se réveilla en sursaut :

—Et le souper? dit-il d'une voix dolente.

—Ces messieurs sont servis, répondit l'hôtesse.

Sénéchal s'empressa de fermer son carnet, qui disparut aussitôt dans la poche de son paletot.

—Qu'est-ce que tu griffonnes donc là? demanda Deslauriers.

—Moi? rien, dit Gaston; je fais des additions.

—Je crois plutôt que tu fais des vers, et tu as raison de t'en défendre et de les cacher; car, sur mon honneur, ceux que tu as précédemment commis ne valent pas le diable.

—Pour toi *Pégase* est sourd et *Phébus* est rétif,

ajouta Deslauriers, qui, j'en demande bien pardon à Boileau, avait tant soit peu oublié la version littérale de l'*Art poétique*.

Le muletier était retourné auprès de ses mules, et, à la place où il avait pris son repas s'étalait une nappe d'une immaculée blancheur. Les ragoûts du

fourneau et les poulardes de la broche fumaient dans des plats de faïence étoilés de fleurs inconnues et d'oiseaux impossibles.

—Madame, dit Deslauriers à l'aubergiste, tout en attaquant le premier ragoût, j'ai entendu les plus illustres gosiers de notre temps exécuter leurs cavatines les plus suaves et leurs cadences les mieux perlées, mais jamais, je vous en donne ma parole de dilettante, jamais musique plus harmonieuse, plus céleste, n'a caressé plus doucement les parois frémissantes de mon tympan charmé que votre voix prononçant tout à l'heure cette simple phrase : « Ces messieurs sont servis. »

La paysanne, ahurie par cette période sonore, à laquelle elle ne comprit pas grand'chose, recommença ses révérences.

Quant à Gaston, il n'ouvrait pas la bouche et ne touchait à rien.

—Votre ami serait-il malade? demanda l'hôtesse qui s'était familiarisée avec Deslauriers.

—Hélas! Madame, il est amoureux.

—Et ça lui coupe l'appétit? Alors, vous, Monsieur, vous ne devez pas être amoureux, je suppose?

—Je m'en vante! s'écria Deslauriers, qui attaqua le troisième ragoût avec une ardeur nouvelle.

—Ah çà! reprit-il lorsque sa faim dévorante se fut calmée, ayez donc l'obligeance de m'expliquer votre enseigne.

—S'il vous plaît! dit l'hôtesse.

—Que signifient ces mots écrits au-dessus de votre porte : *A la Nouvelle-Bondance?* Qu'est-ce qu'on entend par une *bondance* dans votre pays?

—C'est bien simple, dit la paysanne, surprise qu'un beau monsieur n'eût pas l'intelligence mieux ouverte. Vous saurez donc qu'on rencontre, à l'autre extrémité du village, et tenez, précisément du côté de la route qui mène à la Martinière, une auberge très-fréquentée qui s'appelait *A la Bondance.* Comme c'est là un bon titre, en somme; mon mari et moi nous l'avons pris également, lorsque nous avons fondé notre établissement. Quand le propriétaire de la première bondance a vu ça, il a voulu nous faire pièce, et il a mis sur son enseigne : *A l'Ancienne-Bondance.* Mais nous, pas bêtes, qu'avons-nous fait? Nous avons, le jour même, inscrit sur notre porte : *A la Nouvelle-Bondance.* Comprenez-vous à présent?

—Parfaitement, répondit Deslauriers. Où avais-je donc l'esprit? C'est clair comme deux et deux font cinq.

—Je pense que tu as assez bu et assez mangé, dit Gaston après un long silence. Si nous allions nous coucher?

—Volontiers, cher ami; je me sens en mesure d'attendre patiemment le déjeuner.

L'hôtesse prit un flambeau et conduisit les voyageurs dans une chambre à deux lits, ornés de baldaquins en cotonnade imprimée représentant toutes sortes de bergers joufflus et de bergères callipyges.

—Bonne nuit, mon cher Gaston! dit Deslauriers en s'enfonçant voluptueusement dans un lit moelleux et bassiné à l'avance.

—Bonne nuit!

—Tu ne te couches pas?

—Non.

—Hum! fit Deslauriers; il te reste quelques additions à finir, je gage?

—Précisément.

—A ton aise, mon garçon; mais souviens-toi de ce vers bien connu:

Soyez plutôt perruquier si c'est votre talent.

ajouta le sentencieux Deslauriers, continuant à estropier l'*Art poétique* avec le plus odieux sans-façon.

Sénéchal ouvrit de nouveau son carnet; et, en tête d'une seconde page blanche, il récrivit en lettres,

cette fois majuscules, ces mots que nous avons déjà lus :

A MA JULIETTE.

SONNET.

Au bout d'une heure d'efforts désespérés, Gaston parvint enfin à aligner les quatre vers ci-dessous :

Ah! que nous parle-t-on des malheurs de Tantale!
Mon sort, je le déclare, est, hélas! plus affreux!
Être si près de toi sans pouvoir voir tes yeux...
O inondation cinq et six fois fatale!!!

Malgré l'ardeur de son amour et ses dispositions naturelles pour la poésie, il lui fut impossible d'aller plus loin, et il dut souffler sa chandelle sans avoir réussi à trouver le cinquième alexandrin.

—Demain, pensa-t-il, pendant la route, je terminerai mon sonnet. En vérité, je ne me reconnais pas ce soir. L'idée est rebelle outre mesure et la rime m'embarrasse d'une façon inusitée.

Mais l'homme propose et le diable dispose. Le lendemain, Gaston, qui de la nuit avait à peine fermé l'œil, se réveilla en proie à une fièvre violente; tout son corps était marbré de plaques rouges.

—Hé! madame l'hôtesse! cria Deslauriers, on a besoin de vous par-ici; montez vite!

—Qu'y a-t-il? demanda la paysanne accourue en toute hâte; le feu est-il à la maison?

—Avez-vous un médecin dans le village?

—Oui, Monsieur.

—Ce n'est pas un homéopathe, au moins?

—Un nommé Hopathe? répéta la paysanne trompée par la consonnance. Non, Monsieur; c'est un nommé Meslier.

—Eh bien! courez chez le nommé Meslier et faites en sorte qu'il revienne avec vous.

Un quart d'heure après, le chirurgien du village était assis au chevet de Gaston; il déclara que le cas était grave et que le malade avait la petite vérole.

—Au nom de notre amitié, cher Annibal, dit Gaston dès qu'ils furent seuls, monte à cheval et cours à la Martinière. Je suis certain que Juliette s'abandonne au plus affreux désespoir. Elle suppose sans doute que je me suis noyé dans la Galliote. Sèche ses pleurs; rassure sa famille alarmée. Dis-leur qu'une malencontreuse indisposition me retient ici, à mon vif regret. Quoique j'aie été vacciné et bien qu'il y ait lieu de penser que cette maladie n'aura pas de suites fâcheuses, il est inutile que tu la désignes par son vilain nom. Va vite et reviens de même; mon meilleur médecin, je le sens, c'est toi.

Deslauriers recommanda, en termes chaleureux, son jeune ami au vieux médecin et à l'hôtesse; puis, sans même se souvenir de sa courbature et de ses ecchymoses, il se hissa courageusement sur l'échine raboteuse de son bucéphale. O amitié! il poussa la résolution et le dévouement jusqu'à enfoncer ses éperons dans le ventre du cheval. Dieu merci, il en fut quitte moyennant une chute insignifiante et quelques écorchures légères au coude et aux genoux.

III

La belle terre de la Martinière, sise au fond du département de ***, appartenait, en ce temps-là, à M. Duravin, de l'ancienne maison Philipat, Duravin et compagnie, bien connue dans la haute banque parisienne. L'ex-banquier, réduit par la paralysie à un état voisin de l'imbécillité, vivait à la campagne. Sa femme et sa fille passaient l'hiver à Paris, courant les bals, les spectacles, les salons et les concerts. Gaston avait rencontré Mlle Juliette Duravin dans *le monde*, comme on dit; il en était devenu follement amoureux; il avait fait l'aveu de sa passion; et, at-

tendu qu'il était jeune, assez bien né, joli garçon et propriétaire d'immeubles vierges d'hypothèques, Mme Duravin accueillit avec faveur ses intentions conjugales. On touchait alors aux derniers jours de décembre, et le mariage était fixé aux premiers jours de janvier.

Dix heures sonnaient à l'horloge du château de la Martinière, lorsque Deslauriers, courbé en deux sur la selle, entra dans la grande avenue qui conduisait au perron. Avisant un domestique galonné sur toutes les coutures, il lui fit signe d'approcher.

—Madame et mademoiselle Duravin sont-elles visibles? demanda-t-il.

—Ces dames ne se lèvent jamais avant midi, lui fut-il répondu.

—Diable! exclama Deslauriers, dont l'appétit était aiguisé par sa course matinale, à quelle heure est-ce donc qu'on déjeune dans cette hospitalière maison?

—On déjeune à une heure.

Un nuage sombre s'amoncela sur le front de Deslauriers.

—Ne puis-je voir M. Duravin?

Cette question parut exciter l'étonnement du domestique.

—Monsieur désire voir M. Duravin? répéta-t-il comme s'il eût mal entendu.

—Oui.

—M. Duravin, le mari de madame?

—Sans doute.

—Alors que monsieur ait l'obligeance de me suivre. Ah bien! ajouta-t-il entre ses dents, voilà un monsieur qui va passer un quart d'heure agréable! je lui en fais mon compliment.

Deslauriers fut introduit dans une pièce écartée, chauffée à un degré insupportable. L'ex-banquier, couvert de fourrures, grelottait dans une bergère, la lèvre pendante et l'œil éteint.

—Monsieur, dit le visiteur, je m'appelle Annibal Deslauriers.

—Fermez donc la porte! interrompit M. Duravin.

—Monsieur, elle est fermée.—Je suis l'ami intime de votre futur gendre, Gaston Sénéchal.

—Mais fermez donc la porte! reprit M. Duravin; on meurt de froid dans cet appartement.

—Monsieur, je vous assure que toutes les portes sont closes, dit Deslauriers, qui suait à grosses gouttes. J'ai une fâcheuse nouvelle à vous annoncer, Monsieur, continua l'ambassadeur d'une voix grave et solennelle.

—Une nouvelle fâcheuse, dites-vous? interrompit l'ex-banquier.

—Hélas! oui, Monsieur.

—Alors, gardez-la pour vous! Je suis très-impressionnable, et je fuis les émotions. Mais, pour Dieu! fermez donc la porte! Il est impossible qu'elle ne soit pas ouverte!... Voyez, je grelotte!

Deslauriers s'éloigna en épongeant son front ruisselant de sueur.

—Morbleu! pensa-t-il, Gaston aura un aimable beau-père; si le reste de la famille est taillé sur ce patron, ça lui promet un petit intérieur bien agréable.

Le domestique, son introducteur, l'attendait dans l'antichambre.

—Vous plaît-il de gagner un louis? lui dit Deslauriers.

—Que faut-il faire? répondit le laquais, dont les oreilles s'ouvrirent et dont les yeux s'écarquillèrent démesurément.

—Vite, de l'encre, une plume et du papier!

En un clin d'œil Deslauriers fut servi.

—Vous voyez cette lettre, reprit-il; si dans cinq minutes elle est remise à Mme Duravin, ce louis est à vous. Allez!

Le laquais disparut comme disparaissent les génies dans les pièces du Cirque.

—Il faut convenir, se dit Deslauriers resté seul, qu'on semble assez peu inquiet céans du sort de mon ami. Pauvre Gaston! honnête et simple nature! cœur naïf! esprit candide! tu penses sans doute que j'ai trouvé Mme Duravin agenouillée dans son oratoire, et que mademoiselle sa fille m'est apparue à la fenêtre la plus haut perchée du château, braquant un télescope anxieux sur les profondeurs du chemin? Hélas! quelle distance incommensurable sépare le rêve de la réalité! On dort ici sous de chauds édredons, tandis que tu trembles la fièvre dans une chambre nue d'auberge. Es-tu tombé de cheval? as-tu une jambe cassée? as-tu disparu dans les flots bourbeux de la Galliote? on s'en soucie comme des neiges de l'an passé! et Mlle Juliette Duravin serait, à ce qu'il assure, l'ange qui me réconciliera avec les démons du sexe féminin!... Hum! j'ai bien peur de mourir dans l'impénitence finale!

Cependant Deslauriers fut interrompu dans son monologue par un carillon de sonnettes, suivi d'allées et de venues, entremêlé d'un grand bruit de portes ouvertes et fermées et de jalousies claquant contre la muraille.

—Monsieur, dit le domestique qui reparut l'instant d'après, j'ai gagné mes vingt francs. Ces dames s'habillent; elles vous prient de les attendre un moment. Voulez-vous me suivre au salon?

Deslauriers se piquait d'être observateur; il pensait que l'appartement c'est la femme. Il s'appliqua donc à étudier le salon de Mme Duravin le plus minutieusement qu'il lui fut possible, persuadé que cet examen l'amènerait à découvrir toutes sortes d'indices de nature à lui montrer, sous leur véritable jour, le caractère de la mère et le caractère de la fille.

—Il est évident, pensa-t-il après avoir détaillé l'ameublement, que ces deux femmes sont élégantes et qu'elles sont pourvues d'un goût exquis.—Elles sont blondes; la nuance des étoffes le prouve surabondamment.—Elles sont jolies, ainsi que le témoignent ces glaces répandues à foison. Il n'y a que les très-jolies femmes pour abuser des glaces à ce point. Une femme laide remplacerait spirituellement les glaces par des tableaux et des étagères. Eh quoi! aucune trace de broderie, ni de tapisserie! Hum! je soupçonne Mmes Duravin d'être deux paresseuses.—Ah! des livres! Voyons un peu quels sont leurs auteurs favoris. Diable! s'écria Deslauriers après avoir

lu les titres de cinq ou six in-octavo épars sur une table, il nous paraît que notre future belle-maman n'est pas très-scrupuleuse à l'endroit de ses lectures...—Un piano... celui de Mlle Juliette, sans doute? elle est musicienne? tant mieux! Quelle musique joue-t-elle? Beethoven ou Mozart?

Deslauriers feuilleta plusieurs gros cahiers superbement reliés et surmontés d'une couronne de fantaisie; lesdits cahiers ne contenaient que des quadrilles, des valses, des polkas et des romances.

—Que chantent ces romances? se demanda Deslauriers.

« Loin de ton vieux mari jaloux,
Bel ange accours au rendez-vous! »

« Ta mère est endormie;
Ouvre-moi, douce amie! »

« Viens dans mes bras, viens, je t'adore...
Que je sois heureux! »

On en passe... et des plus vives.

Deslauriers ferma les cahiers, et un soupir significatif souleva sa poitrine.

—Mon pauvre ami! mon pauvre Gaston! murmura-t-il à voix basse, que viens-tu faire dans cette galère?

Après une heure d'attente, tout au moins, Mme Duravin et sa fille se montrèrent enfin, éblouissantes de parure et de beauté. Mme Duravin, en dépit de ses quarante-cinq ans sonnés, était fort belle encore. Quant à Mlle Juliette, avec ses beaux cheveux blonds et ses grands yeux bleus, elle réalisait le type des madones de Raphaël, dirais-je volontiers, si l'on avait beaucoup moins abusé de Raphaël et de ses madones.

—Monsieur Annibal Deslauriers? demanda Mme Duravin au voyageur en lui adressant un salut gracieux.

—Lui-même, Madame.

—Vous êtes seul?

—Oui, Madame.

—Et Gaston?

—J'ai laissé Gaston à Moriez, un petit village à trois lieues d'ici.

—Serait-il donc malade? Nous vous attendions hier, dans la soirée.

—Prenez-vous-en à la Galliote débordée, si nous ne sommes pas arrivés à l'heure dite, Madame; prenez-vous-en à une légère indisposition, si mon ami ne m'a pas suivi ce matin, ajouta-t-il en fixant sur Mlle Juliette un regard inquisiteur.

La jeune fille resta froide et impassible.

—Et vous êtes accouru nous rassurer, reprit Mme Duravin. Ah ! Monsieur, que d'actions de grâce ! Mais, j'y songe, avez-vous déjeuné ?

—Je vous avouerai naïvement, Madame, que je meurs de faim.

Mme Duravin, de sa main emprisonnée dans un gant de Suède, offrit à Deslauriers un sac de satin blanc rempli de pastilles de chocolat parfumé.

—Le moindre pâté de foie gras ferait mieux mon affaire, pensa Annibal, qui semblait s'être juré à lui-même de travestir tous les poëtes de sa connaissance.

Cependant Mme Duravin avait sonné et elle venait de glisser quelques mots à l'oreille d'une jeune femme de chambre vêtue à la façon des soubrettes de vaudeville.

—Vous arrivez de Paris ? reprit Mme Duravin, qui ne put s'empêcher de soupirer ; de Paris, où il nous a été impossible de nous rendre cet hiver, ma fille et moi, eu égard à l'état de santé vraiment pitoyable de M. Duravin. Ah ! Monsieur, ayez compassion de deux pauvres exilées ! Comment se porte cette chère ville ? qu'y dit-on ? qu'y fait-on ? Etiez-vous au dernier bal de la Préfecture ? Dansera-t-on aux Tuileries ? Assistiez-vous à l'ouverture des Italiens ? Est-il vrai que Mme de Néronde se soit fait enlever par M. de

Rochenoire? Portera-t-on des fourrures cette année? Que faut-il penser du dernier opéra? Avez-vous lu la *Chartreuse de Parme?* A-t-on inventé des modes nouvelles? Parlez-nous, instruisez-nous; songez que nous ne sommes plus de ce monde!

—Ah! mon cher Gaston, pensait Annibal étourdi par ce flux et ce reflux de verbiage, si ton beau-père est affligé d'un laconisme exagéré, tu auras de quoi te rattraper avec ta belle-maman!

Pendant le déjeuner, servi avec une délicatesse et une recherche excessives, et auquel Deslauriers fit largement honneur, c'est à peine si le nom de Gaston fut prononcé par la mère et par la fille. Mais de Paris, de ses fêtes, de ses modes, de ses spectacles, de sa chronique galante, de ses danseuses, on en causa sans relâche et sans fin. Annibal parvint néanmoins à glisser l'histoire de la *Nouvelle-Bondance* et du *nommé Hopathe,* ce qui fit beaucoup rire ces dames, —admirable occasion de mettre en lumière leurs lèvres rouges et leurs dents blanches.

—Vous nous quittez déjà! dit Mme Duravin lorsque Dulauriers prit congé de ses aimables hôtesses.

—Je retourne auprès de Gaston; je suis certain qu'il maudit ma lenteur et qu'il compte les minutes.

—Si M. Sénéchal n'est pas en état de vous accom-

pagner demain, souvenez-vous qu'on vous attend à la Martinière. Vous êtes le seul visage humain qui nous soit apparu depuis deux mois. Nous recauserons de notre cher Paris. J'ai mille questions à vous faire encore.

Annibal s'inclina profondément et s'éloigna en toute hâte, désireux de revoir Gaston et de donner un libre cours à ses pensées.

—Résumons-nous, dit-il après un monologue qui ne dura pas moins de cinq kilomètres. La table est délicieuse; le fait est patent. La cave est excellente; la chose est avérée. En ce qui touche le caractère de Mme Duravin et celui de Mlle Juliette, mon opinion est... Ma foi, ajouta-t-il après un moment de silence, il serait téméraire de les juger dans une si courte entrevue et sur un si mince échantillon. Donc, *la suite au prochain numéro*, comme on l'imprime, chaque matin, au bas des feuilletons publiés par mon journal.

IV

Annibal Deslauriers n'était plus qu'à une courte distance de Moriez, lorsqu'il aperçut le docteur Meslier qui l'attendait sur la route.

—Est-ce que Gaston va plus mal? lui cria-t-il d'aussi loin qu'il put se faire entendre.

Et il lança son cheval au galop.

—Écoutez-moi, mon cher Monsieur, répondit le médecin, je ne sais point cacher la vérité sous un voile de belles phrases menteuses.

—Gaston est mort! interrompit Deslauriers, de qui le pouls et le cœur s'arrêtèrent subitement.

—Diable! comme vous y allez! reprit le docteur; nous n'en sommes pas encore là, grâce à Dieu. Mais je ne dois pas vous dissimuler que l'état de votre ami a fort empiré depuis ce matin; j'ai pensé qu'il serait mal soigné à l'auberge, et j'ai pris la liberté de le faire transporter chez moi.

Pour toute réponse Deslauriers serra avec effusion la main du vieux docteur.

—Craignez-vous donc pour la vie de ce pauvre garçon? demanda-t-il d'une voix émue.

—La maladie se présente avec tous ses plus mauvais prodrômes; la fièvre est à son plus haut période; le jeune homme bat la campagne. Un nom de femme, Juliette, revient sans cesse sur ses lèvres. C'est celui de son épouse?

—C'est celui de sa fiancée.

—Voilà une fiancée qui pourrait bien être veuve

avant que d'être mariée! dit M. Meslier en branlant tristement la tête.

On était arrivé devant la maison du médecin, une petite maison simple et proprette, encadrée de vignes vierges, dont les folles branches grimpaient jusqu'aux fenêtres du premier étage. M. Meslier heurta à la porte, qui fut ouverte par une jeune personne modestement vêtue; à l'aspect d'un étranger ses joues pâles se colorèrent d'une vive rougeur.

—C'est Marguerite, ma fille, dit le médecin, qui déposa un baiser sonore sur ce front de dix-sept ans, veiné de bleu, blanc et poli comme de l'ivoire.

Le docteur conduisit Annibal auprès de son ami, qui ne le reconnut pas.

—Gaston, mon vieux, c'est moi, Deslauriers. J'arrive de la Martinière... J'ai vu Juliette, dit Annibal effrayé des ravages que le mal avait faits en si peu de temps.

Gaston le regarda fixement, et s'écria d'une voix caverneuse :

« Ah ! que nous parle-t-on des malheurs de Tantale !
« Mon sort, je le déclare, est, hélas ! plus affreux !
« Être si près de toi sans pouvoir voir tes yeux...
« O inondation cinq et six fois fatale ! ! ! »

—Le malheureux! soupira Deslauriers. Faut-il

qu'il soit malade pour se livrer à la perpétration de semblables forfaits poétiques !

Les deux jours qui suivirent, loin d'apporter une amélioration dans l'état de Gaston, ne firent qu'accroître l'inquiétude du médecin. Le troisième jour, M. Meslier prit Annibal à part.

—Mon cher monsieur, lui dit-il, il me paraît à propos que vous retourniez à la Martinière; je serais coupable envers la famille Duravin si je lui laissais ignorer plus longtemps la situation réelle où se trouve M. Sénéchal. La maladie fait des progrès effrayants et j'ai conçu depuis ce matin les craintes les plus sérieuses. Si Mlle Juliette veut voir son fiancé, qu'elle se hâte. Demain peut-être il serait trop tard.

—Moi absent, qui soignera Gaston, si l'on vous appelle auprès d'un autre malade ? demanda Deslauriers, qui sentit une grosse larme rouler sur sa moustache rousse.

—Ma fille, parbleu !

—Comment vous exposeriez Mlle votre fille à cet affreux spectacle? Gaston est hideux à voir, sans compter que vous risquez de compromettre la santé de cette chère enfant.

—Rassurez-vous, interrompit le docteur; Marguerite est une brave fille qui ne s'épouvante pas

pour si peu. Je l'ai habituée à m'assister dans mes opérations les plus dangereuses; j'en ai fait une manière de sœur grise, et, je le dis sans orgueil, elle remplit sa triste mission avec dévouement. Allez, c'est elle, et non moi, qui devrait avoir le diplôme, car elle fait plus de guérisons que son vieux père. Elle vous a de douces paroles et de bienfaisants discours qui valent cent fois toutes mes drogues et toutes mes ordonnances. Je ne suis, moi, que de la Faculté de Montpellier; les paysans prétendent que Marguerite est de la Faculté du bon Dieu.

A mi-chemin de la Martinière, Deslauriers rencontra le domestique des Duravin.

—Ah! c'est vous, Monsieur! Le ciel soit loué! dit le domestique, j'allais à Moriez savoir comment va M. Sénéchal. Ces dames sont au comble de l'inquiétude.

—Laissez-moi donc tranquille! s'écria Deslauriers, heureux de donner cours à sa mauvaise humeur; lorsqu'on est au comble de l'inquiétude, est-ce qu'on reste trois grands jours sans nouvelles?

Au moment où il entra dans le salon du château, Annibal surprit Mme Duravin absorbée dans la lecture d'un recueil de modes. Mlle Juliette, assise au piano, chantait avec des gazouillements de fauvette;

« Ta mère est endormie ;
« Ouvre-moi, mon amie.
« Profitons du moment,
« Ouvre à ton jeune amant!
« Ouvre à-ton jeu-ne amant! »

—Ah! vous voilà enfin, Monsieur, dit Mme Duravin. Et ce pauvre Gaston?

—Ce pauvre Gaston est peut-être mort à l'heure qu'il est, riposta brutalement Deslauriers.

Les deux femmes poussèrent un cri d'effroi.

—Hélas! oui; et si vous voulez le voir, vous n'avez pas un instant à perdre.

—Germain, qu'on attèle sur-le-champ! ordonna Mme Duravin.

Pâles et tremblantes, les deux femmes jetèrent leurs manteaux sur leurs épaules et mirent leurs chapeaux, sans se regarder dans aucune glace.

—Les aurais-je calomniées? pensa Deslauriers en présence de cette sincère émotion.

—Quelle est donc cette foudroyante maladie? demanda Mme Duravin.

—La petite vérole, Madame.

La mère et la fille échangèrent un regard rempli de terreur.

—La petite vérole! répéta Mme Duravin.

—Oui, Madame.

—Mais alors, Monsieur, reprit Mme Duravin, il nous est impossible, à ma fille et à moi, de nous rendre auprès de M. Sénéchal.

—Impossible?... interrompit Deslauriers.

—Cette affreuse maladie est contagieuse, et je trahirais mes devoirs de mère en exposant ma chère Juliette à un si grave péril! Soyez persuadé que mon cœur gémit d'être forcé de s'imposer à lui-même une si dure contrainte. Dites-le de ma part à votre ami. Deux fois par jour j'enverrai à Moriez chercher le bulletin de sa santé. Nous prierons Dieu pour sa prompte guérison. Ah! Monsieur Annibal, je vous le recommande, nous vous le recommandons; veillez sur lui comme un frère; songez à ma douleur, à la douleur de ma fille. Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de lui!

—Vieille comédienne, va! pensa Deslauriers, qui se leva et s'enfuit, craignant de ne se point contenir et de lâcher quelque parole malsonnante.

A son retour, il trouva la fille du docteur installée au chevet du malade.

—Chut! fit-elle; il dort.

—Comment va-t-il depuis ce matin? demanda Deslauriers à voix basse.

Un peu mieux; pourtant le délire continue. Il y a quatre vers assez médiocres qu'il ne cesse de déclamer. Les connaissez-vous?

—Que trop, soupira Annibal.

—Il vous a appelé plusieurs fois.

—Cher Gaston!

—Il s'inquiète beaucoup du résultat de vos visites à la Martinière.

—Il l'apprendra toujours assez tôt, murmura Deslauriers.

Dans l'agitation fiévreuse de son sommeil, Gaston fit tomber l'oreiller qui soutenait sa tête. Marguerite souleva légèrement cette tête couverte de lèpre et rendue effroyable; puis elle fit signe à Annibal de remettre l'oreiller en place.

—Ce spectacle ne vous inspire donc aucun dégoût? demanda Deslauriers, qui se souvenait de l'horreur profonde manifestée par les dames Duravin.

—Ce n'est pas pour rien que je suis la fille de mon père, dit-elle avec un doux sourire.

—Cependant, vous n'ignorez pas que c'est là un mal qui se gagne.

—J'ai été vaccinée.

—Gaston aussi a été vacciné.

—Mais à ce compte, il faudrait le laisser seul

et sans soins. Vous-même vous devriez le fuir.

—Gaston est mon ami, Mademoiselle, c'est bien différent.

—Il est mon hôte, Monsieur; estimez-vous que ce titre soit moins sacré et qu'il impose de moins grandes obligations?

—Ah! s'écria Deslauriers, songeant de nouveau à la scène jouée devant lui au château de la Martinière; vous n'êtes pas une femme, vous êtes un ange!

—Silence! interrompit Marguerite; vous allez réveiller M. Sénéchal.

Deslauriers se tut, et ce fut avec un sentiment d'admiration qu'il se prit à considérer la fille du docteur occupée à transformer en charpie une vieille chemise de son père. Ce travail n'avait en soi rien qui fût fort gracieux ni fort poétique, et pourtant combien Marguerite, vêtue de sa petite robe de laine brune, lui sembla plus belle que Mlle Juliette, habillée de soie, couverte de fourrures et de dentelles, et faisant courir ses doigts en fuseau sur les touches de son piano de palissandre!

Embarrassée par cette admiration silencieuse, Marguerite reprit la parole.

—Est-ce que Mlle Duravin ne viendra pas voir son fiancé? demanda-t-elle.

Annibal sourit amèrement.

—Vous lui faites trop d'honneur.

—Je ne vous comprends pas.

—Rien de plus facile à comprendre, cependant : Mlle Duravin ne possède ni votre dévouement ni votre courage. Quand elle a su quelle maladie menace les jours de Gaston, elle a eu peur.

—Peur! s'écria Marguerite; je croyais qu'elle aimait M. Sénéchal.

—Et vous voyez jusqu'où va son amour. Ces belles poupées parisiennes ont tout juste autant de cœur que les figures de cire exposées dans la vitrine des modistes et des coiffeurs. C'est joli, c'est bien mis, ça flatte l'œil, j'en conviens; mais ce n'est pas Dieu qui les a faites, c'est un artiste habile qui les a créées.

—Ah! vous êtes injuste, Monsieur Deslauriers.

—Bah! dit Annibal, l'avenir prouvera si j'ai tort ou raison. D'ailleurs, mon plan est fait, ajouta-t-il entre ses dents.

Le docteur rentra et constata une légère amélioration dans l'état du malade; le surlendemain, il rassura complétement Deslauriers.

—Je ne vois plus l'ombre de danger, lui dit-il; à présent ce n'est qu'une affaire de temps.

—Juliette et sa mère sont-elles venues souvent? demanda Gaston aussitôt qu'il fut capable de coudre deux idées ensemble.

Et Deslauriers, sans passer le moindre détail, lui fit le récit textuel et désenchanteur de ses deux visites à la Martinière.

—Voilà qui est étrange! pensa le jeune homme; et son cœur se serra douloureusement.

—Regarde Mlle Marguerite, lui dit un jour Annibal, et salue en elle la bonne fée qui t'a sauvé la vie. Si tu n'es pas couché dans le cimetière du village, c'est à son dévouement que tu le dois.

—Pourquoi avez-vous eu ce courage, alors que Mlle Duravin a été si lâche? demanda Gaston à la jeune fille.

—N'ayant rien à perdre, je n'avais pas grand'-chose à craindre, répondit simplement Marguerite.

—Comment cela?

—Mlle Duravin est sans doute jolie.

—Eh bien?

—Et moi, je ne le suis pas.

Gaston la regarda avec attention, ce qu'il n'avait point encore fait. Elle ne lui sembla pas jolie; elle lui parut charmante.

V

Cependant le domestique de Mme Duravin accomplissait ponctuellement son pèlerinage quotidien à Moriez; mais il avait l'ordre formel de ne point franchir le seuil du docteur et ne se mettait pas en route sans qu'on eût, au préalable, bourré ses poches de flacons de vinaigre et de fioles d'éther.

—Vois comme on nous traite à la Martinière, se plaisait à dire l'impitoyable Annibal : nous aurions tous la peste et la fièvre jaune, cette maison serait un lazaret, que nous n'inspirerions pas une terreur plus vive à ces deux femmelettes sans tact et sans cœur.

—Ah! mon cher Deslauriers, interrompit Gaston, sois moins dur envers ces deux dames. L'une sera ma femme, l'autre sera ma belle-mère.

—Tant pis, morbleu! Enfin c'est ton affaire et non la mienne. Et quand feras-tu ton entrée triomphale dans cette chère maison? ainsi que tu le disais poétiquement le jour de notre arrivée dans ce village.

—Mais prochainement, à la fin de la semaine, sans doute.

—C'est trop tôt.

—Pourquoi ?

—Parce que les traces de la maladie sont encore visibles sur ton visage.

—M. Meslier assure qu'avant un mois il n'y paraîtra plus.

—Attends cette époque, c'est prudent.

—Crois-tu donc que l'amour de Juliette tienne à si peu de chose ?

—Eh ! mon cher, sait-on à quoi tient l'amour ?

—Comment ! tu ne craindrais pas de penser...

—Je ne pense rien ; je sais seulement ce que je sais.

—Que sais-tu ?

Deslauriers ne répondit pas.

—Au diable soient tes réticences ! parleras-tu ?

—Ne m'in-ter-ro-ge pas ! dit Annibal, qui scanda sa réponse avec l'inflexion, le geste, et la pose d'un jeune tragédien, élève du Conservatoire.

—C'est différent, reprit Gaston ; du moment où tu y mets cette solennité, je n'insiste pas davantage.

Et il fit mine de s'éloigner.

Il arriva alors ce qui arrive toujours neuf fois sur dix. Du moment où Sénéchal parut indifférent à la confidence de Deslauriers, Deslauriers fut pris d'un désir immodéré de se confier à Sénéchal.

—Apprends donc, dit-il d'une voix lugubre, pourquoi je juge les femmes avec une sévérité que tu m'as souvent reprochée. J'ai eu trois amours dans ma vie, trois amours sérieux. La première fois, j'avais vingt ans. Toute vanité mise à part, j'étais alors, dans la meilleure acception du mot, un joli garçon. Eh bien ! mon cher, on a rompu un beau jour, mais rompu brutalement avec ma tendresse, avec ma beauté, avec mes vingt ans, devines-tu pourquoi ? Je te le donne en mille. Parce que, dans un bal, au beau milieu d'une contredanse, j'eus la maladresse de glisser sur le parquet et de tomber d'une manière ridicule, à ce que prétendirent les contemporaines.

—Et la seconde fois? demanda Gaston en souriant.

—La seconde fois, mes désastres amoureux provinrent de ce qu'on me rencontra monté sur un âne rétif dans la forêt de Montmorency.

—Et la troisième fois ? demanda Sénéchal, qui ne prêtait point à ce récit lamentable une oreille suffisamment contristée.

—C'était il y a un an environ, reprit Deslauriers. J'eus, un matin, l'idée saugrenue de faire couper ma barbe et mes moustaches. Le lendemain, Dalila signifiait congé au pauvre Samson rasé comme un sub-

stitut. Voilà mon ami, voilà à quoi tient l'amour!

—L'amour de Juliette est autrement sérieux, dit Gaston; et quand même, ce qui n'est pas, la maladie m'aurait fait semblable à une écumoire, je suis certain de son affection, comme je suis sûr de son cœur.

— C'est ce que nous verrons, pensa Deslauriers en lui-même.

VI

Un mois s'était écoulé; le visage de Gaston avait repris sa blancheur et sa finesse primitives, sans que le jeune homme eût songé sérieusement à s'éloigner de ses hôtes. Annibal passait son temps à la chasse. Quant à Sénéchal, ses journées s'écoulaient rapides comme des heures, en causeries avec la fille du médecin. Il s'était constitué son chevalier; il l'accompagnait dans les visites que cette bonne et charmante fille prodiguait aux pauvres gens et aux malades des environs. Partout on bénissait le doux nom de Marguerite à l'égal de celui des saintes et des anges. Si peu fortuné que fût M. Meslier, Marguerite trouvait encore le moyen de semer des bienfaits sur son pas-

sage. Elle cousait de ses mains des layettes pour les mères de famille ; elle portait du bouillon aux vieillards ; à tous elle disait de ces douces paroles qui inspirent la résignation et qui donnent l'espoir.

Un jour, à l'heure où l'envoyé de Mme Duravin arrivait à Moriez, Deslauriers se promenait sur la route, attendant impatiemment l'apparition de Germain.

—Il est temps, se disait-il, que je réalise mon projet et que j'intervienne comme le *deus ex machinâ*. Ou je ne suis qu'un collégien et je ne sais pas le premier mot du cœur féminin, ou d'ici à vingt-quatre heures j'aurai arraché le bandeau qui couvre les yeux de Gaston... mais voici Germain.

—Il est inutile que vous alliez plus loin, dit-il en arrêtant le cheval par la bride : mon ami est guéri, et je compte avoir l'honneur de me présenter demain à la Martinière.

La mère et la fille, prévenues par Germain, s'étaient mises sous les armes : exquises toilettes, les plus frais rubans, les plus fines guipures, les plus élégants bijoux, les plus précieuses dentelles.

—Soyez le bienvenu, cher Monsieur Deslauriers, lui dit Mme Duravin. Je sais toute la part qui vous revient dans la résurrection de Gaston, et je vous en

remercie en mon nom et au nom de ma fille. Il est sauvé, n'est-il pas vrai?

—Grâce à Dieu, Madame.

—Et nous le verrons bientôt?

—Demain ou après, je pense.

—Dites-moi un peu, cher Monsieur Annibal, cette cruelle maladie l'a-t-elle beaucoup changé?

—Au moral ou au physique, Madame?

—A tout seigneur, tout honneur. Parlons du moral d'abord.

—Moralement parlant, Gaston est toujours le même. Tel vous l'avez connu, tel vous le retrouverez : bon, sincère, loyal, chevaleresque, et, ajouta-t-il en se tournant du côté de Juliette, amoureux de mademoiselle plus encore qu'à Paris, affirmerais-je, si la chose était possible.

—Je ne saurais vous dire à quel point vos bonnes paroles me réjouissent, reprit Mme Duravin. Cher et excellent Gaston! Oui, le voilà bien, conforme à l'opinion qu'il m'a inspirée. Ah! je suis certaine qu'il assurera le bonheur de ma fille et qu'elle sera fière et heureuse de porter son nom!

—Sous le rapport du physique... continua Deslauriers.

Mlle Juliette dressa l'oreille.

—Hein? fit Mme Duravin.

—Physiquement parlant, reprit Annibal, je ne dois pas vous dissimuler que Gaston est méconnaissable. La maladie a ravagé son visage. Mais qu'est-ce qu'une beauté essentiellement périssable à côté des qualités éternelles du cœur?

—Il est donc bien laid? hasarda Juliette.

—Hélas! Mademoiselle, mon respect pour la vérité m'oblige à convenir qu'il n'est plus joli; d'ailleurs vous aurez bientôt l'occasion de vous en convaincre.

Les deux femmes gardèrent le silence et elles échangèrent un rapide coup d'œil dont le sens n'était rien moins qu'énigmatique.

—Vous nous avez dit, reprit Mme Duravin, que M. Sénéchal se dispose à venir à la Martinière vers la fin de la semaine?

—C'est son intention, Madame.

—Ne pensez-vous pas avec moi qu'il agirait plus sagement en retournant à Paris? La science a de si merveilleux secrets! Qui sait s'il n'existe pas une pommade, un baume susceptibles de rendre à son visage couturé sa forme et sa grâce primitives? Nos médecins de campagne font bien tout ce qu'ils peuvent; le malheur est qu'ils ne peuvent pas grand'-chose.

—Voilà une idée lumineuse, Madame, et je vais me hâter de la soumettre à mon ami, répliqua Deslauriers, qui se leva et prit congé de la mère et de la fille par un grand salut cérémonieux et glacé.

—Que je devienne chauve et que je perde toutes mes dents, si je franchis une quatrième fois le seuil de cette maison! s'écria-t-il lorsqu'il eut fermé la porte du salon.

Son cheval était encore sellé et bridé; d'un bond il l'enfourcha et s'éloigna au grand trot.

—Mon cher, dit-il à Sénéchal, paie le médecin, faisons nos malles et filons vite; nous n'avons plus rien à faire ici.

—Que veux-tu dire?

—Je dis que si tu épouses Mlle Duravin, je ne te revois de ma vie.

Et il lui dévoila le piége par lui tendu à Mme Duravin et à sa fille, ainsi que la réception qu'on lui avait faite à la Martinière.

—On te congédie parce qu'on te croit grêlé, dit-il en finissant; je compte que tu n'auras pas l'insigne faiblesse de désabuser ces deux péronelles.

Contrairement à son attente, Gaston accueillit ce récit avec une indifférence marquée.

—Eh bien! partons-nous? demanda l'impatient Annibal.

—Non, dit Gaston; je reste.

—Et moi, je pars. Cherche un autre témoin; tu me fais pitié!

Pour toute réponse, Gaston prit Deslauriers par la main et le conduisit à la fenêtre de sa chambre. Cette fenêtre donnait sur la rue du village.

—Regarde, dit-il à son ami.

Annibal souleva le rideau de mousseline et il aperçut la fille du docteur : elle distribuait de la soupe à une douzaine de pauvres gens.

—Mon cher, dit Gaston, voilà ma femme. J'aimais Mlle Duravin avec ma tête; c'est avec mon cœur que j'aime Mlle Meslier. Et maintenant, j'ose espérer que tu ajourneras ton départ et que tu ne me refuseras plus d'être le témoin de mon mariage.

Mlle Marguerite Meslier, aujourd'hui Mme Sénéchal, est assurément une des femmes les plus distinguées, les meilleures et les plus heureuses qui soient à Paris.

On n'en saurait dire autant de Mlle Juliette Duravin, qui six mois plus tard, épousa M. le marquis de***.

—Un parti superbe! disait sa mère.

La marquise est restée fidèle à sa romance favorite :

Elle chante encore, elle chante toujours, comme au temps où elle était jeune fille :

« Ta mère est endormie ;
« Ouvre-moi, mon amie.
« Profitons du moment,
« Ouvre à ton jeune amant !
« Ouvre à-ton jeu-ne amant ! »

On assure (mais ceci entre nous) que la porte s'entr'ouvre quelquefois — et que les moments ne sont pas perdus.

UN BIENFAITEUR

ET SA VICTIME

I

A Paris, où les constructions nouvelles semblent sortir toutes seules des entrailles de la terre, de même qu'après une pluie d'orage on voit des nuées de champignons pousser aux pieds des chênes; à Paris, disons-nous, il existe une colonie de locataires des deux sexes qu'on pourrait appeler les *essuyeurs de plâtres*. Les maisons neuves étant, à tort ou à raison, considérées comme de véritables pépinières de rhumatismes, c'est à qui ne s'y installera point le premier. De là l'industrie des essuyeurs de plâtre et l'accord tacite qui règne entre eux et les propriétaires parisiens. Sans cesse sur la piste des maisons

récemment bâties, ils s'y établissent durant trois ou six mois, selon l'intensité de la saison et le degré d'humidité des lieux, essuient les plâtres consciencieusement, après quoi ils disparaissent sans payer leur terme et sans qu'on s'inquiète même de leur en réclamer le payement.

Cette industrie, que nous vous donnons pour très-réelle, explique d'ailleurs les périodiques déménagements de ces jolies et nomades créatures qu'on a baptisées *Lorettes* au temps où elles habitaient le quartier neuf situé derrière l'église Notre-Dame-de-Lorette; qu'on a successivement appelées *Madeleines* et *Boules-Rouges*, lorsqu'elles peuplaient le quartier de la Madeleine et les alentours de la rue Geoffroy-Marie; d'où il faut conclure,—Paris continuant de s'étendre dans la direction du faubourg Saint-Honoré, —qu'on les appellera bientôt les *Saintes-Honorées*, ce qui sera, il faut en convenir, de l'euphémisme transcendant et de l'antiphrase élevée à la septième puissance.

Connaissez-vous l'avenue Frochot? Située à l'extrémité de la rue Bréda, tout près de la barrière Pigale, dans un quartier solitaire qui n'est déjà plus la ville sans être encore la banlieue, l'avenue Frochot se dérobe aux regards des passants derrière un ver-

doyant rideau de peupliers d'Italie. Occupée aujourd'hui par des artistes en renom, cette avenue était, il y a une vingtaine d'années, la proie exclusive des essuyeurs de plâtres.

Parmi ces pauvres diables, le plus pauvre, à coup sûr, était un jeune sculpteur qui végétait dans une misère profonde. La misère des sculpteurs n'est comparable à aucune misère ici-bas. C'est une misère complète, absolue; une misère de premier choix et de premier crû. Après cette misère, il n'y a plus rien; il faut tirer l'échelle. On comprend, en effet, qu'un pauvre homme de lettres puisse se procurer de l'encre et du papier, un pauvre peintre des couleurs, un pauvre lithographe des crayons. Mais acheter à crédit du marbre de Carrare lorsqu'on manque de monnaie, la chose est difficile, on me l'accordera, je le suppose.

II

Il s'appelait Marcel et devait quatre-vingt-dix francs à son bottier. A en juger par l'état actuel de sa chaussure, cette dette remontait à des époques reculées, si elle ne se perdait dans la nuit des temps.

Devoir quatre-vingt-dix francs, c'est moins que rien,—si on les possède. Quand on ne les possède pas, c'est autre chose. On souscrit un billet à l'ordre du créancier; on ne paye pas le billet à présentation; on est poursuivi; les frais s'accumulent, et il arrive qu'un beau jour, les quatre-vingt-dix francs ayant fait des petits dans la proportion des lapins, on est condamné à payer trois cent cinquante-six francs et des centimes, capital et frais compris. Telle était l'histoire du sculpteur Marcel, qui avait juré une haine corse à son bottier.

D'abord il se promit de le tuer de sa main; mais il ne tarda pas à réfléchir que la mort constituait un châtiment bien sévère, même pour un crime de cet acabit: « Je porterai le trouble et le déshonneur au sein de son foyer domestique! » se dit-il avec un ricanement sinistre. Malheureusement, ou heureusement, la femme du bottier, âgée de quarante-neuf ans, obèse, grisonnante et couperosée, réalisait le type idéal de la laideur commune et bourgeoise. « Je me vengerai pourtant! » s'écria-t-il en frappant du pied avec colère. Il se vengea en effet, et voici comme.

Le créancier demeurait rue de Bondy, n° 34.— Marcel lui écrivit fréquemment, et lui fit écrire par

tous ses amis, ayant soin de rédiger la suscription dans la forme suivante :

A Monsieur
Monsieur Krigger, cordonnier,
Forêt de Bondy, arbre 34.
Paris.

Telle fut sa vengeance !—On n'ignore pas de quelle mauvaise réputation jouit la forêt de Bondy, ainsi nommée, parce qu'elle a été pendant longtemps infestée de voleurs.

III

Un matin du mois de décembre, la bise sifflait avec une violence extrême et la neige couvrait la terre d'un blanc linceul. Le sculpteur Marcel était seul dans son atelier, occupé à rayer avec l'ongle de son petit doigt l'épaisse couche de givre incrustée sur les vitres de sa fenêtre mal close.

—Quel affreux temps ! s'écria-t-il tout haut ; c'est à ne pas laisser un huissier à la porte !

Au même instant, la porte s'ouvrit et un petit homme chauve, tout habillé de noir, chaussé d'escarpins, s'élança dans l'atelier avec la légèreté d'un danseur.

—Voilà, Monsieur, une parole qui vous honore, dit le petit homme en souriant.

—Oh! reprit Marcel, j'ai dit un huissier comme j'aurais dit un chien.

Le petit homme fronça ses petits sourcils, et ses petits yeux lancèrent des flammes.

—Voilà une parole qui vous coûtera cher, ajouta-t-il d'une voix aigrelette.

—Eh quoi! fit Marcel, seriez-vous donc huissier, Monsieur?

— Huissier audiencier, mon cher Monsieur, pour vous saisir, si j'en suis capable.

—Ah! c'est vous qui faites monter à trois cent cinquante-six francs les billets de quatre-vingt-dix livres! Vous êtes un praticien habile, savez-vous?

—Je le sais et m'en vante, dit l'huissier en se rengorgeant dans sa blanche cravate.

—Et quel motif me procure le plaisir de vous voir?

—Rien de plus simple : si vous ne payez pas M. Krigger d'ici à huit jours, délai de rigueur, vos meubles seront vendus le 13 du courant en l'hôtel de MM. les commissaires-priseurs. Mes hommes viennent de poser l'affiche sur la porte de l'avenue Frochot, et la loi m'oblige à vous laisser copie de

ladite affiche. La voici ; coût : onze francs cinquante centimes.

L'officier ministériel essaya un simulacre de sourire et sortit aussi prestement qu'il était entré.

Resté seul, Marcel soupira et contempla son pauvre mobilier ; puis il ferma hermétiquement la porte et la fenêtre. Ces préparatifs achevés, il plaça au milieu de l'atelier un petit fourneau portatif qu'il remplit de charbon ; il alluma le charbon, s'assit à côté du fourneau, et attendit avec impatience le moment où les charbons embrasés lui permettraient de faire cuire la saucisse plate qui composait son déjeuner.

IV

Non loin de l'avenue Frochot demeurait, en ce temps-là, un philanthrope nommé M. Laribière. C'était un homme de cinquante ans environ, veuf, sans enfants, à la tête d'une jolie fortune, et qui eût été le mortel le plus heureux du monde si les lauriers du *petit manteau bleu* n'avaient troublé son repos de la façon la plus cruelle. Ce philanthrope ressemblait à un certain nombre de philanthropes de

notre connaissance; il raffolait de philanthropie; mais son avarice égalant sa bienfaisance, sa vie s'écoulait à rêver qu'il accomplissait des actions méritoires et à ne les point accomplir, dans la crainte d'écorner ses revenus. Il faisait partie de la Société des sauveteurs, encore qu'il ne sût point nager; mais il possédait un chien de Terre-Neuve, et, deux fois par semaine, il s'allait promener sur les bords du fleuve en compagnie du quadrupède. Si personne ne s'avisait de se noyer en ces moments-là, on ne peut point dire qu'il y eût de sa faute.—Chaque fois que les journaux signalaient un grand désastre, il souscrivait pour cinq francs, prenant soin de faire suivre son nom de son adresse et de son titre de philanthrope. Tous ses devants de cheminée représentaient saint Vincent de Paul ramassant de petits enfants nus dans la neige.

Ce jour-là, avons-nous dit, il faisait très-froid et il neigeait très-fort.

M. Laribière jeta un regard attendri sur le devant de sa cheminée.

—O saint Vincent de Paul, dit-il, ô mon glorieux modèle, le thermomètre me trace clairement les obligations sacrées que je dois accomplir en ce jour! C'est dans les temps semblables à celui-ci que tu

rendais les plus grands services à l'humanité souffrante. Je ne faillirai point aux devoirs que ton exemple m'impose.

M. Laribière s'habilla le plus chaudement qu'il lui fut possible; il sortit et remonta la rue Bréda jusqu'à l'avenue Frochot sans apercevoir aucun enfant nu déposé dans la neige, ce dont il se félicita dans son for intérieur, attendu qu'il haïssait cordialement les enfants. Arrivé devant la porte de l'avenue, il parcourut machinalement l'affiche verte qui annonçait la vente des meubles du sculpteur Marcel. Lorsqu'il se fut persuadé que l'artiste était poursuivi pour une misérable somme de trois cent cinquante-six francs, M. Laribière se consulta; il fit deux pas en avant, trois pas en arrière, et, prenant enfin son courage et sa philanthropie à deux mains, il pénétra dans l'avenue et se fit indiquer le logement du jeune homme.

V

M. Laribière entra comme une bombe dans l'atelier du sculpteur. Suffoqué par la graisse de la saucisse qui fumait sur les charbons, il courut droit au

réchaud, le culbuta d'un coup de pied, et il ouvrit les deux battants de la croisée.

—Malheureux jeune homme! s'écria-t-il, qu'alliez-vous faire?

—J'allais déjeuner, répondit Marcel, qui se crut en présence d'un fou.

—Attenter à votre existence! mais c'est un crime, ne le savez-vous pas?

—Me suicider! moi? reprit le sculpteur en ramassant les débris de sa saucisse, pas si bête!

—Eh quoi! vous n'étiez pas en train de vous asphyxier?

—Pourquoi voulez-vous que je m'asphyxie?

—Est-ce qu'on ne vend pas votre mobilier dans quelques jours?

—Sans doute ; après?

—J'avais cru, reprit le philanthrope en balbutiant, je pensais... je supposais que cet événement vous avait inspiré un désespoir profond, et que le désespoir vous avait suggéré des projets coupables.

—Permettez, dit Marcel impatienté, je n'ai pas l'honneur de vous connaître. En définitive, que désirez-vous de moi?

Le philanthrope se consulta de nouveau, et le résultat de sa consultation fut celui-ci : « Je ne ren-

contrerai jamais une plus merveilleuse occasion d'exercer ma philanthropie à bon marché. Profitons-en et exécutons-nous. »

—Vous me demandez ce que je désire? dit-il d'une voix solennelle; jeune homme, je désire vous sauver. Vous avez un urgent besoin de trois cent vingt-six francs, n'est-il pas vrai?

—Trois cent cinquante-six, dit Marcel.

—Trois cent cinquante-six, soit. Je tiens cette somme à votre disposition; avant une heure vous la recevrez.

—Mais, Monsieur...

—Pas un mot. Je m'appelle Laribière, je suis philanthrope; voici ma carte.

—En vérité, Monsieur, je ne sais si je dois...

—Vous le devez! saint Vincent de Paul vous parle par ma bouche. Obéissez-moi comme vous lui obéiriez à lui-même.

—Dans une heure, avez-vous dit, vous m'enverrez cette somme?

—Dans une heure. Un philanthrope n'a qu'une parole. Vous avez la mienne.

—Eh bien, Monsieur, je peux vous le dire à présent, vous me rendez là un fier service!

M. Laribière s'éloigna en murmurant :

—Allons ! je n'ai pas perdu ma journée !

VI

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que Marcel entendît parler de son bienfaiteur ; l'argent promis n'arrivait point et il commençait à croire qu'il avait été la dupe d'un mauvais plaisant ou d'un fou. La vérité, la voici. Rentré chez lui, le philanthrope ouvrit son secrétaire, d'où il tira quinze napoléons, dix pièces de cinq francs et une pièce de vingt sous.

—Vil métal, pensa-t-il en faisant chatoyer les louis dans sa main, vil métal ! tu es donc bon et utile à quelque chose ici-bas ! grâce à toi, je double la Providence, je secoure mon semblable, je sauve un malheureux de la misère et peut-être de la mort... car, il a beau dire, cette histoire de saucisse ne me semble point suffisamment claire. Il est triste de penser qu'un si beau trait restera un mystère entre Dieu et moi, que pas un journal ne s'en fera l'écho. Enfin, soupira-t-il, il est bon que la main droite ignore ce que donne la main gauche. Appelons La Brie et envoyons ces trois cent cinquante-six francs à mon protégé de l'avenue Frochot ; n'oublions pas que du

haut de ces devants de cheminée saint Vincent de Paul me contemple.

Mais, au lieu d'appeler La Brie, M. Laribière continua son monologue en ces termes :

—Cependant... si ce jeune homme était un paresseux, un coureur, un débauché? si, au lieu de venir à son aide, je l'encourageais dans la pratique de ses vices? Le connais-je seulement? A-t-il une famille? Est-il solvable? Rentrerai-je dans mes avances? Je me suis diablement pressé dans cette affaire. La sage dit que la nuit porte conseil, et le sage n'a pas tort. Attendons à demain avant de prendre une détermination. D'ailleurs, où est l'urgence? Ce garçon qui déjeunait si paisiblement ce matin avec une saucisse, peut fort bien attendre vingt-quatre heures; il n'en mourra pas.

Ayant ainsi raisonné, le philanthrope serra précieusement sa pièce de vingt sous, ses dix écus de cinq francs et ses quinze louis.—Et comme c'était son jour de sauvetage, il siffla son gros chien et se dirigea du côté de la Seine, dont il arpenta les berges sans aucun résultat philanthropique.—Mais les gens ne savent point se noyer à propos!

VII

La vente du mobilier de Marcel, on s'en souvient, était fixée au 13 décembre. Le 11, ne sachant plus où donner de la tête, le sculpteur écrivit une lettre à M. Laribière, et le 12 il vint en personne chercher la réponse à sa supplique. Le philanthrope dissimula son dépit et fit contre fortune bon cœur.

—Ah ! c'est vous, mon jeune ami ! s'écria-t-il; votre argent est prêt, il vous attend ; pourquoi avez-vous tardé si longtemps à venir le prendre?

— J'avais compris que vous me l'enverriez, Monsieur.

—Erreur, mon cher garçon. Ah çà! nous disons qu'il vous faut deux cent cinquante-six francs ?

—Trois cent cinquante-six, Monsieur.

—Vous croyez ?

—Hélas ! j'en suis sûr.

—C'est singulier; j'aurais parié que l'affiche disait deux cent cinquante-six. Mais peu importe, les voici. Vous êtes-vous muni d'un timbre ?

—Non, Monsieur.

—Heureusement, j'en ai,—par hasard. Asseyez-

vous et faites-moi un billet à un an de ce jour. Si vous n'êtes pas en mesure à l'échéance, nous renouvellerons. Mais on ne sait ni qui vit ni qui meurt, c'est une simple précaution et pas autre chose. Je me plais à croire, poursuivit M. Laribière, que vous comprenez tous les devoirs que ma libéralité vous impose? Plus de vie folle et désordonnée; plus de dépenses inutiles; que l'aurore vous trouve à la besogne; que la nuit vous y surprenne encore. Avez-vous de mauvaises connaissances? Rompez avec elles. Moi qui passe ma vie à obliger mes semblables, j'ai acquis le droit de vous le dire un peu brutalement: rien ne m'afflige autant qu'un service mal placé. Faites donc de telle sorte que je n'aie point à me repentir de mes bienfaits. Inutile d'ajouter que l'univers entier ignorera ma généreuse conduite à votre égard. Je ne suis pas discret, je suis muet. Je ne suis pas un homme, je suis une tombe!

VIII

Le soir de ce jour mémorable, M. Laribière dînait en ville. Au dessert, il raconta l'histoire de Marcel, en l'enjolivant de certains détails dramatiques.

—Imaginez, dit-il en finissant, que, lorsque je pénétrai dans son grenier, je le trouvai agenouillé devant le réchaud fatal, activant d'une poitrine haletante et d'un souffle fébrile le brasier qui, deux minutes plus tard, allait lui servir de tombeau !

« J'ai eu le plaisir de lui faire accepter quinze cents francs qu'il me rendra à la grâce de Dieu. Que voulez-vous ? je n'ai pas d'enfants et je suis philanthrope ! »

IX

Le surlendemain, dînant dans une autre société, M. Laribière raconta qu'attiré par un bruit de sourds gémissements et de hoquets convulsifs, il avait enfoncé à coups de pied la porte d'un galetas misérable et qu'il avait aperçu Marcel étendu sur le plancher, ne donnant plus signe de vie. Il lui avait donné mille écus qu'il ne reverrait jamais.—Un acte de fou et de prodigue !

—Mes héritiers jouissent tous d'une fortune considérable ; j'espère qu'ils voudront bien ne point

provoquer mon interdiction devant les cours et tribunaux, ajouta-t-il en badinant avec grâce.

X

Le billet Krigger étant soldé, Marcel resta sans un sou vaillant, et il dut se mettre en campagne afin de chercher du travail.

—Est-on venu me demander? disait-il invariablement au concierge de l'avenue Frochot, lorsqu'il rentrait, le soir, fatigué de ses courses infructueuses.

A quoi le concierge répondait invariablement :

—M. Laribière est venu à midi.

—Et puis?

—Il est revenu à trois heures.

—Et puis?

—Il est revenu à cinq heures et demie.

—Vous a-t-il chargé de quelque commission pour moi?

—Il dit qu'il n'est pas content de votre conduite; que vous êtes un coureur; que vous ne pioches pas; que ce n'est pas de cette façon qu'on amasse pour ses vieux jours et qu'on fait honneur à ses engagements.

Irrité de ce système inquisiteur, Marcel ne sortit pas le lendemain, résolu d'attendre M. Laribière de pied ferme et de s'expliquer nettement avec lui. A midi sonnant, le philanthrope entra dans l'atelier.

—Enfin, je vous rencontre! ce n'est pas malheureux! s'écria-t-il. Que faites-vous? que devenez-vous? où passez-vous votre temps?

—Je sors pour mes affaires.

—Dites pour vos plaisirs... et ça durera tant que vous aurez de l'argent.

—Je n'en ai plus.

—Comment! vous avez déjà mangé mes quatre cent cinquante-six francs!

—Permettez-moi de vous faire observer que c'est trois-cent cinquante-six et non quatre cent cinquante-six francs que vous m'avez prêtés. Laissez-moi vous rappeler en outre que la somme entière est passée de vos mains dans celles de l'huissier. Je n'en ai point distrait un centime. Vous m'avez rendu un grand service, je me plais à le reconnaître; mais si vous croyez m'avoir sauvé, votre erreur est forte.

—Je ne vous ai pas sauvé, moi? A quel taux estimez-vous donc votre salut?

—Je m'explique : je n'ai point d'argent pour attendre qu'il me vienne du travail; soyez bon et géné-

reux jusqu'au bout : prêtez-moi cinq cents francs qui m'aideront à vivre pendant six mois. D'ici là je travaillerai et j'atteindrai le rivage. Faute de ce nouveau secours, je risque de sombrer sous vos yeux, en dépit de la perche secourable que vous m'avez tendue.

M. Laribière prêta les cinq cents francs, un peu par bonté d'âme, beaucoup pour sauvegarder sa première avance. Il déchira le billet à un an, qu'il remplaça par une lettre de change également à douze mois de date. Marcel accepta la lettre de change pour neuf cents francs, à cause des intérêts, calculés sur le pied de six et demi pour cent.

XI

Pendant les mois qui suivirent, Marcel exécuta pour le compte de son bienfaiteur :

1° Le buste du philanthrope avec une couronne de lauriers sur les cheveux.

2° La statuette d'une dame que M. Laribière appelait « ma chère nièce. » Hum! hum! (*Réflexion de l'auteur.*)

3° Une étude d'après le terre-neuve, membre de la Société de sauvetage.

4° Un médaillon.

5° Un autre médaillon.

6° Un troisième médaillon.

7° Un quatrième médaillon.

Ces divers médaillons destinés à transmettre à la postérité le profil de plusieurs parents et amis de M. Laribière.

De payer ces divers travaux à leur auteur, il n'en fut point question,—naturellement.

XII

Un jour, le philanthrope se croisa avec une femme qui sortait de l'atelier de Marcel.

—Ah! ah! mon gaillard, lui dit-il, je vous prends la main dans le sac! Vous avez des maîtresses... Eh bien! il ne vous manquait plus que d'être un débauché! Allez, faites-vous gruger, plumer, ruiner! ça ira plus vite!

—Mais, Monsieur, c'est un modèle...

—Si vous vous borniez aux statues masculines, vous n'auriez pas besoin de modèles féminins, et vous ne vous monteriez pas la tête.

Une autre fois Marcel fut invité à dîner chez Véfour

par un camarade qui venait de remporter le grand prix de sculpture. Comme il sortait du restaurant, il fut rencontré par M. Laribière. Le philanthrope lui fit une scène odieusement ridicule.—Monsieur portait des gants et des bottes vernies, comme *un lion!* tandis que son bienfaiteur n'en portait pas!—Monsieur prenait son repas chez Véfour, alors que son bienfaiteur dînait dans les restaurants à prix fixe?

La foule s'étant amassée, Marcel prit la fuite.

—Semez le bienfait, vous récoltez l'ingratitude! s'écria le philanthrope avec amertume.

Quelques jours après, passant dans la rue Vivienne, Marcel entendit un individu qui disait à sa femme en le montrant du doigt:

—Voilà ce pauvre diable d'artiste que ce bon M. Laribière a sauvé de la misère et du suicide. Il paraît qu'il se conduit bien mal envers son bienfaiteur.

—Est-il vrai, lui demandaient ses amis lorsqu'ils le rencontraient, est-il vrai qu'un nommé Laribière t'a pris en affection et qu'il te comble de ses bienfaits?

Sur ces entrefaites, la lettre de change de neuf cents francs vint à échéance et ne fut point payée. Le philanthrope ne voulut point entendre parler de renouvellement; il objecta que les temps étaient

durs, que les rentrées se faisaient mal. Les huissie recommencèrent leurs manœuvres homicides, et l tribunal de commerce décréta la prise de corp contre l'infortuné débiteur.

XIII

Nous touchons au dénoûment. Hélas ! le voici e deux mots :

Marcel alla trouver un agent de remplacemen militaire ; il se vendit onze cents francs, rembours son bienfaiteur et partit pour l'Algérie, où les fièvre l'ont tué.

Quant à M. Laribière, rien ne manque à sa gloire Son terre-neuve ayant fini par pêcher un baigneu qui se noyait dans la Seine, on a décoré le philanthrope d'une médaille de sauvetage qu'il porte à sa boutonnière avec un juste orgueil.

LES SECONDES NOCES

DE SIR ARCHIBALD THORNTON

I

Au beau milieu des Champs-Élysées, dans l'espace compris entre l'allée des Veuves et l'allée d'Antin, on rencontre un terrain vague et d'une assez grande étendue, que l'édilité parisienne a baptisé du nom de quartier François Ier.

Contrairement à ce qui se pratique dans le reste de la ville, où la monomanie de la bâtisse est arrivée à son période le plus enragé, le quartier François Ier est, à peu de chose près, aujourd'hui, ce qu'il était il y a vingt ans. Partout ailleurs, observez-le, à peine se rencontre-t-il quelques mètres de terrain sans destination, un spéculateur surgit aussitôt qui sème

deux douzaines de Limousins, et qui, trois mois après, récolte une maison à cinq étages. Là, au contraire, les constructions en très-petit nombre sont séparées par des champs incultes, par des manières de jardins piteux et délabrés, où croissent en pleine liberté les ronces, les orties, les chardons et toute l'envahissante famille des herbes folles.

Les architectes du département de la Seine ont-ils mis cet endroit à l'index ? Se sont-ils engagés, par des serments terribles, sous peine de dédits considérables, à ne le point embellir ? Toutes les suppositions sont possibles ; je constate seulement que c'est bien moins un quartier qu'un projet de quartier, avec des ombres de places, des apparences de rues, un fantôme de fontaine et des mirages de trottoirs.

Et cependant le quartier François Ier possède un établissement unique en son genre, je ne dirai pas à Paris, ce ne serait pas assez dire, mais sans doute dans l'univers entier. Je parle du gymnase Amoros, ainsi appelé du nom de son fondateur, le colonel Amoros, un brave soldat, un excellent homme, qui prétendait arriver à la régénération morale de l'humanité par l'exercice de la gymnastique.

Il fallait l'entendre développer sa thèse favorite,

tandis que ses nombreux élèves faisaient le saut de carpe, grimpaient à des cordages flottants, couraient sur des poutrelles, se balançaient à des trapèzes, tout en chantant des chants héroïques dont il avait composé les paroles et dont, je crois, Dieu me pardonne, qu'il avait également composé la musique! A l'en croire, avant cinquante ans, et pour peu que le gouvernement rendît sa méthode obligatoire dans toute la France, les bagnes seraient détruits, rasées les prisons, démolis les pénitenciers; les juges d'instruction deviendraient une superfétation, et les gendarmes une institution sans raison d'être. Plus d'hommes fourbes, cupides, avares, ambitieux, ivrognes et menteurs; plus de femmes coquettes, jalouses, bavardes et gourmandes. On avait dit autrefois l'âge d'or; on disait à présent l'âge de fer; on dirait désormais l'âge de la gymnastique, une ère prodigieuse de grandeur, de noblesse, de prospérité, de vertu!

Au demeurant, le colonel Amoros se peignait tout entier dans les inscriptions diverses qui ornaient et qui ornent encore la devanture de son établissement, car ses successeurs les ont respectueusement conservées. Cet établissement, dont la façade ne ressemble pas mal à celle d'un petit théâtre de société,

est bâti en plâtre, badigeonné de jaune, et couronné d'une miniature de fronton soutenu par quatre colonnes, d'un ordre qui n'est assurément ni l'Ionique, ni le Dorique, ni le Corinthien. Sur les bas-côtés de ce *frontoniscule*, un grand artiste, resté inconnu, a représenté, dans une suite de bas-reliefs aussi naïfs qu'ingénieux, les traits principaux de dévouement que peut inspirer à un citoyen courageux le désir magnanime d'arracher son semblable aux horreurs de l'inondation et aux périls de l'incendie. De petits messieurs jouflus et vêtus de feuilles de vignes emportent sur leurs dos et dans leurs bras de petites dames non moins jouflues et revêtues du même costume.

Le milieu du fronton est occupé par cette légende:

« *Le but principal de la gymnastique est la bienfaisance.—Charité.—Morale.* »

J'ai parlé de quatre colonnes; sur la première on lit :

« *Force.—Fermeté.—Résistance.—Courage.* »

Sur la seconde :

« *Agilité.—Vélocité.—Adresse.—Énergie.* »

Sur la troisième :

« *Régularité. — Sagesse. — Constance. — Héroïsme.* »

Sur la quatrième :

« *Grâce.—Santé.—Beauté.—Bonté.* »

Et enfin, au-dessus de la porte d'entrée (un peu de latin ne fait pas mal) :

« *Mens sana in corpore sano.* »

Voilà un échantillon des fruits excellents, qu'au dire de ce brave colonel Amoros, le culte de la gymnastique devait faire éclore forcément dans le cœur des jeunes gens et dans l'âme des jeunes personnes confiés à ses soins.

Je dis un échantillon, parce qu'il ne doutait pas que l'étude assidue de la gymnastique ne produisît à la longue de bien autres merveilles. Malheureusement le peu de largeur de la façade, en l'empêchant de multiplier les colonnes, ne lui avait point permis de développer à sa guise les séductions de son prospectus. C'était un des chagrins sérieux de sa vie. Il est mort aujourd'hui; mais son nom respecté vit encore dans la mémoire de ses amis.

Or, il y a douze ou quinze ans environ,—la date précise importe peu à l'histoire,—chaque jour, à l'heure où la foule des promeneurs et des voitures tourbillonne dans la grande avenue des Champs-Élysées, un petit coupé bleu dont les stores en soie rose étaient strictement baissés se dirigeait au trot

rapide d'un beau cheval alezan vers l'allée d'Antin, et s'arrêtait court à l'angle de la rue Goujon, immobile, cloué sur place, jusqu'au moment où la porte du gymnase Amoros se fermait sur le dernier élève.

Ce petit coupé, tapissé de satin broché bouton d'or, comme la chambre à coucher d'une danseuse, contenait dans ses flancs soyeux et capitonnés un Anglais long, mince, excentrique, veuf et blond.

Son nom : sir Archibald Thornton.

Son âge : quarante ans.

Sa profession : millionnaire ennuyé.

Sir Archibald Thornton nourrissait une idée fixe, celle d'épouser une Française.

—Parbleu ! pensera le lecteur, voilà un caprice qu'un homme veuf et millionnaire peut réaliser sans peine. Assurément il ne manque pas de filles à marier dans notre beau pays de France ; il s'en trouve un assortiment complet, pour tous les goûts, dans tous les prix et de toutes les couleurs ; depuis quinze ans jusqu'à cinquante-sept, blondes ou brunes, maigres ou grasses, tapant sur le piano ou pinçant de la harpe, faisant des vers ou des confitures, mélancoliques ou rieuses, timides comme des gazelles ou hardies comme des pages. Pendant l'hiver, au bal, au spectacle, au concert, au sermon, on les rencontre

par milliers. Durant l'été, au bois, à la promenade, aux eaux, sur les grandes routes, elles se coudoient, elles se pressent, elles fourmillent, semblables aux épis dans les plaines de la Beauce, plus nombreuses que les jasmins et les roses dans les champs bénis de Cannes et de Grasse.—« Un Anglais millionnaire qui cherche une femme, et une femme française, dites-vous? Où loge-t-il? où se cache-t-il? où le trouver? où l'apercevoir? où l'aborder? Voici ma fille aînée qui danse comme la Cerrito, ma fille cadette qui écrit comme Mme Cottin. Voici nos tantes, nos sœurs, nos nièces, nos pupilles et nos cousines. Parlez! demandez! faites-vous servir! »

Le malheur est que les choses n'étaient point aussi faciles qu'on les eût supposées au premier abord. Lorsqu'un Anglais millionnaire se mêle d'être excentrique, il l'est à sa façon, entièrement, carrément, absolument, britanniquement, ce qui est, en cette matière, l'adverbe le plus fort que je connaisse.

Sir Archibald Thornton—avait-il ou n'avait-il pas eu des désagréments domestiques aux temps de son premier mariage?—Sir Archibald, le fait est certain, entendait n'épouser qu'une femme accomplie sous tous les rapports, belle, spirituelle, vertueuse surtout, et bien portante. Quant à la question d'argent,

attendu qu'il était riche pour deux, il ne s'en préoccupait guère, en quoi je l'approuve fort.

Or, un jour que sir Archibald Thornton promenait aux Champs-Élysées ses grandes mélancolies dans son petit coupé bleu à stores roses, son cocher s'endormit profondément sur le siége. Livré à lui-même, le cheval enfila l'allée d'Antin, tourna la rue Jean-Goujon et s'arrêta devant un tas de pavés en face du gymnase Amoros. Sir Archibald mit le nez à la portière et tout aussitôt son regard fasciné tomba sur les inscriptions que nous avons reproduites ci-dessus.

—Ho! s'écria-t-il (les Anglais ont une façon particulière de prononcer cette exclamation qui vaut à elle seule un long poëme). Ho! je te salue, monument sacré, asile de toutes les grâces, école de toutes les vertus publiques et privées! Depuis longtemps je cherche une femme parfaite; j'ai visité toutes les pensions de Paris et je n'avais pas songé au gymnase Amoros. Si la vertu est bannie du reste de la terre, elle doit s'être réfugiée dans la rue Jean-Goujon. Bénie sois-tu, ô gymnastique, toi dont le but principal est la bienfaisance, la charité et la morale! toi qui enseignes la force, la fermeté, la résistance et le courage! toi qui habitues à l'agilité, à la vélocité, à l'adresse, à l'énergie! toi qui inculques la

régularité, la sagesse, la constance et l'héroïsme! toi, source intarissable de grâce, de santé, de beauté et de bonté! toi, enfin, qui résous ce problème précieux non moins qu'ardu : *Mens sana in corpore sano!* Ma compagne future fréquente évidemment ce séjour; je ne la connais pas encore, mais déjà elle m'est chère. Évidemment, c'est la Providence qui a tout fait, c'est la Providence qui a endormi mon cocher, qui a poussé mon cheval dans ce quartier solitaire, qui a entassé ces pavés sur ma route. J'obéirai, ô Providence! à des intentions si claires, si palpables, si nettement démontrées : j'épouserai l'une des jeunes filles accomplies qui suivent le cours du colonel Amoros.

Sir Archibald resta en faction jusqu'à six heures; il vit sortir un grand nombre de pompiers, beaucoup de jeunes gens, plusieurs petites filles de huit à douze ans, et trois jeunes personnes soigneusement encapuchonnées et voilées.

—Laquelle sera ma femme? se demanda-t-il en les contemplant d'un œil tout à la fois avide et attendri.

Il revint le lendemain et les jours qui suivirent. Embusqué derrière les stores roses de son petit coupé bleu, sir Archibald épiait l'instant de la sortie.

Une semaine de ce manége lui donna le torticolis en même temps que cette conviction douloureuse : les trois jeunes personnes étaient contrefaites. Hélas ! leurs parents ne les envoyaient point rue Jean-Goujon apprendre la sagesse, la régularité, la constance, la vélocité et l'héroïsme : on espérait tout simplement, à l'aide de la gymnastique, remédier à l'infirmité de ces pauvres enfants.

Cette découverte, il faut bien en convenir, refroidit sensiblement l'enthousiasme de sir Thornton.

—La Providence m'aurait-elle donc condamné à ne point convoler en secondes noces ? se dit-il. Mais avant que je renonce à mes projets, je reverrai M. Amoros, je l'interrogerai et saurai de sa bouche véridique si je dois espérer encore.

Le colonel, sous une apparence de rondeur et de bonhomie, cachait beaucoup de pénétration et une remarquable finesse. Cinq minutes d'entretien avec sir Archibald lui suffirent à toiser le personnage.

—Vous êtes veuf, Milord ? dit-il au gentleman.

—Oui, colonel.

—Votre première union a été heureuse, j'imagine ?

L'Anglais ne répondit pas.

—Et il vous plaît de vous remarier ?

—Aux conditions que je vous ai dites, c'est mon

vœu le plus cher. O compagne inconnue! ô femme belle, gracieuse, bonne, constante, sage, héroïque, régulière, forte, résistante, courageuse, bienfaisante, charitable, adroite, énergique et véloce, où te cachestu? s'écria sir Archibald, transformant ainsi en autant d'adjectifs tous les substantifs de la façade.

—Vous jouez de bonheur, Milord, reprit le colonel.

—Que voulez-vous dire?

—Parbleu! je dis que j'ai votre affaire.

—Une telle merveille existerait, colonel?

—Parfaitement.

—En peinture?

—En réalité.

—Vous parlez sérieusement?

—Sans contredit.

—Elle suit vos cours?

—Depuis longtemps.

—Vous l'avez élevée?

—Moi-même.

—Elle est jeune?

—Vingt-deux printemps, comme nous disons dans le langage poétique.

—Jolie?

—Vous jugerez.

—Et... droite? demanda sir Archibald, de qui la voix trembla.

—Comme un peuplier.

—D'où vient que je ne l'ai pas aperçue?

—Elle est à la campagne.

—Quand revient-elle?

—Demain.

—Et je pourrai la contempler?

—Trouvez-vous à six heures au bout de la rue; elle passera devant votre voiture.

—Comment la reconnaîtrai-je?

—A la simplicité de sa toilette : bonnet de tulle, robe sombre, un petit châle de rien du tout sur les épaules. Hélas! Milord, la Vertu est comme sa sœur la Vérité,—assez mal couverte.

Sir Archibald sourit, ce qui ne lui était pas arrivé depuis onze ans.

—Je la revêtirai de brocart et la broderai de perles fines! s'écria-t-il sans songer que les figures de cire ont seules le droit de s'habiller ainsi. Je vous salue, colonel.

—Au revoir, Milord.

M. Amoros sortit aussitôt et se dirigea vers le passage Gautrain, aussi vite que son gros ventre et ses petites jambes le lui permirent. Tout en marchant,

il se frottait les mains et faisait claquer joyeusement sa langue dans son palais.

Le passage Gautrain, qui relie l'allée des Veuves (aujourd'hui avenue Montaigne) à la rue Marbeuf, est une des curiosités les plus vraiment curieuses qui soient à Paris. Il est à déplorer que l'auteur de la *Comédie humaine* n'ait pas soupçonné l'existence de ce passage. A coup sûr il en eût fait le théâtre d'un de ses drames les plus mystérieux, les plus terribles, et je ne doute pas qu'il n'eût caché dans cette retraite impénétrable son baron Hulot, alors que, sous le nom de *père Vibert*, ce cynique vieillard enterre ses désordres et ses hontes dans les plus sombres terriers de la grande cité.

Parvenu au but de sa course, M. Amoros entra dans une petite maison, monta quelques marches d'un escalier obscur et frappa trois coups à une porte dont les planches mal jointes laissaient filtrer la lumière.

—Entrez ! répondirent deux voix de femme, l'une cassée et chevrotante, l'autre claire, sonore, richement timbrée, une vraie musique.

M. Amoros entra.

—Bonjour, colonel, dit une vieille femme assise près de la fenêtre où elle tricotait.

—Bonjour, mon bon ami, s'écria une jeune fille qui se leva et courut vers M. Amoros, à qui elle tendit ses deux joues rosées. Quel bon vent vous amène?

Le colonel s'assit entre les deux femmes, dans un vieux fauteuil éventré dont les crins effarés, rebelles et mal peignés sortaient de toutes parts,

—Bonjour, ma bonne Madame Pichot, dit-il; salut à ma belle Éveline. Vous allez bien depuis ma dernière visite? Madame Pichot, je viens vous demander un service.

—A moi?

—A vous.

—Tout ce que je possède est à vous, colonel.

—J'ai besoin de votre fille; voulez-vous me la prêter?

—A une condition, dit la vieille dame.

—Quelle condition?

—Vous ne lui apprendrez pas votre affreuse gymnastique. D'ailleurs vous me l'avez juré.

—Vous en voulez donc toujours à ma méthode?

—Puis-je oublier que mon mari, un ancien soldat de votre régiment, est mort des suites d'une chute qu'il a faite au gymnase où il enseignait sous vos ordres?

—Pauvre Pichot! murmura M. Amoros.

—Oh ! ce n'est pas pour vous le reprocher, poursuivit la vieille dame. Dieu sait comme vous avez été bon pour nous depuis ce fatal événement. Qui a payé l'éducation de ma fille, une éducation de princesse du sang ? Vous. Qui pourvoit à tous nos besoins ? Vous. A qui devons-nous de n'être pas mortes de faim ? A vous seul, colonel.

—C'est bien, c'est bien, interrompit l'excellent homme. Pourquoi revenir sans cesse sur ce chapitre ? J'ai fait mon devoir, rien de plus, rien de moins. Ainsi, c'est entendu, vous me prêtez Éveline.

—Sans doute. Quand vous la faut-il ?

—Demain.

—Me la garderez-vous longtemps ?

—Je ne le suppose pas ; mais rassurez-vous, on vous la rendra chaque jour à six heures. Il s'agit de grands travaux d'aiguille urgents à la maison. Quant à cette malheureuse gymnastique, il n'en sera point question entre nous.

Le colonel se retira, non sans avoir, d'une main discrète, glissé sur la cheminée de la veuve deux pièces d'or enveloppées dans un fragment de journal.

Si, le lendemain venu, sir Archibald Thornton fut exact au rendez-vous, est-il besoin de le dire ? Long-

temps avant l'heure fixée, son petit coupé bleu stationnait devant le Gymnase. Les stores roses étaient clos plus hermétiquement que de coutume; mais grâce à deux invisibles trous percés dans la soie, le spectacle de la rue apparaissait tout entier à l'impatient gentleman.

Les dernières vibrations de six heures retentissaient encore, lorsque la porte s'ouvrit, et la belle Éveline apparut sur le seuil. Ainsi que M. Amoros l'avait annoncé, elle était vêtue avec une extrême simplicité; mais qu'elle était charmante! Les rayons du soleil couchant se jouaient dans les tresses touffues de son opulente chevelure blonde qui débordait de son bonnet comme un fleuve d'or. Les finesses de sa taille se dessinaient sous un humble châle retenu par une pauvre épingle en fil de laiton. Ses grands yeux, d'un bleu vif comme le ciel de la Provence, étaient ombragés par une double rangée de fils soyeux et recourbés; un doux sourire mettait en lumière ses dents blanches, ses lèvres d'un rouge vif et deux fossettes mignonnes qui se perdaient dans le fin duvet de ses joues. Elle était gantée, elle était chaussée avec un soin minutieux; elle marchait avec la grâce et la dextérité d'une Parisienne, ce qui est dire beaucoup en un seul mot.

—J'épouserai cette jeune fille ou je me brûlerai la cervelle! pensa sir Archibald lorsqu'elle eut disparu. Et vite, courons chez le colonel.

—Colonel, dit-il, excusez-moi si je viens...

—Vous excuser? Pourquoi? Je vous attendais. Vous l'avez vue?

—Oui, murmura sir Archibald.

—Eh bien?

L'Anglais garda le silence; il prit la main du colonel et la posa sur son cœur.

—Ou vous êtes amoureux, ou vous avez un anévrisme! s'écria le créateur de la gymnastique.

—Je suis amoureux, soupira sir Thornton.

—Déjà?

—Oui.

—Et à ce degré?

—Bien plus encore que je ne saurais vous le dire.

—Mais c'est un coup de baguette!

—Dites un coup de tonnerre! comment se nomme-t-elle?

—Éveline.

—Ho! ce n'est pas pas un nom...

—Comment, ce n'est pas un nom?

—C'est une mélodie! Son père?...

—Voilà dix ans qu'il est mort.

—Très-bien ! pensa sir Archibald ; un beau-père ne saurait être mort depuis un trop grand nombre d'années. Et sa mère ?

—Sa mère est une vieille femme qui languit dans la misère.

—Tant mieux !

—Vous dites, Milord ?

—Tant mieux ! je l'enrichirai. Et vous la connaissez depuis longtemps, mon Éveline ?

—Depuis qu'elle est au monde.

—Vous l'avez élevée ?

—Oui.

—Elle est bonne, constante, sage et héroïque ?

—Oui, Milord.

—Régulière, forte, résistante, courageuse, bienfaisante et charitable ?

—Oui, Milord.

—Agile, adroite, énergique et véloce ?

—Oui, Milord.

—Enfin, elle remplit toutes les promesses de votre façade ?

—Et toutes celles que le défaut d'espace m'a empêché d'y inscrire. C'est un ange !

—Je l'épouse. Où demeure-t-elle ?

—Permettez, interrompit M. Amoros; je n'ai pas, moi, l'honneur de vous connaître.

—C'est juste. Sir Archibald Thornton, Esq. Moralité : voir, faubourg Saint-Honoré, à l'ambassade anglaise. Solvabilité : voir, rue Laffitte, chez MM. de Rothschild frères. Cela vous plaît-il, colonel?

—Parfaitement, Milord.

—Et je reviendrai ?

—Dans huit jours.

—Dans huit jours! s'écria sir Archibald; vous n'y songez pas; c'est huit siècles! J'en mourrais!

—Eh bien! venez...

—Quand?

—Après-demain.

—Colonel, c'est encore bien long! mais n'importe, vous me sauvez la vie!

Un mois après, les secondes noces de sir Archibald Thornton furent célébrées à Paris avec une grande pompe et une véritable magnificence.

Nous ne pensons pas que la sympathie, « *ce lien des âmes,* » ait jamais formé d'union plus fortunée que celle-ci, dont la gymnastique seule eut la gloire de tresser les nœuds. Les deux époux vécurent on ne peut plus heureux, et eurent beaucoup d'enfants

pour terminer par la formule finale de tous les contes des fées ce petit roman qui est une véridique histoire.

LA CENTIÈME REPRÉSENTATION

DE MERCADET

On donnait ce soir-là au théâtre du Gymnase dramatique la centième représentation de *Mercadet le Faiseur*, cette œuvre posthume de Balzac, dont l'apparition, on s'en souvient, excita à un si haut point la curiosité parisienne. Sans nous être rien dit, sans rendez-vous pris à l'avance, et très-certains d'ailleurs de nous y rencontrer, nous nous trouvâmes, ce soir-là, une douzaine d'amis, passionnés admirateurs de ce mort illustre, mêlés à la queue dont les tronçons serpentaient, dès six heures, sur le boulevard Bonne-Nouvelle. Nous avions tous assisté, dix mois auparavant, à la première repré-

sentation de l'ouvrage, et nous accourions pieusement à ce jubilé de la gloire et du génie, comme nous sommes allés l'an passé et comme nous irons chaque année, le 18 août, déposer des couronnes d'immortelles sur la tombe de ce grand écrivain.

De Balzac n'était point de ces hommes qu'on aime à demi. Ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher et de le connaître conservent avec une sorte de religion le culte de sa mémoire dans la meilleure place de leurs souvenirs et de leur cœur. Cette vie pleine de luttes sans cesse renouvelées, ce combat de toutes les heures, sans trève ni merci, résument d'une façon si complète l'existence des lettrés au XIXe siècle, qu'il nous est impossible de ne pas voir dans cette grande et douloureuse figure la personnification d'une classe entière d'individus. C'est pourquoi Dieu, qui est souverainement juste, lui fera dans l'avenir une part de gloire d'autant plus large et d'autant plus incontestée, que sa vie a été plus tourmentée et plus amère. C'est pourquoi il nous appartient, à nous qui sommes les humbles sacristains d'un temple dont il fut, lui, le pontife radieux, de veiller à ce que ses autels soient toujours ornés de fleurs nouvelles, et à ce que l'encens brûle incessamment dans les cassolettes; —que ces cassolettes soient

d'or ou de cuivre, le métal ne fait rien à l'affaire;— si l'encens est pur, la condition essentielle n'est-elle pas remplie ?

Lorsque nous entrâmes dans la salle, elle était comble, à l'exception des avant-scènes, de plusieurs loges de face et d'une certaine quantité de fauteuils d'orchestre loués d'avance et restés vides. Le hasard nous plaça à côté d'un homme de quarante-cinq ans, d'un très-grand air, habillé avec élégance, et de qui la boutonnière était fleurie d'une rosette où se fondaient, dans un pêle-mêle harmonieux, tous les ordres de l'Europe et toutes les nuances de l'arc-en-ciel. On eût dit une de ces fleurs impossibles et charmantes que Diaz invente dans ses jours de soleil et de belle humeur pour le plus grand désespoir des horticulteurs et pour la plus grande honte des jardiniers. Mon voisin parcourait *l'Entr'acte* d'un œil distrait, et je me complus à étudier cette tête fine et distinguée, me demandant si je n'avais pas eu déjà la bonne fortune de le rencontrer quelque part, et cherchant à mettre un nom sur sa figure. Quand il eut terminé sa lecture, il se leva, tourna le dos à la scène, tira de sa poche un binocle enveloppé dans un étui en cuir de Russie et se mit à lorgner la salle. Sur les flancs de l'étui qu'il déposa sur le velours de son

fauteuil, un E et un R, surmontés d'une couronne de comte, étaient gravés en lettres d'or. A chaque instant, mon voisin souriait et saluait de la main. Machinalement, mon regard suivit la direction de son regard, et je ne fus pas peu surpris en constatant que saluts et sourires s'adressaient exclusivement aux loges inoccupées. Lorsqu'il eut terminé la revue des loges, il lorgna l'orchestre; et cet étrange phénomène se renouvela. Son binocle, qui courait de stalle en stalle, ne s'arrêtait que sur les stalles vides; alors il inclinait légèrement la tête ou faisait un signe imperceptible du bout de ses doigts finement gantés.

—C'est un fou! pensai-je, dominé par cet orgueil détestable qui nous porte à considérer comme insensés tous ceux dont les actions ou les discours nous sont inintelligibles et à taxer de folies les choses dont le sens réel nous échappe.

Comme s'il eût voulu m'ôter jusqu'au moindre doute à cet égard, mon voisin se pencha vers le fauteuil placé à sa gauche et parut échanger quelques paroles avec un spectateur imaginaire. Ce fauteuil était de ceux qu'on avait retenus dans la journée; un carton fixé au dossier indiquait que la place était louée, et sans doute le locataire, encore absent, ne

se préoccupait que de la grande pièce. J'ai oublié de dire que le spectacle commençait par un vaudeville du répertoire.

En ce moment, un de mes amis entra à l'orchestre, passa devant moi, et me salua par mon nom. Mon voisin se retourna aussitôt et me considéra avec attention.

—Parbleu! mon cher compatriote,—car vous êtes de la Charente, je crois,—je suis ravi de vous voir, me dit-il après un court silence.

—A qui ai-je l'honneur de parler? demandai-je surpris au plus haut point.

L'inconnu fouilla dans sa poche et me tendit sa carte le plus galamment du monde. L'étonnement faillit m'arracher un cri; Dieu merci, il expira dans mon gosier. Sur cette carte je lus ces mots :

LE COMTE EUGÈNE DE RASTIGNAC.

—M. de Rastignac? répétai-je d'une voix incrédule.

—En personne.

—Celui qui est né à Ruffec?

—Précisément.

—Le cousin de Mme de Beauséant?

—Lui-même.

—C'est vous qui avez vécu dans la pension bourgeoise de Mme Vauquer, née de Conflans?

—Juste.

—Qui avez connu le père Goriot et Vautrin?

—Sans doute.

—Ainsi vous existez? lui demandai-je assez bêtement.

M. de Rastignac se prit à sourire.

—Trouvez-vous que j'aie l'air d'un spectre? dit-il en frisant sa moustache.

—Monsieur, hasardai-je, que M. de Balzac vous ait emprunté votre personnalité, qu'il en ait tiré parti dans l'édification de son œuvre immense, je le comprends à merveille; mais qu'il vous ait pris votre nom! voilà ce que je ne saurais croire.

—Je l'avais autorisé, reprit M. de Rastignac.

—Vous?

—Non-seulement moi, mais aussi mes amis. Nous l'avions tous autorisé.

—Tous, dites-vous?

—Certes.

—De qui parlez-vous?

—De ceux qui sont dans cette salle et que je viens de saluer.

—Où donc sont-ils?

—C'est juste; vous ne pouvez les voir.

M. de Rastignac toucha légèrement mon front

avec l'index de sa main droite. Si légère qu'eût été l'imposition de son doigt sur mon épiderme, je ressentis une secousse électrique des plus vives; il me sembla que je venais de subir une opération comparable à celle de la cataracte.

—Regardez à présent, me dit M. de Rastignac.

D'un geste, il m'indiqua les loges et les stalles que j'avais crues vides. Elles étaient occupées par des messieurs et par des dames causant et riant ensemble, comme des ombres, assurément, eussent été incapables de le faire.

—Ils y sont presque tous, me dit l'ancien pensionnaire de la maison Vauquer. Les principaux personnages de *la Comédie humaine* on fait comme vous; ils sont venus saluer la centième représentation de *Mercadet*, et ils applaudiront si fort, si fort, que le bruit de leurs bravos réjouira Balzac dans sa tombe.

J'étais abasourdi.

—Est-ce que je rêve? Deviens-je fou? demandai-je à moi-même.

—Vous êtes sceptique, mon cher compatriote, continua M. de Rastignac; il vous faut des preuves; en voici qui vous satisferont, j'imagine, quelque saint Thomas que vous puissiez être.

Et se penchant un peu en arrière, il interpella un spectateur.

—Nathan? dit-il.

—Cher comte?

—Où et quand votre prochain drame?

—Je finis une grande machine pour l'Ambigu-Comique.

—M'enverrez-vous une loge?

—Vous êtes déjà inscrit.

—Du Bruel?

—Plaît-il?

—Vous devenez bien paresseux depuis que vous êtes de l'Académie.

—Moi? J'ai cinq actes en répétition au Vaudeville et deux actes aux Variétés.

—A la bonne heure! Je n'aperçois pas votre femme?

—Tullia? Elle est dans la troisième baignoire.

—Seule?

—Avec la Palférine.

—Horace, est-il vrai que ce pauvre vidame de Pamiers soit au plus bas?

—Il est mort aujourd'hui à cinq heures.

—Comment! le docteur Bianchon tue ses malades, ni plus ni moins qu'un chirurgien de village?

—Eh! mon cher, je ne suis pour rien dans l'affaire. Il est mort de ses quatre-vingt-dix-sept ans sonnés!

—Bixiou, vos dernières caricatures ne valent pas le diable.

—Parbleu! je voudrais bien vous y voir, vous, avec la censure!

—Bonjour, Léon de Lora, bonjour Stidmann, votre exposition est superbe, mes enfants! vous êtes les princes du Musée. Dites-donc, Stidmann, Pradier est mort.... Voilà une belle place à prendre.

—Hélas! cher comte, il y a des hommes qu'on ne remplace pas!

Toutes ces questions et toutes ces réponses bondirent comme les volants que deux joueurs habiles s'envoient et se renvoient dans une partie de raquettes bien menée.

M. de Rastignac se tourna de mon côté.

—Êtes-vous toujours aussi incrédule? me demanda-t-il avec un fin sourire.

—Moi, Monsieur? Dieu me garde de douter de votre parole!

La vérité est que je ne savais ni que croire, ni que penser.

A mesure que mon célèbre compatriote les inter-

pellait ainsi, d'un œil avide je contemplais tous ces hommes dont les noms sont devenus grâce à de Balzac, bien plus que par leurs travaux, populaires dans toute l'Europe civilisée. A l'exception de Bixiou, maigre, assez piètrement vêtu, et point décoré, les autres m'apparurent cossus, décorés et dans l'état de santé le plus florissant. Mme Tullia du Bruel, encore fort appétissante, portait, non sans grâce, cet embonpoint aimable qui envahit les danseuses lorsqu'elles font succéder, sans transition, les douceurs du *far niente* aux incessantes tortures de leur rude métier. La Palférine, accoudée familièrement sur le dossier de sa chaise, étalait une chemise idéale et un gilet impossible.

—Est-ce que M. de la Palférine ne voit plus Mme de Rochegude? demandai-je à M. de Rastignac.

—Il est revenu complétement à la belle Tullia. Il assure que, tout compte fait, le cuisinier de du Bruel est un des plus grands artistes qui soient à Paris.

—Mme de Rochegude vit-elle encore?

—Vous pouvez la voir dans la première avant-scène du rez-de-chaussée.

—Qui donc l'accompagne!

—Conti.

—Conti, le célèbre musicien?

—Dame ! vous savez la chanson :

Et l'on revient toujours
A ses premières amours !

Je me sentis pris d'un vif désir d'examiner de près cette artificieuse blonde qui fut tant aimée par le jeune baron Calyste du Guénic (voir *Béatrix*) et j'eus recours au binocle de M. de Rastignac. Mme de Rochegude, devenue osseuse et filandreuse, maigrie, flétrie, les yeux cernés; avait fleuri ses ruines prématurées par les conceptions les plus ingénieuses de l'article-Paris. Comme le soir mémorable où Calyste, marié à Mlle de Grandlieu, la retrouva au théâtre des Variétés, sa chevelure blonde enveloppait sa figure allongée par des flots de boucles où ruisselaient les clartés de la rampe, attirées par le luisant d'une huile parfumée. Son front pâle étincelait; elle avait mis du rouge dont l'éclat trompait l'œil sur la blancheur fade de son teint refait à l'eau de son. Une écharpe de soie était tortillée autour de son cou, de manière à en diminuer la longueur. Sa taille était un chef-d'œuvre de composition. Ses bras maigris, durcis paraissaient à peine sous les bouffans à effets calculés de ses larges manches. Elle offrait ce mélange de lueurs et de soieries brillantes, de gaz et de

cheveux crêpés, de vivacité, de calme et de mouvement qu'on a nommé le *je ne sais quoi*.—Conti fut aussi de ma part l'objet d'un minutieux examen. Conti avait l'air maussade, distrait, ennuyé, il semblait méditer l'éternelle vérité de cet aphorisme profond et sombre comme un gouffre : « Il en est des femmes abandonnées comme des cigares éteints; il ne faut ni reprendre les unes, ni rallumer les autres. »

—Tenez, me dit M. de Rastignac, voici un de vos confrères qui a fait un beau rêve et une belle fin.

—Qui donc?

—Étienne Lousteau.

Il me l'indiqua.

—Le petit La Baudraye s'est enfin laissé mourir.

—Et Lousteau a épousé sa veuve?

—Comme vous dites : cet heureux drôle est, à cette heure, possesseur de la plus belle fortune du Sancerrois et d'une des femmes les plus charmantes que je connaisse.

—Mme Piédefer ne s'est pas opposée à ce mariage?

—Il a fallu recourir, pour forcer sa volonté, à l'artillerie des actes respectueux.

—Et M. de Clagny n'est pas mort de chagrin?

—Le pauvre homme! On vient de le mettre à la

retraite par application du décret du 1er mars, relatif à la magistrature.

—M. le baron de Nucingen est-il dans la salle? demandai-je.

—Nucingen est cloué dans son lit par la goutte; il n'a pas deux bons mois dans l'année.

—Et sa femme?

—La baronne ne va plus au spectacle; les offices religieux, les assemblées de charité, les quêtes et les sermons absorbent tous ses soins et tout son temps. Le père Goriot possède actuellement une tombe en marbre blanc et un terrain perpétuel au cimetière du Père-Lachaise.

—Et sa sœur, Mme de Restaud?

—Morte, il y a plusieurs années, séparée de corps et de biens d'avec son mari.

—Veuillez excuser mon insatiable curiosité, dis-je à mon cicerone, mais depuis que je sais lire et penser, je n'ai pas cessé de vivre avec les personnages de *la Comédie humaine*.

—Allez! allez! me répondit-il avec politesse, vous n'éprouvez certes pas autant de plaisir à m'interroger que j'en éprouve à vous répondre. Que désirez-vous savoir encore?

—L'ancien ministre de l'agriculture et du com-

merce, M. le comte Popinot, celui que nous appelions le petit Anselme Popinot, du temps de *la grandeur et de la décadence de César Birotteau*, montrez-le moi, je vous prie.

—Il est en Angleterre, à Claremont, où il a suivi les princes déchus.

—Et du Tillet?

—Du Tillet n'est plus en France, il s'est expatrié.

—Pour des causes politiques?

—Eh quoi! vous n'avez pas ouï parler de sa faillite? Il a disparu, un beau matin, emportant la caisse. La compagnie des agents de change a désintéressé les créanciers. Jenny Cadine et Suzanne du Val-Noble ne sont point étrangères à sa ruine.

—A-t-on des nouvelles d'Eugénie Turquet, dite Malaga, cette fille dont Balzac a tracé un crayon si éblouissant dans *la Fausse maîtresse?*

—Elle est en Californie, où elle croque des lingots d'or comme elle croquait des pralines à Paris. Elle a de si belles dents!

—Et Mme Schontz?

—Elle tient une table d'hôte et donne à jouer.

—Et Josépha, la célèbre chanteuse?

—Délaissée par le duc d'Hérouville, cette Ariane

de la rue Lepelletier est allée chercher fortune en Amérique.

—Que sont devenus les deux enfants de Mme de Mortsauf, de cette créature céleste, nommée si justement *le Lys dans la Vallée?*

—Jacques est mort de la poitrine; Madeleine, riche à millions du chef de son père et du chef de sa mère, qui était une Lenoncourt, n'a point voulu se marier. Quoi qu'en ait dit de Balzac, je suppose qu'elle a nourri longtemps une secrète passion pour Félix de Vandenesse. Elle occupe l'avant-scène des premières. C'est une vieille fille à présent; mais c'est encore une femme adorable, la digne fille de sa mère.

—Connaissez-vous le nom du personnage qui vient d'entrer dans sa loge?

—Ce personnage est Canalis.

—Canalis! le poëte illustre qui joua un si grand rôle dans la vie de Modeste Mignon?

—Précisément.

—Je l'aurais cru plus jeune.

—Ces dernières années l'ont effectivement bien vieilli : Canalis a touché à la politique, et vous voyez comme la politique a creusé le front et blanchi les tempes de la poésie. Ce grand homme tarirait le Pactole; aussi fait-il à Mlle Madeleine de Mortsauf une

cour empressée et intéressée.—Regardez à gauche, dans la première loge, à côté de la porte du balcon, et reconnaissez une des physionomies les plus curieuses de *la Comédie humaine*.

—Cette grosse femme?

—C'est Jacqueline Collin.

—La tante de Vautrin?

—En chair et en os,—en chair surtout. Voilà la formidable vieille qui est allée, un matin, trouver le fils du baron Hulot, et qui lui a proposé, moyennant cinquante mille francs, de le débarrasser de la petite Mme Marneffe.—Vous avez dû lire cette scène terrible dans la première partie des *Parents pauvres*?

—Elle n'est pas seule, je crois?

—Elle est avec son mari.

—Comment! il s'est rencontré quelqu'un qui a épousé ce monstre!

—Vous ignorez sans doute qu'elle est cinq ou six fois millionnaire? Règle générale: là où il pleut des millions, il fleurit des épouseurs. Elle s'appelle aujourd'hui Mme Gaudissart, née Vautrin.

—Quoi! l'illustre Gaudissart s'est allié à cette horrible vieille?

—Régulièrement, je vous prie de le croire, pardevant M. le maire du deuxième arrondissement.

—A propos des *Parents pauvres*, Wenceslas Steinbock fait-il bon ménage avec sa jeune femme?

—Un ménage excellent; c'est le fils Hulot qui s'est dérangé à son tour. Mme Hulot, qui est une demoiselle Crevel, occupe cette loge de face avec le couple Steinbock. Hulot leur a dit qu'il les rejoindrait; sans doute il a prétexté un travail urgent pour une cause importante, car il est une des lumières du Palais, ainsi qu'on est convenu d'appeler les avocats qui font payer leurs plaidoiries plus de cinq mille francs pièce. La vérité est qu'il entretient des accointances avec les coulisses de l'Opéra. Hulot n'est pas pour rien le fils de son père!

—Sa femme est-elle jalouse?

—Comme une tigresse. Sa belle-mère, la vertueuse Adeline, la veuve du baron, cherche à la consoler et à la calmer; à quoi elle ne réussit guère. On cause d'une séparation prochaine.—Je voudrais vous montrer Palma, Werbrust, Gobseck et Gigonnet, ce brelan carré d'usuriers, d'égorgeurs et d'assassins; par malheur, la chose n'est pas possible, Gobseck est seul dans la salle en ce moment, perdu dans un coin obscur du parterre.

—Et les trois autres?

—Ces quatre gredins poussent l'avarice à ce point

qu'ils se sont cotisés pour acheter un billet de quarante sous. Ils doivent se repasser leurs contremarques et jouir chacun d'un quart du spectacle. Ou je me trompe fort, ou ce vieux scélérat de Gobseck fera faillite à ses associés et ne quittera la place qu'avec le dernier spectateur.

M. de Rastignac s'interrompit et fit un petit signe affectueux à un musicien de l'orchestre, un vieillard à tête blanche, lequel accordait sa contrebasse.

—Serait-ce le cousin Pons? demandai-je.

—Vous oubliez deux choses, à savoir : que le cousin Pons est mort, et que, de son vivant, il s'habillait avec un spencer de velours vert, deux faits essentiels relatés dans la seconde partie des *Parents pauvres*. C'est le père Schmucke que vous avez devant les yeux. Le pauvre homme languit dans un état voisin de la détresse; il n'a d'autres ressources que les cinquante francs par mois qu'il touche de son théâtre et quelques leçons de piano, à soixante-quinze centimes le cachet. On ne sait comment s'y prendre pour lui venir en aide ; et, pour ma part, je ne vis jamais de misère si orgueilleuse, ni de haillons plus fièrement portés.

—Ne pourriez-vous, dis-je à M. de Rastignac, m'exhiber M. Maxime de Trailles?

—De Trailles n'habite plus Paris. Quand le diable prend du ventre il se fait ermite. Ce condottière retraité est marié, père de famille, réside en province, prononce des discours dans les comices agricoles, améliore les races ovine, bovine et chevaline, administre sa commune et représente un canton au conseil général de son département.—*Feu* Maxime de Trailles, comme il se plaît à signer les lettres qu'il nous écrit de loin en loin.

—Et Des Lupeaulx ?

—Des Lupeaulx est préfet de première classe. En revanche, voici dans une loge le comte Félix de Vandenesse avec la comtesse Nathalie de Manerville, un peu plus bas, les Grandville et les Grandlieu ; puis le duc de Rhétoré, Laginski, d'Esgrignon, Montriveau, Rochefide et d'Ajuda-Pinto ; sans oublier les Chiffreville, de l'ancienne maison Protes et Chiffreville, qui a fait une colossale fortune dans la fabrication des produits chimiques. Hélas ! pourquoi faut-il que notre pauvre Camille Maupin n'assiste pas à cette solennité !

—Vous parlez de Mlle Des Touches ?

—Oui.

—Elle est toujours en religion ?

—Elle est morte il y a deux ans, en véritable

odeur de sainteté, dans un couvent près de Nantes.

C'est là qu'elle se retira, vous ne l'ignorez pas, après avoir marié Calyste du Guénic à Sabine de Grandlieu. Quelle femme! Dieu n'en fait plus comme celle-là, et il a bien raison : c'est trop humiliant pour les hommes!

Les dernières paroles de M. de Rastignac furent couvertes par le bruit des trois coups traditionnels que le régisseur frappa sur la scène.

—Faisons silence, me dit-il; on va commencer *Mercadet*; je reprendrai mon bavardage après le premier acte, si je ne vous ennuie pas cependant.

—Ah! Monsieur! m'écriai-je; ah! Mon...

Je n'eus pas le loisir de terminer ma phrase; une main amie, mais vigoureuse, pesa fortement sur mon épaule; je me réveillai en sursaut.

—Comment! tu viens au Gymnase lorsqu'on joue *Mercadet*, et c'est pour y dormir!... me dit une voix bien connue.

—Moi? je dors?

—Tu ne dors pas : mais tu dormais.

Je me retournai brusquement.

Mon voisin était un monsieur à la figure béate, en lunettes bleues, qui dépeçait une orange avec la plus ridicule solennité.

Aux avant-scènes, aux loges, aux stalles d'orchestre, partout où j'avais cru voir les personnages de *la Comédie humaine,* je n'aperçus que des têtes insignifiantes, des galbes communs, des types ingrats, une collection de médailles effacées.

En ce moment, la toile se leva ; les acteurs entrèrent en scène, et la grande comédie de Balzac se déroula au milieu des rires et des applaudissements de la foule.

Donc, j'avais rêvé ; et si j'avais rêvé, c'est que je m'étais endormi. Mais pourquoi ce sommeil ? quelle cause l'avait provoqué ? L'orage qui grondait dans le ciel ? l'étouffante chaleur qui régnait dans la salle ? ou le vaudeville de M. *Trois Étoiles,* qui commençait le spectacle ?

Peut-être bien ces trois causes réunies.

LA STALLE

DE M. DE ROTHSCHILD

I

Arnold Raymond était, il y a quelque temps, un pauvre diable vivant de ses pinceaux, c'est-à-dire vivant fort mal. Il faisait pour le commerce de petites aquarelles qui ne se vendaient guère, et pour l'exposition du Louvre de grands tableaux qui ne s'exposaient pas. Il habitait alors une triste mansarde de la rue des Martyrs; et, quoi qu'en dise la chanson, il se trouvait fort mal à l'aise dans son grenier. Il est juste d'ajouter qu'il n'avait plus vingt ans, âge heureux qui paraît être, suivant ladite chanson, le moment de la vie où l'on goûte le mieux tout le véritable charme des greniers.

Aujourd'hui, Arnold Raymond est marié à une jeune et jolie femme qu'il aime et qui ne compose ni romans humanitaires, ni drames phalanstériens; il jouit d'une douzaine de mille livres de rentes dont le capital est sagement à l'abri des bitumes et de certains notaires. Il est tranquille, il est heureux, il mène une vie douce et placide, exempte d'inquiétudes morales et de billets protestés : et pourtant il ne lui est survenu aucun parent d'Amérique; il n'a point gagné de château aux loteries germaniques du banquier Reinganum, et ce n'est pas lui qui a eu l'idée triomphante de monopoliser la braise des boulangers !—O vous qui tenez à éclaircir ce mystère, lisez ces lignes : vous y trouverez le récit véridique de la décadence et de la grandeur d'Arnold Raymond ;— histoire peu commune, celle qui commence par la décadence et qui aboutit à la grandeur, contrairement à la plupart des histoires de ce monde !

Donc, il y a six mois à peine, Arnold faisait partie de cette foule compacte de jeunes gens qui, dans Paris, vivent au jour le jour et n'ont guère devant eux, en fait d'avenir, qu'un présent plus ou moins prolongé. Or, le présent d'Arnold allait s'amoindrissant avec une effrayante rapidité. Chaque jour lui enlevait impitoyablement quelqu'une de ses illusions,

cette richesse des gens pauvres. Quant à ses espérances, ses douces espérances qui, dans l'origine, reluisaient comme autant de beaux louis d'or, l'expérience et l'infortune les avaient réduites à leur plus simple expression. Hélas ! à l'heure où commence notre histoire, les belles pièces d'or s'étaient converties en triste monnaie de cuivre.

On a beau dire et beau rimer le contraire, la misère est la plus affreuse de toutes les maladies, affreuse au même titre que la peste, car on s'éloigne d'un malheureux avec autant d'horreur que d'un pestiféré. Le contraire ne se voit qu'au Gymnase, lorsqu'on joue la *Mansarde des artistes*. La misère, on s'en souvient, revêt dans cette comédie toutes sortes d'allures égrillardes et poétiques, ce qui prouve suffisamment à quel point le théâtre est le miroir des mœurs. Quant à notre héros, lui aussi était artiste, lui aussi logeait dans une mansarde, mais là, par malheur, s'arrêtait la ressemblance avec les personnages de M. Scribe. Son ciel, à lui, était un de ces ciels sombres, sans nuages dorés et sans échappées de soleil. De quelque côté qu'il tournât ses yeux attristés, nulle part il n'entrevoyait lui sourire un coin de ce bel azur, si doux à contempler qu'on le prendrait pour le regard bleu des anges.

Un soir qu'il était rentré chez lui plus triste et plus soucieux que de coutume, Arnold s'assit avec accablement devant sa petite table boiteuse, et à la lueur d'une misérable chandelle, il écrivit la lettre suivante, dont la lecture fera connaître au juste la situation de notre personnage :

« O Philippe ! tu es juste, tu es fort, tu es sage... Venu, comme tant d'autres, à Paris avec de folles idées de gloire et d'avenir, tu as eu le rare courage de te réveiller brusquement au milieu de tes songes et tu t'es dit que l'homme n'a pas été fait le roi des choses créées pour user son existence à courir après de vaines spéculations et de chimériques théories. Alors tu as dit adieu à toutes tes glorieuses ambitions de jeune homme, et tu es retourné dans ton village, où t'attendait une vie de travail ;—noble résolution que la tienne, ô Philippe !

« J'ai vingt-huit ans : je ne suis plus assez jeune pour compter beaucoup sur mon avenir, et je ne me sens pas assez bête pour accuser le genre humain de mon insuccès. Dieu me garde de me poser en génie méconnu ! Il est temps de le reconnaître : quiconque a du talent arrive ou arrivera ; il n'y a que les imbéciles qui restent en route. Aussi, je le confesse, j'aurais fait peut-être un excellent tapissier, et je ne suis

qu'un très-médiocre artiste. Plus sage et plus intelligent que moi, Philippe, tu as déserté la poésie pour l'agriculture, comprenant que, de toutes les choses inutiles de ce monde, un rimeur sans talent est la plus complétement inutile et celle dont on trouverait le plus grand avantage à être débarrassé.

« Nous nous sommes aimés trop franchement l'un l'autre pour que je ne te dise pas la vérité tout entière. Le peu d'argent que j'ai recueilli de la succession de ma mère, je l'ai mangé à poursuivre le succès, comme d'autres se sont ruinés à chercher le grand œuvre. Le succès n'est point venu, et l'argent s'en est allé. Dieu sait pourtant quelle existence d'anachorète je mène à Paris, à ce point que je vis, voilà bientôt un an, avec les deux cents écus que tu m'as généreusement envoyés sur le prix de ta dernière récolte.

« Que faire, cependant ? il est trop tard pour essayer d'une carrière nouvelle. A quoi suis-je bon ? A quelle sorte de travail pourrais-je donc m'appliquer avec profit ? les arts m'ont habitué à une paresse que rien ne saurait vaincre : un travail manuel m'effraye. Et puis, te l'avouerai-je ? je suis amoureux ! Sans doute, auprès de toi, je trouverais une existence honorable et sûre ; mais, alors, il faudrait m'éloigner

de Paris, et cette seule idée me brise le cœur. Comprends-tu bien cela, Philippe! me voilà amoureux, comme si déjà je n'étais pas suffisamment à plaindre! Inutile d'ajouter que la femme que j'aime ne m'appartiendra jamais; ne sont-ce pas toujours celles-là qu'on désire le plus?

« C'est une histoire bien simple que la mienne : l'éternelle histoire d'Héloïse et d'Abeilard, de Julie et de Saint-Preux. Ma Julie est la fille d'un riche marchand, retiré des affaires, lequel ne choisira jamais pour son gendre un peintre sans fortune; raisonnement paternel que je ne peux m'empêcher de trouver raisonnable. Mlle Francine Joubert a dix-huit ans. Je ne te dirai point qu'elle est belle comme les Amours, attendu que chaque amoureux a une façon à lui de représenter les Amours, qui n'est pas du tout celle des autres. Le fait est qu'elle est charmante : les plus jolis yeux gris du monde, un nez mince et doucement rosé, une bouche fine et spirituelle, de magnifiques cheveux blonds, semblables à ces belles gerbes dorées dans lesquelles les chaudes brises d'août se jouent amoureusement; en un mot, quelque chose de cette beauté calme et transparente qui rayonne dans Minna, cette délicieuse création de Tony Johannot.

« Telle est la femme que j'aime, mon cher Philippe. Comment l'ai-je aimée et pourquoi l'ai-je aimée? je l'ignore. Je sais seulement qu'appelé près d'elle, en qualité de professeur de dessin, peu à peu je me suis laissé prendre aux charmes de mon écolière. J'avais commencé par la trouver belle avec mes yeux d'artiste; pour moi, c'était un magnifique modèle, et rien de plus. Admiration perfide, qui, par des sentiers fleuris, m'a doucement conduit vers un abîme sans fond! Aujourd'hui, je l'aime d'amour, comme Pygmalion aimait sa Galatée, avec cette différence pourtant que le sculpteur grec a su attendrir les dieux de l'Olympe, tandis que moi je n'ai attendri personne.

« Cet amour est devenu la source de mille plaisirs, en même temps que de mille souffrances. La voir, lui parler, tailler son crayon que je lui offrais d'une main tremblante, respirer le même air, effleurer ses cheveux, autant de suaves jouissances qui remplissaient mon cœur de délices. Voici maintenant le revers de la médaille : tu connais ma garde-robe; tu sais comme elle est modeste et de quels soins religieux je l'entoure. Eh! bien, malgré ma tendresse assidue pour mon pantalon ventre-de-biche; malgré ma vénération de toutes les heures pour mon unique

habit noir, tout cela vieillit, blanchit à l'endroit des coutures et s'éraille cruellement. Je n'essayerai point de te dire avec quel serrement de cœur j'assiste au lugubre spectacle de cette rapide décomposition. Qu'il te suffise de savoir que, depuis ton départ, il est devenu extrêmement difficile de se faire habiller à Paris. Les tailleurs se sont lassés de leur rôle de bienfaiteurs de l'humanité. Il en est qui, pour livrer une redingote, exigent une hypothèque de premier ordre sur vos propriétés; d'autres, plus raisonnables, se contentent d'être payés un mois à l'avance; pas un ne ferait à son propre père crédit d'un gilet de vingt francs. Dès lors, tu dois comprendre mes mortelles angoisses sitôt que j'aperçois le moindre indice inquiétant dans ma garde-robe. Bien qu'il ne soit plus de la première fraîcheur, mon équipage est encore assez présentable. Mais, celui-là usé, à quel tailleur aurai-je recours?

« Ces pénibles réflexions, je les faisais hier, je les faisais ce matin. A cette heure, elles ne sont plus de saison. Ecoute plutôt ce qui m'arrive aujourd'hui, jour néfaste, jour maudit,—*nigro notanda lapillo*.

« A midi précis, je me suis présenté chez M. Joubert, pour donner ma leçon à sa fille.

—Monsieur, m'a dit le domestique, veuillez prendre la peine de passer dans le cabinet de M. Joubert. Mon maître désire vous parler.

« J'ai jeté un coup-d'œil dans une glace et je me suis souri avec complaisance. Mon pantalon ventre-de-biche, qui revient du dégraissage, était d'une couleur à peu près irréprochable, et mon habit noir, que j'avais boutonné jusqu'au cou, reluisait d'un éclat inusité,—les revers étant la partie de ce vêtement qui s'use le moins vite.

« On m'a introduit dans le cabinet de M. Joubert.

« M. Joubert avait un grand air solennel que je ne lui connaissais pas; c'est ordinairement un assez bon homme, qu'on ne prendrait pas du tout pour le père de sa fille; cette fois, il s'était composé un maintien grave, une physionomie sévère.

—Monsieur Raymond, m'a-t-il dit, en me saluant légèrement, je ne suis pas un père de comédie, moi. J'ai des yeux, et je vois; des oreilles, et j'entends. Il est donc naturel que je connaisse vos sentiments pour ma fille.

« Je suis resté confondu.

—Vous pouvez être un charmant garçon, je ne vous le conteste pas; vous avez sans doute un grand talent, je vous crois sur parole; car, pour moi, je n'ai

jamais su distinguer un nez d'avec un œil, ni un bonhomme d'avec un arbre. Mais je suis le père de ma fille ; elle ne se mariera pas sans mon agrément, et je dois vous prévenir que je ne vous prendrai jamais pour mon gendre. Qu'avez-vous à répondre ?

« Comme tu penses je n'ai rien répondu. J'ai pris mon chapeau et m'en suis allé, avec de grosses larmes dans les yeux. Chère petite Francine, je ne la verrai plus ! Hélas ! c'était là mon seul côté vulnérable. Seigneur, vous ne l'avez pas épargné !

« Voilà où j'en suis, mon cher Philippe. Mais, puisque je t'ai fait connaître mon bilan avec tant de franchise, je dois, après t'avoir dit mon passif, t'énumérer ici les richesses de mon actif. Sois sans craintes : cette addition n'allongera guère ma lettre.

« Or, mon actif, le voici : Je jouis de mes entrées à l'Opéra. Le directeur, à qui, dernièrement, j'ai fait hommage d'une aquarelle, m'a répondu par cette faveur si enviée. Je vais me dépêcher d'en user. Je prévois que, sous peu de temps, l'état de ma garde-robe m'imposera des quarantaines indéterminées.

« Adieu, cher Philippe ; tu ne saurais croire combien, au milieu de mon isolement, j'aime à me souvenir de ta sainte amitié et de ton loyal dévouement. Ils sont pour moi ce qu'est la bienfaisante

oasis pour le voyageur perdu dans les sables dévorants du désert. »

II

Raymond avait dit qu'il userait de son droit d'entrée à l'Opéra, la vérité est qu'il en abusa. Que Roger chantât, ou que le théâtre fût livré à des ténors de quatrième ordre, peu lui importait. Il assistait avec une égale ponctualité aux gracieuses pirouettes de la Rosati et aux maigres entrechats des plus humbles coryphées de la danse. Les premières soirées qu'Arnold passa à l'Opéra risquèrent fort de lui devenir fatales. Perdu dans cette vaste salle ruissellante de lumières et dorures, côte à côte avec tout ce que Paris possède d'hommes distingués et de jolies femmes,—les deux seules aristocraties réelles, l'aristocratie de l'intelligence et celle de la beauté,—souvent il lui arriva de quitter sa place et de sortir, comme un fou, l'œil ardent, la poitrine haletante, la tête perdue d'insatiables désirs de gloire, de richesse et d'amour.

Il ne lui fallut pas moins d'un grand mois de fréquentation assidue avant de pouvoir assister tran-

quillement aux représentations de l'Opéra. Ce temps écoulé et ses émotions calmées, l'Académie de musique se transforma pour lui en un véritable lieu de refuge, en un dock commode et sûr, où, le soir venu, il s'estimait heureux de pouvoir se reposer des tempêtes de la journée. Il y trouvait, en outre, une économie d'éclairage et de chauffage qui ne laissait pas que de figurer avantageusement dans son pauvre budget.

Arnold avait adopté le côté gauche de l'orchestre; c'était là qu'il se plaçait invariablement. Parmi les stalles qui s'y trouvent, il en est une que sa forme distingue, dès l'abord, de la stricte uniformité des autres. C'est bien moins une stalle qu'un fauteuil, mais un fauteuil large, commode et mollement rembourré. *Guillaume Tell*, lui-même, gagnerait à être entendu dans cette stalle enchantée, qui appartient à M. de Rothschild; et comme le célèbre banquier n'a pas tout à fait les mêmes raisons que notre héros de fréquenter assidûment l'Opéra, il suit de là que sa place est souvent vide. Alors, elle appartient au premier occupant, et, à ce titre, personne n'y avait des droits plus réels qu'Arnold Raymond,—lequel arrivait à son poste en compagnie du gaz et partait avec le dernier contrôleur.

Un soir, à la sortie du spectacle, Arnold glissa sur le trottoir de la rue Lepelletier et s'étendit sur le pavé. Rentré chez lui, il s'aperçut avec douleur que cette chute maladroite avait porté un coup mortel à l'habit noir et au pantalon ventre-de-biche dont, précédemment, il a été fait mention. Oh! ce dut être une nuit horrible! et je ne doute pas qu'Arnold se soit livré, en présence de ses vêtements hors de service, à de poignantes et tragiques réflexions, empreintes de cette couleur sombre qu'un grand poëte a jetée à pleines mains dans le célèbre monologue de Charles-Quint.

Le lendemain, de bonne heure, un vigoureux coup de sonnette vint le tirer brutalement de ses rêves du matin. Arnold, à moitié réveillé, ouvrit machinalement sa porte et resta pétrifié en reconnaissant, dans ce visiteur matinal, un de ses tailleurs,—le dernier en date,—l'auteur de l'habit et du pantalon dont les cadavres gisaient dans un coin de l'atelier.

—Allons, bon! se dit Arnold, m'en voilà pour dix minutes d'injures et de menaces!

Et il regagna tristement son lit, où il s'étendit en soupirant. On eût dit un adepte de la foi chrétienne se préparant au martyre.

Cependant, le tailleur tenait son chapeau à la main et prenait toutes sortes de petites mines souriantes.

—Mon Dieu! dit-il après un moment de silence, vous me voyez désolé, monsieur Raymond, d'avoir troublé votre sommeil; mais aussi c'est votre faute, vous ne venez plus me voir; on dirait que vous avez envie de me retirer votre confiance.

Arnold écoutait sans comprendre.

—L'autre jour encore, reprit le tailleur, qui était un tailleur lettré, je vous voyais à l'Opéra, et je m'étonnais du peu de soin que vous apportez à votre toilette. Que diable! monsieur Raymond, noblesse oblige, comme on dit, et le talent, c'est aussi la noblesse. Tenez, j'ai là des échantillons charmants... Voyez, comparez, choisissez. Avant huit jours je veux que vous fassiez autorité dans les modes.

Tout en se demandant s'il n'était pas le jouet d'une illusion, Arnold commanda six pantalons, deux redingotes, trois habits, quelques paletots et le plus grand nombre possible de gilets.

—A propos, dit le tailleur en se retirant, est-ce que vous allez souvent à l'Opéra, Monsieur Raymond?

—Tous les soirs.

—Vous placez-vous quelquefois au coin de l'or-

chestre, à gauche, dans la stalle où je vous ai aperçu avant-hier?

—Je ne me place jamais ailleurs.

Le tailleur n'en demanda pas davantage; il salua profondément Raymond, non sans lui renouveler ses offres de service. Huit jours après, Arnold paradait sur le boulevard, et, le soir, à l'Opéra, dans des costumes qui n'auraient point déparé un jeune premier du Gymnase.

Son propriétaire, qui jouissait d'un quart de loge, le dimanche, l'ayant rencontré dans un couloir, le prit amicalement sous le bras, fit ostensiblement avec lui trois ou quatre tours de foyer; et comme son locataire cherchait à s'excuser du retard appporté dans le payement de ses loyers, il s'empressa de lui fermer la bouche.

—Pas un mot là-dessus, ou je me brouille avec vous. Ma maison vous est ouverte, ainsi que mon cœur. Si, même, vous êtes gêné en ce moment, ne faites pas de cérémonie, ma bourse est à votre service. Parbleu! vous me rendrez le tout ensemble. Avec un gaillard lancé comme vous l'êtes, on n'est jamais inquiet de son argent.

Vous souvient-il de ce pauvre diable de Bagdad qu'Araoun-al-Raschild endort à l'aide d'un puissant

narcotique? On le transporte en toute hâte dans l palais du sultan; on le revêt d'habits de brocart brodés de diamants et de perles fines; on le pose su une couche de soie et de velours; on l'entoure de plus charmantes esclaves du sérail; les unes chantent de doux chants d'amour, les autres forment de danses voluptueuses; les plus suaves parfums de l'Orient brûlent dans des cassolettes d'or, si bien qu'à son réveil, le pauvre homme se frotte les yeux, interroge ses souvenirs, et ne tarde pas à s'égarer dans un labyrinthe d'absurdes hypothèses et de conjectures insensées. Arnold se trouvait précisément dans une situation analogue à celle de ce personnage des *Mille et une Nuits*. Tout ce qui lui arrivait depuis quelque temps était si incroyable, qu'il se prenait souvent à douter de sa raison.

Un fait inattendu mit le comble à son étonnement. M. Joubert, le père de Francine, lui écrivit un jour que, depuis le départ à jamais regrettable de son maître de dessin, sa fille ne faisait aucun progrès. En conséquence, il suppliait Arnold de vouloir bien reprendre ses fonctions, et d'agréer ses excuses pour certaines paroles prononcées dans un moment de déplorable vivacité.

A quelques semaines de distance, Arnold adressa

l'épître ci-dessous à son ami Philippe le laboureur :

« Les lettres se suivent et ne se ressemblent pas, mon cher Pylade; moi qui, tout récemment encore, blasphémais et jurais, je me déclare aujourd'hui le plus heureux des hommes; mon cœur déborde, mais c'est de plaisir. Te rappelles-tu la lettre proverbiale de Mme de Sévigné, dans laquelle cette portière de bonne compagnie annonce à sa fille le mariage de Lauzun avec la grande Mademoiselle? Ce sont des précautions oratoires sans fin : Je vais vous apprendre la nouvelle la plus incroyable, la plus impossible, la plus étourdissante, et ainsi de suite pendant deux pages. Eh bien! moi qui pourrais recourir à ces artifices de style, puisque ma nouvelle n'est pas moins surprenante, j'aime mieux te dire tout de suite, et sans périphrase : Philippe, je suis marié depuis une heure, et celle que j'ai épousée, c'est Mlle Francine Joubert!

« Je t'ai raconté la façon polie dont mon beau-père m'a mis à la porte. Dieu merci, ma disgrâce n'a pas duré longtemps. Bientôt après, je suis rentré dans la place avec tous les honneurs de la guerre.

« L'autre jour, M. Joubert m'a pris en particulier :

—Tenez, mon cher Raymond, m'a-t-il dit avec un

gros sourire, ne jouez pas au fin avec moi. Vous aimez Francine, et vous ne seriez pas fâché qu'elle fût votre femme?

—Monsieur... ai-je balbutié en rougissant.

—J'ai pris des informations sur votre compte.... vous êtes un garçon bien posé, vous avez de belles relations dans le monde.... vous irez loin.... touchez là; avant un mois vous serez de la famille.

« Il y a huit jours, nous avons signé le contrat. M. Joubert s'est approché de moi et m'a dit : « C'est « singulier; je pensais que M. de Rothschild nous « ferait l'honneur de venir. Mais j'espère bien que « nous le verrons à la bénédiction nuptiale. » Puis, après un moment de silence, il m'a pris la main, et, la serrant avec effusion, il s'est écrié : « Quelle belle « connaissance nous avons là, mon gendre ! »

—Le fait est, ai-je répondu, que c'est une fort belle connaissance.

« Le lendemain de cette première et grande victoire, mon propriétaire, auquel je continue à devoir deux termes, est venu me visiter dans mon atelier.

« Eh bien, mon cher Raphaël! m'a-t-il demandé d'une voix caressante, il paraît que vous allez vous marier. Or çà, qui épousez-vous? quelque parente des Rothschild?

—Ma foi non, ai-je répliqué naïvement; celle que j'épouse est une jeune et jolie petite bourgeoise.

—Comment se fait-il que M. de Rothschild ne se soit pas mêlé d'une affaire si grave, et qui intéresse à un si haut point votre avenir?

—Parbleu! me suis-je écrié en riant, M. de Rothschild serait bien bon de s'occuper de mon mariage! En quoi cela le regarde-t-il?

—Comment, au point où vous en êtes?

—C'est précisément le point où nous en sommes qui me force à vous répéter qu'il ne saurait s'intéresser à mes affaires.

« En m'entendant parler ainsi, mon propriétaire s'est levé; il a pris rapidement congé de moi, et, me saluant à peine, il est parti.—Peu de temps après, je recevais l'ordre de payer mes termes échus ou de déguerpir sans délai. Quelques heures plus tard, on saisissait mon mobilier, et si je n'avais pas trouvé asile sur le divan hospitalier d'un camarade, moi, le très-prochain époux d'une jeune héritière, j'étais exposé à coucher dans la rue!

« Hier, mon tailleur m'a apporté ma toilette de noces, une toilette merveilleuse, un chef-d'œuvre de couture. Tout en me faisant essayer mon habit, le-

quel serait irréprochable s'il ne grimaçait un peu dans le dos, le tailleur s'est écrié :

—Ma foi, monsieur Raymond, je suis enchanté de ce qui vous arrive. Après tout, vous êtes un brave jeune homme, et M. de Rothschild ne pouvait placer mieux ses bienfaits.

—De quels bienfaits parlez-vous? ai-je demandé, presque en colère de cette manie qu'ils ont tous de me jeter sans cesse M. de Rothschild à la tête.

—Pourquoi chercher à dissimuler ce qui n'est, après tout, que le secret de la comédie? M. de Rothschild vous veut beaucoup de bien, et c'est lui qui doit payer vos dettes.

—Allez au diable! Si vous comptez là-dessus, vous risquez fort de n'être remboursé qu'au jour du jugement dernier.

« Sous prétexte de retoucher à mon habit, le tailleur s'est éclipsé, emportant avec lui mon accoutrement de noces; et comme, pour vivre tous ces derniers temps, j'ai eu souvent recours au Mont-de-Piété, je serai forcé de me marier avec l'antique habit noir que j'avais dédaigneusement jeté au rebut lors de mes jours de splendeur.

« Nous sortons de l'église! mon sort est lié à jamais au sort de Francine, que j'aime avec passion.

Philippe, je suis trop heureux..... que n'es-tu près de moi? tu serais heureux toi-même de mon bonheur!

« Comme nous allions monter en voiture, M. Joubert m'a pris le bras : —Mon gendre, a-t-il dit, c'est mal; je ne l'aurais pas supposé capable d'un pareil procédé....

—Quoi donc? ai-je demandé. A qui en avez-vous?

—M. de Rothschild n'a pas paru à l'église!

—Vous l'avez donc invité?

—Sans doute; n'est-il pas votre ami, votre dévoué protecteur?

—Mon ami!.... mon protecteur!.... ai-je répété au comble de la fureur; mais je ne le connais pas; entendez-vous bien, je ne le connais pas!

—Ce n'est donc pas lui qui vous donnait sa stalle tous les jours d'Opéra?

—J'ignorais même qu'elle lui appartînt.

« Mon beau-père a fait une moue très-significative et m'a lancé un regard de travers; mais peu m'importe! je suis marié, bien marié, très-marié; et Dieu soit loué, l'horrible loi du divorce a disparu de la législation française.

« Encore une illusion perdue, la dernière, par exemple! Ce mariage, que j'attribuais aux charmes

irrésistibles de mon mérite personnel, il est l'œuvre d'une stalle d'Opéra. O Providence! voilà de tes coups! que j'eusse adopté le côté droit de l'orchestre au lieu de me placer au côté gauche, et c'en était fait de ma fortune; j'aurais parodié, un beau jour, sur quelque grabat d'hôpital, la fin déplorable de Malfilâtre, de Gilbert ou d'Hégésippe Moreau! »

Ainsi a eu lieu le mariage d'Arnold Raymond. La nouvelle n'a pas tardé à s'en répandre dans la ville, et maintenant c'est à qui, des spectateurs de l'Opéra, occupera la stalle de M. de Rothschild.

Mais, jusqu'à présent, nous n'avons pas entendu dire qu'elle ait fait de nouveaux miracles conjugaux.

J'oubliais d'ajouter que Raymond a brisé ses pinceaux et sa palette. Il ne travaille plus que pour lui-même; — le public ne s'en plaint pas.

UN PRIX D'HONNEUR

Il y a une vingtaine d'années, M. Salomon Durocher dirigeait, au centre du quartier Saint-Jacques, une institution de jeunes gens qui n'existe plus aujourd'hui, mais qui a laissé un souvenir durable dans les fastes universitaires.

On a beau dire, les hommes ne sont ni aussi ingrats ni aussi oublieux que certains philosophes goutteux et moroses voudraient le faire croire ; ils conservent pieusement dans le fond de leur cœur la mémoire d'un bienfait ; mille exemples le prouveraient au besoin. Jenner, avec son invention du vaccin, durera tout autant que la petite vérole, et grâce

à la découverte des pommes de terre, Parmentier vivra parmi nous jusqu'au jour où il ne se consommera plus de biftecks. Voilà, j'imagine, des immortalités parfaitement établies et qui ne finiront pas de sitôt.

Mais il n'est pas donné à tout le monde d'être un Jenner ou un Parmentier. C'est surtout dans le royaume des inventions philanthropiques et des précieuses découvertes qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Dévoré du noble désir d'inscrire son nom parmi les bienfaiteurs de l'humanité, M. Durocher dut se creuser la tête longtemps et inutilement. Toutefois, après de longues et patientes recherches, il put, comme Archimède, s'écrier une nuit : « Εὕρηκα, *j'ai trouvé!* » En effet, il venait de trouver l'origine de sa gloire, il venait de poser la pierre fondamentale de sa fortune. Le lendemain, il envoya aux journaux la note suivante, qui fut insérée avec empressement, à raison de cinq francs la ligne :

Institution Salomon Durocher. — « M. Salomon « Durocher, qui depuis l'âge de treize ans consacre « ses veilles à la carrière de l'instruction publique, « vient de réaliser un grand problème, à la solution « duquel tous les pères et toutes les mères de fa- « mille sont vivement intéressés. Sans rien changer

« au prix ordinaire de la pension, sans retrancher « un seul des maîtres d'agrément attachés à son « établissement, M. Salomon Durocher prévient le « public qu'à dater du 15 courant, les élèves qu'on « voudra bien lui confier ne mangeront de haricots « que trois fois par semaine, au lieu d'en manger « tous les jours et deux fois par jour, ainsi que cela « se pratique dans la plupart des pensions et col- « léges de Paris.—NOTA. M. Salomon Durocher de- « meure toujours rue des Francs-Bourgeois-Saint- « Michel, 25. »

Cette annonce obtint un succès fou, non-seulement à Paris, mais dans toute la France. Du fond de nos quatre-vingt-six départements, des milliers de voix s'élevèrent, chantant les louanges de M. Salomon Durocher et bénissant le nom de cet instituteur modèle. Tous les bienfaiteurs de l'humanité, qui jouissaient paisiblement des avantages de leur position, en reçurent un rude échec. L'ombre de Parmentier se voila la face d'indignation, et l'homme au petit manteau bleu, qui, à cette époque, faisait ses premières armes philanthropiques, comprit qu'il fallait parer vigoureusement une botte si furieuse; en conséquence, il redoubla de soupes au choux. Jusqu'alors il n'avait été bon et charitable que le di-

manche et le jeudi; à dater de ce moment, sa philanthropie ne craignit pas de se faire quotidienne.

En moins de trois mois, il n'y eut plus une seule place vide dans l'institution Durocher. Certaines institutions rivales, qui avaient commencé par beaucoup rire des formes inusitées de ce prospectus gastronomique, rédigé, disaient-elles, en style de *Cuisinière bourgeoise,* ne tardèrent point à s'indigner d'une si grande réussite. Poussées par l'envie, elles ne rougirent pas de former une coalition. Insinuations perfides, médisances, calomnies même, rien ne fut épargné. Mais M. Durocher avait pour lui l'estime de ses contemporains, et, semblable au dieu de Lefranc de Pompignan, il poursuivit fièrement sa carrière, versant des torrents de lumière sur ses obscurs blasphémateurs.

Pourtant, un jour, les ligueurs se frottèrent les mains en signe de réjouissance, et ils entonnèrent le chant du triomphe. On était alors au 13 août, époque traditionnelle où les vainqueurs du concours général sont couronnés en pleine Sorbonne. A cette époque, les journaux sont envahis par une infinité de petites notes, où les diverses institutions constatent leurs succès au concours; les noms et prénoms du lauréat sont imprimés en lettres grasses. Ces

sortes de réclames universitaires sont d'un effet sûr. Or, cette année, l'institution Salomon Durocher avait brillé à la Sorbonne uniquement par son absence.

Les institutions coalisées n'eurent garde de laisser échapper une si belle occasion, et il fut résolu qu'on combattrait l'ennemi avec ses propres armes : les feuilles publiques l'avaient mis en vogue; les feuilles publiques devaient le ruiner. Une fois cette détermination prise, il ne s'agissait plus que de rédiger le manifeste. Le manifeste parut; il était concis, mais d'une concision assassine :

« Les institutions parisiennes viennent de recevoir « le prix de leur travail assidu et de leurs constants « efforts à satisfaire le public. A l'exception d'une « seule, elles ont toutes figuré avantageusement dans « la solennité du concours.—Il est à observer que « celle dont le nom n'a pas retenti sous les voûtes « de la Sorbonne est précisément l'institution Salo- « mon Durocher, où l'on est si bien nourri. Qu'on « ne suppose pas que nous veuillions tirer de là au- « cune induction malveillante contre l'honorable « professeur qui la dirige. Quand on consacre tout « son temps à diriger la cuisine, il est tout simple « qu'on n'ait pas le loisir de surveiller les études. — « D'ailleurs, nous aurions mauvaise grâce à nous

« appesantir sur ce sujet : si les élèves de M. Du-
« rocher ne deviennent pas des citoyens distingués,
« il est à croire qu'ils deviendront des gastronomes
« remarquables.—Y a-t-il compensation? C'est l'af-
« faire des parents et non la nôtre. »

M. Salomon Durocher n'était pas sans quelque ressemblance avec l'homme juste chanté par Horace; un coup si violent l'atteignit, mais ne l'ébranla point. Sans perdre de temps à se lamenter, ce qui est la façon de perdre son temps la plus sotte du monde, il avisa sur-le-champ aux moyens de réduire ses ennemis à un honteux silence.

—Monsieur Antonin, dit-il à un de ses maîtres d'études dont il avait depuis longtemps apprécié l'intelligence déliée, mon cher monsieur Antonin, les circonstances sont graves. Vous voyez avec quel empressement homicide mes ennemis exploitent ma défaite au concours. Monsieur Antonin, répondez-moi franchement, en votre âme et conscience; pensez-vous que mes élèves soient de force à prendre, l'an prochain, une revanche éclatante?

Le maître d'études réfléchit quelques instants.

—Eh bien? demanda M. Durocher.

—Eh bien! reprit-il, en mon âme et conscience, je ne le pense pas.

En entendant ce verdict fatal, M. Durocher saisit la main de son premier ministre :

—Antonin, dit-il, m'êtes-vous dévoué ?

—Corps et âme ! et je serais heureux de vous prouver mon dévouement.

—Cela vous est facile... Partez demain ; ce soir, si c'est possible... parcourez les villes, fouillez les campagnes, et d'ici à la fin des vacances, trouvez-moi un garçon de mérite, un sujet rare, un de ces élèves d'élite prédestinés au prix d'honneur et qui sont la gloire de l'institution à laquelle ils appartiennent. Cet élève, je le veux, il me le faut ! A tout prix, je l'aurai ! Je l'aurai pour mettre le sceau à ma juste réputation, et pour apprendre à mes confrères que dans l'institution Durocher on ne s'occupe pas exclusivement de bien nourrir le corps des élèves, et qu'on nourrit encore mieux leur esprit !

Le maître d'études fit sa malle et partit. Le surlendemain, il adressait dans les termes suivants à M. Durocher son premier bulletin de campagne :

« Je suis à Orléans depuis deux jours, et je m'occupe sans relâche à chercher le phénix en question. Je n'ai jusqu'à présent rencontré qu'une assez laide statue de Jeanne d'Arc en pain d'épices, laquelle est ridiculement posée sur un piédestal de chocolat. Du

reste, je n'ai pas aperçu dans tout Orléans une seule créature humaine âgée de moins de vingt ans. Comme je demandais à mon hôte quelle est la destinée des enfants dans cette ville, il m'a répondu : « Vu la proximité, nous les envoyons tous à Paris. » Et comme j'ai ajouté : « Connaissez-vous la pension Durocher ? » il a répliqué d'une voix dédaigneuse : « C'est une baraque; elle n'a jamais de succès au concours ! »

Le deuxième bulletin était rédigé comme il suit :

« D'Orléans à Tours, on suit les bords de la Loire; j'ai donc suivi les bords de la Loire. Pour être véridique, je devrais ajouter que j'aurais mieux aimé suivre autre chose de moins monotone; mais je me garderai bien de rien dire de semblable. Il est reconnu de temps immémorial que la Loire est un fleuve, une rivière, ou tout au moins un ruisseau ayant des bords quelconques, tandis qu'en réalité c'est une sorte de plage sablonneuse où la plupart du temps il n'y a pas une goutte d'eau. Moi-même j'ai contribué à répandre cette vieille erreur dans les diverses leçons de géographie que j'ai données à vos pensionnaires. Telle est l'origine des préjugés. — Si jamais je deviens chef d'institution, j'exigerai de mes professeurs de géographie un certificat constatant

qu'ils ont fait le tour du monde au moins trois fois. Du reste, ma mission est beaucoup plus difficile à remplir que je ne le pensais d'abord. Il y a des localités où l'on me croit attaché à la police secrète du royaume; il y en a d'autres où l'on me prend pour un saltimbanque cherchant à voler des enfants pour en faire des paillasses et des clowns. En huit jours, j'ai été forcé d'exhiber cinq fois mon passeport.

« Tout me porte à croire que la race humaine marche rapidement vers une décroissance morale. Cette opinion m'est venue en examinant de près la jeune génération qui pousse et qui est appelée à nous succéder sur la scène du monde; elle m'est apparue d'une sottise peu commune.—En résumé, je désespère beaucoup du succès de mon voyage. »

Les bulletins qui suivirent ne furent guère plus rassurants. Déjà M. Durocher avait expédié à son maître d'études l'ordre de revenir au plus vite, lorsque le ciel prit tout à coup en pitié leurs mutuelles angoisses. Un matin, l'instituteur désolé décacheta la lettre ci-dessous :

« Mon cher monsieur Salomon,

« Ce que mes soins assidus n'ont pu faire, le hasard l'a fait. Inclinons-nous devant le *fatum* des anciens.

« L'autre jour, j'errais dans une campagne isolée, où je promenais mes sombres rêveries. C'était dans le département de la Charente, et certes, je ne m'attendais pas à rencontrer là ce que je cherche depuis si longtemps ; car, si j'ai bonne mémoire, ce département est un de ceux que M. Charles Dupin a marqués d'une ligne noire sur la carte qu'il s'est amusé à tracer de la France intellectuelle.

« Un orage subit m'ayant contraint à chercher un asile, j'entrai dans une misérable chaumière située à une courte distance. Trois personnes s'y trouvaient : le père, la mère et l'enfant. L'homme raccommodait sa charrue, la femme filait, l'enfant lisait. La physionomie vive et intelligente de ce dernier me frappa tout d'abord. Rappelez-vous ce que je vous dis là, mon cher monsieur Durocher, ce garçon sera le Messie de votre institution.

« Sans maîtres, sans secours extérieurs et presque sans livres, par la seule force de sa volonté et de son génie, il s'est élevé à une rare hauteur. Ses parents, qui sont pauvres, le destinaient à l'agriculture; moi, je le destine à votre gloire.

« Le père, à qui j'ai fait part de mes projets, donne son plein consentement, à la condition qu'il touchera une rente de six cents francs tant que du-

rera l'éducation de son fils.—Je ne pense pas qu'une pareille bagatelle vous arrête. Un mot de réponse, et je vous amène le jeune François Lamy, nom inconnu, et qui ne tardera pas à devenir illustre. »

La réponse de M. Salomon Durocher ne se fit pas attendre.

« Tâchez d'être arrivés sous huit jours, vous et votre protégé, écrivit-il à son fondé de pouvoir. Vous trouverez dans ma lettre un mandat de cent-cinquante francs, sur le receveur général. C'est le premier trimestre de la pension que je m'engage à servir au sieur Lamy, aussi longtemps que l'éducation de son fils me restera confiée. »

Le dimanche d'après, François Lamy encaqué, lui septième, sur l'impériale des messageries Laffite, faisait son entrée dans Paris par la barrière d'Enfer; et, à ce propos, je me suis demandé souvent pourquoi les barrières de Paris ne s'appellent pas toutes barrière d'Enfer. Je voudrais aussi que l'autorité fît graver, en lettres majuscules, sur le fronton de chacune d'elle, l'épigraphe terrible que le Dante a cloué sur la porte de ses sombres royaumes. De cette façon du moins on saurait à quoi s'en tenir et l'on ne se damnerait qu'à bon escient.

François Lamy avait alors dix-sept ans. Il était

grand, robuste et vigoureux. C'était une de ces riches natures comme il s'en développe au milieu des campagnes. Rien qu'à le voir, on reconnaissait qu'il avait grandi dans toute sa force et dans toute sa liberté. Quant à son intelligence, le maître d'études ne l'avait point exagérée. Il était grand mathématicien, naturellement, à la façon des Magiamele et des Mondheux. Un almanach lui avait suffi pour connaître à fond son histoire de France; le surplus de son petit bagage scientifique, il l'avait butiné de çà et de là, semblable à l'abeille, qui, pour faire son miel, ne dédaigne aucune fleur.

A peine arrivé à Paris et installé dans l'institution Salomon Durocher, le jeune François se mit au travail avec une ardeur incroyable.—Il fut décidé avec l'instituteur et le maître d'études qu'on le garderait quelques mois à domicile, afin de lui enseigner les premiers éléments des choses qu'il avait, pour ainsi dire, devinées. Grâce à sa facilité prodigieuse, peu de temps suffit à l'accomplissement de cette besogne préparatoire, et quand vinrent les vacances de Pâques, on le jugea digne de suivre le cours de seconde au collége Louis-le-Grand.—Cinq mois après, son nom retentissait glorieusement sous les voûtes de la Sorbonne. François Lamy, de l'ins-

titution Salomon Durocher, était vainqueur sur toute la ligne. Les institutions rivales furent consternées.

Le soir de ce grand jour, M. Durocher et M. Antonin se réunirent dans un banquet somptueux qu'ils se donnèrent à eux-mêmes dans un cabinet particulier du Rocher de Cancale.

—Eh bien! monsieur Salomon, disait le maître d'études en s'écoutant parler avec ce contentement intime que donne la victoire; eh bien! avais-je raison de vous écrire que ma découverte valait pour le moins celle de la poule aux œufs d'or?

—Vous êtes un homme admirable, interrompit l'instituteur, et ce François Lamy est véritablement prodigieux. Trois premiers prix au concours, ça tourne au miracle! Du reste, continua-t-il en baissant la voix, ce drôle n'a fait que son devoir. Tout bien compté, il me revient très-cher, savez-vous? S'il n'avait pas répondu à notre attente, je perdais quelque chose comme deux mille francs. Dieu soit loué! je ne regrette pas mon argent: c'est de l'argent bien placé.

—Si nous lui faisions redoubler sa seconde? hasarda le maître d'études.

—Y songez-vous! s'écria M. Durocher. Redoubler sa seconde! Vous oubliez donc qu'on ne donne pas

de prix d'honneur en seconde? Ce que je veux, avant tout, c'est qu'un de mes élèves obtienne cette couronne dorée. Non! non! François Lamy fera sa rhétorique, et il remportera le prix d'honneur, ou je lui intente un procès en dommages-intérêts.

—Et vous seriez dans votre droit, reprit M. Antonin; si j'ai parlé de la sorte, c'est uniquement parce que Lamy ne me semble peut-être pas suffisamment ferré sur le grec.

M. Durocher se versa un verre de vin de Champagne, le vida d'un trait; puis, frappant sur la table :

—Eh bien! dit-il, il piochera deux heures de plus chaque jour. Que diable! son temps m'appartient, et je suis libre d'en disposer, je pense : je l'achète assez cher! Il ne faut pas oublier non plus que, sans moi, sans mes bienfaits, François serait encore, à cette heure, un manant sans éducation, un serf mouillant la terre de ses sueurs plébéiennes!

Cela dit, les deux convives demandèrent une troisième bouteille de vin de Champagne et se grisèrent tout à fait en portant des toasts à leurs succès présents et à leurs triomphes à venir.

Pendant ce temps, le lauréat versait des larmes amères. Il avait vu tous ses camarades s'envoler

comme une joyeuse nichée, et il restait seul, abandonné, dans cette vaste maison, silencieuse et triste comme une ruine. Les vainqueurs dans la lutte universitaire avaient reçu les tendres caresses de leur famille ; les vaincus avaient été doucement consolés par leurs sœurs et par leurs mères. Lui seul, le grand triomphateur du jour, il ne comptait là ni sœurs, ni mère, ni famille. En fait de tendres caresses, il n'avait reçu que les accolades officielles du ministre de l'instruction publique et celle d'un ex-huissier, adjoint au maire du onzième arrondissement.

La désolation du pauvre écolier dura toute la nuit. Son imagination, portée sur les ailes rapides du souvenir, l'entraîna bien loin de Paris et de la rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel. Les belles campagnes de la Charente lui apparurent alors empreintes de cette poésie qui rayonne toujours sur le sol natal. Il revit le toit paternel, si précieux dans son humble pauvreté. Puis ce fut comme un magique panorama dans lequel se déroulèrent successivement tous les épisodes charmants de son enfance, bienfaisant mirage qui trompa pour quelques instants sa tête et son cœur; mais le songe lumineux ne tarda pas à s'éteindre. Alors il pleura son changement de position, s'écriant d'une voix désolée : « Mon Dieu! mon

Dieu ! ils m'ont donné la science, mais ils m'ont pris le bonheur ! »

Le lendemain, François Lamy s'arma de tout son courage et se fit introduire dans le cabinet de M. Durocher. L'instituteur était occupé à lire une lettre du ministre de l'instruction publique. Cette lettre était ainsi conçue :

« Monsieur,

« Je viens vous témoigner ma vive satisfaction des succès que vous avez obtenus hier au concours. Vous ne pouviez répondre plus noblement aux attaques de vos ennemis. Persévérez dans cette voie brillante, Monsieur; mettez le sceau à votre gloire en tâchant que le prix d'honneur soit remporté, l'an prochain, par un de vos jeunes élèves, et je prends le doux engagement de vous faire obtenir la récompense que méritent, à si juste titre, vos honorables travaux et les nombreux services que vous avez rendus au pays. »

—Ah ! c'est vous, Monsieur ? demanda l'instituteur en apercevant son écolier. Qui vous amène?

—Monsieur, dit François, qui rougissait beaucoup et qui balbutiait davantage, les classes sont fermées, l'institution est déserte; tous mes camarades sont partis en vacances, je viens... j'étais venu... je ve-

nais vous demander si vous ne me permettrez pas d'aller embrasser mon père et ma mère ?

M. Durocher haussa les épaules.

—Mon cher Monsieur, dit-il, il est une chose dont vous ne me paraissez pas convaincu suffisamment, à savoir que vous appartenez, non pas à votre père, qui me ruine avec sa pension de six cents francs : non pas à votre mère, non pas à vous-même, mais bien à moi, exclusivement à moi, Pierre-Salomon Durocher. Ceux que vous appelez vos camarades sont allés en vacances parce qu'il a plu à leurs familles de les y emmener. Quant à vous, qui ne possédez pas le premier sou nécessaire au voyage, vous demeurerez à Paris, attendu qu'il ne me convient pas du tout de débourser une centaine d'écus pour vos menus plaisirs. Si je vous faisais l'addition des sommes que vous m'avez déjà coûtées, vous seriez stupéfait de tout ce que j'ai dépensé à votre intention. D'ailleurs j'ai conçu des projets et j'entends que vous les réalisiez. Il faut absolument que vous me gagniez le prix d'honneur de rhétorique. Pour en arriver là, vous comprenez que vous avez besoin de redoubler d'efforts et de bien employer vos vacances. J'espère que vous ne trahirez pas la confiance et les capitaux que j'ai placés en vous.

Ainsi parla M. Durocher. François Lamy, qui était un garçon de cœur, et qui croyait naïvement acquitter ainsi une dette sacrée, remporta l'année suivante le premier prix d'honneur. A la même époque, et sur la présentation du ministre de l'instruction publique, M. Durocher fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

J'ignore qui, le premier, s'est avisé de célébrer la douceur et le charme des *amitiés de collége*. Jamais plus outrecuidant mensonge n'a abusé la bonne foi publique. Il n'y a point d'amitiés dans les colléges, par l'excellente raison qu'il n'en existe pas dans le monde. Or, les colléges ne sont-ils pas la représentation exacte du monde? Pour l'ambition, pour la jalousie, pour l'orgueil, pour tous les vices du cœur, en un mot, les collégiens sont déjà des hommes. Mais il faut croire sans doute qu'il en est du paradoxe comme du galon : quand on prend du paradoxe, on n'en saurait trop prendre ; c'est, du reste, la seule manière d'expliquer cette opinion si généralement et si faussement répandue que les colléges sont une sorte de terrain neutre, où le riche et le pauvre, le fils du noble et le fils de l'artisan, reliés l'un à l'autre par une commune sympathie, vivent ensemble sur un pied de parfaite égalité. Or, j'en appelle à vos

souvenirs de jeunesse, dans quel collége primitif les choses se passent-elles ainsi?

A coup sûr, ce n'était point dans l'institution Durocher qu'il fallait en chercher un exemple. Plus que personne, François Lamy eut à souffrir de ce sentiment aristocratique, d'autant plus développé chez les enfants qu'il n'est encore réfréné ni par le sentiment des convenances, ni par le bon sens. Les uns le haïssaient à cause de ses succès, les autres le méprisaient à cause de sa position équivoque. On n'ignorait pas, dans la pension, que M. Durocher lui faisait pour ainsi dire l'aumône de son éducation. Au réfectoire, les plus mauvais morceaux lui étaient réservés, et comme son entretien était à la charge de l'instituteur, M. Salomon lui fournissait, pour tout vêtement, les vieux habits des pensionnaires de sa taille. Quand arrivaient les jours de promenade, il était obligé de marcher seul, sans un ami avec qui il pût échanger ses pensées; sous le méchant prétexte qu'ils n'étaient pas dignes de causer avec *Monsieur Miracle*, ses camarades l'abandonnaient à sa muette douleur.

François Lamy eut la sublime constance de supporter encore pendant un an cette existence si féconde en tortures; son courage ne se démentit pas

un instant. Enfin, l'heure de sa délivrance sonna à l'horloge du concours. Il remporta le prix d'honneur de philosophie; on nomma M. Durocher officier de la Légion d'honneur, et tout fut dit. . . .

Un an plus tard, un jeune homme d'une maigreur hâve et chétive, les cheveux en désordre et les habits en lambeaux, suivait d'un pas pénible et lourd la route poudreuse qui conduit d'Angoulême à Saint-Amant. Ce jeune homme, que la misère semblait avoir cruellement éprouvé, c'était François Lamy, l'orgueil de l'institution Salomon Durocher, le triomphateur ordinaire des concours. Il fuyait Paris et pour jamais, et sans retour. Durant ces douze mois, il avait horriblement souffert; souvent il s'était surpris blasphémant Dieu, et, plus d'une fois, d'épouvantables idées de suicide avaient, comme un éclair, traversé son cerveau, en y laissant leur empreinte de feu. Une à une, ses illusions s'étaient brisées au choc de la vie réelle, et il lui avait fallu dire un éternel adieu à ses espérances de bonheur.

Dévoré de désirs ambitieux, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'était capable, après tout, que de remplir une modeste place de maître d'études dans un collége de Paris. Enivré par d'odorantes fumées, jusque-là il s'était cru du génie. Les fumées s'étaient

dissipées, l'ivresse avait cessé, et François avait dû reconnaître avec effroi que ce génie tant vanté était tout simplement le résultat d'une prodigieuse mémoire, développée à l'infini par l'habitude du travail. Mais l'imagination, mais la divine poésie, mais cette ardeur sacrée, qui font les grands écrivains et les grands poëtes, il n'en existait de trace ni dans sa tête ni dans son cœur.

Il est vrai de dire que, dans sa sollicitude paternelle, et en récompense de ses deux prix d'honneur, le gouvernement l'avait dispensé de tout service militaire. Mais aussi il est juste d'ajouter qu'à force de travailler, François Lamy s'était rendu myope à un tel point que le conseil de révision l'aurait renvoyé dans ses foyers.

Il est vrai de dire qu'on lui accordait le privilége d'étudier le droit ou la médecine, en l'affranchissant d'avance des impôts de l'examen et des dîmes de l'inscription.—Mais il est juste d'ajouter qu'on ne pourvoyait pas du tout à ses moyens d'existence pendant les quatre ou cinq années que réclame impérieusement l'étude de ces deux sciences.

Il est encore vrai de dire qu'on lui avait donné pour un temps ses entrées au Théâtre-Français. Mais enfin il est juste d'ajouter qu'à cette époque,

où l'on ne jouait que les tragédies classiques de l'Empire, Talma n'était plus et Mlle Rachel n'était pas encore.

Nous l'avons dit précédemment, durant ces douze mois d'épreuves, le pauvre garçon dépensa d'autant plus de patience et d'énergie qu'il ne dépensait guère autre chose. L'Université, cette mère ingrate dont il avait fait la gloire, ne lui offrit en échange qu'une place de huit cents francs. Pour manger, il fut contraint de vendre l'un après l'autre, à d'avides bouquinistes, tous ses beaux livres du concours, la seule fortune qu'il eût jamais possédée.—Aujourd'hui, François Lamy cultive paisiblement le champ de son père. Il est marié, et son unique souci est de savoir s'il enverra ses enfants à l'école primaire.

Autant qu'il m'en souvient, M. Salomon Durocher est mort à Paris, du choléra. Il allait être nommé commandeur de la Légion d'honneur.

IDYLLE

Un samedi, vers cinq heures de l'après-midi, Alphonse Mesnard sortit du ministère du commerce, et quand ses pieds eurent effleuré le pavé de la rue de Grenelle, il bondit comme un clown et battit un entrechat qui eût empêché M. Petipas de dormir.

Le même jour, à la même heure, Gabriel Rondeau franchit le seuil du ministère de la marine, et à peine arrivé sur le trottoir de la rue Royale, il lança à pleine poitrine une gamme chromatique dont Duprez eût été jaloux.

Le soir, les deux jeunes gens se rencontrèrent sous les ombrages du bal Mabille.

—Gabriel, dit Mesnard, le ministre du commerce est un grand ministre!

—Alphonse, repartit Rondeau, le ministre de la marine est plus grand encore!

—Le mien dépasse Colbert et Turgot, tant vantés!

—Le mien distance Jean Bart et Suffren, de si grand renom!

—Sais-tu quelle mesure vient de prendre l'administrateur éminent sous les ordres de qui je travaille à raison de dix-huit cents livres par an?

—Et toi, sais-tu la décision prise aujourd'hui même par le marin illustre qui m'emploie dans ses bureaux sur le pied de cent cinquante francs par mois?

—Il m'accorde un congé de six semaines.

—Il consent à se priver de mes services durant trente jours.

—Tu n'as qu'un mois de liberté, et je dispose de six semaines... d'où je conclus que mon ministre est plus grand que le tien,—d'un sixième.

—Erreur! mon bonhomme, cela prouve que le gouvernement du roi se passe plus facilement de tes lumières et de ta bâtarde que des miennes. Voilà le fin mot.

Les deux jeunes gens se dirigèrent vers la buvette

du jardin; ils allumèrent un cigare et consommèrent un sorbet au rhum à la santé de leurs ministres respectifs.

—Et de quelle façon comptes-tu employer tes vacances? demanda Rondeau entre deux bouffées de Havane.

—Mon cher, dit Mesnard, je suis exactement dans la même situation morale que cette jeune Amazilli de *Fernand Cortès*, qui, tu t'en souviens, n'avait plus qu'un désir, ce qui, chez une jeune fille, ne laisse pas que d'être fort méritoire. Moi aussi je n'ai plus qu'un désir... c'est celui de fuir Paris et sa banlieue. Né rue Saintonge, au cœur du Marais, il y a tantôt vingt-six ans, je ne me rappelle pas avoir jamais franchi les limites du département de la Seine. Le croiras-tu? je ne connais le mouton que réduit à l'état de gigot et de côtelettes. Je sais que c'est un quadrupède qui a de la laine sur le dos, mais je ne le sais que par ouï-dire. C'est honteux à confesser, mais cela est ainsi. J'ai donc une indigestion de politique, de littérature, de civilisation, de théâtre, de journaux et de ministère surtout. *O rus, quando te aspiciam?* Ce que je me permettrai de traduire de la sorte : Quand boirai-je du lait non sophistiqué, à l'ombre d'un vieil arbre moussu, qui ne sera pas

sorti de l'atelier de peinture de MM. Philastre et Cambon ?

—Touche là, dit Rondeau, nous sommes à deux de jeu. Moi aussi j'ai faim de verdure, de grand air et de chaud soleil. Si tu es né rue Saintonge, j'ai entrevu le jour rue Grenétat, voie obscure comme un tunnel. Mes voyages de long cours se bornent à Meudon, à Vincennes, à Ville-d'Avray et à Saint-Cloud. Une fois, j'ai poussé jusqu'à Versailles ; ma famille m'accompagna à la voiture et nos adieux furent déchirants. Mais aujourd'hui ce n'est plus de cela qu'il s'agit, sur ma foi ! J'ai un congé, tu as un congé ; prenons notre vol, abattons-nous le plus loin possible et bénissons les ministres qui nous ont fait ces loisirs.

—Où irons-nous ? L'Italie est bien usée !

—Si nous allions en Belgique ?

—Fi donc ! on nous prendrait pour des quarts d'agents de change en désarroi.

—L'Afrique te sourit-elle ?

—Médiocrement. Je serais sûr de trépasser pendant la traversée.

—Et pourquoi ?

—Parce que j'ai eu un affreux mal de mer, rien que pour avoir descendu la Seine en canot, de-

puis le pont des Arts jusqu'au pont du Carrousel.

Tout à coup Rondeau se frappa le front.

—Qu'as-tu ? demanda Mesnard.

—J'ai notre affaire. Un de mes bons amis m'a convié l'aller voir à sa campagne ; tu viendras à la Mésangerie avec moi.

—Mais je ne connais pas ton ami.

—Je te présenterai à lui et vous ferez connaissance.

—Cela suffira-t-il?

—Parbleu! avant qu'on ne nous eût présentés l'un à l'autre, je ne le connaissais pas plus que tu ne le connais à cette heure.

—C'est juste. Où demeure cet ami ?

—Bien loin, bien loin d'ici. Comprends-tu tout ton bonheur, ô Alphonse! tu verras des paysages qui ne tourneront pas sur eux-mêmes comme au Diorama ; nous nous roulerons sur la mousse et dans les foins. O fortune! je contemplerai tes baliveaux, moi qui n'ai vu jusqu'à ce jour que des ormeaux taillés en échalas.

—Partons demain ! s'écria Mesnard, enthousiasmé par ce tableau champêtre.

—C'est convenu, dit Rondeau. Demain donc, à

sept heures, au chemin de fer d'Orléans, et puissions-nous voyager en compagnie de femmes charmantes, ainsi que voyagent tous les héros de roman, dans les feuilletons contemporains !

—Dis donc, Alphonse, je te préviens que je me réserve la brune.

—Comme ça se trouve, Gabriel, je n'aime que les blondes !

Vaine illusion ! On fit route avec un commis-voyageur, un séminariste, un officier de l'armée d'Afrique et l'inspecteur d'une compagnie d'assurances. Quant aux femmes charmantes, il n'y en avait pas l'ombre : la plus belle moitié du genre humain n'était représentée que par une vénérable sœur grise, enterrée sous les plis sévères de son béguin.

Après un court séjour à la ville, les deux amis songèrent à partir pour la Mésangerie.

Entre Alphonse et Gabriel il avait été convenu ce qui suit :

1° On se mettrait en route le lendemain, à cinq heures très-précises du matin ;

2° Le premier éveillé réveillerait l'autre.

Le soir, en se séparant, Rondeau avait dit à Mesnard :

—Rappelle-toi que je me confie à ta ponctualité accoutumée.

Et Mesnard avait répondu à Rondeau :

—N'oublie pas que je me repose sur ta diligence bien connue.

C'est pourquoi, le lendemain, l'on ne partit pas.

La diligence bien connue de l'un avait ronflé jusqu'à onze heures; quant à la ponctualité accoutumée de l'autre, elle ne s'était réveillée qu'un peu avant midi.

Instruit par l'expérience, ils prirent la sage résolution de confier aux valets de l'hôtel des Postes le soin de les tirer du lit à cette heure indue où l'aurore se montre et où les chiffonniers se cachent.

Grâce à cette précaution, le départ s'exécuta au jour dit et à la minute indiquée.

C'était par une belle matinée du commencement de septembre; l'atmosphère était pleine de senteurs embaumées; mille petits oiseaux, tout scintillants des perles de la rosée, voletaient de branche en branche avec de vifs gazouillements et de joyeux battements d'aile, et le soleil, qui se levait dans un ciel de pourpre et d'or, semblait une topaze merveilleuse détachée de l'écrin du bon Dieu.

—Ça embaume ici! dit Mesnard, de qui les narines se dilatèrent avec volupté.

—Le fait est que pour deux malheureux nez con-

damnés à respirer toute l'année la poussière parisienne, cette bonne odeur matinale vaut mieux que tous les parfums de l'Arabie, répondit Gabriel.

—Et ces prairies! comme c'est d'un beau vert! quelles nuances riches! quel interminable collier d'émeraudes! Comme c'est doux à contempler, lorsque surtout on est réduit, comme nous, en fait de verdure, à la redingote olive du premier commis et au rond de cuir du sous-chef.

—Malheureux! que parles-tu de sous-chef et de premier commis! interrompit Rondeau; je ne suis plus bureaucrate; je suis berger... et je réponds au joli nom de Némorin. Je donnerais dix louis... que dis-je! je donnerais l'agneau le plus gras et le plus blanc de mon troupeau futur pour entendre exécuter un air de galoubet, de pipeaux ou de musette; il me semble que tout autre bruit serait déplacé au milieu de ces belles campagnes. Ah! ciel!

—Qu'as-tu?

—En croirai-je mes yeux?

—On doit toujours croire ses yeux. Mais qu'est-ce qui te prend?

—Un troupeau de moutons... de vrais moutons s'avance de notre côté. Pourquoi, au lieu de brouter

l'herbe tendre des prés, chemine-t-il, ainsi que nous, dans la poussière de la route? Interrogeons le berger.

Ayant hâté le pas, ils abordèrent un individu de méchante mine qui ne portait point de houlette; en revanche, sa main gauche était armée d'un redoutable gourdin.

—Pasteur Corydon, dit Gabriel, reposons-nous un moment en ces lieux enchantés. Tandis que nous nous abriterons à l'ombre de ce vieux hêtre, *sub tegmine fagi*, tes agneaux rongeront le thym et le cityse en fleurs; puis ils se désaltéreront dans le courant de cette onde pure.

Et du geste, il désignait une mare trouble où s'ébattaient lourdement une demi-douzaine de canards.

Le pasteur Corydon fixa sur son interlocuteur un regard louche et décrivit avec sa massue un moulinet triomphant.

—De quoi? de quoi? des navets! fit-il; je n'ai pas le temps de jaspiner bigorne; on m'attend à l'abattoir, moi et ma société. Je ne suis point Corydon; je suis boucher. Bien des choses de ma part à mesdames vos épouses... Ah! ces *muffles!* murmura-t-il en s'éloignant.

—Voilà un drôle qui a lu les *Mystères de Paris* de M. Eugène Sue, observa Mesnard.

—J'en ai peur, soupira Rondeau.

Ils marchèrent quelque temps en silence; tout a coup, et d'un commun accord, ils s'arrêtèrent prêtant l'oreille.

—Une fauvette! dit Mesnard à voix basse.

—Non; c'est un rossignol. Que de légèreté dans ses roulades! que de grâce dans ses trilles!

—Quels accents mélodieux!

—Dois-je te l'avouer? je n'ai jamais vu de rossignol!

—Moi, j'en ai vu un, au cabinet d'histoire naturelle... et empaillé.

—C'est drôle, observa Gabriel, je jurerais avoir déjà entendu quelque part l'air que gazouille notre rossignol.

Et pareil à Mme Albert, quand elle déclamait *la Folle*, d'Albert Grisar, il se prit à chantonner entre ses dents :

—*Tra, la, la, la, la,—tra, la, la, la, la, quel est donc cet air?*

—Eh! parbleu! je le reconnais à présent! s'écria Alphonse : c'est la *Parisienne*.

—Tu as, ma foi, raison; c'est la *Parisienne!* c'est quelque oiseau envolé récemment d'une cage patriotique. Il paraît démontré qu'avec beaucoup de pa-

tience et de serinette on enseigne à certains volatiles la première cavatine venue.

—C'est égal, je suis curieux de connaître ce rossignol qui chante du Casimir Delavigne. D'où viennent les sons, Gabriel ?

—De cette haie de sorbiers.

—Tu crois ?

—J'en suis sûr.

Mesnard ramassa un caillou et le lança de toutes ses forces dans la direction indiquée.

Un cri de fureur retentit derrière le buisson. Les deux touristes demeurèrent stupéfaits.

—Saprebleu ! fit une voix aigre, vous avez manqué me fendre le crâne.

En même temps, un petit vieillard sec et vert apparut devant Mesnard et Rondeau. De sa main droite il se frottait la tête, et de la gauche il soutenait un basson, accroché par un galon noir à l'un des boutons de son habit.

—Messieurs, dit le petit vieillard, oserai-je vous demander pourquoi vous me lapidez de la sorte ? Quel est mon crime ? Il se peut que vous détestiez le basson... mais je l'aime, moi ! et je vous ferai observer que la campagne est à tout le monde. Je suis donc parfaitement dans mon droit lorsque je me

plais à faire résonner les échos d'alentour des sons harmonieux de mon instrument favori.

—Ah! Monsieur, que d'excuses! répondit Gabriel; mon ami vous prenait pour une fauvette, et moi pour un rossignol.

Ils s'éloignèrent en toute hâte, tandis que l'artiste, qui n'avait jamais été à pareille fête, leur criait de sa voix la plus douce :

—Eberlé, professeur de basson, rue des Trois-Notre-Dame, n° 7, et *fagotto primo* à l'orchestre du théâtre, pour vous servir, si j'en étais capable.

Après une heure de marche, ils avisèrent un cabaret, où ils entrèrent pour se rafraîchir.

—Que servirai-je à ces Messieurs? demanda l'hôtesse avec une aimable révérence.

—Une jatte de lait et un morceau de pain noir.

—Ces Messieurs ne préféreraient-ils pas une tranche de rosbif, un pain blanc et une bouteille de Saint-Saturnin? Ce sera l'affaire d'un instant. En attendant, voici le journal d'hier pour leur faire prendre patience.

Elle posa devant eux un numéro de journal tout fripé et tout taché d'huile.

—Sommes-nous au café Cardinal, boulevard Ita-

lien, à Paris? ou sommes-nous au fond du Poitou? demanda Mesnard.

—Est-ce que la campagne serait une chimère? répliqua Rondeau.

Deux paysans vêtus de bure, chaussés de sabots et coiffés de bonnets de coton, pénétrèrent dans l'établissement et prirent place non loin d'eux, devant une bouteille de vieux vin cacheté.

—Enfin! dit Gabriel, voici deux enfants de la nature. Écoutons-les, ami Alphonse, nous allons savoir si les pommes de terre sont malades, si la récolte des grains a été copieuse et si le vin sera bon cette année.

—A votre santé, père Bourdier!

—A la vôtre, père Gaury!

—Avez-vous lu les lettres de cette pauvre duchesse de Praslin?

—Ne m'en parlez pas! j'ai pleuré comme une biche.

—C'est égal, la justice a fait une grande faute en n'arrêtant pas tout de suite le duc de Praslin.

—On ne le pouvait pas, il fallait une ordonnance du roi; lisez le rapport de M. Pasquier.

—Alors, pourquoi la charte dit-elle que tous les Français sont égaux devant la loi? C'est donc un canard constitutionnel?

—Savez-vous que les affaires d'Espagne s'embrouillent de plus en plus?

—Quel singulier pays, tout de même! Il paraît qu'il y a là-bas un bel homme appelé Serrano.

—Que voulez-vous! nous vivons dans un drôle de temps. Voyez l'affaire Teste!

—Et le procès Bénier!

—Et le procès des subsistances de Rochefort!

—Et celui de l'employé du Gros-Caillou!

—Où courons-nous?

—A un cataclysme social!

—A propos, quand revient votre fils?

—Incessamment; il passe sa thèse d'avocat dans cinq jours.

—Vous êtes bien heureux, vous! le mien ne sera reçu docteur que l'an prochain.

—Fuyons! dit Gabriel; nous avons affaire à deux bourgeois de la place Royale déguisés en paysans.

—Madame, donnez-nous la carte payante.

—Messieurs, voici l'addition demandée.

Les deux Parisiens n'étaient plus qu'à trois kilomètres de la Mésangerie; on les y reçut à bras et à cœur ouverts. Chiens d'arrêt et chiens courants, lignes, filets et fusils à deux coups, bateaux et chevaux, brochures, billard, journaux, revues et cigares

furent mis à leur disposition avec cette bonne grâce et ce cordial empressement qui décuplent le prix de la chose offerte.

Après une semaine de séjour à la Mésangerie, Gabriel s'aperçut qu'Alphonse disparaissait invariablement à certaines heures, et Alphonse reconnut que Gabriel s'éclipsait à un moment donné de la journée.

—Où vas-tu le soir, après dîner? demanda Mesnard, intrigué des absences périodiques de Pylade.

—Où cours-tu le matin, avant déjeuner? répondit Rondeau, étonné des disparitions à heure fixe d'Oreste.

—Je ne peux rien dire à ce propos; j'ai promis de me taire.

—Et moi j'ai juré de garder un inviolable silence.

—Tu as des secrets avec ton vieux camarade!

—N'en as-tu pas avec le tien?

—Oh! moi, c'est différent : il s'agit d'une jeune femme que je ne dois pas compromettre.

—Et moi, donc! il s'agit d'une pauvre fille. Penses-tu que je doive la compromettre davantage?

—N'es-tu pas sûr de ma discrétion?

—N'es-tu pas certain de la mienne?

—Tout ce que je peux confesser, c'est que je suis le héros d'une aventure charmante.

—Et moi d'un délicieux roman.

—La plus adorable naïveté!

—L'ingénuité la plus piquante!

—Imagine-toi, mon cher...

—Figure-toi, mon bon...

—Insensé, qu'allais-je faire?

—Imprudent, qu'allais-je dire?

—Adieu, Gabriel!

—Bonsoir, Alphonse!

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, deux paysans s'abordaient avec mystère et s'enfonçaient de compagnie sous un massif de châtaigniers.

—Eh bien! papa Mélibée, où en sont les affaires? demanda le plus jeune au plus âgé.

—Ça marche, voisin Tityre, ça marche, que c'est une bénédiction! Dieu de Dieu! c'est-y bêtes, ces bourgeois de Paris! le mien surtout!

—Le mien ne l'est pas moins, je t'assure. Il est amoureux fou d'Amaryllis, ma fille, et il lui écrit des lettres de l'autre monde.

—Le mien dit qu'il se meurt d'amour pour Thisbé,

ma femme, et il lui adresse des vers sans rime ni raison.

—Laisse faire, mon garçon, rira bien qui rira le dernier !

—Vous croyez donc qu'ils ne se douteront de rien ?

—Eux ? ils n'y verront que du feu, et ça nous rapportera quelques bons sacs, avec quoi nous trinquerons à leur santé tout à notre aise.

—Ah çà ! tu as bien fait la leçon à ta femme, au moins ?

—Ne craignez rien ; et votre fille a-t-elle le mot ?

—Ne t'inquiète pas ; Amaryllis sait son rôle sur le bout du doigt.

Le lendemain, Alphonse dit à Gabriel :

—J'ai un service à te demander, cher ami.

—Tant mieux, cher ami ; j'allais te demander un plaisir.

—Peux-tu me prêter un gilet brodé ?

—Et toi, as-tu quelques parfums à ma disposition ?

—Serai-je indiscret si je t'interroge ?

—Ça dépendra de la question.

—Pourquoi tiens-tu à paraître plus brodé que de coutume ?

—Pourquoi veux-tu embaumer plus qu'à l'ordinaire?

—Je vais te le dire.

—Tu vas le savoir.

—Ce soir, je serai auprès d'elle.

—Elle sera auprès de moi ce soir.

—Si tu connaissais mon Amaryllis!

—Si tu connaissais ma Thisbé!

—Dix-huit ans, blonde comme un épi, et fille d'un nouveau Géronte.

—Vingt ans, brune comme la nuit, et femme d'un autre Sganarelle.

—Et une naïveté comme il n'y en a pas dans les villes.

—Et une ingénuité comme on n'en trouve plus qu'aux champs.

—Mes amours sont fraîches comme une idylle de Théocrite.

—Les miennes sont pures comme une églogue de Virgile.

—Oh! quand je songe que j'ai pu aimer les demoiselles de Mabille!

—Ah! quand je pense que j'ai soupiré pour les dames du Château-Rouge!

—J'ai honte de ma faiblesse.

—Je rougis de moi-même.

Deux heures après, Mesnard frappait trois coups mystérieux à la porte d'Amaryllis.

—Est-ce vous, monsieur Alphonse? demanda une voix doucement émue.

—Oui, mon bel ange!

La porte, prestement entr'ouverte, se referma sans bruit.

La même cérémonie eut lieu sur le seuil de Thisbé, et Gabriel s'introduisit chez la femme de Mélibée.

Aussitôt un cri retentit chez Thisbé et chez Amaryllis.

—Ciel! mon père! s'écria la première.

—Grand Dieu! mon mari! s'écria la seconde.

Alphonse se retourna, et aperçut le canon d'un fusil à six pouces de sa poitrine.

Gabriel leva la tête, et vit une hâche menaçante sur son front.

—Brigand! hurla Mélibée.

—Canaille! écuma Tytire.

—Je pourrais vous tuer comme un voleur!

—Je pourrais vous assommer comme un chien!

—La loi m'y autorise.

—J'ai les cinq Codes pour moi.

—Grâce ! soupira Mesnard.

—Pitié ! murmura Rondeau.

—Ah ! vous croyez, parce que vous êtes un beau-fils, un grand seigneur ; parce que vous êtes riche et que vous venez de Paris, vous croyez que vous êtes libre de molester le pauvre monde ? Non, Monsieur, détrompez-vous. Le droit du seigneur a été aboli en 89, et nous ne souffrons plus qu'on séduise nos femmes et nos filles.

Ainsi parla le père Mélibée, et l'on peut affirmer que l'époux Tytire ne fut pas moins éloquent.

Ensuite, que se passa-t-il ? Hélas ! hélas ! jetons un voile sur ces forfaits ; ou, si nous en parlons, parlons-en bien bas, bien bas, afin que Théocrite, Virgile, Florian, Gessner, Berquin, l'abbé Delille, Bernardin de Saint-Pierre et Mme Deshoulières n'en sachent rien. Il se passa une scène de *chantage* ! Alphonse et Gabriel durent signer deux lettres de change de trois mille francs, à quatre-vingt dix jours de vue, l'une valeur reçue en noix sèches, l'autre valeur causée en gousses d'ail.

Mesnard et Rondeau revinrent en toute hâte à Paris, non sans avoir déposé plainte entre les mains de la justice.

Et comme on demandait à l'un d'eux s'il avait rapporté quelques raretés locales ?

—J'ai rapporté cinq aphorismes, répondit-il; je vous les livre, c'est de l'histoire.

1° Il n'y a plus de cabarets,—il y a des restaurants;

2° Il n'y a plus de villageoises,—il y a des lorettes;

3° Il n'y a plus de villageois,—il y a des électeurs;

4° Il n'y a plus de bergers,—il y a des bouchers;

5° Il n'y a plus de rossignols,—il y a des bassons.

Quant à l'idylle de Théocrite, elle s'est dénouée aux assises.

LES MÉMOIRES

D'UN HOMME HEUREUX

Paris, 17 août 1831.

Ce matin, entre sept et huit heures, au moment où je sortais de mon lit, et comme j'étais encore dans le *simple appareil*, Germain est venu me demander si je voulais recevoir M. Dominique Duprat.

—Certainement ! ai-je répondu ; qu'il entre et qu'il soit le bienvenu.

Lorsque nous avons été seuls, Dominique et moi, je lui ai tendu la main, et lui ai demandé :

—Quel bon vent t'amène si matin? viens-tu déjeuner avec moi ?

Mais lui, sans répondre à ma question, sans même serrer la main que je lui tendais, il s'est laissé tom-

ber dans un fauteuil, il a baissé la tête, et un soupir bruyant a soulevé sa poitrine.

—Dominique! me suis-je écrié, qu'y a-t-il? Quel malheur te frappe? parle... mais parle donc... tu me fais mourir avec ton silence!

Alors il s'est levé tout d'une pièce, par un mouvement automatique, et, plongeant ses doigts crispés dans sa chevelure humide de sueur :

—Delanoue, a-t-il dit en bégayant, et comme si chaque syllabe lui avait déchiré le gosier, Delanoue, je suis perdu.

—Que dis-tu?

—Perdu sans ressources!

—Est-ce possible?

—Avant une heure, je quitterai Paris; demain j'aurai quitté la France... Qui sait si nous devons nous revoir?

Cette brusque déclaration m'a foudroyé pour ainsi dire; j'ai voulu parler, et ma voix a expiré sur mes lèvres; j'ai voulu marcher, et mes jambes m'ont refusé leur service. Je n'ai repris l'usage de mes sens qu'en lui entendant prononcer cette phrase saccadée :

—Allons... je pars... embrasse-moi... adieu!

—Mais, par grâce, me suis-je écrié, explique-toi,

ou je croirai que tu veux me rendre fou. Quel est donc ce départ inattendu? un voyage? ou une fuite?

Duprat m'a pris les mains, qu'il a serrées comme dans un étau, et collant sa bouche à mon oreille :

—C'est une fuite... une fuite honteuse! a-t-il murmuré d'une voix plus faible que le souffle d'un nouveau-né.

—Et pourquoi fuir? ai-je repris en balbutiant.

Il y a eu un court moment de silence qui m'a semblé long comme une éternité. J'ai senti, aux flammes ardentes qui ont sillonné mon visage, que la rougeur qui couvrait son front déteignait sur le mien.

—Tu me demandes pourquoi je fuis? m'a dit enfin Dominique; je fuis parce que je suis à bout de ressources, parce que demain ma signature sera protestée, parce que, dans trois jours, je serai déclaré en faillite.

—Dieu soit loué! ai-je reparti aussitôt; ce n'est qu'une plaie d'argent, et plaie d'argent, comme on dit, n'est pas mortelle.

Dominique a souri tristement.

—Tu te trompes, a-t-il dit, c'est une blessure dont on ne guérit pas.

—Je te sauverai.

—Impossible, j'ai roulé au fond d'un gouffre sans issue.

—Et si je veux, moi, me jeter à ton aide?

—Ce serait un acte de démence stérile. Tu ne peux rien pour moi, et j'aurais le remords de t'avoir entraîné inutilement dans ma ruine.

Une pareille résistance m'a irrité.

—Écoute, lui ai-je dit, si tu étais à ma place, je ne sais pas ce que tu ferais, ou plutôt je le sais bien : tu te dévouerais à mon salut corps et âme. Pourquoi donc ne ferais-je pas pour toi ce que tu ferais pour moi, le cas échéant? Crois-tu donc que je t'aime moins que tu ne m'aimes? Si elle t'est venue, cette pensée est injuste et je la repousse. Il ne sera pas dit que, moi vivant, j'aurai laissé dans la peine un ami de toute ma vie, un homme qui a été mon associé pendant quinze années. Non! ai-je ajouté en m'échauffant, il ne sera pas dit que les juges consulaires te déclareront en faillité, toi Dominique Duprat, de l'ancienne maison Dominique Duprat, Jacques Delanoue et Ce. De quelle somme as-tu besoin? mon portefeuille, mon crédit, ma signature tout cela est à ton service.

—Et je n'en userai pas, a-t-il répliqué. Si j'ai commis des fautes, est-ce à toi de les expier? D'ailleurs,

mon passif est énorme; le chiffre, si je te le révélais, te causerait une véritable épouvante. Au lieu de continuer sagement le commerce des vins, qui avait fait de notre maison, alors que nous étions associés, une des plus solides et des plus importantes maisons de Bercy, je me suis lancé, depuis trois ans, c'est-à-dire depuis notre liquidation, dans des spéculations sur le trois-six, d'une hardiesse effrayante. Je jouais un jeu à devenir riche comme la Banque ou gueux comme Job. La chance a tourné contre moi, et j'ai à payer demain pour douze cent mille francs de différences.

Ce que Dominique avait prévu a eu lieu : je suis demeuré abasourdi.

—Insensé! n'ai-je pu m'empêcher de lui dire, pourquoi aussi avoir voulu continuer les affaires? Alors que je me trouvais assez riche, pourquoi as-tu voulu t'enrichir encore?

Dominique a haussé les épaules.

—Chacun obéit à sa destinée, a-t-il répliqué. Les uns naissent heureux et tu es de ce nombre; les autres naissent malheureux, et j'en suis un triste exemple. A toi tout sourit; rien ne me réussit, à moi.— Observe bien que ce n'est point un reproche que je t'adresse, c'est un fait que je constate, et rien de plus.

Ainsi donc, tandis que tu vas continuer à vivre la vie tranquille et dorée des bourgeois de Paris, me voilà condamné à mener une existence errante et désolée.

—Mais enfin, ai-je dit, cet exil n'aura qu'un temps; tu nous reviendras?

—Jamais! que ferais-je en France, en admettant même que je parvinsse à désarmer les rigueurs de la police correctionnelle? As-tu envisagé quelquefois la dure position que la loi fait au failli? Privé de mes droits civils, je ne saurais plus être ni tuteur, ni juré, ni garde national, ni éligible, ni électeur. Je n'aurais plus la liberté d'entrer à la Bourse, et connais-tu donc beaucoup d'honorables négociants qui consentissent à m'appeler leur gendre et à me donner leur fille?

—C'est vrai! ai-je soupiré; tel est pourtant le cortége des souffrances morales que la faillite traîne après elle.

—Tu le vois, Delanoue, je dois partir...., il faut que je parte! Adieu donc, homme heureux, et, je t'en prie, songe un peu à moi lorsque tu n'auras rien de mieux à faire.

—Tu me quittes déjà? Ne me diras-tu pas où tu comptes te retirer?

—D'abord en Belgique, ce paradis terrestre des

spéculateurs ruinés ; et puis Dieu sait où ! Mais voici l'heure du départ, et j'ai à peine le temps de me rendre à la Villette ?

—Pourquoi à la Villette ?

—Par mesure de précaution. Ma présence dans la cour des Messageries exciterait des soupçons et donnerait lieu à des commentaires qui conduiraient droit à la vérité. Ma place est arrêtée sous un faux nom et j'attendrai la voiture sur la route.

J'ai interrompu Dominique et j'ai sonné Germain.

—Qu'on attèle mon cabriolet, et qu'on fasse vite !

Vingt minutes après, nous débouchions au grand trot dans le faubourg Saint-Martin, et laissant la Villette derrière nous, nous ne nous sommes arrêtés qu'à deux kilomètres de la barrière. Une dernière fois j'ai embrassé Dominique.

—Adieu, mon pauvre ami, ai-je dit en serrant sa main, dans laquelle j'ai glissé un petit portefeuille contenant quelques billets de banque.

—Adieu, homme heureux ! a-t-il répliqué d'une voix profondément altérée.

En ce moment, nous avons été rejoints par la diligence. Nous avons hélé le conducteur, et, s'accro-

chant aux courroies, Dominique s'est hissé sur la banquette.

Alors j'ai remonté dans mon cabriolet, et j'ai tourné bride vers Paris.

Les dernières paroles de mon ami ont longtemps retenti à mes oreilles avec un bourdonnement étrange.

—Adieu, homme heureux ! m'a-t-il dit.

Le fait est que je suis heureux.

Que manque-t-il à ma félicité pour être plus que parfaite? Moins que rien.

J'ai trente-neuf ans, je possède une jolie fortune; je me porte bien; sans être un Adonis, je suis mieux que mal; sans être un aigle, je ne suis pas plus bête qu'un autre. L'entrée de la Bourse ne m'est pas fermée, à moi ! Enfin, comme ce pauvre Dominique me l'a fait observer, je jouis de tous mes droits civils, c'est-à-dire que je peux être juré, tuteur, colonel de ma légion, électeur, conseiller municipal, voire même député, sans compter que rien ne s'oppose à ce que je fasse un brillant mariage.

Et j'ai regagné ma maison en savourant mon bonheur.

15 juin 1832.

Il paraîtrait que je ne suis pas mort !

Mais il me semble que je n'en vaux guère mieux.

J'ai le gosier en feu, mes artères battent avec furie, ma cervelle bout, ma main tremble... c'est à peine si j'ai la force de mal écrire ce peu de lignes.

Où suis-je et que m'est-il donc arrivé ?

Si je ne m'abuse, si j'y vois clair, je suis dans ma propre chambre, couché dans mon propre lit. La main qui me tend une potion appartient à un bras sur lequel je reconnais ma livrée ; ce bras lui-même appartient à Germain. J'ouvre la bouche pour le questionner ; mais lui, par les gestes les plus impérieux et les plus expressifs, me condamne au silence.

Quel est donc ce mystère ?

20 juin.

Voilà mes forces qui reviennent, et avec mes forces reviennent aussi mes souvenirs.

Il y a peu de jours, le 3 du présent mois, Paris, qui s'était endormi en murmurant ces tristes paroles : « Le général Lamarque se meurt ! » Paris s'est réveillé au bruit de cette funèbre nouvelle : « Le général Lamarque est mort ! ».

Paris ne s'émeut pas fréquemment, et pourtant ç'a été un deuil universel dans la ville. En lui se sont éteints deux hommes à jamais regrettables, un tri-

bun éloquent et un soldat illustre : aussi l'avons-nous pleuré à double titre. De toutes parts, en s'abordant, on se redisait ses dernières paroles. A l'un il avait dit : « Je meurs avec le regret de n'avoir pas vengé la France des infâmes traités de 1815 ! » A un autre : « Ce duc de Wellington, je suis sûr que je l'aurais battu ! » et voyant quelques amis dévoués qui versaient des larmes autour de son lit de mort, il s'était écrié : « Qu'importe que je meure, pourvu que la patrie vive ! »

Les funérailles de Lamarque furent fixées au 5 juin.

Le 5 juin 1832 ! Quelle date dans notre histoire contemporaine !

Dès le matin, tout Paris fut sur pied et se prit à rouler comme un fleuve immense vers la maison mortuaire. Quand je songe à la foule qui se pressait dans la rue Saint-Honoré, j'ai peine à comprendre qu'elle n'ait pas craqué ainsi qu'une culotte trop juste. Enfin, le cortége s'ébranla, et tandis qu'on se bouleversait et qu'on se foulait aux pieds dans les bas côtés de la rue, je marchais non loin du général Lafayette, du maréchal Clausel, de MM. Laffitte et Mauguin, lesquels tenaient les coins du drap, avantage que je devais à mon habit de garde national, et

dont, par conséquent, ce pauvre Dominique n'eût pu jouir.

Il nous a fallu plus de trois heures pour nous rendre de la rue Saint-Honoré à la place de la Bastille, où une estrade avait été préparée pour les discours d'adieu. A partir de ce moment, que s'est-il passé? Je l'ignore. L'émeute et la révolte étaient dans l'air. Pour mettre le feu aux poudres, il suffisait d'une étincelle, et cent torches se sont allumées en un clin d'œil. Tout à coup un homme est apparu, monté sur un cheval noir et brandissant un drapeau rouge, tandis qu'un escadron de dragons, vomis par la caserne des Célestins, débouchait sur le quai Morland et galopait vers le pont d'Austerlitz. Alors des barricades ont été construites à la hâte; plusieurs gardes nationaux ont tiré leurs sabres, et un feu meurtrier, partant de l'arsenal, du pavillon Sully et du grenier d'abondance, a porté le désordre et la mort parmi les dragons.

Quand j'ai vu la tournure que prenaient les choses, je me suis esquivé à toutes jambes et suis rentré chez moi.

—Germain, ai-je dit à mon Figaro, ma robe de chambre, mes pantoufles, je ne sortirai pas... veillez à ce que je dîne tôt et à ce que je dîne bien.

Après mon dîner, j'ai fumé un excellent cigare, je me suis voluptueusement étendu dans une moelleuse ganache, et j'ai commencé la lecture d'un roman nouvellement paru, et qui est signé de mon auteur favori.

Vers dix heures, au moment où je me disposais à me coucher, très-satisfait de ma soirée, on a carillonné à ma porte.

Peu après, Germain est venu m'annoncer M. Ledoux.

M. Ledoux, fabricant de queues de boutons à la mécanique, est capitaine dans ma compagnie et chevalier de la Légion d'honneur. J'ai aussitôt donné l'ordre de l'introduire.

M. Ledoux m'est apparu en grand uniforme, sabre au côté; son hausse-col reluisait sur sa poitrine.

—Bonjour, caporal, bonjour! m'a-t-il dit de cette voix fortement accentuée que donne l'habitude du commandement militaire.

J'ai oublié de dire qu'aux dernières élections la confiance de mes concitoyens m'a décerné les insignes du caporalat; c'est peu de chose, mais c'est un premier pas dans la carrière des honneurs, où il n'y a que le premier pas qui coûte.

—Bonjour, mon capitaine, ai-je répondu avec mon plus aimable sourire.

—Caporal Delanoue, a-t-il repris, êtes-vous malade?

—Moi ? capitaine... jamais je ne me suis mieux porté. J'ai parfaitement dîné, on ne peut mieux fumé, et dévoré quatre volumes de Paul de Kock.

—Tant mieux, sacrebleu ! tant mieux ! Lorsque je vous ai vu vous éclipser de la place de la Bastille, j'ai pensé qu'une indisposition subite... Mais puisqu'il n'en est rien, permettez-moi de vous en féliciter, de m'en féliciter et d'en féliciter le gouvernement.

Je n'ai rien compris à cette averse de félicitations. Qu'il me félicitât, moi, de ce que ma santé est florissante, je le conçois très-bien; qu'il s'en félicitât, lui, à la rigueur je le conçois encore; mais qu'il en félicitât le gouvernement, c'est ce qu'il ne me fut point donné de concevoir.

Néanmoins, je m'inclinai, ainsi que la politesse m'en faisait une loi.

—Eh bien ! reprit M. Ledoux, puisque je me suis trompé dans mes conjectures, je peux compter sur vous demain matin ?

—Si vous pouvez compter sur moi demain matin ? me suis-je écrié; non-seulement demain matin, mais encore demain soir et les jours suivants.

—C'est bien, caporal! c'est très-bien! je n'attendais pas moins de votre dévouement.

—Mon dévouement vous est connu, capitaine. Que faut-il faire?

—Trouvez-vous demain, à sept heures du matin, au lieu ordinaire des réunions de la compagnie.

—Mais ce n'est pas mon jour de garde.

—Eh! parbleu! il s'agit bien de votre garde!

—De quoi s'agit-il donc?

—Ah çà! caporal Delanoue, vous ne savez donc rien de ce qui se passe?

—Et que se passe-t-il? Je n'ignore pas que les funérailles du général Lamarque ont occasionné un peu de tapage; mais je présume que tout est rentré dans l'ordre.

Le capitaine Ledoux a bondi sur sa chaise.

—Ah! vous présumez cela, vous! s'est-il écrié d'une voix tonnante. Ah! vous croyez qu'on fait rentrer les émeutes en elles-mêmes aussi aisément que vous faites rentrer les tuyaux de votre lorgnette avant de la serrer dans l'étui! Tandis que vous diniez, que vous fumiez et que vous lisiez des romans, savez-vous quels progrès a faits l'insurrection? les républicains se sont rendus maîtres de l'Arsenal; ils ont enlevé le poste de la Galiote et celui du Château-

d'Eau ; ils dominent tout le quartier du Marais ; la mairie du 8e arrondissement est en leur pouvoir ; la fabrique d'armes de la rue Popincourt leur a livré douze cents fusils ; ils se préparent à assaillir la Banque, l'hôtel des Postes et la caserne des Petits-Pères ; enfin, ils ont rendu inabordables la rue Saint-Martin et les rues circonvoisines, résolus à y établir le quartier-général de l'insurrection. Voilà, caporal Delanoue, voilà tout simplement ce qui s'est fait dans Paris tandis que vous vous abandonniez à toutes les jouissances de la mollesse et de la bonne chère.

A ces paroles dites avec amertume, je me suis senti rougir, et me suis reproché intérieurement mes cigares, mes volumes in-12 et mon perdreau truffé.

Le capitaine Ledoux a repris en ces termes :

—Parlons peu et parlons bien. Je me connais en hommes. Vous êtes un ambitieux, vous !

—Moi, capitaine !

—Vous-même, caporal ; aussi je ne vais point par quatre chemins, et je vous dis : Soyez exact au rendez-vous ; conduisez-vous bien, prêtez au gouvernement un vigoureux concours... on aura les yeux sur vous ! Je ne vous dis que ça, on aura les yeux sur vous !

Il dit, m'honora d'une poignée de main et s'éloigna majestueusement.

Je me suis couché et j'ai rêvé que le gouvernement, satisfait de mon admirable conduite, me nommait commandant supérieur des gardes nationales du royaumé, avec cent mille francs de traitement, en remplacement du maréchal Lobau, ce qui, pour un simple caporal comme moi, est un joli avancement.

Le lendemain, vers huit heures, nous partîmes une cinquantaine de camarades et moi, tambours en tête et commandés par M. Ledoux. Nous trouvâmes la rue Saint-Martin coupée par deux barricades, l'une au nord, à la hauteur de la rue Maubuée; l'autre, beaucoup plus forte, au midi, à quelques pas de l'église Saint-Méry.

Parvenus à une courte distance des insurgés, le capitaine nous cria : *Apprêtez armes! en joue! feu!*

A cet ordre sinistre, je ne sais trop ce qui se passa dans le fond de mon cœur; j'ai songé que ceux que nous allions mitrailler étaient nos frères, après tout, —et, relevant mon fusil par un brusque mouvement. j'ai tiré en l'air...

Horreur! ma balle est allée frapper à la tête une vieille dame qui se mettait à sa fenêtre.

Au même instant, et comme si la colère céleste s'appesantissait sur l'homicide, je suis tombé sans connaissance sur le pavé : un coup de feu, parti de la barricade, venait de me labourer la poitrine.

Mon médecin me prédit qu'avant quinze jours je serai tout à fait rétabli.

Puisse cet oracle être plus sûr que celui de Calchas !

25 décembre 1832.

Sylvio Pellico, Casanova, Latude, baron de Trenck, ô vous tous qui fûtes mes compagnons d'infortune, enseignez-moi l'art précieux de creuser un souterrain de trois cents mètres avec l'ardillon de ma bretelle; dites-moi comment on descelle les pierres de taille avec l'ongle de son petit doigt, comment l'on s'y prend pour fabriquer une échelle de cordes, étant donnés un mouchoir de poche et une boîte d'allumettes chimiques ?—Et toi, ô Pélisson, quels philtres as-tu employés pour civiliser les araignées ?

Depuis une semaine, je suis prisonnier à l'*Hôtel des Haricots*, en qualité de garde national réfractaire. Huit fois encore la vieille Aurore aux doigts de rose ouvrira les portes de l'antique Orient, avant que l'on ne m'ouvre celles de ma prison.

Moi, jadis l'exemple et l'honneur de ma compagnie, je la déshonore aujourd'hui. (*Voir les divers réquisitoires du capitaine rapporteur.*)

Les imbéciles! ils ne comprennent pas que j'aime mieux faire quinze jours de prison que de monter une seule garde. La vue de mon uniforme et de mon bonnet à poils me faisait mal; je les ai donnés à mon portier. Quant à mon fusil, arme maudite dont je me suis servi si malheureusement, je l'ai enterré dans un lieu obscur, jurant, mais un peu tard, que je n'y toucherais plus. Ah! c'est qu'ils ne savent pas combien de fois mon sommeil a été troublé par d'horribles cauchemars! La tête sanglante de cette vieille dame est sans cesse présente à ma pensée.... Chassons cet odieux souvenir.

J'ai beau regarder de tous les côtés, je n'aperçois pas la moindre araignée dont je puisse m'établir l'instituteur primaire.

Ah! mon pauvre Dominique, je comprends que tu aies regretté d'être privé de l'exercice de tes droits civils! mais, en réalité, tu as bien peu perdu en perdant le droit de monter la garde et de faire des patrouilles.

7 mars 1834.

Hier, j'ai reçu un avis émané de la préfecture de

la Seine : on me prévient que j'ai été désigné par le sort pour siéger aux prochaines assises en qualité de juré.

C'est la première fois que je suis appelé à jouir de l'exercice de ce droit civil.

Ce matin, les journaux ont publié, suivant l'usage, la liste du jury; mon nom y figure des premiers.

Étant allé, dans l'après-midi, faire un tour de promenade sur le boulevard, j'ai été abordé par vingt personnes qui m'ont félicité de mon bonheur. — Trop heureux Delanoue! m'a-t-on dit à qui mieux mieux, bénissez votre étoile : il faut que la célèbre affaire Glandureau se trouve incluse précisément dans la session dont vous faites partie! Tandis que nous en serons réduits à l'analyse sèche et incomplète des feuilles judiciaires; tandis que les plus favorisés d'entre nous, confondus au milieu de la foule et plantés sur leurs jambes, ne verront que d'un œil et n'entendront que d'une oreille, vous, commodément installé sur un bon siége, vous assisterez aux moindres péripéties du drame Glandureau. Rien ne vous échappera : la lecture de l'acte d'accusation, les dépositions des témoins à charge et à décharge, le rapport des chimistes, le réquisitoire du procureur du roi, la plaidoirie de l'avocat, les répliques, le ré-

sumé du président, la physionomie de l'accusée, le verdict du jury, vous ne perdrez aucun détail de toutes ces émotions d'audience, si énergiques, si vivaces, si poignantes.

—Je donnerais dix louis pour être à votre place, disait l'un.

—Je n'ai pas de chance, moi! disait un autre; toutes les fois que je fais partie du jury, nous n'avons à juger que d'insignifiants délits, mais de bons gros crimes, point! Le croiriez-vous? je n'ai pas encore eu la satisfaction de condamner quelqu'un à mort, ou tout au moins aux travaux forcés à perpétuité!

Celui qui s'exprimait ainsi n'est point un cannibale, ainsi qu'on serait fondé à le croire; loin de là, c'est Pomeret, le fabricant de fleurs de la rue de la Paix; Pomeret, un homme de mœurs douces, qui passe, à juste titre, pour bon fils, bon citoyen, bon père, bon ami, bon contribuable et bon époux.

Je dois convenir que, pour un début, je n'ai pas la main malheureuse. Depuis trois mois, il n'est bruit dans Paris et dans la France que de l'affaire Glandureau. Mme Glandureau, accusée d'homicide sur la personne de son mari, est-elle ou n'est-elle pas coupable? sera-t-elle condamnée? sera-t-elle acquittée?

Voilà ce que chacun se demande avec anxiété. Les paris sont ouverts. On peut dire que la ville est divisée en deux camps : les glanduristes et les anti-glanduristes ; les célibataires sont pour, les gens mariés tiennent contre.

—Pauvre petite femme ! disent les uns. Oser soutenir qu'elle est coupable ! quelle infamie ! Elle est blanche comme neige. C'est une sainte ! c'est une martyre !

—C'est une nouvelle Voisin ! c'est une seconde Brinvilliers ! disent les autres ; elle sera condamnée à mort, et, si nous avons un regret, c'est que la question ait été abolie !

Moi-même, moi qui suis d'un tempérament paisible, moi qui ne me passionne pas aisément, j'ai fait comme tout le monde, j'ai lu et relu l'acte d'accusation, et plus d'une fois, à mon cercle, j'ai rompu des lances contre les défenseurs de madame Glandureau. Il me paraît avéré que cette femme a commis le crime dont on l'accuse.

16 mars 1834.

Les débats de l'affaire Glandureau ont fini hier à minuit et un quart ; ils ont duré quatre jours. Le sort qui m'avait désigné pour cette session m'a favorisé

jusqu'au bout. Je suis un des douze jurés qui ont condamné cette grande criminelle.

Quelle source féconde d'émotions sans cesse renaissantes! Comme j'ai été, durant ces quatre jours, remué, agité, secoué, impressionné! Voilà qui s'appelle vivre! Quel spectacle saisissant!... sans compter que j'étais, pour ainsi dire, assis aux premières loges, tandis que Pomeret et les autres, confondus avec la canaille, ont risqué vingt fois d'être asphyxiés dans les bas-fonds de la salle.

Il y a eu un moment où M. le procureur du roi a requis l'huis clos. On a donc expulsé tout le monde, sauf les juges, les jurés et le défenseur. Alors Pomeret m'a jeté un regard tout pétillant d'une jalousie effrénée. Au mouvement de ses lèvres, j'ai deviné qu'il me maudissait, moi et mon bonheur insolent.

Le procureur du roi a divinement parlé. C'est un bel homme, qui fait des phrases rondes comme des cercles géométriques; on jurerait que ça n'a ni commencement ni fin. Il a prouvé qu'il fallait frapper un grand coup, que la tranquillité des ménages était au prix d'une sévère condamnation. A coup sûr, ce magistrat est marié; ou, s'il ne l'est pas, je gage que ses bans sont affichés à la mairie de son arron-

dissement. Il avait tout l'air de combattre pour ses dieux lares.

L'avocat n'est pas demeuré en reste avec lui ; mais ses phrases, loin d'être rondes à l'instar des siennes, m'ont semblé pointues comme des pointes de Paris. Armé du pesant marteau de son éloquence, il s'est complu à enfoncer ses phrases pointues dans tous les coins, à toutes les places, sans crier *gare*. Sous prétexte d'innocenter sa cliente, il a trouvé moyen d'incriminer les témoins, les pharmaciens, les médecins, les chimistes, le curé, le notaire, les jurés, le président, les conseillers, les huissiers, le greffier, le public et le Grand Turc.—Quel homme que cet avocat ! Mais ce qui a été plein de charme et d'intérêt, ça été la déposition des quatre chimistes appelés à travailler sur les restes de feu Glandureau.

Premier chimiste.—Sur mon honneur et ma conscience, oui, j'ai trouvé du poison dans les débris d'estomac, de foie et de rate soumis à mon examen.

Deuxième chimiste.—Sur mon honneur et ma conscience, non, je n'ai pas trouvé de poison dans les débris d'estomac, de foie et de rate soumis à mon examen.

Troisième chimiste.—Sur mon honneur et ma conscience, oui, j'ai trouvé du poison dans les débris

d'estomac, de foie et de rate soumis à mon exame

QUATRIÈME CHIMISTE.—Sur mon honneur et n conscience, NON, je n'ai pas trouvé de poison dans l débris d'estomac, de foie et de rate soumis à mo examen.

Suffisamment éclairé par cette discussion lum neuse, j'ai voté la mort de l'accusée.

—Mânes de M. Glandureau! me suis-je écrié, ac ceptez cette réparation, toute tardive et toute incom plète qu'elle est!

28 mars 1834.

Mme Glandureau a été exécutée ce matin, à sep heures, sur la place Saint-Jacques.

Pourquoi, en lisant cette nouvelle dans mo journal, ai-je eu froid dans le dos? pourquoi de gouttes de sueur ont-elles perlé sur mes tempes?

C'est que je me suis adressé cette question à moi même :

Si cette femme que j'ai, moi douzième, rayé du nombre des vivants, si cette femme n'avait pas commis le crime dont elle était accusée?... si elle était innocente?

Tout aussitôt je me suis répondu de la façon la plus péremptoire et la plus victorieuse. Je me suis

démontré qu'elle était coupable, qu'elle ne pouvait pas ne pas être coupable. Je me suis remémoré les dépositions des témoins à charge, le rapport des deux chimistes qui ont trouvé du poison, et surtout l'accent convaincu du ministère public.

C'est égal, si c'était à recommencer, j'admettrais les circonstances atténuantes.

Les débats ont prouvé que Glandureau portait des lunettes bleues et une perruque rousse.

C'étaient là des circonstances atténuantes!... Comment n'ai-je pas admis les circonstances atténuantes?

Je suis sûr que mon sommeil va être peuplé cette nuit des plus sanglants cauchemars.

19 avril 1855.

Dieu qui, tôt ou tard réforme les jugements iniques, Dieu vient de casser d'une manière éclatante le jugement Glaudureau.

Quel sera le Voltaire de cette nouvelle affaire Calas?

Hélas! c'est une innocente que nous avons condamnée aveuglement.

Un ancien domestique de la maison a confessé son crime avant de mourir. Il est entré dans des détails

si précis et si minutieux, qu'il n'est pas possible révoquer en doute sa culpabilité.

Lorsque j'ai appris cette fatale nouvelle, mon co a bondi avec une violence inouïe. J'ai cru que j'a lais être frappé d'une attaque d'apoplexie fo droyante.

Ainsi donc, j'ai deux meurtres à me reproche deux fois le sang innocent a été versé par ma faute

Et dire que Dominique, un homme sensé, a é assez fou pour regretter d'être privé d'un droit dangereux, si terrible.

Quant à moi, j'y renonce solennellement.

2 septembre 1836.

J'ai été condamnée à 500 fr. d'amende par le président des assises pour ne m'être pas rendu au tribunal, où m'appelaient mes fonctions de juré.

Il en sera toujours ainsi à l'avenir.

Mânes de Mme Glandureau, acceptez cette réparation, toute tardive et toute incomplète qu'elle est.

22 février 1837.

Le pays va être appelé prochainement à exercer une de ses prérogatives les plus précieuses, et les citoyens un de leurs droits les plus chers,—un droit

qu'ils ont acheté au prix de deux sanglantes révolutions.

La chambre des députés est dissoute, et c'est au corps électoral, dont j'ai l'honneur de faire partie, qu'est confiée la haute mission de reconstituer ce grand pouvoir de l'État.

Encore un droit dont ce pauvre Dominique serait privé, s'il était à Paris.

Les élections auront lieu d'aujourd'hui en quinze jours.

23 février.

Reçu la profession de foi de M. Fabuleux, candidat légitimiste de mon arrondissement.

« S'il est nommé, M. Fabuleux s'engage sur l'honneur à diminuer toutes les charges, à alléger tous les impôts qui pèsent sur le peuple français.

« Il se dévouera tout entier au bonheur et à la gloire de la patrie.

« Son vote, acquis d'avance aux choses grandes et généreuses, repoussera énergiquement tous les projets liberticides.

« Il sera des plus assidus aux séances.

« Indépendant par sa position et par son caractère, on ne le verra point sans cesse tout prêt à sacrifier

ses convictions à une place ou à un morceau de ruba rouge.

« Son passé répond de son avenir. »

Voilà une déclaration de principes qui me convien sous tous les rapports. M. Fabuleux me paraît êtr mon homme; il peut compter sur ma voix.

24 février.

Reçu la profession de foi de M. Vertigo, candida conservateur de mon arrondissement.

Voici qui est particulier!

S'il est nommé, M. Vertigo s'engage sur l'honneu à diminuer toutes les charges et à alléger tous le impôts qui pèsent sur le peuple français.

Absolument comme l'autre!

Il se dévouera tout entier au bonheur et à la gloire de la patrie.

Absolument comme l'autre!

Son vote, acquis d'avance aux choses grandes et généreuses, repoussera énergiquement les projets liberticides.

Absolument comme l'autre!

Bref, il sera des plus assidus aux séances; — il n'acceptera ni place ni ruban;—d'ailleurs, son passé répond de son avenir.

Comme l'autre! toujours comme l'autre!

Cruelle alternative! que faire? pour lequel voterai-je? je ne peux pourtant pas tirer mon député à pile ou face ou à la courte-paille!

25 février.

Reçu la profession de foi de M. Gibraltar, candidat radical de mon arrondissement.

Pour le coup, je suis tenté de crier au miracle.

MM. Fabuleux, Vertigo et Gibraltar recommencent-ils donc le mystère de la Sainte-Trinité? sont-ils un seul et même candidat en trois personnes?

S'il est nommé, M. Gibraltar s'engage sur l'honneur, etc., etc.

Il se dévouera tout entier, etc., etc.

Son vote, acquis d'avance, etc., etc.

Il sera des plus assidus, etc., etc.

Indépendant par sa position et par son caractère, etc., etc.

Son passé répond de son, etc., etc.

La position embarrassante où je me trouve n'est pas sans rapport avec celle où se trouva jadis l'âne de Buridan.

Il y a pourtant une différence; encore est-elle à mon préjudice.

L'âne de Buridan n'hésitait qu'entre deux picotins....., et moi je balance entre trois candidats.

28 février.

Par la corbleu ! de ce qu'on paye deux cents francs d'impôt, suit-il de là qu'on ne soit pas maître chez soi ?...

Depuis deux jours mon appartement est envahi par une foule de gens à moi inconnus, qui vont et viennent, entrent et sortent, s'installent et se prélassent, me réveillent dès l'aube, retardent mon déjeuner, font brûler mon dîner, et, le soir, me tiennent éveillé jusqu'à des heures indues.

Ces messieurs sont tous électeurs, ou soi-disant tels. Les uns sont dévoués à Vertigo, les autres à Fabuleux, le reste à Gibraltar, et chacun me prêche pour son saint, à grands renforts de poumons.

—Monsieur Delanoue, me disent ceux-ci, êtes-vous un citoyen éclairé ?

—Je m'en flatte, Messieurs.

—Aimez-vous sincèrement votre patrie ?

—En douter serait me faire injure.

—Êtes-vous partisan des sages libertés ?

—Sans doute, je le suis.

—Alors vous voterez pour M. Gibraltar, c'est le candidat de votre choix.

—Monsieur Delanoue, me disent ceux-là, aimez-vous sincèrement votre patrie?

—Parbleu!

—Êtes-vous partisan des sages libertés?

—A mort!

—Êtes-vous un citoyen éclairé?

—Je m'en pique, Messieurs.

—Alors vous voterez pour M. Fabuleux, c'est l'homme qu'il vous faut.

Mais soudain les autres de reprendre en chœur :

—Monsieur Delanoue, êtes-vous partisan des sages libertés?

—Certes!

—Êtes-vous un citoyen éclairé?

—Je m'en vante.

—Aimez-vous la patrie?

—De toutes mes forces et de tout mon cœur.

—Alors vous voterez pour M. Vertigo, c'est le mandataire qui vous convient à tous égards.

Je me rappelle avoir lu dans l'Histoire de M. Le Ragois,—une histoire bien agréable,—qu'un sieur Damien, atteint et convaincu d'avoir porté un coup

de canif au roi Louis XV, fut arrêté, jugé, condamné à mort et tiré à quatre chevaux.

A ce récit, je me laissai aller à plaindre le sieur Damien, malgré l'énormité de son crime.

Hélas ! en ce temps-là j'ignorais ce que c'est que d'être tiré à vingt électeurs !

Enfin me voilà seul. Le dernier courtier électoral a disparu, et je vais pouvoir goûter un repos qui m'est bien dû.

D'où vient que Germain arrive tout effaré ?

—Germain, qu'y a-t-il ?

—Monsieur, je ne trouve plus le panier à l'argenterie. Le coup aura été fait par un de ces prétendus électeurs qui nous ont envahis toute la journée... Je parie que notre voleur est ce grand sec, de méchante mine, qui faisait sonner si fort les mots de conscience et de patriotisme. Oh ! le brigand ! si je le tenais, avec son patriotisme et sa conscience !

—J'aimerais mieux le tenir avec mon argenterie, ai-je réparti philosophiquement.

3 mars.

Quelle scène ! bon Dieu ! quelle scène !

Le hasard a fait arriver chez moi, à quelques minutes d'intervalle, les trois candidats qui se dispu-

tent mon suffrage. Ces messieurs se sont rencontrés dans mon salon. J'entends qu'ils s'y sont rencontrés comme se rencontraient sous l'empire l'armée française et les armées coalisées dans les plaines d'Iéna, d'Austerlitz et de Marengo. S'il n'y a pas eu de sang versé, assurément ce n'a pas été de leur faute.

Dans cette course à l'élection, M. Gibraltar l'a emporté d'une longueur de tête; il est arrivé le premier, et il a pu m'entretenir seul à seul pendant cinq minutes. C'est une chose merveilleuse que de voir à quel point ce monsieur saisit l'occasion aux cheveux. Je n'aurais jamais supposé qu'on pût, en si peu de temps, dire tant de mal des autres et tant de bien de soi-même.

—Monsieur Delanoue, s'est-il écrié, je ne vous dirai pas, comme la plupart de mes collègues : Votez pour moi, je suis indispensable au bonheur de la France... Non! je leur abandonne ces moyens vulgaires et ce charlatanisme de bas étage. Je vous dis donc tout simplement : Votez pour moi, je crois que je serai utile à la prospérité de notre belle patrie. Utile, oui; indispensable, non! Pesez bien la valeur des mots, je vous prie. J'en conviens avec une noble franchise, parce que rien ne me semble plus orgueil-

leux qu'une fausse modestie, j'apporterai à la chambre de vastes lumières, jointes à une probité antique. Je me suis préparé de longue main, dans le silence du cabinet, à toutes les questions vitales qui dominent notre époque. La loi sur le roulage, l'affranchissement de la classe nègre, l'endiguement des fleuves et rivières, l'impôt des patentes, la refonte des monnaies, la question russe, la question belge, la question espagnole, la question anglaise, la question suisse, la question italienne, la question d'Alger et la question de Monaco, la loi sur les morues et la propriété littéraire trouveront en moi un interprète également éclairé, et j'oserais presque dire également éloquent. Ajoutez que je ne suis point ambitieux, tandis que mes concurrents, les sieurs Vertigo et Fabuleux, sont hommes à trafiquer de leur conscience en vue d'un bureau de tabac et d'un bureau de papier timbré.

Ce qui précède n'est qu'un résumé on ne peut plus succinct des innombrables périodes que M. Gibraltar a coulées dans mon tube auditif, avec la prestesse et la régularité d'une machine à parler de la force de vingt langues.

Tout à coup la porte s'est ouverte, et Germain a annoncé M. Vertigo.

Les deux nobles rivaux ont échangé un regard où se peignait la haine la plus violente.

—Ah! ah! s'est écrié M. Vertigo sans prendre la peine de me saluer, il paraîtrait que j'arrive un peu tard : Monsieur était sans doute en train de faire l'article?

—Qu'appelez-vous faire l'article? a riposté aigrement M. Gibraltar. Me prenez-vous pour un commis-voyageur?

—Précisément.

—Insolent!

—Et pour un commis-voyageur de l'honorable maison Blague-Puff et compagnie, encore!

—Vos injures ne sauraient m'atteindre, Monsieur l'avocat sans causes!

—Cela vous va bien de parler ainsi, Monsieur le docteur sans malades!

—Patience! les électeurs vous renverront à votre cabinet solitaire!

—Comme vous à votre clientèle fantastique!

—Un joli choix dont il faudrait faire ses compliments à la nation!

—Un digne représentant qui ferait honneur au pays!

—Heureusement, il y a encore du bon sens en France.

—Parbleu ! votre insuccès en sera une preuve sans réplique.

—A peine aurez-vous trois suffrages !...

—Ce sera toujours mieux que vous qui n'aurez qu'une voix, — en comptant la vôtre.

Vainement j'ai essayé d'interposer mon autorité, mes paroles de conciliation se sont perdues au milieu du tumulte ; les deux champions, hérissés comme des coqs, semblaient tout prêts à fondre l'un sur l'autre.

En ce moment, la porte s'est ouverte de nouveau, et Germain a jeté le nom de M. Fabuleux.

Ce fut alors une scène sans exemple, et comme je pensais qu'il ne s'en jouait qu'au premier acte du *Bourgeois gentilhomme* de Molière, entre le maître à danser, le maître d'escrime et le maître de philosophie de cet excellent M. Jourdain. Après s'être chargés d'injures, les trois concurrents en sont venus aux gourmades. Un coup de pied destiné à M. Fabuleux par M. Gibraltar, et adroitement esquivé, a renversé un guéridon qui a brisé dans sa chute un service de vieux Saxe auquel je tenais beaucoup.

Aidé de mon valet de chambre et de mon cocher,

je suis enfin parvenu à me débarrasser de ces messieurs, que nous avons mis poliment dehors par les épaules. Longtemps après, le silence de l'escalier était encore troublé par leurs voix discordantes.

J'en ai assez des élections, des candidats et des électeurs ; la grande lutte aura lieu dans quatre jours : je partirai demain pour la campagne, et j'aurai soin de ne revenir que la semaine prochaine.

Fontenay-aux-Roses, 7 mars.

Les monstres ! ils m'ont relancé jusque dans mon obscure retraite ! Je me croyais à l'abri de leurs poursuites, et je m'étais endormi dans cette joyeuse pensée. Si le rêve n'a pas été long, en revanche le réveil a été terrible.

A dix heures, M. Vertigo, inquiet de mon absence et comptant sur mon suffrage, m'a envoyé une citadine conduite par un de ses plus chauds partisans, avec la mission de m'amener mort ou vif au collége électoral et de me faire voter sous sa direction et sous ses yeux.

A onze heures, sont arrivés un cabriolet et un électeur expédiés par M. Gibraltar.

Le fiacre et l'électeur de M. Fabuleux sont arrivés à midi.

A une heure, ne sachant plus comment me délivrer de cette odieuse et incessante tyrannie, j'ai pris la sage résolution de me faire poser une sangsue sur le creux de l'estomac.

Ce que voyant, le fiacre-Fabuleux a enfin tourné bride, précédé du cabriolet-Gibraltar et suivi de la citadine-Vertigo.

Mais comment se fait-il que Dominique ait pu regretter d'être privé d'un droit si fécond en désagréments de toute nature ?

16 juillet 1889.

Quand on écrit ses mémoires, encore faut-il avoir le rare courage de dire toute la vérité et rien que la verité, dût-elle être d'une confession pénible.

Je vais donc, abdiquant toute espèce de fausse honte, confesser comment, par ma faute, ma propre faute, ma très-grande faute, j'ai ébréché, en un mois, mon capital d'une somme ronde de cent mille francs.

Un jour que, sans songer à mal, je traversais la rue Vivienne, je rencontrai mon ami Pomeret, le fleuriste, qui marchait avec tant de hâte, qu'il paraissait chaussé des fameuses bottes de sept lieues.

—Où courez-vous si vite ? lui demandai-je.

—A la Bourse, où l'on m'attend, répondit-il. Venez-vous avec nous?

—Au fait, pensai-je, rien ne s'oppose à ce que j'aille à la Bourse avec lui. Je n'ai point fait faillite comme ce pauvre Dominique, et j'ai parfaitement le droit de m'y produire en toute liberté.

Je suivis Pomeret.

Deux heures sonnaient alors à l'horloge de la Bourse, dont le cadran éclairé, la nuit, par un réflecteur, brille au front du monument grec, pareil à l'œil d'un cyclope.

J'ai été élevé dans une sainte horreur contre cet antre de l'agiotage, et les revers qu'y a subis Dominique étaient peu propres à me guérir de mon antipathie. Aussi, après avoir erré de çà et de là, et avoir suffisamment lorgné les grisailles de M. Abel de Pujol, je tirai vers la porte, tout ahuri par l'incessant tapage qui règne en ce lieu, et ne comprenant rien au langage baroque des familiers de l'endroit.

Ma visite à la Bourse avait duré une demi-heure à peine.

Comme je m'en allais, j'avisai Pomeret en grande conférence avec un personnage qui, tout en causant, traçait des signes hiéroglyphiques sur un carnet d'ivoire.

—Vous partez déjà ? me demanda le fleuriste, avez-vous fait quelque chose ?

—Je n'ai rien fait, répondis-je en dissimulant derrière ma main un interminable bâillement qui faillit me décrocher la mâchoire.

—Tant pis ! reprit-il avec un sourire d'intime satisfaction ; moi, j'ai fait quelques asphaltes Seyssel et quelques bitumes-Polonceau... j'ai gagné environ trois mille francs.

—Trois mille francs en moins d'une demi-heure ! m'écriai-je stupéfait.

— Trois mille deux cent cinquante-sept francs quatre-vingt-cinq centimes, dit le personnage au carnet ; encore mon client n'a-t-il pas été aussi heureux qu'il était en droit de le prétendre.

Ces paroles dorées produisirent sur mon cerveau un effet surprenant. Elles me grisèrent net, de même que la mousse pétillante du vin d'Aï enivre un buveur novice.

Et tout le long du chemin, depuis la Bourse jusque chez moi, je me pris à répéter sur tous les tons imaginables :

— Trois mille deux cent cinquante-sept francs quatre-vingt-cinq centimes par la grâce toute-puissante du bitume-Polonceau et de l'asphalte-Seyssel !!!

mais j'en veux de cet asphalte! qu'on m'en serve de ce bitume!

Je ne ressemblais pas mal à un fou lorsque je sonnai à ma porte, à ce point que, m'étant mis à table, et Germain, qui me servait du potage au tapioka, m'ayant demandé si je le trouvais bon :

—Je l'aurais préféré au bitume-Polonceau, répondis-je sans songer à ce que je disais.

La nuit, je rêvai que je m'appelais Law, et que je mettais le Mississipi en actions. J'occupais dans la rue Quincampoix un vaste hôtel bâti en or de taille. Mes habits étaient d'or; S. A. R. monseigneur le régent m'ayant fait demander au palais, je m'y transportais dans un carrosse d'or, traîné par quatre chevaux d'or.

Le lendemain, je franchis les portes de la Bourse aussitôt qu'elles furent ouvertes. Quelle transformation étrange s'était opérée en moi depuis la veille! Ce bourdonnement confus, mêlé de cris sauvages, qui, vingt-quatre heures auparavant, m'avait si fort rompu la tête, me réjouissait à présent comme une musique délicieuse. Le démon du jeu soufflait à mes oreilles mille provocations charmantes, dont la moindre eût fait trébucher l'incorruptible saint Antoine. Aussi, sans donner cette fois un seul regard

aux peintures de M. Abel de Pujol, je me vouai à la recherche du personnage au carnet d'ivoire. Je ne tardai pas à le dépister ; il me reconnut, vint à moi, et me demanda si je comptais faire quelque chose cette fois.

—Monsieur, lui dis-je, vous prévenez mes désirs; vous êtes l'agent de Pomeret?

—Précisément.

—Soyez aussi le mien, je me recommande à vos prières; faites-moi gagner trois mille francs le plus souvent que vous pourrez.

—Trois mille francs sont une bagatelle et ne valent guère la peine qu'on en parle !... dit avec un dédain superbe mon agent, qui s'appelait M. de Saint-Léger.

—Bagatelle, soit ! répliquai-je en clignant de l'œil d'un air fin ; mais je vous préviens que je ne hais pas la bagatelle.

M. de Saint-Léger, auquel, dans mon funeste engouement, j'avais donné carte blanche, usa et abusa de la permission. Grâce à son concours intéressé, je peux dire que je me précipitai, la bourse la première, dans un océan de spéculations où je ne tardai pas à perdre pied et où je me serais infailliblement noyé pour un peu plus.

Quel homme actif! quel homme précieux, ce Saint-Léger! comme il mérite bien que je le recommande à mes amis et connaissances! Quand je le revis le lendemain, il m'aborda en ces termes :

—Tout va bien! mon cher client, tout va bien! il se fait en ce moment une foule d'affaires excellentes, et j'ai eu soin de vous mettre dedans.

Je saisis sa main que je serrai dans les miennes.

—Vous me remercierez plus tard, dit-il d'un ton modeste. C'est à l'œuvre qu'on connaît l'ouvrier. Tenez, continua-t-il en tirant de sa poche une infinie quantité de petits carrés de papier jaunes, verts, rouges, blancs et bleus, voilà de quoi décupler vôtre fortune.

—Qu'est-ce donc?

—Des titres d'actions dans quelques-unes des entreprises industrielles les mieux posées et qui ont le plus d'avenir.

—Ai-je de l'asphalte et du bitume?

—Sans doute; j'y ai joint.....

—Peu m'importe ce que vous y avez joint, interrompis-je. Le principal pour moi, c'est mon cher Polonceau et mon précieux Seyssel. Quand connaîtrai-je le chiffre de mes bénéfices?

—Nous règlerons *fin courant*. En attendant, veuillez vous mettre en mesure. J'ai fait en votre nom, pour cent mille francs d'acquisitions.

—Cent mille francs ! m'écriai-je. C'est une somme, savez-vous ?

—Oui, c'est une somme qui, au train dont marchent les affaires, vous aura peut-être rapporté un million fin courant.

Cette réponse dite avec un air inspiré me ferma la bouche, et j'allai prendre chez mon banquier cent beaux billets de mille francs. Pauvres et chers amis!.. hélas ! je ne vous verrai plus dans ce monde... ni dans l'autre probablement.

On ne saurait imaginer avec quelle frémissante impatience j'attendis fin courant. Quand on attend fin courant, que l'attente est cruelle ! Dix-huit jours nous séparaient de la fin du mois, et je n'exagère pas en affirmant que ces dix-huit jours me parurent dix-huit siècles.

Parvenu à ce point de ma confession, je sens ma main qui tremble et mon cœur qui défaille. Que vous dirai-je ? Mon agent devait régler avec moi le 31, à midi : le 29 au soir, il disparut avec mes cent mille francs. O trop léger Saint-Léger !

Le gouvernement fit voler le télégraphe, mais ce

fut inutile ; l'agent de change en eût remontré au télégraphe lui-même sur l'article du vol.

Voilà ce que m'a rapporté le droit que je possédais d'entrer librement à la Bourse.

O Dominique ! penses-tu en conscience que la privation d'un tel droit vaille les pleurs qu'elle t'a fait répandre ?

7 août 1840.

J'ai épousé, il y a six mois, Mlle Rose Vermont, fille unique de M. Pierre Vermont, un des plus riches commissionnaires de roulage de la rue de Bondy.

Jusqu'à présent j'ai été le plus heureux des maris, et j'espère bien que ma lune de miel aura encore une longue succession de quartiers sucrés, quoique, à vrai dire, je sois plus âgé que ma femme. Rose a vingt ans, tandis que moi je vais sur quarante-huit ; mais aussi, comme je m'étudie à lui faire oublier mon âge à force de prévenances, de galanterie, d'amabilités et de petits soins ! J'ai renoncé à mon cercle afin de lui consacrer tout mon temps ; je suis tout ensemble respectueux comme un mari et tendre comme un amant.

20 août.

Voici, depuis que je suis marié, le premier chagrin réel que j'éprouve.

Pomeret vient de mourir. Il laisse un fils âgé de vingt ans, et il m'a légué par testament le droit sacré de veiller sur lui jusqu'à sa majorité.

A compter de demain, Edmond Pomeret, mon jeune pupille, vivra avec nous, mangeant à ma table, couchant sous mon toit.

Outre que je suis heureux d'accomplir le vœu d'un ami mourant, je trouverai dans l'exercice de mes fonctions de tuteur un facile apprentissage de mes fonctions de père, fonctions que j'espère bien remplir tôt ou tard, en dépit de mes neuf lustres sonnés.

Rome, 16 mars 1841.

Il était temps!

Il y a quinze jours, j'étais à Paris, descendant le plus doucement possible le fleuve de la vie, et ne songeant guère à l'Italie que lorsqu'on me servait à dîner une timbale de macaroni accommodé au fromage de Parmesan.

Aujourd'hui je suis installé à Rome, dans le plus confortable hôtel du *Corso*. Hier j'ai visité le Coly-

sée; ce matin j'ai admiré la basilique de Saint-Pierre, et ce soir j'entendrai la *Semiramide* au théâtre *Apollo*.

Je le répète... il était temps!

Le 1er mars,—une date que je n'oublierai pas de si tôt!—Germain est entré dans mon cabinet d'un pas léger et d'un air mystérieux.

—Monsieur... a-t-il dit.

Et, s'arrêtant tout à coup, il s'est mis à pétrir gauchement dans ses deux mains sa casquette galonnée d'or.

Après un court silence :

—Eh bien! ai-je demandé, qu'y a-t-il, mon garçon? je vous écoute; parlez.

—Monsieur, c'est une lettre...

—Qu'entre mes propres mains on t'a dit de remettre? ajoutai-je en faisant le plaisant; donnez.

—Voilà où est l'erreur, a repris Germain; cette lettre n'est pas pour Monsieur.

—Alors portez-la à son adresse.

—Elle est pour Madame.

—Eh bien! donnez-la à Madame.

—C'est que...

—Quoi encore?

Nouvel embarras de Germain, nouveau silence

de sa part, nouvelle interrogation de la mienne.

—Parlerez-vous à la fin, monsieur le drôle?

Germain a fait un violent effort sur lui-même, et m'a dit brusquement :

—Cette lettre est de M. Edmond; c'est lui qui m'a chargé de la remettre à Madame; il m'a donné vingt francs pour la commission.

—Ah! ah! ah! ai-je fait en me redressant sur mes jarrets, plus alerte qu'un cerf aux abois.

Cette triple exclamation, comparable à un roulement de tonnerre, n'a pas duré moins de deux minutes et demie.

J'ai pris la lettre et j'ai congédié Germain.

Resté seul, j'ai longuement considéré l'épître de mon pupille; elle était écrite sur du papier glacé et sentait son patchouli à pleines narines.

—D'où vient qu'Edmond écrit à ma femme, alors qu'il peut lui parler à toute heure du jour? me suis-je demandé en me grattant l'occiput.

—Sans doute, me suis-je répondu, il a fait quelque folie de jeune homme... une maîtresse... des dettes... que sais-je? et, craignant la sévérité de son tuteur, il a recours à Rose, dont l'indulgence lui est connue.

Pénétré de la justesse de cette idée, j'ait fait un

pas vers la porte, j'ai mis la main sur le bouton de cristal, résolu à donner la lettre à ma femme.

—Mais s'il s'agissait d'autre chose? ai-je pensé en m'arrêtant *subito*. Ma foi! pour plus de sûreté, je vais renouveler les infamies du cabinet noir.

Je me suis donc enfermé à double tour; j'ai allumé une bougie et j'ai fait fondre la cire du cachet.

Puis, ouvrant le billet de mon cher pupille, j'ai lu ce qui suit :

« Trop aimable Rose,

« Je ne saurais accepter plus longtemps le triste rôle que votre rigide vertu entend imposer à ma vive tendresse. Vous me permettez de vous aimer comme une sœur, sans songer qu'un frère aime sa sœur d'amitié, tandis que je vous aime d'amour.

« Je suis fataliste comme un mahométan, et je pense que ce n'est pas le hasard seul qui nous a réunis sous le même toit. Votre mari, plein d'une sainte confiance, nous laisse seuls durant des heures entières. Pourquoi donc me fuyez-vous ainsi? et pourquoi ne recommencerions-nous pas souvent cette douce soirée où nous avons fiancé nos âmes dans un long baiser?

« Cruelle! ne me repoussez pas! Quand je grat-

terai la nuit à votre porte, ne soyez plus sourde à mon appel. Il est impossible que vous aimiez l'homme auquel vous êtes rivée comme le forçat à son boulet. Cet homme serait notre père à tous deux; ses cheveux blanchissent, et il commence à avoir un petit ventre pointu.

« Permettez-moi de vous souhaiter de doux rêves, ce soir, à onze heures, sur le seuil de votre chambre. Votre mari sera au cercle, d'où il ne reviendra pas avant minuit. »

Voilà de quel style cavalier écrivent de nos jours les Lovelaces de vingt ans.

Cette lettre a eu du moins un avantage : elle m'a fait faire un salutaire retour sur moi-même, et je me suis aperçu, en effet, que je néglige singulièrement ma femme au profit du whist et de la bouillotte.

J'ai serré la lettre d'Edmond dans mon portefeuille, et je me suis appliqué à ne rien laisser paraître sur mon visage des émotions qui bouleversaient mon cœur.

Après le dîner, Edmond m'a demandé si je l'accompagnerais à l'Opéra, où la Carlotta danse un pas nouveau.

—Non, ai-je répondu, j'irai au cercle.

Mais à peine a-t-il été sorti que, paraissant changer d'idée, j'ai annoncé à ma femme que je resterais à la maison, et je lui ai demandé la permission de passer la soirée conjugale en tête-à-tête avec elle.

A onze heures précises, Edmond est venu gratter à la porte; c'est moi qui ai ouvert, et je lui suis apparu, malgré mes pantalons à pied et ma robe de chambre, aussi terrible que l'ombre de Banco et la statue du Commandeur.

—Vous n'êtes donc pas sorti ce soir? m'a-t-il demandé d'une voix étranglée.

—Non, mon cher ami, ai-je répliqué. J'ai préféré demeurer avec ma femme. N'ai-je pas eu mille fois raison? Voyez comme elle est jolie!

Parlant ainsi, j'ai tendrement passé mon bras autour de sa taille, et je l'ai embrassée sur le front.

Edmond s'est accoudé contre le chambranle de la porte; ses jambes semblaient deux faibles arbrisseaux secoués par la tempête.

—C'est Germain qui vous a dit de venir me trouver, n'est-ce pas? ai-je repris. Je l'ai prévenu que je veux vous parler ce soir.

Mon pupille a passé en un clin d'œil du pâle au rouge, du rouge au ponceau, et du ponceau au cramoisi.

—Vous avez à me parler? a-t-il balbutié d'une voix tremblante.

—Nous partons demain pour l'Italie.

—Tous trois?

—Tous deux,—ma femme et moi.

—Je ne suis donc pas du voyage?

—C'est impossible... Votre subrogé-tuteur voudra bien me suppléer pendant le court espace qui reste à courir jusqu'à votre majorité. Allons... Adieu ! il se fait tard, et nous partons demain de bonne heure.

Et, en effet, le lendemain je suis parti, jurant bien, par exemple, que je ne serais plus jamais le tuteur de personne.

Encore un droit civil dont je me débarrasse ainsi que d'un lourd fardeau.

O Dominique! Dominique! lorsque tu as fait faillite, tu ne te doutais point de tout ton bonheur !

LA DETTE A LA PATRIE

Vers le milieu du mois de juillet 1843, quatre jeune gens, partis à des heures différentes des quatre coins de Paris, débouchèrent ensemble sur la place de Grève, comme le premier des douze coups de midi faisait osciller le timbre sonore de la vieille horloge de l'Hôtel de ville.

Ces jeunes gens s'étaient-ils donné rendez-vous? Cette hypothèse n'était pas admissible pour deux raisons : la première, c'est qu'on ne se réunit point sur la place de Grève, à moins qu'on ne soit charpentier ou maçon; la seconde, et la plus convaincante, c'est qu'au cas où il se fût agi d'un rendez-

vous entre quatre personnes, pour une qui eût été exacte, les trois autres n'eussent pas manqué de se faire attendre, ainsi qu'il est d'usage dans la plupart des rendez-vous.

De ces quatre jeunes gens, l'un, appelé Louis de Mézières, était venu dans un élégant tilbury, dont il jeta les rênes à un petit groom en livrée verte, avec des agréments jonquille; l'autre, nommé Charles Dumas, s'était fait conduire dans un cabriolet de remise; le troisième, appelé Léopold Vaillant, descendit d'un omnibus, et le quatrième, qui répondait au nom de Jules Verdier, était venu des hauteurs de la rue Saint-Jacques, et n'avait dépensé que cinq centimes pour traverser le pont d'Arcole.

—Quelle chaleur accablante! se dit Louis de Mézières en mettant pied à terre, et en s'essuyant le visage avec un mouchoir de batiste parfumé, sur lequel une couronne de comte était brodée à jour. Je parie dix louis que je ne trouve pas seulement une glace dans ce quartier barbare? ajouta-t-il en se dirigeant vers un café situé dans un angle de la place, où il se fit servir un sorbet au rhum et une carafe frappée.

—Il règne en ces lieux peu enchanteurs une température digne du Sénégal, pensa Charles Dumas,

lorsqu'il eut renvoyé son cabriolet de remise. Dieu soit loué ! j'aperçois un café, et j'ai encore le temps de savourer une orangeade.

—Puisque je suis en avance de quelques minutes, s'écria Léopold Vaillant, je vais entrer me rafraîchir dans ce café, qui m'apparaît comme une souriante oasis. J'ai cru que j'étoufferais dans ce maudit omnibus!—Garçon, une demi-bouteille de limonade gazeuse ! dit-il en s'installant devant un guéridon.

Celui qui s'appelait Jules Verdier passa, à diverses reprises, la manche de sa redingote sur son front humide de sueur; puis, après avoir consulté l'horloge de l'Hôtel de ville :

—On dirait que l'asphalte se liquéfie et bouillonne sous les pieds! pensa-t-il. Heureusement, il n'est que midi et je peux me reposer un moment.

Il sonda les profondeurs de sa poche; et, rassuré par cet examen préalable, il entra dans le café et demanda un petit verre de cognac, qu'il noya dans un grand verre d'eau pure.

Lorsqu'il voulut payer son sorbet, Mézières fouilla dans sa bourse, d'où il tira une pièce d'or. Dumas donna cinq francs au garçon, et Vaillant lui tendit une pièce de quarante sous. Quant à Verdier, deux décimes soldèrent sa modeste consommation.

Comme s'ils eussent obéi à une même impulsion, les quatre jeunes gens se dirigèrent, d'un commun accord, vers la porte du café et se rencontrèrent sur le seuil. Leurs regards s'étant croisés, une quadruple exclamation retentit aussitôt :

—C'est toi, Verdier!

—Eh ! bonjour, Mézières !

—Qui t'amène, Dumas?

—Que viens-tu chercher ici, Vaillant?

—Parbleu, Messieurs, dit Charles Dumas, il serait plaisant que la même cause eût réuni à cette place quatre anciens camarades, qui ne se sont pas vus, je crois, depuis leur sortie du collége. Procédons par ordre : où vas-tu, Mézières?

—Je vais à l'Hôtel de ville tirer un numéro dans l'urne de la conscription.

—Et moi aussi, dit Vaillant.

—Et moi de même, dit Verdier.

—Et moi pareillement! s'écria Dumas; il y a de l'écho ici, comme dit Figaro. Mais l'heure se passe, dépêchons-nous.

Ils hâtèrent le pas et pénétrèrent dans la salle Saint-Jean, où se pressait une foule de conscrits.

Charles Dumas, appelé le premier, tira le nº 41.

Louis de Mézières tira le nº 13.

Léopold Vaillant amena le nº 27.

Jules Verdier obtint le nº 315.

Les quatre amis sortirent en se tenant sous le bras.

—Messieurs, dit Mézières, je regrette de ne pouvoir fraterniser plus longtemps avec vous. Je suis attendu chez Crémieux, où je dois essayer une bête de pur sang. J'espère que nous nous reverrons. On a dû vous prévenir que c'est le vingt-cinq du mois prochain, à midi, qu'il faudra nous présenter devant le conseil de révision. N'oubliez pas que je vous attends à déjeuner, ce jour-là; non pas chez ma mère, où nous ne pourrions ni causer ni rire en toute liberté, mais au Palais-Royal, chez Véry; le rendez-vous est pour dix heures précises, devant le café de la Rotonde. N'y manquez pas.

Il dit, s'élança dans son tilbury et fouetta son cheval, qui partit comme une flèche.

—Ce n'est point chez Crémieux qu'on m'attend, dit Charles Dumas d'un petit ton vainqueur; et cependant, moi aussi, Messieurs, je suis attendu quelque part. Au revoir, donc! et rappelez-vous l'invitation de notre ami Mézières. J'y serai.

Il siffla un cocher qui stationnait sous un auvent voisin, monta dans sa voiture, et, à cette question

traditionnelle : « Où allons-nous, bourgeois? » il répondit d'une voix triomphante :

—Rue Notre-Dame-de-Lorette, 36, mon cher !

—Je te quitte, Verdier, dit à son tour Léopold Vaillant. Je suis invité à dîner à la campagne de mon parrain; c'est aujourd'hui sa fête, et voici venir l'omnibus de Neuilly, qui passe devant sa porte.

Il se séparèrent après avoir échangé une cordiale poignée de main.

Resté seul, Verdier se dirigea vers le pont d'Arcole; mais, au moment de le traverser, il rebroussa chemin, et, comme s'il se fût intérieurement reproché cette inutile dépense, il remit dans sa poche la pièce de menue monnaie qu'il en avait déjà sortie, et remonta le quai jusqu'à la hauteur du pont Marie, dont le passage est gratuit.

Jules Verdier franchit la rue de la Cité et monta d'un pas rapide la côte escarpée de la rue Saint-Jacques. Arrivé à la hauteur du Panthéon, il s'enfonça dans une de ces ruelles obscures qui rampent comme des chenilles au pied de ce monument que la patrie reconnaissante a dédié à ses grands hommes, et où, Rousseau et Voltaire exceptés, on ne rencontre que des sénateurs de l'empire.

En levant les yeux, le jeune conscrit aperçut une

femme penchée à la fenêtre d'un cinquième étage. Sur sa figure, jadis belle, et que la douleur avait profondément fouillée, on lisait toutes les angoisses de l'attente. C'était sa mère. Verdier se hâta de la rassurer en agitant son chapeau et en faisant flotter son mouchoir, puis il franchit légèrement l'interminable spirale qui conduisait à son appartement, situé à cent dix-neuf marches au-dessus du niveau des trottoirs. Lorsqu'il entra, il vit sa mère agenouillée devant une tête de Christ couronnée d'épines, et priant comme les mères seules savent prier.

—Sauvé! tu es sauvé! dit la pauvre femme en se jetant au cou de son fils, qu'elle serra avec amour sur sa poitrine.

—J'ai tiré le numéro 315, dit le jeune homme, et tout le monde m'a assuré que ce serait un bon numéro. Mon père s'est-il enquis de mon absence? demanda-t-il avec une émotion contenue.

—Hélas! non... il est toujours dans le même état. J'ai eu beau lui répéter que tu étais allé tirer à la conscription, il n'a pas paru me comprendre.

—Peu importe, ma mère, il faut lui annoncer cette bonne nouvelle. Peut-être cela réagira-t-il sur son cerveau.

Mme Verdier et son fils entrèrent dans une petite

pièce meublée très-simplement, et qui était la chambre à coucher conjugale. Un homme d'une cinquantaine d'années était étendu sur une chaise longue. Son regard hébété suivait le vol capricieux d'une mouche aux ailes frémissantes, tandis que ses deux pouces tournaient l'un sur l'autre par un mouvement machinal.

—Mon père, dit le jeune homme, réjouissez-vous : je ne serai pas soldat; j'ai eu la main heureuse... J'ai amené le numéro 315.

Le vieillard ne bougea pas.

—Verdier, reprit sa femme en lui frappant sur l'épaule, tu ne l'entends donc pas? Il a eu le numéro 315; il restera avec nous, il ne sera pas arraché à notre amour!

Le vieillard sourit niaisement.

—315 et 315 font 630! dit-il d'un ton sentencieux.

La mère et le fils échangèrent un douloureux regard et se retirèrent en silence.

Il y avait déjà trois ans que M. Verdier se traînait dans cet horrible état d'imbécillité. Négociant estimé sur la place de Paris, des pertes considérables amenèrent sa ruine et entraînèrent sa faillite. Sa raison ne résista point à ce rude choc; le souffle fatal de la

paralysie éteignit son intelligence et glaça son cerveau. Tant de catastrophes imprévues durent, comme on le pense bien, modifier singulièrement l'avenir de Jules Verdier. Sorti depuis quelques mois du collége Louis le Grand, il allait prendre sa première inscription à l'Ecole de droit, lorsque fut consommée la ruine paternelle. Du jour au lendemain, et par la toute-puissance de l'infortune, l'enfant de dix-huit ans fut donc improvisé chef et soutien de la famille. Tandis que sa mère, une forte et courageuse femme, s'épuisait douze heures par jour en d'ingrats travaux d'aiguille, il entra dans une imprimerie en qualité d'apprenti. Peu après, il fut admis à faire partie des compositeurs d'un grand journal, rude labeur qui, pareil au Minotaure, a dévoré bien des jeunes gens. Deux fois par mois, Jules ne manquait pas d'apporter religieusement à sa mère le produit intégral de ses *banques*, et ses faibles ressources suffisaient à faire vivre le petit ménage.

Telle était la situation de cette pauvre famille lorsque sonna l'heure de la conscription. On conçoit dès lors quel surcroît d'infortune c'eût été pour eux tous, si Jules, au lieu de tirer le numéro 315, eût amené un de ceux échus à ses camarades de collége.

Il serait parti forcément, alors que, pour eux, la difficulté se résolvait par un léger sacrifice d'argent. Cette fois, du moins, et par extraordinaire, tout semblait devoir être pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

En effet, le père de Charles Dumas était un des plus riches banquiers de Paris, et Léopold Vaillant appartenait à une famille où l'avarice et la richesse sont héréditaires. Quant à Louis de Mézières, il était fils aîné de femme veuve (et millionnaire), et, à ce titre, exempt de droit.

Le 25 août, à neuf heures du matin, Jules Verdier fit sa plus belle toilette, puis il dit adieu à sa mère.

—Tu sors déjà? lui demanda-t-elle.

—Ne sais-tu pas que le conseil de révision tient séance aujourd'hui? l'exactitude nous a été fortement recommandée.

—Cependant tu as eu un bon numéro?

—C'est une dernière formalité à remplir; après quoi le gouvernement me signera un congé définitif.

Le déjeuner commandé par Louis de Mézières fut servi à dix heures et demie et attaqué avec une remarquable vigueur par les quatre convives. Le silence le plus rigoureux fut d'abord observé; mais

rsque l'appétit se fut un peu calmé, lorsque les ns de Bourgogne eurent commencé à fermenter ns ces jeunes têtes, ce fut un déluge de questions, nt aussitôt suivi d'une avalanche de réponses, qui llaient se croisant, s'emmêlant et se débrouillnt comme les boules dorées d'un jongleur inien.

—Moi, Messieurs, dit l'amphitryon, profitant d'un oment de silence inespéré, je me déclare le plus oureux des hommes. Je ne forme point de souhaits ue je ne les réalise à la minute. D'ici à quelques nées j'aurai dans mes écuries les plus beaux chevaux de Paris, et je viens d'être reçu membre du club de la rue Grange-Batelière. Voilà, à mon avis, e suprême bonheur. Aussi, plutôt que de renoncer à toutes mes jouissances, je me serais fait acheter vingt remplaçants, dût la chair humaine enchérir cette année ainsi qu'aux derniers temps de l'ère impériale.

—Des goûts et des couleurs, il ne faut point disputer! dit Charles Dumas. Pour aimer moins les chevaux que notre ami Mézières, je n'aurais pas été, plus que lui, flatté de voler à la frontière, qui saura bien se passer du secours de mon bras. Mon père a pourvu à ma libération, et je l'en bénis, en songeant

aux douleurs que j'eusse ressenties s'il m'avait fallu adresser un adieu éternel au numéro 19 de la rue Saint-Lazare.

—Tu n'es donc plus logé au numéro 36 de la rue Notre-Dame-de-Lorette ? hasarda Verdier.

—Fi donc ! mon cher ! repartit le jeune Lovelace, c'est de l'histoire ancienne ! Depuis un mois, j'ai eu le temps d'explorer six autres rues du deuxième arrondissement !

—Je suis bien persuadé que mon père ne m'aurait pas laissé partir, dit à son tour Léopold Vaillant; il m'aime tendrement au fond, quoique, dans la forme, il paraisse aimer mieux ses écus. Cependant l'amour paternel ne l'a pas tellement aveuglé qu'il ne m'ait, un beau matin, adressé le discours suivant : « Mon fils, deux sacs de mille francs sont excellents à économiser, par la raison que ce qui est bon à donner est meilleur à garder. Malheureusement pour moi, tu ne jouis d'aucune infirmité, et je ne doute pas qu'on ne te déclare propre à servir ton pays. C'est pourquoi tu vas me faire le plaisir de t'habituer à lire dans ces lunettes; si tu y parviens, tu seras réputé myope, on te rendra à ma tendresse, et tu ne me coûteras pas un sou, ce qui est le devoir d'un bon fils. » J'ai fait comme il a dit; je me suis *abîmé* la

vue, et j'espère que la France dédaignera mes faibles services.

—Pour moi, Messieurs, dit Jules Verdier, bien m'en a pris de tirer le numéro 315; autrement, j'étais conscrit et voué, durant sept années, aux voluptés de la gamelle et aux délices de la charge en douze temps.

—Je n'en crois pas une syllabe! s'écria Charles Dumas; ton père eût fait comme tous les pères qui se respectent, il eût pratiqué une légère saignée à son coffre-fort, et tu te serais couvert de gloire dans la personne d'un estimable remplaçant. Eh! parbleu! la patrie n'en aurait pas été servie plus mal, je suppose!

Verdier garda le silence; il lui répugnait d'initier aux douloureux mystères de sa position ses amis riches et heureux; aussi préféra-t-il leur laisser ignorer les désastres subis par sa famille.

—Partons-nous? dit Vaillant; voici l'heure où le conseil de révision doit s'assembler.

—Foin du conseil de révision! s'écria Mézières. Lorsque je suis à table, je ne me dérange pas pour si peu; et d'ailleurs, ne suis-je pas certain d'être exempté?

—Sans compter, reprit Dumas, qu'il s'agit ici

d'une cérémonie parfaitement ridicule, à laquelle je suis heureux d'échapper. Je demeure avec toi, Mézières; nous déshabillerons encore quelques-unes de ces chères fioles, dit-il en enlevant d'un geste rapide le papier argenté qui enveloppait le col d'une bouteille de champagne; ce sera toujours plus décent que si nous allions poser pour les Léonidas devant une trentaine de personnes à nous inconnues : des maires, des adjoints, des conseillers de préfecture, des chirurgiens et des gardes municipaux.

Vaillant et Verdier quittèrent leurs amis et s'acheminèrent vers l'Hôtel-de-Ville, où siégeait le conseil de révision.

Si nous nous appelions Jean-Jacques Rousseau, et si nous avions l'humeur atrabilaire du citoyen de Genève, nous ne laisserions certes pas échapper une si belle occasion d'un réquisitoire moral. Et quel superbe procès nous intenterions à la société! Comme nous vengerions les saintes convenances grossièrement outragées! Hélas! nous n'avons rien de commun avec l'immortel et quinteux auteur des *Confessions;* aussi nous bornerons-nous à suivre l'exemple donné par les conseils généraux, honnêtes assemblées, dont l'unique besogne consiste à émettre des

vœux, toujours les mêmes, ce qui laisse croire que ces vœux ne sont guère écoutés. Que l'on s'occupe donc de réformer au plus vite l'institution vicieuse des conseils de révision, voilà le vœu que nous émettons.

Lorsque les deux jeunes gens pénétrèrent dans la salle Saint-Jean, le conseil venait de commencer ses opérations. Une foule de conscrits, en costume patriarcal, se tenaient parqués dans un étroit espace, semblables à des bêtes immondes entassées dans une basse-cour. C'était un affligeant spectacle où chacun étalait avec complaisance les infirmités réelles ou feintes sur lesquelles il comptait pour échapper au service militaire. On en voyait qui, pour se raccourcir de quelques millimètres, s'étaient rasé le crâne, à la façon des mandarins de paravent; d'autres qui, s'étant condamnés à un jeûne rigoureux, avaient fait, en outre, dans la nuit et dans la matinée, une promenade de vingt-cinq ou trente kilomètres, spéculant sur leur pâleur et sur leur physionomie contristée.

A peine entrés, Verdier et Vaillant durent adopter le costume antédiluvien, d'après l'ordre souverain du garde de planton.

—Nos amis ont bien fait de rester chez Véry, dit

Vaillant en jetant un regard circulaire; quel horrible tableau !

—Il est impossible que tous les corps tortus et mal bâtis que voilà aient été créés à l'image de Dieu ! pensa Verdier.

Attendu qu'on ne trouve ni porte-manteaux ni cabinets de toilette dans la salle Saint-Jean, ils furent forcés de poser leurs vêtements sur le plancher, pêle-mêle avec toute espèce de hardes et de guenilles. Comme tous deux hésitaient à achever leur toilette:

—Otez-donc vos linges ! dit le garde d'un ton bourru.

—Ma foi, mon cher Jules, s'écria Vaillant, je ne conçois pas qu'ayant un bon numéro, tu ne te sois pas soustrait à cette indigne torture ! n'as-tu pas la certitude de ne point partir ?

—Je l'espère, dit Verdier.

—Et c'est le tort que vous avez, interrompit le garde. On n'est jamais sûr de ne pas partir. Quel est votre numéro ?

—315.

—315 peut être bon, tout comme il se peut qu'il soit mauvais, reprit le soldat d'un ton important; c'est subordonné au nombre plus ou moins considérable de borgnes, de boiteux, de bossus ou de ban-

croches qui défileront devant le conseil. Je ne vous dissimule pas que j'en ai déjà aperçu une fameuse ribambelle. Regardez autour de vous, et dites s'il est possible d'imaginer une réunion d'êtres aussi disgraciés de la nature. Enfin, vous, jeune homme, vous n'avez rien de bien remarquable, dit à Verdier le municipal, qui était un planton lettré, et pourtant, comparé à vos camarades, vous ressemblez à l'Apollon du *Bervédère*.

A ces paroles de triste augure, Jules sentit un froid glacial s'infiltrer dans ses veines, et il lui parut que sa moelle se figeait dans ses os.

Peu d'instants après, les deux amis furent appelés et examinés ; l'un fut déclaré myope, et l'autre reconnu bon pour le service.

Pressés de fuir ce lieu infect, ils regagnèrent en toute hâte la place où ils avaient laissé leurs vêtements, et ils reconnurent qu'on avait eu le temps d'opérer diverses substitutions. Un futur lieutenant général avait troqué, par mégarde, les bottes vernies de Léopold Vaillant contre ses chaussures éculées, et le pantalon neuf de Verdier se trouvait remplacé par un pantalon en lambeaux, — innocente distraction émanée de quelque futur maréchal de France.

—Quand connaîtrai-je définitivement le sort qui m'est réservé? demanda Verdier à son ami le planton.

—Repassez après-demain, vers la même heure; mais je vous le réitère, ne bâtissez pas trop de châteaux en Espagne et occupez-vous de chercher un remplaçant. Votre fameux 315 me fait l'effet d'être joliment hypothéqué.

Lorsqu'il rentra chez lui, et en dépit du doute cruel qui lui rongeait l'esprit, Verdier s'efforça de montrer une physionomie joyeuse.

—Enfin! s'écria sa mère, est-ce fini, bien fini? Tu nous restes, n'est-ce pas? Dieu a exaucé mes prières! A présent que te voilà sauvé, je peux te le dire : ton départ pour l'armée, c'eût été notre arrêt de mort, à ton père et à moi! Privés de ton travail, réduits à nos seules ressources, comment eussions-nous fait pour vivre? A coup sûr, mon cher enfant, nous serions morts de faim.

En entendant sa mère s'exprimer ainsi, Verdier prétexta un surcroît de besogne à son atelier, et il s'enfuit; son cœur était serré comme dans un étau.

Au jour et à l'heure convenus, il se rendit auprès du planton lettré.

—Eh bien? fit-il d'une voix étranglée par l'angoisse.

—Eh bien, répondit le vieux et brave soldat, ce n'était pas la peine de vous déranger. Les mauvaises nouvelles s'apprennent toujours assez tôt.

—Par grâce, expliquez-vous !

—Ça ne sera pas long. Vous comptiez sur 315 comme sur un ami, et il se conduit envers vous ni plus ni moins qu'un traître. Si vous n'avez pas les moyens d'acheter un remplaçant, bien le bonsoir, vous êtes flambé !

Il sembla à Verdier que la terre dansait sous ses pieds, et il dut s'accouder contre la muraille.

—C'est comme j'ai *celui* de vous le dire, poursuivit l'homme de guerre, on a atteint votre numéro, et, voyez le guignon, on s'y est arrêté ! 315 partira, tandis que 316 restera au coin de son feu, tranquille et les pieds chauds. Si votre ami, le myope, n'avait pas été exempté, vous l'eussiez été de plein droit, vous. C'est rare qu'on dépasse le 300, et pourtant j'avais un soupçon de la chose. Ah ! je ne sais pas quel mauvais vent a soufflé sur le sexe il y a vingt ans, mais je n'ai, de ma vie, rien vu de plus rachitique, de plus gringalet et de moins bien réussi que les jeunes gens de la classe de 1843.

Verdier n'écoutait point l'allocution du sensible planton, il songeait aux paroles de sa mère, elles

retentissaient à son oreille aussi lugubres et aussi terrifiantes que le *Dies iræ* de Mozart. Tout à coup, il releva la tête; un rayon d'espoir avait illuminé sa pensée.

—Les fils aînés de femmes veuves ne partent pas? demanda-t-il.

—Jamais. Seriez-vous orphelin de monsieur votre père?

—Tout ce qui constitue l'homme moral, c'est-à-dire l'intelligence, la conscience et la volonté, tout cela est mort chez mon père. L'homme physique survit seul en lui. Il est incapable de pourvoir aux besoins de sa famille; ma mère doit donc être considérée comme une femme veuve, et il me sera facile de prouver que je suis indispensable à son existence.

—Permettez... permettez..., dit le planton, qui n'avait rien compris aux subtilités de cette distinction établie entre l'homme physique et l'homme moral. Monsieur votre père est-il mort ou est-il vivant?

—Il est paralysé; vous voyez bien que je ne peux pas être soldat!

—Je ne vois pas ça du tout; monsieur votre père n'est pas assez mort pour qu'on puisse vous exempter.

Cet oracle était plus sûr que celui de Calchas. Considéré comme réfractaire parce qu'il ne s'était pas, dans les quarante-huit heures, conformé à son ordre de départ, Verdier fut incarcéré à l'Abbaye; et, de là, dirigé de brigade en brigade sur Draguignan, où son régiment tenait garnison. La fatalité le harcela jusqu'au dernier moment: il avait compté sur ses amis et il ne rencontra ni Mézières, ni Dumas. Mézières était de l'autre côté de la Manche, où il assistait aux courses de New-Market, et Dumas parcourait sentimentalement la Suisse en compagnie d'une ingénuité de l'Ambigu-Comique, dont il avait payé le dédit. Quant à Léopold Vaillant, il ne put faire pour son camarade que des vœux stériles : il ne possédait point d'argent, et son père avait déclaré qu'il ne prêtait ses écus que sur première hypothèque et avec privilége de premier ordre. Du reste, il promit sa protection aux époux Verdier.

Si le métier des armes est une belle et noble chose en temps de guerre, et sur un terrain ennemi qu'il faut conquérir pied à pied, il n'en est pas tout à fait de même en temps de paix et dans une petite ville de province, où l'on s'amollit dans le *far niente* et où l'on s'ennuie dans l'oisiveté. La vie de caserne et de garnison, avec ses mille sujétions sans cesse renais-

santes, devint bientôt intolérable à Verdier, qui résolut de s'en affranchir.

Quelques mois après son arrivée au régiment, il reçut une lettre de sa mère; elle lui annonçait la mort de son père, et elle ajoutait que, grâce à l'obligeance de M. Vaillant, elle venait d'être admise à l'hospice des Bons pauvres, où, du moins, elle était assurée de manger du pain tous les jours et de coucher dans un lit tous les soirs.

A dater de l'époque où cette lettre lui fut remise par le vaguemestre, ses camarades de chambrée observèrent qu'il devint encore plus sombre et plus taciturne que par le passé. Chaque nuit, on l'entendait se tordre sur son lit et se plaindre comme s'il eût été couché sur des charbons ardents. Un matin, il se refusa à exécuter sa part des repoussants travaux de la corvée. Son caporal l'ayant apostrophé vivement, il lui donna un soufflet. Traduit devant un conseil de guerre, il fut condamné à mort; mais le roi commua sa peine en vingt ans de fer, qu'il subit en ce moment.

Cette histoire, qui n'a d'autre mérite que de n'être pas un roman, m'a été racontée par Jules Verdier, un jour que je visitais le bagne militaire de Brest.

—Monsieur, me dit-il en terminant son récit, la

Charte assure que tous les hommes sont égaux devant la loi et qu'ils doivent tous payer également eur dette à la patrie.—Trouvez-vous que la Charte oit une vérité ?

UN VOYAGE D'AGRÉMENT

AUX PYRÉNÉES

I.

Fidèle à son habitude de chaque jour, Lucien de Marande s'éveilla entre onze heures et midi. Il bâilla, étendit les bras et se suspendit au cordon de sa sonnette. Presque aussitôt, la porte de sa chambre s'ouvrit et un domestique parut sur le seuil, où il attendit en silence les ordres de son maître.

—Justin, dit M. de Marande, j'ai mal dormi; quel temps fait-il? Je m'ennuie.

Avez-vous observé combien l'homme qui s'ennuie éprouve un égoïste soulagement alors qu'il peut inoculer sa tristesse à son semblable? Voilà pourquoi les héros de tragédie, ces personnages encore plus

ennuyeux qu'ennuyés, sont constamment suivis d'un Arbate, d'un Théramène ou d'un Arcas, chargé de prêter une oreille complaisante à leurs plaintes alexandrins. Grâce au spleen de son maître, Justin se trouva donc élevé au grade de Théramène, avec cette seule différence qu'au lieu de dire : « Oui, seigneur, » il disait : « Oui, monsieur le comte. »

—M. le comte s'ennuie donc beaucoup ? demanda Justin avec une commisération hypocrite. Est-ce que M. le comte aurait été maltraité hier au club ?

—Hélas ! je n'ai pas même cette consolation ; cette nuit j'ai gagné cinq cents louis.

—Je comprends la tristesse de M. le comte, et je m'estimerais heureux de la partager.

Justin tira les épais rideaux de velours qui voilaient les fenêtres ; puis il ouvrit les contrevents rembourrés et matelassés avec un soin si particulier, qu'ils eussent suffi à absorber le tapage incessant de deux ou trois rues Saint-Denis.

—Quel temps fait-il ? répéta M. de Marande.

—Un temps ridicule ; il pleut, il fait froid. Jolie température pour un mois d'août.

Après un moment de silence, M. de Marande se souleva, et s'accoudant sur son oreiller, garni de fines dentelles comme la jupe d'une danseuse, il reprit :

—Justin, mon buvard.

Cet ordre exécuté, il griffonna une demi-douzaine d'épîtres, les glissa sous un nombre égal d'enveloppes, mit les adresses, et les passant à son valet de chambre :

—Je donne à dîner demain, dit-il ; préviens mon cuisinier et entendez-vous tous deux pour dévaliser les marchands de comestibles. Qu'on n'épargne pas ma bourse! je veux que l'on s'amuse. Voilà huit grands jours que je n'ai souri et je veux rire. Que mes lettres soient distribuées sans retard. Il y en a une pour Gaston de Neuville, une pour Rodolphe de Bastard, une pour Raoul Ferrand et une pour Joachim de Railles, gais compagnons que je n'ai pas aperçus depuis une semaine.

—Oh! oh! pensa le Théramène en livrée, ceci représente douze bouteilles de vin de Bordeaux et dix de vin de Champagne. Je connais la capacité de ces gentilshommes.

—Les autres invitations sont destinées à deux personnes qu'il faudra te procurer à quelque prix que ce soit. Si l'honneur que je leur fais en les admettant à ma table ne leur semble pas suffisant, si elles prétextent quelque partie ou quelque dîner accepté antérieurement, tu iras chez Marlé et tu pren-

dras en mon nom une poignée de bracelets, de bagues et de châtelaines, qu'on leur portera avec ma carte. N'oublie pas de leur envoyer ma voiture.

Justin coula un regard oblique sur les lettres incluses dans sa main droite. Deux noms célèbres dans les fastes de la Maison-d'Or et du café de Paris scintillèrent aussitôt à son œil expert en matière d'espionnage. L'une de ces lettres était adressée à Mme Clotilde, rue Laffitte, et l'autre à Mme Arsène, rue de Provence.

—Je me suis trompé de cinq bouteilles dans mon addition bachique, pensa-t-il; du moment où ces dames sont de la partie, il se videra bien une quinzaine de fioles champenoises.

—Que le dîner soit servi à sept heures et demie, continua Lucien; à présent, ferme les contrevents et laisse-moi. Que nul de vous n'entre ici, sous aucun prétexte, avant demain, à quatre heures. Alors seulement tu viendras m'éveiller et m'habiller.

Accoutumé à la vie excentrique de son maître, Justin sortit sans mot dire.

Resté seul, M. de Marande prit dans une petite boîte d'or quelques pastilles, vertes comme des émeraudes, qu'il absorba avec une expression d'exquise volupté. C'étaient des pastilles de haschisch, cette

drogue enivrante, en grande faveur aujourd'hui, et qui est à l'opium ce que le vin de Champagne est au trois-six.

Le lecteur connaît les prodigieux effets de cette ivresse merveilleuse. La poésie les a chantés; la science les a décrits. C'est une abondance de rêveries saugrenues et charmantes, un luxe d'imaginations follement capricieuses, une véritable course au clocher dans les champs de l'impossible et de la fantaisie. Lucien de Marande, un des plus grands mangeurs de haschisch qu'il y ait à Paris, expérimenta, l'un après l'autre, tous ces phénomènes incroyables. Tour à tour il se persuada qu'il était locomotive d'un chemin de fer perfectionné, et il se sentit entraîné sur d'invisibles rails avec une célérité de mille kilomètres à la demi-heure; — ballon, et il se crut enlevé à une hauteur si prodigieuse qu'il lui parut qu'il n'avait qu'à tendre un peu la main pour décrocher les étoiles. Plus tard, convaincu qu'il venait d'être nommé membre de l'Académie française, en remplacement de M. Paul de Kock, et persuadé qu'il se rendait à la séance de sa réception, il se présenta devant le pont des Arts et offrit cinq centimes à l'invalide de service; mais ce fonctionnaire lui ayant fait observer que le péage des piétons avait été, par or-

donnance du roi, élevé au chiffre de trente mille francs par personne, il rebroussa chemin, descendit sur la berge et traversa le fleuve à pied sec, comme s'il eût été Moïse, et comme si la Seine eût été la mer Rouge. Son discours de réception, mi-partie vers et mi-partie prose, dans le genre des œuvres familières de Chapelle et de Bachaumont, obtint un succès sans exemple.

II

La dose d'haschisch qu'avait prise M. de Marande était si considérable que son hallucination dura plus de vingt-quatre heures. Elle cessait à peine lorsque Justin apparut de nouveau sur le seuil de sa chambre.

—Mes ordres ont-ils été exécutés? demanda Lucien.

—Oui, Monsieur le comte.

—Dînerons-nous bientôt? j'ai faim.

—Monsieur le comte dînera quand il lui plaira; mais il dînera seul.

—Mes invitations ne sont-elles donc pas parvenues à leur adresse?

—C'est moi-même qui les ai portées.

— Eh bien?

—Il n'y a plus personne à Paris.

—Qu'est-ce à dire? demanda le comte; où est Neuville?

—Parti, il y a cinq jours, pour les Pyrénées.

—Et Ferrand?

—Parti, il y a quatre jours, pour les Pyrénées.

—Et Bastard?

—Parti, il y a trois jours, pour les Pyrénées.

—Et de Railles?

—Parti, avant-hier, pour les Pyrénées.

—Qu'est-ce donc que cette épidémie pyrénéenne qui décime Paris? s'écria Lucien. A défaut de ces messieurs, aurai-je au moins les dames que je t'ai chargé d'inviter? Puis-je compter sur Arsène?

Justin reprit avec l'accent monotone d'un crieur de nuit:

—Partie, hier, pour les Pyrénées.

—Et Clotilde?

—Part, ce soir, pour les Pyrénées.

Lucien ne put retenir un éclat de rire.

—Ah çà! dit-il, à quoi songeait donc Louis XIV, quand il disait qu'il n'y a plus de Pyrénées?

—Voici une lettre que Mme Clotilde m'a chargé de remettre à M. le comte.

—Donne.

Cette lettre, d'une orthographe des plus honorables, était ainsi conçue :

« Cher comte,

« Je ne reviens pas de ma surprise, et ce qui me « surprend fort, ce n'est point votre aimable invita- « tion,—je vous tiens pour le plus galant gentil- « homme du club,—c'est de vous savoir encore à « Paris. Comment n'êtes-vous pas aux Pyrénées? Mais « tout Paris est aux Pyrénées; la cour et la ville sont « aux Pyrénées. Je pars dans quelques instants. Je « vais faire, comme tout le monde, un voyage d'a- « grément aux Pyrénées. Je visiterai Baréges et les « Eaux-Bonnes. N'aurai-je pas le plaisir de vous y « serrer la main? »

—Justin, dit M. de Marande, cours à la poste demander des chevaux. Il paraît que les Pyrénées sont très-bien portées cette année. Je ne vois pas trop pourquoi je ne ferais pas, moi aussi, un voyage d'agrément aux Pyrénées. Tiens-toi prêt; dans deux heures nous partons pour Baréges.

III

Il n'était pas loin de minuit, lorsque M. de Ma-

rande fit son entrée triomphale dans Baréges. A cette heure avancée, tout reposait dans la ville, silencieuse comme une ruine, obscure comme un four. La lune était voilée par de gros nuages noirs; pas une étoile ne brillait au ciel, et les réverbères, ces étoiles terrestres, avaient tari depuis longtemps la faible ration d'huile que leur avait versée, comme à regret, quelques heures auparavant, la main parcimonieuse de l'administration municipale.

—Où faut-il vous conduire? demanda le postillon.

—Touche au meilleur hôtel, s'il y en a un, répondit Justin, que nous retrouvons commodément installé derrière la chaise de poste de son maître.

—Vous y êtes, bourgeois, fit le postillon en arrêtant ses chevaux devant l'Hôtel de France.

—Frappe, dit Justin, et fais en sorte qu'on ouvre promptement.

Le postillon frappa avec le manche de son fouet; rien ne bougea dans l'hôtel.

—Frappe plus fort, dit Justin.

Au moment où le postillon se disposait à traiter la porte de l'Hôtel de France, comme Samson traita jadis les portes de Gazah, une fenêtre s'ouvrit, et la mèche blanche d'un bonnet de coton parut à la croisée.

—Cessez votre tapage, dit le bonnet de coton, et allez voir ailleurs. Il n'y a plus de place chez nous.

Deux tours de roues conduisirent les voyageurs devant un autre hôtel. C'était l'Hôtel des Ambassadeurs.

Le postillon frappa d'abord décemment, mais sans succès; puis il frappa plus fort; puis enfin il tambourina sur la porte, à la façon de Bardou, dans l'amusante parade de *Passé minuit*.

Et de même qu'Arnal, troublé dans son premier sommeil par le tapage de la rue, se précipite sur son balcon et injurie Bardou, de même une dizaine de fenêtres se peuplèrent aussitôt de visages furieux et de poings crispés.

—C'est une infamie! disait l'un, on n'interrompt pas ainsi le sommeil de pauvres malades comme nous!

—Il y a cinq semaines que mes douleurs m'empêchent de fermer l'œil, disait l'autre, et j'allais m'endormir!

—Sans compter, ajoutait un troisième, que la nuit est fraîche, et que, grâce à vous, le froid va nous saisir... Là!.. j'en étais sûr... voilà ma douleur d'épaule qui me reprend plus fort!

—Et moi, ma douleur de jambe qui augmente!

—Allez au diable!

—Que les rhumatismes vous emportent!

Ici toute comparaison cesse avec *Passé Minuit*. Les voisins fermèrent leurs fenêtres en maugréant, et pas un ne se montra aussi généreux que maître Arnal, qui finit par offrir la moitié de sa chambre à Bardou.

La dernière voix qu'on entendit fut celle du propriétaire de l'Hôtel des Ambassadeurs, il engageait M. de Marande à se pourvoir d'un autre côté; sa maison regorgeait de voyageurs; il n'ouvrirait pas à un prince du sang.

En ce moment, un personnage se campa devant la portière de la chaise de poste.

—Monsieur, dit-il d'une voix courroucée, en s'adressant au comte de Marande, priez vos gens d'être moins bruyants, sinon je me verrai contraint de vous offrir à tous un logement qui ne sera peut-être point de votre goût. Vous troublez le repos public.

—Ma foi, Monsieur, répartit Lucien, j'ignore quel est le logement que vous me destinez; mais, fût-ce le cachot de Sylvio Pelliço, je vous déclare que je l'accepterais avec reconnaissance. J'ai hâte de sortir de cette voiture dans laquelle je suis prisonnier depuis trois jours et trois nuits.

Le personnage inconnu reprit d'un ton radouci :

—Monsieur, tout à l'heure c'était le fonctionnaire public qui vous donnait des ordres; à présent c'est le simple particulier qui a l'honneur de solliciter votre attention. Monsieur, je suis agent de police; mais la police est si mal rétribuée en France que je suis obligé d'avoir deux cordes à mon arc, comme on dit. C'est pourquoi je sous-loue la maison que j'habite aux voyageurs qui nous viennent à Baréges. Je vous le dis en toute sincérité, vous parcourriez toute la ville sans trouver un seul logement disponible. Par un hasard providentiel, j'ai deux pièces libres; je les tiens à votre disposition.

—J'accepte, Monsieur l'agent, se hâta de dire Lucien, qui ne craignait rien tant que d'être forcé de coucher dans sa voiture.

—Pardon, Monsieur, l'agent de police s'est évanoui; ne voyez en moi, je vous prie, qu'un hôte attentif et empressé, M. Monsalet, pour vous servir.

On se mit en route, et l'on arriva bientôt devant *la locanda*. Ce n'était pas précisément un palais, et notre Parisien, qui avait cru retrouver aux Pyrénées l'hôtel des Princes, fit une moue significative.

L'agent-propriétaire s'étant aperçu de cette fâ-

cheuse impression, s'écria avec une extrême volubilité :

—A l'extérieur, ce n'est pas très-beau, j'en conviens; j'aurais pu, comme tant d'autres, faire bâtir une façade enjolivée et me ruiner en agréments et en festons. J'ai pris un autre parti; j'ai tout sacrifié au luxe intérieur et au confortable. Les passants y perdent bien quelque chose; en revanche, mes locataires ne s'en plaignent pas.

Tout en parlant, l'agent-propriétaire avait ouvert la porte de son logis, et tandis que le postillon, grassement rétribué, remisait la voiture sous un hangar voisin, Justin, qui avait chargé sur ses épaules la malle de son maître, franchissait le seuil hospitalier. Lucien venait ensuite et l'hôte formait l'arrière-garde.

Tout à coup un grand bruit se fit entendre : Justin avait fait un faux pas, et il roulait, entraînant la malle et poussant des cris de terreur.

—Suis-je assez étourdi ! s'écria l'agent-propriétaire, j'ai oublié de vous prévenir qu'il faut descendre six marches, c'est ce qui fait que ce pauvre garçon les a descendues sur le dos. Là... bien... vous y êtes; à présent, prenez la rampe et suivez-moi.

Lucien prit la rampe, qui était une corde grasse et

humide, et il lui sembla qu'il appuyait la main sur quelque reptile dégoûtant. Lorsqu'on fut arrivé à la hauteur du premier étage, M. Monsalet s'arrêta, fit craquer une allumette chimique et alluma une chandelle, puis, poussant une porte grossièrement équarrie :

—Voici votre appartement, dit-il au comte terrifié.

Cet appartement ressemblait beaucoup à ces tristes cellules dont le gouvernement dispose en faveur des gardes nationaux réfractaires. C'était un carré long, borné au nord, au sud, à l'est et à l'ouest par quatre murailles blanchies à la chaux, et éclairé par une fenêtre en forme de tabatière, où plusieurs vitres absentes avaient été remplacées ingénieusement par des morceaux de papier huilé. Un lit, une table pour tout faire et deux chaises hérissées composaient l'ameublement. La sévérité toute spartiate de cette pièce était tempérée par quatre lithographies encadrées dans de minces baguettes de bois noir ; elles représentaient le prologue de la *Tour de Nesle*, le dénoûment de la *Grâce de Dieu*, le prince Poniatowski passant la Bérésina, et l'empereur Napoléon dormant sur une chaise, la veille de la bataille d'Austerlitz.

La première impression de M. de Marande fut un vif sentiment de répugnance à l'aspect de ce bouge; puis il songea qu'une nuit était vite passée, et, prenant son parti en brave, il remit au lendemain le soin de chercher un appartement plus honnête.

—Monsieur n'a besoin de rien? demanda l'agent-propriétaire d'une voix doucereuse.

—Faites-moi donner de l'eau et conduisez ce garçon à sa chambre, dit le comte en désignant Justin occupé à se frictionner les côtes.

—Monsieur trouvera tout ce qu'il lui faut sur sa table, répondit M. Monsalet, qui indiqua du regard un verre de cabaret, un pot à eau fêlé et une cuvette ébréchée.

Il sortit, et Lucien se versa un verre d'eau qu'il avala d'un seul trait. Horreur! le verre tomba de ses mains et se brisa en mille pièces sur le plancher. Le malheureux! pour se désaltérer, il avait ingurgité un litre d'eau de Baréges, de ce breuvage salutaire, mais infect, dans lequel l'analyse chimique a découvert de l'azote, du sulfure de sodium, du sulfate de soude, du chlorure de sodium, du silice, de la chaux, de la magnésie, de la soude caustique, de la potasse caustique, de l'ammoniaque et de la barégine, mais pas le moindre sucre, et dont l'odeur insupportable

a été comparée à celle des œufs couvés, ce qui ne laisse pas que d'être humiliant pour les poules.

Lucien s'empressa de fumer un cigare pour se purifier le palais, et il se coucha, espérant qu'un doux sommeil viendrait lui abréger les heures.

IV

A peine étendu dans son lit, dont les draps grossiers lui rappelèrent le cilice inventé par Mme de Chantal, Lucien entendit de sourds gémissements; il prêta l'oreille et reconnut qu'ils partaient d'une chambre contigüe à la sienne. Les sourds gémissements se transformèrent peu à peu en plaintes assez nettement articulées pour qu'il lui fût facile de saisir le monologue ci-dessous :

—Oh! mon Dieu! est-il possible de souffrir autant que je souffre sans mourir mille fois! Mon Dieu, ayez pitié de moi! Oh! la la! oh! ma jambe! oh! mon bras! C'est comme si on me passait un fer rouge dans la moelle des os! c'est effroyable ce que j'endure! Oh! j'aime mieux mourir!

M. de Marande se leva, il déchira la doublure de sa redingote, en retira une pincée d'ouate, avec quoi

il bourra ses deux oreilles, revint se coucher et fourra la tête sous l'oreiller. Après de longs efforts, il parvint à s'endormir et rêva que sa chaise de poste était cernée par Ali-Baba et ses quarante voleurs.

Il sommeillait depuis quelques heures quand une détonation l'éveilla en sursaut.

—Justin ! à moi ! au secours ! on m'assassine ! cria M. de Marande, qui continuait tout éveillé le rêve qu'il avait fait en dormant.

Cinq minutes s'écoulèrent, et Justin, tout effaré, se précipita dans la chambre de son maître.

—Ah ! Monsieur, dit-il, avez-vous entendu tout à l'heure ? C'est un malade qui s'est brûlé la cervelle, il avait une paralysie de la moelle épinière et il souffrait comme un damné ; les médecins l'avaient condamné.

—Cette maison est maudite de Dieu, dit M. de Marande, fuyons au plus vite. Dix heures sonnent, allons déjeuner.

Il fit un peu de toilette et sortit en toute hâte, comptant sur les beautés de la nature pour se dédommager de ses nocturnes émotions.

Or, voici le spectacle qui l'attendait :

Il aperçut, sur un plan très-incliné, une rue étroite, composée de quatre-vingts maisons, dont

une vingtaine sont assez belles. Cette rue, c'est Baréges. Par dessus le toit des maisons, à droite et à gauche, il aperçut des montagnes sans verdure, sans brin d'herbe, décharnées, languissantes, horriblement chauves et odieusement pelées. Il aperçut de profonds ravins indiquant la trace des avalanches passées et de celles qu'on redoute encore.—Voilà ce qu'il aperçut en levant les yeux vers le ciel.

En les baissant vers la terre, il vit une population de malades qui sortait de l'établissement thermal, les uns perclus et courbés sur des béquilles, les autres tordus par les douleurs, et au milieu de tout ce monde grabataire, trois ou quatre cents soldats mutilés, estropiés, blessés, se traînant vers cet hôpital célèbre, fondé par Louis XV, et où ils sont soignés aux frais de l'État.

A cette vue, Lucien se précipita plutôt qu'il n'entra dans la salle à manger de l'Hôtel de France, et il s'assit à une longue table autour de laquelle plusieurs malades avaient déjà pris place.

On servit des truites saumonées.

—Monsieur, lui dit un voisin, un de ces officieux comme il s'en rencontre dans tous les lieux publics, Monsieur est arrivé depuis peu parmi nous ?

—Oui, Monsieur.

—Monsieur a eu parfaitement raison de venir à Baréges; Baréges est une panacée, un dictame universel. Les eaux de Baréges sont employées avec succès dans mille circonstances, comme dans le traitement des maladies cutanées, des plaies anciennes, des...

—Monsieur... fit Lucien avec dégoût en remettant sur son assiette la truite saumonée qu'il se disposait à déguster.

On servit un pâté de foie gras aux truffes.

—Ce n'est pas tout, poursuivit le voisin, qui ne perdait pas un coup de dents ; les eaux de Baréges facilitent la sortie des esquilles dans les cas de carie, elles raffermissent les tissus. Moi qui vous parle, je suis guéri radicalement, et pourtant à mon arrivée ici je jouissais d'une maladie de la peau des mieux caractérisées.—Vous en offrirai-je?

Parlant ainsi, il passa à Lucien la terrine de foie gras, à laquelle il pratiqua une large brèche, et que le Parisien repoussa avec un geste d'horreur.

Dix minutes après, Lucien, muni de quatre poulets froids et de cinq kilogrammes de pain, montait dans sa voiture et partait pour les Eaux-Bonnes.

V

M. de Marande traversa la vallée d'Ossau et il admira sincèrement le splendide panorama qu'offre à l'œil du voyageur cette magnifique vallée avec son gave scintillant, avec ses riches cultures, sa chaude lumière, et, au bout, le pic du Midi, dont elle paraît être l'avenue. Selon l'usage traditionnel, il s'arrêta à l'entrée de la vallée, dans un petit village qui ressemble fort à un décor d'opéra-comique et un guide le conduisit à une grotte célèbre pour ses stalactites. Arrivé à la grotte, et s'étonnant de ne point voir les stalactites tant vantées ; le guide lui fit observer qu'elles ont été emportées par les Anglais touristes, qui les fourrent impitoyablement dans leurs vastes poches.

La vallée d'Ossau, c'est le Paradis terrestre avant la curiosité d'Adam et d'Eve. Tous les hommes y sont probes, toutes les filles y sont vertueuses. Depuis vingt ans, il ne s'y est pas fait un seul enfant naturel.

Lucien était encore sous le charme du magique spectacle qui se déroulait à ses regards, lorsqu'il parvint au village des Eaux-Bonnes. Ses poétiques

rêveries furent troublées par des chants graves et monotones. Il reconnut les lugubres mélopées que les prêtres psalmodient aux services funèbres, et presque aussitôt, il vit passer devant lui un cortége de jeunes filles vêtues de blanc, qui suivaient une bière couverte d'un drap blanc et ornée de couronnes faites de roses blanches et d'immortelles entrelacées. Derrière le cercueil marchait un homme qui pleurait. C'était un pauvre père qui accompagnait le cadavre de sa fille, morte à dix-sept ans d'une affection de poitrine.

Ceci parut au voyageur d'un augure assez triste. Plus il avança dans le village, plus il sentit son cœur se serrer douloureusement. Il ne rencontrait que des êtres pâles, maladifs, étiolés. Les uns avaient sur la pommette des joues de petites taches rouges pareilles à des grains de grenade, et ils s'asseyaient à chaque pas pour prendre haleine ; les autres pressaient sur leurs lèvres décolorées un mouchoir blanc, et chaque fois le mouchoir se rougissait de sang. On voyait là des jeunes filles, des jeunes femmes et des jeunes gens, l'espoir, l'orgueil et l'amour de leurs familles, qui regardaient d'un œil sans flammes et dont la poitrine luttait avec effort contre les étreintes d'une toux sèche et stridente. Parmi ces victimes irrévocable-

ment dévouées à la mort, Lucien reconnut avec effroi quelques-unes de ses danseuses de l'hiver passé, willis parisiennes qui viennent expier aux Eaux-Bonnes leur frénésie de polkas et de mazurkas.

En moins de vingt-quatre heures, il déménagea six fois, allant de l'hôtel de France à l'hôtel du Petit-Paris, de l'hôtel de Paris à celui de l'Europe, et chassé toujours par cette horrible toux qui lui brisait le cœur encore plus que les oreilles. Le soir venu, et sur l'assurance formelle qu'il n'y avait point de malades dans la maison; il s'installa chez un menuisier, dans un appartement composé d'une chambre communiquant avec un cabinet. La nuit s'y écoula sans tragiques épisodes; mais le lendemain, dès l'aube, le menuisier, son propriétaire, l'éveilla en entrant dans sa chambre. Cet homme portait un cercueil sur son épaule.

—Que voulez-vous? demanda M. de Marande, de qui les cheveux se hérissèrent.

—Ne vous dérangez pas, dit le menuisier; c'est moi qui viens prendre mesure de son dernier paletot à un pauvre monsieur qui est là, tout proche, dans le petit cabinet, et qui est trépassé d'hier soir à cinq heures, dans le propre lit où vous êtes, une demi-heure avant votre arrivée. Mais ça n'a rien d'éton-

nant, il était poitrinaire au cinquantième degré, cet homme!

—Brigand! s'écria M. de Marande en bondissant hors du lit; vous m'aviez juré qu'il n'y avait pas de malade chez vous.

—Eh bien! répliqua l'ouvrier, il n'est plus malade celui-là apparemment, — puisqu'il est mort.

VI

Lucien était bien près d'être sérieusement malade lorsqu'il revint à Paris de son voyage d'agrément aux Pyrénées. Il ne lui a pas fallu moins d'un duel, d'une douzaine de soupers à la Maison-d'Or, d'autant de lansquenets furieux, et des courses de Chantilly pour le remettre dans son assiette.

L'autre soir, à la rentrée des Italiens, Joachim de Railles lui ayant demandé quelles eaux étrangères il comptait prendre l'an prochain.

—Mon cher, a répondu Lucien, je n'en vois qu'une seule dont on puisse user avec plaisir.

—Les eaux d'Ems, en Allemagne?

—Non; l'eau de Seltz, à Paris.

LES SOUHAITS

DE MAUVAISE ANNÉE

I

On avait dîné, et bien dîné; on avait chanté, fumé, joué, divagué à propos de la Turquie et de la Russie, causé rente et chemins de fer, et passablement médit des absents. Que pouvait-on faire encore? Entrer en communication avec les esprits frappeurs et interroger les tables. On apporta un guéridon et l'on invoqua l'Esprit.

Un des convives, qui passait pour réunir toutes les conditions exigées dans un *médium* de première classe, imposa ses deux mains sur le guéridon, et d'une voix solennelle :

—Es-tu là? demanda-t-il.

—Toc! toc! répondit le pied gauche du guéridon.

Dans la jolie langue des tables, on le sait, deux *toc* veulent dire oui; un seul *toc* veut dire non.

—Es-tu un bon esprit?

—Toc!

—Tu est donc un mauvais esprit?

—Toc! toc!

—Veux-tu nous dicter une phrase?

—Toc! toc!

—Dicte.

—Un moment, interrompit le maître du logis; il faut écrire sous la dictée de la table. Félicien, prends une plume, de l'encre, du papier, et souviens-toi qu'un coup représente la lettre A, deux coups la lettre B, et ainsi de suite jusqu'au Z.

—Êtes-vous prêt, Félicien? demanda le *médium*.

—Allez!

L'expérimentateur imposa de nouveau ses deux mains sur le petit meuble d'acajou, qui se livra, sans désemparer, aux trémoussements les plus fébriles, aux plus étranges contorsions. Cette agitation folle dura cinq minutes, après quoi la table s'arrêta. Lorsque le secrétaire eut fini d'assembler les consonnes et les voyelles recueillies par lui au

courant de la plume, il lut cette phrase singulière :

« Aujourd'hui 31 décembre 1855, tous les « souhaits formés par les humains, entre le onzième « et le douzième coup de minuit, seront exaucés à « l'instant même. »

L'assistance se livra à un accès de rire où pétillait le scepticisme le plus irrévérencieux. Seul, le *médium* pinça les lèvres et fronça le sourcil.

—Vous avez tort, Messieurs; sur mon honneur, vous avez tort ! s'écria-t-il ; on ne joue pas ainsi avec les choses sérieuses. Vous ne savez pas à quel point les esprits frappeurs se montrent susceptibles et pleins de rancune. Puissiez-vous ne point vous repentir de cette hilarité indécente ! Et, tenez, je gage que l'Esprit s'est enfui pour ne plus revenir.

Il interrogea la table; la table ne bougea pas.

—J'en étais sûr, soupira-t-il.

—Bon voyage ! dit l'amphitryon; et, attendu que je ne me gêne pas avec vous, mes amis, je vous préviens que je ne vous retiens plus.

—Tu nous renvoies? demanda Félicien.

—Non, certes; restez, si bon vous semble... Mais voici onze heures et demie; c'est l'heure du berger; on m'attend au bal de l'Opéra.

Quelqu'un répondit :

—En ce cas, ce n'est pas l'heure du berger, c'est l'heure du loup qu'il faudrait dire.

On se sépara sur ce joli mot.

II

Félicien et le *médium* demeurent dans la même rue, porte à porte ; ils cheminèrent donc de compagnie. Pendant la route, le *médium* parla tout seul et parla comme deux. C'est une manière de songe-creux que ses amis appellent volontiers le magicien. Toutes ses facultés intellectuelles, il les a tournées vers le magnétisme, le somnambulisme et l'alchimie. Il cherche la pierre pilosophale et s'obstine à essayer de fabriquer des diamans avec du charbon. Est-il d'une religion quelconque? On l'ignore ; mais s'il fut jamais baptisé, à coup sûr on l'a trempé dans le baquet de Mesmer, et Cagliostro est son parrain.

Tout en marchant, le magicien entretint son camarade des Syriens, des Mèdes, des Égyptiens, de Teutathès, de Zoroastre, de Confucius, du petit et du grand Albert, du docteur Faust, du soleil, de la lune, des étoiles, d'Altothas et de Rhotomago.

Félicien, qui n'entendait pas un mot des billeve-

sées de son compagnon, songeait exclusivement à trois choses : 1° à M. Durand, son tailleur; 2° à M. Vaillant, son escompteur; 3° à Mme Desgranges, ses amours.

—M. Durand m'a-t-il envoyé l'habit noir indispensable pour les visites du jour de l'an? se demandait-il à lui-même.—La maison Vaillant consent-elle à escompter les valeurs que la maison Félicien lui a remises dans la journée?—Mme Desgranges a-t-elle reçu mon billet incendiaire? A-t-elle daigné m'honorer d'une réponse? Cette réponse m'apporte-t-elle les joies du ciel ou les tortures de l'enfer?

Les deux jeunes gens étaient arrivés devant leur porte.

—Comme je vous le disais, continua le magicien, je crois fermement aux tables tournantes et aux esprits frappeurs. C'est pourquoi, dans quelques minutes, entre le onzième et douzième coup de minuit, je formerai les souhaits qui me tiennent le plus au cœur. Et vous, Félicien?

Félicien haussa les épaules et rentra chez lui.

III

Le portier l'accueillit avec ce sourire nauséabond

qui naît invariablement le 25 décembre sur toutes les lèvres mercenaires, et qui expire non moins invariablement le second jour de janvier. Il lui remit poliment trois lettres, et son locataire ayant voulu rembourser le port à l'intant même.

—Fi donc! Monsieur, dit-il de sa voix la plus tendre; nous réglerons plus tard.

Félicien prit les lettres et reconnaissant l'écriture des adresses, il les décacheta et lut avidement à la lueur du gaz qui éclairait encore l'escalier :

« Monsieur, votre habit noir est prêt à vous être livré. Jamais mon ciseau n'a été plus éloquent. C'est un chef-d'œuvre. Vous pourrez l'envoyer prendre chez moi, demain, dès l'aube; mais attendu que votre petit compte s'élève déjà à un chiffre respectable, l'habit noir en question vous sera remis contre une somme de cent cinquante francs que vous me promettez depuis trois mois et que je ne vois point venir. Dans le cas où vous ne disposeriez pas de ladite somme, épargnez-vous une course inutile.

« Agréez, etc.

« Durand. »

—Brigand! murmura Félicien, qui passa à la seconde lettre, ainsi conçue :

« Monsieur, j'ai reçu vos deux effets montant en-

semble à cinq cents francs, contenus dans votre honorée de ce jour. Outre que la signature des souscripteurs est, passez-moi l'expression, bien fatiguée, vous n'ignorez pas que les fins d'année rendent les opérations de banque sinon impossibles, du moins très-difficultueuses. L'argent se cache, s'enfuit, disparaît. Néanmoins, comme je tiens à vous être agréable, voici mes propositions, je dirai plus, voici mon ultimatum : je vous remettrai deux cents francs espèces et retiendrai par devers moi les trois cents autres francs pour courtage, commission, intérêts en dedans, sollicitations, démarches et frais de toute nature. Vous me donnerez en outre des loges pour les théâtres où vos amis font jouer leurs pièces, et des billets de bal d'Opéra pour Ernest, mon neveu.

« Agréez, etc.

« VAILLANT. »

—Scélérat ! grommela Félicien, qui passa à la troisième épître, ainsi rédigée :

« Je vous renvoie avec indignation la lettre inqualifiable que vous n'avez pas craint de m'écrire. Ne l'oubliez plus à l'avenir, Monsieur : je suis attachée sincèrement à mes devoirs d'épouse, et j'aime mon mari. A lui, à lui seul, entendez-vous toutes mes pensées, toutes mes tendresses. »

Félicien n'acheva pas cette lettre, et la froissant avec rage.

—Son mari! toujours son mari! pensa-t-il tout haut; que le diable emporte cet imbécile!

Comme il entrait dans sa chambre, machinalement ses yeux se fixèrent sur le cadran de la pendule. Les deux aiguilles s'embrassaient sur le chiffre XII, et déjà l'on entendait ce *rou-rou* qui annonce l'instant où les rouages de la sonnerie se mettent en branle. Félicien compta un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze. Mais, dans le court intervalle qui sépara les deux derniers coups, la phrase dictée par le guéridon lui revint à l'esprit et il se laissa aller à souhaiter la mort de M. Durand, de M. Vaillant et du mari de Mme Desgranges.

—Ah! sacrebleu! voilà que je deviens aussi bête que le magicien! s'écria-t-il aussitôt qu'il eut formé ce souhait triplement homicide.

Il se déshabilla, se coucha, parcourut la *Patrie*, journal du soir, et ne tarda pas à s'endormir profondément.

IV

Le lendemain,—qui était le 1er janvier,—Félicien

fut réveillé par les garçons de bureau de l'administration à laquelle il est attaché à raison de deux mille quatre cents francs par an. Il leur distribua ses dernières pièces de monnaie, ce qui lui valut, en échange, une quantité infinie de génuflexions et de salamalecs.

—Monsieur Félicien, dit un de ces hommes, c'est à deux heures précises que M. le directeur reçoit les employés. On ne sera admis qu'en cravate blanche et en habit noir.

La cravate blanche est à la portée de tout le monde, qu'on soit riche ou qu'on soit gueux. Un mouchoir de poche, une belle feuille de papier, un pan de rideau, la première chose venue, et le tour est fait. Il s'en faut, hélas! qu'un habit noir soit d'une construction si facile, et je ne connais guère que les personnages des romans fantaisistes qui osent se montrer dans le monde vêtus d'une redingote dont ils ont, au préalable, retroussé les pans avec des épingles.

—Allons! soupira Félicien, je passerai sous les fourches-caudines de M. Vaillant; il le faut! Je prendrai les deux cents livres espèces qu'il veut bien m'offrir en échange de mes cinq cents francs de signatures; je donnerai au farouche Durand les sept

louis et demi qu'il réclame impérieusement; j'endosserai mon habit neuf; j'irai voir mon directeur et il me restera cinquante francs pour faire figure et pour séduire la femme de chambre de l'impitoyable Mme Desgranges. Qui sait même si cet habit n'est pas appelé à fondre les triples glaçons qui entourent le cœur de ma belle inhumaine? *De l'influence des vêtements neufs en matière de sentiment*, une thèse philosophique où je trouverais la matière d'un piquant in-octavo, si au lieu d'être un petit employé, j'étais un grand homme de lettres.

Ces raisonnements, que j'abrége, le conduisirent jusqu'à la porte de l'escompteur.

—M. Vaillant, dit-il en passant devant la loge du concierge.

Le portier s'élança hors de sa niche, courut après Félicien, et, l'arrêtant par le bras,

—Enfin, vous voilà! s'écria-t-il; ce n'est pas malheureux! On vous attend depuis deux heures, là-haut.

—Moi?

—Vous. Je suis allé moi-même vous chercher trois fois à votre administration.

—Mais je n'y vais pas le dimanche.

—C'est un tort; est-ce qu'on ne meurt pas à

Paris le dimanche tout comme les autres jours?

—Je ne vous comprends pas, dit Félicien.

On s'expliqua; le portier était allé trois fois dans la matinée aux pompes funèbres : il avait pris Félicien pour l'employé de cette administration.

—Il y a donc un mort dans la maison? demanda le jeune homme.

—Eh! mon Dieu! oui; ce pauvre M. Vaillant a succombé à une attaque d'apoplexie foudroyante.

—M. Vaillant est mort! quand?

—La nuit dernière.

—A quelle heure?

—A minuit.

Félicien sentit une sueur froide lui mouiller le dos; il escalada les marches de l'escalier et pénétra chez M. Vaillant. L'appartement était envahi par divers hommes noirs. Les uns griffonnaient sur des feuilles de papier timbré, les autres appliquaient des empreintes de cire rouge sur es tiroirs de tous les meubles.

—Monsieur, dit Félicien en s'adressant au plus important de la bande, j'ai remis hier à l'honnête homme que nous pleurons pour cinq cents francs d'effets qu'il devait m'escompter aujourd'hui; auriez-vous l'obligeance de me les rendre?

—Impossible, Monsieur : tous les papiers du défunt viennent d'être mis sous les scellés à la requête de M. Ernest, son neveu, que voici.

—Votre réclamation est au moins singulière, dit le neveu ; mon bien-aimé oncle n'était pas banquier, que je sache?

—Je vous trouve encore plaisant avec vos airs incrédules, repartit Félicien ; la meilleure preuve que votre oncle ne dédaignait pas d'escompter mon papier, c'est qu'il a pris soin de me notifier ses conditions dans une lettre signée de sa main. Vous plaît-il de les connaître? Trois cents francs d'intérêts *en dedans*, comme il disait, des loges de spectacle pour lui et des billets de bal d'Opéra pour vous, de qui l'ignorance n'est guère digne de foi.

—Ah! misérable! tu insultes à la mémoire de mon bon oncle! Moi vivant, je ne le souffrirai pas! rugit le neveu Ernest, qui se précipita sur Félicien et l'assomma de coups de poing.

V.

Une fuite rapide arracha seule Félicien à un trépas assuré ; il vola plutôt qu'il ne courut de la rue Ber-

gère à la rue Vivienne, de chez M. Vaillant chez son tailleur. Lorsqu'il ouvrit la porte du magasin, il ne fut pas peu surpris d'entendre des clameurs lamentables poussées par quatre enfants en bas âge. Les commis, les ouvriers allaient et venaient dans un état d'effarement voisin de l'idiotisme. La femme du tailleur éclatait en sanglots qu'on ne saurait mieux comparer qu'aux reniflements sinistres d'une locomotive au départ.

—Que se passe-t-il chez vous? demanda Félicien à un commis.

—Ah! Monsieur! quel malheur! ce pauvre patron...

—Eh bien?...

—On ne l'avait pas vu de la matinée; on le croyait en courses; on déjeuna sans lui. Il y a dix minutes, Mme Durand entre dans sa chambre par hasard; elle regarde le lit, et voit le patron qui dormait... qui avait l'air de dormir. Elle s'approche; elle le gourmande sur sa paresse; il ne bouge pas. Elle lui prend la main... la main était glacée; elle se précipite sur lui... il était mort! Le médecin sort d'ici, il assure que le patron a succombé à la rupture d'un anévrisme et que la mort remonte déjà à douze heures.

Félicien interrogea sa montre; elle marquait

midi juste. Ses cheveux se dressèrent d'épouvante.

—Et mon habit? dit-il d'une voix entrecoupée.

—Adressez-vous à Madame, répondit le commis.

Si forte que fût sa douleur, la veuve reconnut Félicien; elle le reconnut trop!

—Ah! c'est vous, dit-elle en essuyant ses larmes; vous demandez votre habit noir? Et vos 150 fr., où sont-ils? Vous ne les avez pas? Très-bien! moi je garde l'habit, j'en ai le placement tout prêt : un client qui a juste votre taille et qui paye comptant.. c'est tout bénéfice. Mon mari,—que Dieu ait son âme,—avait un défaut, un grand défaut, un vice capital : trop de confiance. Il faisait crédit à tort et à travers, à un tas de gueux sans sou ni maille; je ne dis pas ça plus pour vous que pour les autres, mais vous m'entendez bien. Moi je suis une pauvre veuve avec quatre enfants sur les bras, et il me faut de l'argent pour faire honneur à mes affaires et pour élever ma famille. Vous nous devez 400 fr. Avisez-vous de me les faire attendre, et vous verrez s'il y a des huissiers à Paris!

Ainsi parla-t-elle. Le tailleur aurait lâché l'habit; sa veuve fut intraitable. En matière d'argent, les femmes sont féroces. On peut toujours attendrir un créancier; une créancière,—jamais!

Félicien se retira penaud et l'oreille basse.

—Est-ce que véritablement je serais pour quelque chose dans la mort subite de ces deux hommes? se dit-il avec angoisse.

Cependant elle approchait à grands pas, l'heure fixée par M. le Directeur pour la réception officielle des employés de sa compagnie.—Où trouver un habit noir ?

VI

Paris serait une ville incomplète, indigne surtout de sa renommée universelle, si l'on n'y rencontrait précisément les choses et les hommes qu'on chercherait en vain dans les autres cités des cinq parties du monde. Pour ma part, je ne crois pas qu'il existe dans aucune capitale une boutique comparable à celle qu'un fripier spirituel et bien avisé a fondée dans le passage Brady, ce trait d'union qui relie entre eux le faubourg Saint-Denis et le faubourg Saint-Martin. Moyennant cinq francs payés d'avance, ce fripier loue pour vingt-quatre heures des costumes complets de *marié*, de *parrain* et de *garçon d'honneur*. Habit noir, pantalon noir, gilet blanc, rien n'y

manque. Les personnes qui payent huit francs reçoivent en outre un chapeau à peu près vierge et des bottes quasiment vernies. On s'habille dans l'arrière-boutique. Du reste, la maison est des mieux assorties ; il y en a pour toutes les tailles, pour toutes les têtes, pour tous les pieds et pour tous les goûts.

Félicien, qui connaît son Paris aussi bien qu'un cocher de cabriolet, s'achemina vers le passage Brady ; on lui offrit un costume de parrain tout battant neuf, lequel faisait merveilleusement son affaire. Mais quand vint le quart d'heure de Rabelais, il eut beau fouiller dans toutes ses poches, additionner toutes ses ressources, il lui fut impossible de réunir plus de vingt-sept sous. Un instant il se crut sauvé.

—Je ne prends qu'un habit et je vous le rapporterai dans une heure, dit-il au fripier ; en vous donnant un franc vingt-cinq centimes, je paye plus cher que ceux qui, pour cinq francs, prennent la défroque complète et la gardent pendant un jour et une nuit. Observez encore qu'il s'agit d'une visite, une courte visite de jour de l'an, trois minutes à peine, et non d'un repas ou d'un bal durant lesquels votre marchandise est exposée à toutes sortes d'avaries. Une tache est sitôt faite ! une déchirure arrive si vite !

sans compter que dîneurs et danseurs transpirent forcément et déflorent ainsi l'immaculée blancheur de vos doublures.

Inutile logique, éloquence perdue... Le fripier n'entendit point de cette oreille; il ne voulut rien rabattre du prix affiché sur son enseigne, et Félicien s'en alla comme il était venu. Je me trompe, il s'en alla plus triste qu'il n'était venu.

VII

Lorsqu'il rentra chez lui, vers six heures, le portier, déjà moins poli que la veille, lui remit une lettre du directeur de l'administration, contenant un congé en bonne forme :

« Monsieur, écrivait le directeur, je soupçonnais « depuis longtemps que vous n'étiez qu'un révolu- « tionnaire, un voltairien, un libre penseur. Votre « conduite en ce jour solennel a confirmé tous mes « soupçons. Seul parmi tous vos collègues, vous « vous êtes dispensé d'une marque de déférence qui « était pour vous un impérieux devoir.

« Trouvez donc tout simple que je dispose de

« votre place en faveur d'un jeune homme *poli* qui « m'est recommandé chaudement par un ami in- « time. A dater d'aujourd'hui vous n'appartenez « plus à l'administration que j'ai l'honneur de diri- « ger. »

—Où est ma clef? damanda Félicien, attéré par ce coup imprévu.

Le portier sourit d'un air qu'il essaya de rendre fin.

—Monsieur sait bien où elle est, sa clef, dit-il en baissant la voix.

—Si je le savais, je ne vous le demanderais pas, répliqua Félicien d'un ton bourru.

—Parbleu, je l'ai remise à une dame.

—Quelle dame?

—Je ne la connais point; elle est voilée et vêtue de noir.

—Et vous lui avez donné ma clef, sans la connaître?

—Ah! Monsieur! on voit tout de suite à qui l'on a affaire, riposta le portier, qui avait reçu cinq francs de la dame inconnue.

Félicien faillit tomber de son haut en reconnaissant Mme Desgranges installée dans son salon et se chauffant tranquillement les pieds devant son feu.

—Vous ici, Madame! s'écria-t-il; en croirai-je mes yeux? Après la lettre que vous m'avez écrite hier soir...

—Hier soir j'étais mariée, interrompit Mme Desgranges.

—Et aujourd'hui?

—Aujourd'hui je suis veuve.

Félicien se cramponna au dossier d'un fauteuil.

—Veuve? répéta-t-il, vous êtes veuve?

—Cette nuit, M. Desgranges s'est brûlé la cervelle, au moment où ma pendule sonnait la douzième heure. Écoutez-moi, Félicien, et ne m'interrompez pas. Je vous aimais, moi aussi, mais je serais morte plutôt que de vous laisser lire dans mon cœur. Vous voyez quel usage je fais de ma liberté. A présent que nous pouvons nous aimer sans crime, j'accours auprès de vous, et je vous dis : Ma vie est à toi; prends-la, je te la donne. Dans dix mois vous m'épouserez, n'est-il pas vrai? Je puis donc vous parler comme je parlerais à mon époux. Je suis complétement ruinée. Le suicide de M. Desgranges, il faut l'attribuer à des pertes considérables qu'il a faites à la Bourse, ces temps derniers. Ces pertes dépassent notre actif de plusieurs centaines de mille francs. Mais qu'importe la fortune quand on s'aime comme

nous nous aimons, cher Félicien ! Vous redoublerez de travail, voilà tout. J'ai une fille en pension ; je vous ai dit qu'elle est âgée de neuf ans ; la vérité est qu'elle entre dans sa seizième année. Incessamment il me faudra la marier et la doter. Ce soin vous regarde, vous son second père. Vous devrez songer également à assurer la vieillesse de mes parents, ruinés aussi par le contre-coup de nos désastres. Cher ami, vous avez vingt-quatre ans, je le sais ; moi j'en ai trente-huit ; et cette différence d'âge est un sûr garant de notre bonheur à venir. Dans tout ménage bien uni il faut, c'est indispensable, une pensée dirigeante. Je gouvernerai, vous régnerez, et nous n'aurons point de révolutions à craindre.

Félicien écouta ce long discours sans dire un mot. Mme Desgranges, qu'il n'avait jamais vue qu'en grande toilette, tirée à quatre épingles, les sourcils peints, couverte de poudre de riz, sous les armes, lui apparaissait pour la première fois ce qu'elle est en réalité : une ruine majestueuse,—mais une ruine !

—Ah ! misérable que je suis ! s'écria-t-il, j'ai souhaité la mort de mon prochain ; Dieu me punit et c'est justice !

Il courut à la fenêtre, l'ouvrit toute grande, s'élança la tête en avant, et...

VIII

Et s'éveilla en sursaut, haletant, blême d'effroi, trempé de sueur.

— Grâce au ciel, soupira-t-il, ce n'est qu'un rêve. Seigneur, ajouta-t-il, conservez les jours précieux de M. Vaillant, de M. Durand, et surtout ceux de l'honnête conjoint de Mme Desgranges!

FIN.

TABLE

	Pages.
A quoi tient l'amour	1
Un Bienfaiteur et sa Victime	47
Les secondes noces de sir Archibald Thornton	69
La centième représentation de Mercadet	89
La stalle de M. de Rothschild	111
Un Prix d'honneur	133
Idylle	155
Les Mémoires d'un homme heureux	177
La Dette à la patrie	229
Un Voyage d'agrément aux Pyrénées	253
Les Souhaits de mauvaise année	277

FIN DE LA TABLE.

Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois.

AMOUR ET FINANCE

LENOX LIBRARY
NEW YORK

AMOUR ET FINANCE

I

Dans les premiers jours d'octobre 1829, un jeune homme âgé de vingt ans environ suivait la grande route de Mansle à Angoulême. Rien dans le voyageur n'eût d'abord attiré l'attention, ni son costume d'une simplicité presque rustique, ni son petit paquet passé au bout d'un bâton dont l'extrémité appuyait sur son épaule, ni son allure insouciante comme celle d'un homme qui a du temps devant lui et que rien n'oblige

à presser le pas. Cependant, à le considérer de plus près, sa figure un peu brunie par le soleil, mais fraîche, épanouie; son œil vif, quelquefois légèrement voilé, toute sa personne enfin révélait une nature fine et distinguée. Il rappelait assez bien le jeune Jean-Jacques, tel qu'il se dépeint, arrivant chez madame de Warens.

Notre voyageur approchait déjà d'Angoulême, et rien qu'à voir l'attention avec laquelle il considérait les verts remparts de cette ville perchée comme un nid d'aigle à l'horizon, on eût aisément compris qu'il parcourait un pays inconnu pour lui, et qu'il allait pour la première fois visiter le chef-lieu de la Charente.

Pendant qu'il marchait avec lenteur, le bruit d'une voiture roulant et criant sur le sable de la chaussée lui fit tourner la tête. Il vit une élégante calèche, et dans l'intérieur deux jeunes femmes paresseusement étendues. Ces deux femmes présentaient le type de la perfection féminine dans ses deux phases : la jeune fille et sa grâce naissante, puis la jeune femme tenant toutes les promesses de la jeune fille. — Le bouton et la fleur, aurait dit un poëte de l'école de Dorat.

A pareille contemplation le temps passe vite. La calèche n'était plus qu'à deux pas de notre voyageur quand, sortant de sa muette extase et cédant à une impulsion involontaire, il s'écria tout à coup : — Qu'elle est belle! Les deux femmes se regardèrent en riant et jetèrent un coup d'œil sur leur admirateur. Il paraît que l'air de celui-ci tenait lieu de commentaire à ses paroles, car la figure de la jeune fille se couvrit tout à coup d'une charmante rougeur. Cependant le voyageur était resté immobile, se reprochant peut-être l'explosion trop vive de son enthousiasme, lorsqu'un nouveau regard lui fit comprendre que cet audacieux compliment n'avait pas été mal accueilli et qu'on ne lui en voulait pas trop d'avoir si brusquement exprimé son admiration.

En ce moment, une lourde charrette, chargée de foin et péniblement traînée par des bœufs, venant à croiser la calèche, passa entre les belles voyageuses et le jeune homme, qui les contemplait encore. Par un brusque mouvement d'effroi, la jeune fille retira son bras penché négligemment hors de la portière; son bracelet se détacha par la secousse et tomba sans qu'elle s'en aperçût. La calèche était déjà assez loin

quand le jeune homme vit ce bijou dans la poussière. Sa première pensée fut de le ramasser et de courir après la voiture. Dans cette intention, il prit bravement son élan, agitant ses bras et criant au cocher d'arrêter. Celui-ci ne pouvait entendre; mais la jeune fille s'étant par bonheur retournée aperçut au loin l'intrépide coureur, qui s'épuisait en cris et en signaux télégraphiques.

— Tiens! que peut nous vouloir ce jeune homme, Clémence? demanda-t-elle à la jeune femme.

Celle qu'on nommait Clémence se retourna à son tour, chercha le sens des évolutions du coureur, puis se rejetant tout à coup dans le fond de la voiture en éclatant de rire :

— Ne vois-tu pas, ma chère amie, que ce campagnard réclame le prix de sa galanterie? Allons, ma belle Julia, donne deux sous à ton admirateur.

— Quoi! répondit Julia d'un air dépité, cet homme serait un mendiant; et fouillant dans un sac, elle jeta dédaigneusement une pièce de dix sous.

Celui-ci pâlit de colère en voyant rouler à ses pieds la pièce de monnaie, il fit un mouvement comme pour briser le bracelet; mais la crainte de passer pour un

vrai mendiant aux yeux des belles inconnues l'emporta sur cette humiliation passagère. Il ramassa l'argent et se remit à courir de plus belle, poursuivant la calèche qui continuait à fuir devant lui.

Au bout de cinq minutes, haletant, épuisé, il était sur le point de la rejoindre. Malheureusement le cocher se méprit sur ses intentions, et, s'imaginant que le jeune homme voulait tout simplement se faire voiturer à peu de frais sur le strapontin, il fit mine de lui détacher un coup de fouet, lorsqu'il fut retenu par la plus jeune des deux femmes qui dit brusquement :

— Joseph, qu'allez-vous faire ?

— Dame ! mademoiselle, répondit le cocher d'un ton demi-patelin, demi-narquois, faut-il que je laisse les vagabonds monter derrière ma voiture ?

Pendant ce dialogue, le jeune homme avait eu le temps de s'approcher.

— Pardon, mesdames, de retarder votre voyage, balbutia-t-il d'une voix que la course et l'émotion rendaient incertaine, et en même temps il essuyait son visage baigné de sueur.

La plus âgée des deux femmes saisit cette interruption pour dire d'un ton protecteur :

— Parlez, mon ami, que voulez-vous ?

Le jeune homme, encore tout haletant de la course qu'il venait de faire, sentit se réveiller son amour-propre aux paroles dédaigneuses de son interlocutrice. Il la regarda d'un air fier et lui répondit sèchement :

— Je n'ai pas l'habitude de demander l'aumône. Ce bracelet est tombé, je l'ai ramassé et je vous le rapporte.

En même temps il déposa sur les coussins de la voiture le bracelet et la pièce de dix sous, puis, saluant, il fit mine de se retirer.

Vu de près, avons-nous dit, l'inconnu paraissait appartenir à une classe aisée, malgré la simplicité un peu rustique de son costume : un rapide coup d'œil avait suffi aux deux femmes pour les convaincre de leur méprise. Julia, pour éloigner le souvenir de sa maladresse, fit allusion à l'injure du cocher et dit au jeune homme de sa plus douce voix :

— Je vous demande pardon, monsieur, de la brutalité de Joseph ; mais il sera chassé.

— Que penseriez-vous de moi si je tirais vengeance de cet homme ? répondit l'inconnu, comme pour re-

placer le grief sur son véritable terrain. Permettez-moi, au contraire, de solliciter sa grâce; que je ne sois pas assez malheureux pour causer de la peine à quelqu'un à propos du petit service que j'ai eu le bonheur de vous rendre.

Et comme la jeune fille hésitait à répondre.

— Vous lui pardonnerez, n'est-ce pas? ajouta-t-il.

— Et à moi, me pardonnerez-vous? demanda-t-elle avec un son de voix charmant.

— C'est moi, désormais, qui ai besoin de pardon, dit-il en s'inclinant; il salua les deux femmes avec une gaucherie qui n'était pas sans grâce et se remit en marche.

Il n'avait pas fait une quinzaine de pas que la plus âgée des deux femmes le rappela.

— Serait-ce une indiscrétion de vous demander où vous allez? dit-elle.

— Je vais à Angoulême, madame.

— Et nous aussi. Voulez-vous nous faire l'honneur d'accepter une place auprès de nous?

— Madame... balbutia l'inconnu, interdit d'une proposition si imprévue.

— Allons, monsieur, un peu de générosité, ne refusez pas.

— Votre insistance, madame, ne me permet pas de résister plus longtemps.

Et ouvrant la portière il se plaça sur le devant de la voiture avec une aisance qui surprit ses deux compagnes de voyage.

Dans toute conversation entre personnes qui ne se connaissent pas, les premiers moments sont toujours consacrés à ce fonds commun de paroles banales, sorte de fausse monnaie qui n'a cours que jusqu'au moment où l'on se décide à faire usage des pensées et des discours de bon aloi. Notre jeune homme, placé sous le regard des deux femmes, commençait à perdre contenance lorsqu'il entendit Clémence murmurer à l'oreille de Julia :

— *He is more elegant that I expected.*

— *He is a real gentleman*, répondit Julia.

— *I announce you*, dit en riant le jeune homme, *that I understand english.*

— Comment ! s'écria Clémence, mais c'est une trahison.

— Nous ne sommes pas heureuses avec monsieur,

continua Julia. Voilà un quart d'heure à peine que nous le connaissons, et c'est la seconde leçon de politesse qu'il est forcé de nous donner. Pour ma part, je l'en remercie, ajouta-t-elle avec un gracieux sourire.

— Dans tous les cas, dit Clémence, vous auriez mauvaise grâce si vous vous formalisiez cette fois-ci. Ce que nous venons de dire vous prouve que nous regrettons notre méprise.

— Mon Dieu! répliqua le jeune homme, c'est à moi de réclamer votre indulgence pour ma ridicule susceptibilité... Et promenant son regard sur sa toilette, où il était aisé de reconnaître la main du tailleur de village : — Je ne suis qu'un... paysan, du moins par le costume, ajouta-t-il d'un ton bref.

La conversation reprenait une tournure fâcheuse ; aussi Clémence s'empressa-t-elle de la détourner.

— Voyons, monsieur, dit-elle d'un air enjoué, ne parlons plus de cela, et veuillez répondre avec franchise à certaine question que je brûle de vous adresser.

— Parlez, madame.

— Quelle est celle de nous deux qui a provoqué votre galante exclamation de tantôt?

Le jeune homme devint rouge et baissa les yeux.

— Pourquoi une pareille demande? dit Julia.

— Soyez franc, continua Clémence en riant et sans écouter l'observation de Julia.

Le jeune homme leva les yeux, qu'il tenait baissés, et arrêtant avec une certaine assurance son regard sur la jeune fille :

— J'avoue, dit-il, que c'est mademoiselle que j'ai vue la première.

Julia baissa la tête. Ce fut à son tour de rougir.

— C'est se tirer en homme adroit d'une position délicate, reprit Clémence; si jamais vous allez à la cour, vous y ferez fortune.

— Hélas! répondit-il avec un triste sourire, je n'en prends pas le chemin.

— Vous savez, tout chemin...

— Le mien ne me mène qu'au séminaire.

— Au séminaire! s'écria Julia, laissant le jeune homme un peu étonné de cette brusque exclamation.

— Ainsi, vous serez prêtre? dit Clémence devenue sérieuse.

— Oui, madame, s'il plaît à Dieu!

— Eh bien! monsieur l'abbé, continua la jeune femme, reprenant le ton de la plaisanterie, n'oubliez pas que je veux être un jour au nombre de vos pénitentes.

— La place de la pénitente est aux genoux du directeur, et le directeur pourrait...

— Prendre la place de la pénitente! s'écria Clémence en riant; savez-vous que vous êtes très-galant? Tenez, je vous en voulais tout à l'heure, ou plutôt j'en voulais à Julia, qui avait un peu trop triomphé à mes dépens; mais maintenant nous voilà quittes!

— Tu es folle! dit Julia.

— Et toi, tu es la sagesse même. Avoue pourtant que la soutane ira très-bien à monsieur, et qu'il sera le plus charmant abbé du diocèse.

Le futur séminariste était devenu rêveur.

Cependant, la calèche venait de traverser le faubourg Lhoumau, et gravissait la rue escarpée qui portait à cette époque le nom de rue de la Marine. L'inconnu, voyant approcher l'instant de la séparation, regardait tour à tour ses deux compagnes de voyage. Clémence le regardait aussi, croyant remarquer quelque chose

d'un peu mondain dans les coups d'œil qu'il jetait sur Julia.

Le jeune homme sembla comprendre sa pensée. Il se leva comme pour descendre et dit :

— Permettez-moi, mesdames, de vous remercier et de prendre congé de vous.

— Mais, interrompit la jeune fille, nous pouvons vous conduire jusqu'au séminaire.

— Pardon ; j'ai une visite à faire.

— Au moins, dit Clémence en faisant l'adorable geste de jeter une pièce de monnaie par-dessus la portière, vous avez bien oublié...

— Au contraire, je m'en souviendrai toujours, mais pour rougir de mon orgueil ; au moment de me séparer de vous, permettez-moi de vous faire une demande qui va peut-être vous paraître étrange. Permettez-moi, ajouta-t-il en montrant la pièce de cinquante centimes laissée sur le coussin, d'emporter avec moi ce souvenir de notre rencontre ?

Sa voix, son geste, son regard trahissaient une émotion qui n'échappa pas aux deux femmes.

— Mais, monsieur, dit Clémence, je ne sais jusqu'à quel point on peut faire droit à votre demande.

— Cette pièce est pourtant bien à moi; ne me l'a-t-on pas donnée?

— Sans doute; mais vous la laisser, ce serait persister dans l'erreur où nous étions tout à l'heure.

— Eh bien! je m'empare du trésor! s'écria le jeune homme; et d'un geste rapide, il prit la pièce de monnaie, l'enveloppa dans un morceau de papier, et la mit dans la poche de son gilet.

— Elle ne me quittera jamais! dit-il. Puis, pour tempérer ce que ces derniers mots avaient d'un peu excessif, il ajouta aussitôt : — Je vais aborder la difficile carrière du sacerdoce; la première vertu du saint ministère, c'est l'humilité; la vue de cette pièce de monnaie me rappellera mon stupide orgueil, si l'orgueil se révolte encore en moi!

— Pauvre jeune homme! murmura Julia, en jetant sur lui un regard à la dérobée.

— Est-ce qu'elle ne vous rappellera que cela? demanda Clémence avec un rire moqueur.

Le jeune homme baissa les yeux, salua ses deux compagnes, et se jetant dans la première rue qui s'offrit à lui, il se mit à courir sans trop savoir dans quelle direction.

La voiture continua sa marche.

Au bout de quelques minutes d'une course précipitée, le jeune homme s'arrêta, et, levant le regard sur l'écriteau municipal qui sert à l'indication des rues, il lut : Place Marengo.

— C'est ici, dit-il tout haut.

Et il s'informa auprès d'un passant de la demeure du curé Sandré.

On lui montra une maison d'une apparence modeste, à la porte de laquelle il frappa légèrement.

Une vieille femme vint ouvrir, et introduisit le nouveau venu auprès du curé, petit vieillard d'un aspect austère. M. Sandré, grand amateur d'ornithologie, était occupé à empailler des oiseaux. Il demanda au jeune homme le motif de sa visite.

— Je vous suis adressé par M. Giraudin, de la commune de Vadal.

Au nom de Giraudin, un éclair de satisfaction glissa sur la figure grave du curé. Il décacheta une lettre que le jeune homme venait de lui remettre, et il lut ce qui suit :

« Mon vieux camarade,

» Le porteur de la présente est Lucien, dont je vous ai souvent parlé. Vous savez l'attachement que j'ai toujours eu pour ce pauvre enfant, que je regarde comme mon fils. Voilà qu'il court sur ses vingt ans; il faut en faire quelque chose. Comme je n'ai pas un gros magot à lui laisser, je l'ai engagé à entrer dans les ordres, et j'ai compté sur votre vieille amitié pour lui ouvrir les portes du séminaire. Lucien est un brave garçon, et de plus, il en sait autant qu'un autre sur le latin. Pour ce qui est de la théologie, M. le curé de Vadal m'a dit qu'il irait bien. Recommandez Lucien à l'évêque, et croyez-moi

» Votre affectionné,

» G. GIRAUDIN,

» Ex-chirurgien de la marine royale. »

— Excellent Giraudin! murmura le curé avec un soupir.

Après cette exclamation, qui se rapportait évidemment à d'anciens souvenirs, M. Sandré s'adressant au jeune homme :

— Vous voulez donc être prêtre?

— Oui, monsieur le curé.

— Vous vous sentez une vocation très-décidée?

Et comme Lucien hésitait :

— De la franchise, mon ami.

— Le séminaire sera pour moi le lieu d'épreuve.

— Si vous m'en croyez, ne cédez que si vous vous sentez entraîné par la force invincible, sinon... Mais, reprit-il aussitôt, vous devez avoir besoin de vous restaurer après la course que vous venez de faire. Il y a six bonnes lieues de Vadal à Angoulême. Pendant que vous déjeunerez, j'irai chez Monseigneur, et je lui parlerai de vous. Manette, dressez la table, et servez monsieur.

M. Sandré endossa sa soutane et sortit.

Lucien mangea à peine. Sa pensée était sur la grande route, avec la jeune fille au bracelet.

Le soir de ce jour, le jeune homme était admis au grand séminaire...

II

Avant de pénétrer plus avant dans les détails de cette histoire, il est nécessaire de nous reporter à quelques années en arrière.

Vers le commencement de 1810, un jeune cavalier s'arrêtait devant une jolie maison à deux étages, la plus correctement construite de Vadal, petite commune située à une lieue de la grande route, entre Mansle et Ruffec. La porte de cette maison était ornée

d'une plaque de cuivre sur laquelle ressortaient en lettres noires ces deux substantifs : *Chirurgien-accoucheur.*

L'inconnu, sans descendre de cheval, frappa à la porte avec le gros bout de sa cravache, et un homme d'un certain âge parut à la fenêtre du premier étage.

— M. Giraudin? demanda le jeune homme.

— C'est moi-même.

— Voulez-vous venir au plus vite à l'auberge de *l'Aigle d'or* de Mansle? On vous attend pour un accouchement.

— Le temps de mettre une selle sur le dos de Charlot, et je vous suis.

Pendant que Giraudin faisait ses préparatifs, le jeune homme sifflait entre ses dents la romance : *Partant pour la Syrie!* ce colossal succès musical de l'empire.

Au bout de quelques minutes, ils chevauchaient au galop vers l'auberge de *l'Aigle d'or.*

Quand ils furent arrivés, l'inconnu introduisit Giraudin dans une chambre haute. Une jeune femme était étendue sur un lit d'assez triste apparence, quoique le meilleur de l'auberge.

— Voici le docteur, dit en entrant le jeune homme à la malade.

— Ah! tant mieux! fit-elle en abandonnant son bras au médecin, qui lui tâta le pouls.

— Souffrez-vous? lui demanda Giraudin.

— Beaucoup, docteur.

Quelques instants après, la jeune femme se débattait dans les dernières douleurs de l'enfantement et donnait le jour à un beau garçon.

— Est-ce un fils, Raoul? s'écria l'accouchée.

— Oui, mon amie, murmura le jeune homme à l'oreille de la jeune femme, qui tomba dans une sorte d'assoupissement.

— Monsieur le docteur, dit l'inconnu quand il crut la jeune femme endormie, voulez-vous gagner mille écus?

— Que faut-il faire? répondit flegmatiquement celui-ci.

— Garder cet enfant pendant quelques mois; j'ai des raisons pour cacher sa naissance.

La malade fit un mouvement, le jeune homme tressaillit.

— Et la mère, demanda Giraudin, consent-elle à ce que vous me proposez?

— Tout est convenu entre nous.

— Tu mens, Raoul! s'écria la malade en faisant un effort pour se soulever.

Les deux hommes s'étaient retournés vers le lit.

— Docteur, empêchez qu'on ne m'enlève mon fils!

— Dans l'intérêt de la mère, emportez-le, docteur!

— Jamais, monsieur! répondit le médecin; et il alla déposer l'enfant sur le lit de la malade.

Celle-ci prit la main de Giraudin, la serra et lui glissa au doigt une bague surmontée d'un saphir.

— Gardez-la en souvenir de moi! dit-elle.

Le jeune homme s'approcha du lit.

— Je croyais bien faire, dit-il, en cachant pendant quelques mois la naissance de ce cher petit être. Vous ne voulez pas qu'il nous quitte; il sera fait comme vous l'exigez!

Puis se tournant vers Giraudin, il lui glissa dans la main cinq napoléons, et lui dit froidement :

— Il ne me reste plus qu'à vous remercier des soins que vous avez donnés à madame.

Giraudin écrivit une ordonnance et se retira.

Quelques instants après la scène que nous venons de raconter, le jeune homme avait fait monter une femme de la maison auprès de la malade, et il était passé dans une pièce latérale séparée de la première par un corridor.

Dans cette salle, un grand gaillard d'une trentaine d'années lisait tranquillement le journal devant un poêle.

Le jeune homme se promena d'abord à grands pas, puis se tournant vers le nouveau personnage, qui n'était autre que son domestique :

— Que faites-vous là, Matthieu?

— Je lis le journal, monsieur le comte.

— Ah ! et qu'y a-t-il dans le journal ?

— Si monsieur le comte veut se donner la peine de lire lui-même.

Et il indiquait du doigt un passage du *Journal de l'Empire* qui contenait les lignes suivantes :

« On parle beaucoup depuis deux jours de la disparition d'une jeune personne appartenant à une grande famille. On est à la poursuite du ravisseur. »

Pendant la lecture de ces deux lignes, le jeune

homme avait changé de visage. Le domestique le regardait du coin de l'œil, d'un air narquois.

— Eh bien ! quel intérêt cette nouvelle peut-elle avoir pour vous ? dit l'inconnu en faisant un violent effort pour paraître calme.

— Aucun, répondit vivement Matthieu, mais j'avais cru qu'elle intéresserait monsieur le comte.

— Tenez, monsieur Matthieu, c'est la seconde fois depuis que nous avons quitté Paris que vous me faites comprendre que je suis à votre discrétion.

— Monsieur le comte pourrait supposer ?...

— Je ne suppose rien. Vous avez, à mon égard, des manières qui ne peuvent plus me convenir.

— Si monsieur le comte le prend sur ce ton... dit Matthieu qui s'enhardissait peu à peu.

— Vous croyez le moment bon pour me quitter, et vous voulez en profiter, n'est-ce pas ?

— Ma foi, monsieur le comte, s'écria le domestique d'un ton goguenard, il y a cela d'agréable avec vous que vous comprenez à demi-mot.

Le comte ne releva pas la brutale réponse du valet. Il venait de comprendre à quel chenapan il avait affaire.

— Combien vous est-il dû de gages ? demanda-t-il froidement.

— Trois mois, monsieur le comte ; à soixante francs par mois, cela fait cent quatre-vingts francs, sauf erreur.

— Et à quel prix taxez-vous votre silence ?

Matthieu regarda un instant par le couloir et s'assura si la porte était bien fermée, plutôt pour préparer ce qu'il avait à dire que dans la crainte d'être entendu ; puis, venant se placer en face de son maître :

— Je ne veux pas être exigeant, monsieur le comte ; Dieu m'est témoin que jamais l'idée ne m'est venue de prendre un sou à personne ; mais puisque l'occasion se présente d'emprunter cinquante mille francs...

— Cinquante mille francs ! interrompit le jeune homme en faisant un bond en arrière.

— Cinquante mille francs, monsieur le comte.

— Allons, s'écria le comte, ne plaisantons pas plus longtemps ; je suis à la discrétion d'un drôle et je me rends. Je t'offre dix mille francs.

— Farceur ! dit le domestique avec une expression intraduisible.

— Misérable! s'écria le jeune homme dans un élan de colère.

— Plus bas, monsieur le comte, on pourrait vous entendre.

Le comte jeta un regard inquiet autour de lui.

— Veux-tu quinze mille francs? demanda-t-il à voix basse.

— J'ai dit mon dernier mot.

— Alors tu n'auras rien.

— C'est ce que nous verrons.

— Que comptez-vous faire? demanda le jeune homme, qui comprit toute l'importance de ces deux mots : « Nous verrons. »

— Peu de chose. Je vous dénonce au maire, qui vous dénonce au procureur impérial, lequel vous fait provisoirement incarcérer, attendu que la justice ne plaisante pas avec les enlèvements de mineures, surtout lorsque la fille enlevée a pour père un des plus puissants sénateurs de l'empire. Votre titre de comte ne vous empêchera pas d'aller passer quelques semestres à Toulon sur les rives de la Méditerranée, ou à Brest sur les bords de l'Océan : il y a bien encore Rochefort, ajouta-t-il avec un sourire féroce; mais si

vous avez quelque protection, n'allez pas à Rochefort, c'est un séjour malsain.

— Gredin! dit le jeune homme qui s'empara d'un couteau placé sur la table.

— Ceci, reprit tranquillement Matthieu, pourrait vous conduire en place de Grève, et comme je serais désolé qu'il arrivât malheur à un beau garçon qui est aussi père de famille, j'ai pris toutes mes précautions, et il montra un pistolet dont il fit briller le canon aux regards de son maître.

Celui-ci lâcha le couteau, et Matthieu serra le pistolet.

— Finissons-en donc, dit le comte, qui tira un portefeuille de sa poche et compta trente billets de banque. Tiens! voici trente mille francs; tu es riche à présent, plus riche que moi; tu n'as pas une grande position à soutenir, un rôle à jouer; que te faut-il à toi?

— Cinquante mille francs! interrompit flegmatiquement Matthieu.

— Que le tonnerre t'écrase, s'écria le jeune homme en ramassant les billets éparpillés sur la table et en les remettant dans son portefeuille.

Matthieu ne sourcilla point. Il se contenta de frapper le plancher du talon de sa botte.

— Que faites-vous? demanda le jeune homme dont le visage trahissait la plus vive anxiété.

— J'appelle l'aubergiste... l'entendez-vous qui monte?

En effet, des pas lourds retentissaient dans l'escalier, et une voix criait :

— On y va.

— Va pour quarante mille, dit le comte.

Mathieu ne répondit pas.

L'aubergiste venait d'entrer dans la salle.

— Que faut-il pour le service de monsieur? demanda-t-il au comte.

— Il faut, dit tranquillement Matthieu, aller chercher le maire.

— Le maire, dit l'aubergiste, c'est moi.

Le comte était devenu livide.

— Alors, veuillez recevoir ma déposition, dit Matthieu.

— Je me rends, dit tout bas le comte à l'oreille de Matthieu.

— Enfin! dit celui-ci dont la figure rayonna.

— Quelle déposition? demanda l'aubergiste.

— Voilà ce que c'est, dit Matthieu, on m'a volé ma tabatière, une tabatière en or.

— Où vous a-t-on volé? demanda naïvement le magistrat.

— Je ne sais pas.

— Je réponds de ma maison, dit le maire aubergiste; mais vous comprenez que si l'on vous a volé sur la grande route, je ne peux pas aller chercher votre voleur si loin...

Ce brave homme de maire, qui jouait le rôle de Géronte dans cette tragi-comédie, entra alors dans de longues explications pour prouver son impuissance à rechercher l'auteur inconnu d'un vol qui ne s'était pas commis dans sa commune, et il aurait parlé encore plus longtemps si Matthieu n'avait eu l'air de se rendre tout de suite à son opinion.

— Je vais m'exécuter, dit le comte à son domestique quand l'aubergiste se fut retiré, mais à une condition.

— Laquelle? demanda Matthieu.

— Comme rien ne me prouve que vous ne me dénoncerez pas, aussitôt cet argent reçu, vous allez re-

connaître par écrit que je vous ai donné cinquante mille francs.

— N'est-ce que cela? dit Matthieu.

Et prenant une feuille de papier, il écrivit un reçu dont le comte lui dicta les termes.

— Maintenant, reprit le comte après avoir serré le reçu, voici l'argent, misérable : puisse-t-il vous causer tout le malheur que je vous souhaite!

— Je ne veux pas être en reste de politesse avec vous, monsieur le comte, dit le domestique en s'inclinant avec un respect ironique. Puissiez-vous un jour venir me demander un morceau de pain!

Et il se retira emportant les cinquante mille francs extorqués.

III

Le lendemain du jour où cette scène avait eu lieu dans une salle de *l'Aigle d'or*, on frappait violemment, par une nuit sombre et pluvieuse, à la porte de la maison de Giraudin, qui venait de se coucher; il se leva aussitôt, descendit et ouvrit la porte donnant sur la rue; mais, à sa grande stupéfaction, il ne vit personne. Peu à peu ses yeux s'habituant à l'obscurité, il crut apercevoir sur le banc de pierre placé devant

la maison quelque chose de blanc. Il se pencha vers cet objet vague et mit la main sur un berceau en osier dans lequel se trouvait un enfant emmaillotté et qui dormait à la belle étoile.

C'était un bien digne homme que Giraudin. Il était resté en qualité de chirurgien-major, pendant vingt-cinq ans, à bord de *l'Invincible;* il avait fouillé presque tous les coins de l'univers ; il s'était nourri de la chair d'un de ses meilleurs amis dans un moment de disette à bord ; en un mot, sa vie avait été entremêlée de tant d'événements qu'il avait fini par ne plus s'étonner de rien. Pourtant, comme il n'était pas habitué à trouver des nourrissons sur le banc de sa maison, il ne put se défendre, à la vue du berceau, d'une certaine émotion qui se traduisit par un des plus énergiques jurons qu'il pût emprunter à ses souvenirs maritimes.

Tout à coup, la scène de la veille lui revint à l'esprit...

— C'est lui, murmura-t-il, c'est ce pauvre petit qu'on aura arraché à sa mère. Et soulevant l'enfant, il l'examina et se convainquit que c'était bien le petit être de *l'Aigle d'or*. La présence de quatre billets de

mille francs fixés aux langes par une épingle, eût d'ailleurs dissipé tous les doutes de Giraudin à l'égard de l'identité du nouveau-né.

Ce n'était pas la résolution qui manquait à Giraudin. Il porta le berceau sur son lit, alla chercher une voisine qui allaitait une petite fille, lui confia l'enfant, et harnachant son cheval, il se lança au galop jusqu'à Mansle.

Là, il apprit que les hôtes de *l'Aigle d'or* venaient de partir par la route d'Espagne.

Giraudin revint donc chez lui en se demandant quel parti il allait prendre. « Ce jeune homme, se disait-il, avait une honnête figure, et il avait peut-être d'excellentes raisons pour cacher momentanément la naissance de cet enfant qui m'a l'air d'être venu avant le sacrement. Il ne me reste donc plus qu'à mettre le mioche en nourrice et à en prendre soin jusqu'à ce que le père ou la mère vienne me le réclamer. »

Le chirurgien n'était à Vadal que depuis quatre ans, et il s'y ennuyait à mourir, toute autre vie que la vie maritime lui paraissant insupportable. Sa maison n'aurait pu devenir pour le digne homme un sé-

jour tolérable que si elle eût voulu perdre la mauvaise habitude de rester perpétuellement immobile sur ses quatre murs. L'absence du roulis, la privation du tangage donnaient le mal de mer à l'honnête Giraudin. A son arrivée à Vadal, il avait essayé de se créer une existence maritime en terre ferme. Il avait planté à cet effet dans son jardin des mâts en guise d'arbres fruitiers, et il s'amusait à faire grimper dans des cordages improvisés les polissons de la commune. Mais tous ces impuissants simulacres ne lui rappelaient qu'avec plus d'amertume les souvenirs du passé.

La venue de cet enfant jeta une distraction dans la vie inoccupée de Giraudin. Quand il avait terminé ses courses chez ses rares malades, il rentrait chez lui, lisait ses auteurs latins, qu'il n'avait jamais négligés dans les loisirs du bord; puis il allait ensuite chez la nourrice, prenait l'enfant, le faisait sauter sur ses genoux, jouait avec lui, et s'en revenait en se disant à part soi : « Ma foi ! si le père ou la mère du mioche ne venait pas le réclamer, je crois, le diable m'emporte, que je le garderai avec plaisir. »

Les vœux de Giraudin furent exaucés. L'enfant se développa à merveille sous le regard de son père

adoptif, qui lui apprit de bonne heure l'anglais, le latin, la géographie, l'histoire, et un peu de mathématiques. A quinze ans, Lucien n'avait plus rien à apprendre de son professeur. Ce fut vers cette époque que le jeune homme se lia avec le curé de Vadal, qui lui donna à son tour tout ce qu'il avait : les éléments de la langue grecque et quelques connaissances rudimentaires de la théologie. Les instants que Lucien dérobait à l'étude, il les employait à se promener seul dans le bois, écoutant avec une sorte d'inquiétude les bruits confus de la nature et s'étonnant des mystérieux enivrements qu'éveillait en lui la voix de la solitude. Les longues courses, les heures passées à poursuivre dans le silence des champs l'oiseau bleu de la rêverie, développaient en lui un penchant qui pouvait devenir funeste. Giraudin, homme d'action, ne comprenait rien à ce genre de vie contemplatif. Il se fâchait contre Lucien, lui indiquait avec son bon sens pratique le danger de ces vagues aspirations ; mais Lucien mettait alors Giraudin sur le chapitre de ses campagnes maritimes ; il lui faisait recommencer pour la vingtième fois le récit du combat de *l'Invincible* contre le *Thunderer*, et l'orage amassé sur le

front du bonhomme se dissipait comme par enchantement.

Giraudin ne s'était jamais mêlé de politique. Il avait vu avec une sérénité indifférente la chute de l'empire. L'empereur avait eu le plus grand de tous les torts à ses yeux : il n'avait rien fait pour relever la marine, et toutes ses victoires sur terre ne pouvaient effacer cette faute dans l'esprit d'un homme qui faisait plus de cas d'un combat à l'abordage que des palmes d'Austerlitz. Cependant, vers les derniers temps du gouvernement impérial, Giraudin, en songeant à l'avenir de Lucien, se résignait à en faire un soldat qui serait un jour général comme tout le monde. Mais la restauration coupa court aux rêves du chirurgien. S'il était difficile de devenir amiral sous l'empereur, il était impossible de devenir général sous Charles X. Quand Lucien eut dix-huit ans, Giraudin, tombé du haut de ses projets, se posa un beau jour ce dilemme : l'enfant ne peut être ni marin ni soldat, donc il faut en faire un curé.

L'honnête Giraudin ne voyait que trois carrières possibles pour un homme sans fortune.

Alors il songea à un vieux camarade qui avait été

aumônier à bord de *l'Invincible* et qui, pour le moment, était curé d'une paroisse d'Angoulême. Il lui écrivit, profita de l'occasion pour parler de l'ancien temps, et lui raconta l'histoire de Lucien.

Quand celui-ci connut les projets de son père adoptif, il ne parut ni fâché ni surpris. Il ne songea même pas à interroger cette voix mystérieuse qu'on nomme la vocation; entrer au séminaire, n'était-ce pas aller chercher, dans un monde nouveau, le complément de ses études? Il accepta donc la proposition de Giraudin, qui ne se résolut pas, sans un serrement de cœur, à cette douloureuse séparation.

Le matin du jour fixé pour le départ, Giraudin, suivi du curé de Vadal, accompagna Lucien jusqu'à la grande route. Là, il lui remit une lettre pour l'abbé Sandré, lui glissa cinq louis dans la main, l'embrassa deux ou trois fois, et se détourna pour cacher ses larmes.

Lucien, non moins ému, prit en pleurant congé de son vieil ami; puis il se dirigea vers Angoulême. C'est dans ce trajet que nous l'avons rencontré au début de cette histoire.

Le séjour du séminaire parut triste à Lucien. Ce

n'était plus la liberté d'action de Vadal, la vie insouciante et rêveuse. Il n'avait devant lui que des visages ennemis ou indifférents. Il regrettait souvent la brusque bonhomie du vieux chirurgien et jusqu'au récit épique de ses aventures. Pour échapper à l'attrait de ses chères images, il se réfugiait dans l'étude, sans toutefois pouvoir s'acclimater à la froide atmosphère du cloître.

Une autre pensée venait encore le poursuivre. Il songeait à cette blonde enfant dont le regard était si doux, si éclatante la jeunesse, si limpide le regard. C'était la première femme entrevue, et son esprit voyageait sans cesse sur cette route où il avait vu la poétique apparition qui avait soulevé en lui tout un essaim de sentiments tumultueux.

Il n'avait pas fallu beaucoup de temps à Lucien pour reconnaître que le séminaire n'est pas précisément le sanctuaire de la franchise et des expansions juvéniles. Un mot échappé, un signe, un geste, devenaient à cette époque le texte de mille interprétations. On s'observait avant de se parler, et chaque mot était scrupuleusement pesé, dans la crainte qu'il ne contînt un double sens. Si l'on s'abordait, c'était avec le

sourire dans les yeux et des paroles mielleuses sur les lèvres; mais la jalousie, l'envie et la haine ne perdaient pas leurs droits dans le cœur des lévites; la délation aussi allait son train, et ceux-là étaient les mieux vus qui savaient le mieux feindre. Lucien ne disant rien, ne se mêlant à aucune intrigue, avait d'abord étonné; bientôt son attitude froide et réservée passa pour de l'orgueil; on vit du dédain dans son air rêveur. Un jour, s'appuyant sur le texte même des Écritures, il avait soutenu dans une conversation l'égalité entre tous les hommes. L'épithète de libéral (un mot très-gros pour le temps) fut accolée à son nom par ses condisciples. A partir de ce moment, il fut classé; il passa pour un esprit inquiet, dangereux, et il fut forcé de comprendre, par tout ce qu'il voyait et entendait, qu'il n'avait pas réussi dans les premiers pas de la carrière cléricale.

— Après tout, se disait-il, ils ne m'empêcheront pas d'être desservant de village.

Et quand l'amertume débordait de son cœur, il allait voir l'abbé Sandré, auquel il confiait une partie de ses chagrins.

— Mon ami, répondait l'honnête abbé, tous les

commencements ont leurs difficultés, et ce n'est pas sans peine qu'on cultive la vigne du Seigneur. Ce que vous me dites du séminaire doit être vrai; j'y ai passé. Mais que voulez-vous? là, comme ailleurs, chacun combat *pro aris et focis*. Vous avez peut-être sur la plupart de vos condisciples une certaine supériorité, ils se vengent en vous calomniant, c'est dans l'ordre. Vous pourriez prétendre à une cure importante; mais comme vous ne savez pas assouplir votre esprit aux exigences de la discipline, vous serez très-certainement desservant de la plus petite commune du diocèse. Qu'avez-vous à répondre à cela?

— Mais... murmurait Lucien étonné de cette argumentation.

— Il n'y a pas de mais, continuait impitoyablement M. Sandré; cela est, et cela sera toujours ainsi. Tenez, voulez-vous être heureux, comme je l'ai été toute ma vie? Créez-vous en dehors des devoirs de votre profession une occupation qui vous empêche de trop songer aux petites tracasseries de chaque jour. Faites comme moi : depuis que j'existe, j'ai disséqué et empaillé toutes les espèces d'oiseaux connus, depuis le moineau franc jusqu'au gnau bleu de la

grande Cafrerie. C'est la distraction que je me suis imposée. Croyez-vous que cela soit bien amusant?

— Alors, pourquoi le faites-vous?

— Serait-il plus sage de me plaindre des misères du temps? Dans notre profession, mon cher ami, je ne sais qu'un moyen d'échapper à la poursuite des petits tracas qu'elle comporte, c'est de faire ce que je fais, ou quelque chose d'équivalent. Vous avez l'étude? me direz-vous. Mauvaise distraction, mon enfant. Quand on s'y livre avec fureur, l'étude exalte le cerveau et attriste l'esprit. D'ailleurs, l'étude a d'autres inconvénients, ajouta-t-il en souriant amèrement; si, au lieu de pâlir sur les livres, Martin Luther avait disséqué des chardonnerets, le protestantisme n'existerait pas. Il faut donc, je vous le répète, avoir recours à une occupation mécanique, stupide, comme la mienne. O oiseaux empaillés par mes mains, que vos mânes me pardonnent; mais, grâce à vous, je puis bien dire que depuis vingt années je me suis au moins autant amusé qu'un forçat!

Et son rire forcé effrayait Lucien.

Le jeune homme reprenait tristement le chemin du séminaire, et il se disait : « Cet homme était fait

pour accomplir de grandes choses, mais les circonstances ont trompé son ambition. Ne pouvant être pape, Sixte-Quint s'est fait empailleur. »

Cependant, comme tout se sait plus ou moins, on soupçonnait au séminaire l'ambiguïté de la naissance de Lucien. Un jour, au milieu d'une discussion assez vive, un séminariste, répondant à Lucien, laissa échapper le mot d'enfant trouvé. C'était la première fois que ce mot terrible bourdonnait aux oreilles du jeune homme. Jusque-là il n'avait pas encore réfléchi aux combats et aux souffrances que lui préparait pour l'avenir sa position exceptionnelle; mais, jeté avec mépris, ce mot fut pour lui toute une révélation. Lucien bondit sous l'injure comme le cheval sous l'éperon. Il se précipita, en poussant un cri, vers l'homme qui venait de l'insulter; mais celui-ci, plus fort et encouragé par la galerie, aurait probablement terrassé son adversaire, si un séminariste plus généreux ne fût intervenu dans la lutte, en déclarant qu'il prenait Lucien sous sa protection.

La parole de ce libérateur avait été respectée. Sa tournure athlétique et la force bien connue de son bras lui avaient conquis une certaine autorité. Hector

Chabot, tel était son nom. Nature franche, caractère un peu brusque, Hector n'était pas de ceux qui semblaient devoir se frayer un facile passage à travers les aspérités de la carrière cléricale. Ses traits épigrammatiques, lancés çà et là, avaient transpercé bien des épidermes; aussi était-il cordialement détesté. On l'avait surnommé *le Satirique*, et il passait pour voltairien. Au lieu de faire amende honorable et de se contenir en des limites moins agressives, Hector avait accepté le surnom tête levée et redoublé d'efforts pour le justifier.

Les deux jeunes gens, repoussés par la haine de leurs condisciples, s'étaient sentis attirés l'un vers l'autre par une douce attraction, par une de ces affinités si naturelles et pourtant si rares dans ces solitudes peuplées.

Lorsqu'ils se promenaient à l'écart dans les grandes allées du jardin, évitant de se croiser avec les autres séminaristes, ombres chagrines disséminées sur le préau, Hector et Lucien, dont la pensée franchissait l'enceinte du cloître, se livraient à de mutuelles confidences.

Lucien, lui, ne demandait que le presbytère silen-

cieux dans une commune sauvage. Hector souriait en hochant la tête.

— Cette aspiration vers la solitude, lui disait Hector, est plutôt l'effet d'une imagination rêveuse que l'indice d'une pieuse vocation. Quand tu te transportes vers cette époque de demi-liberté, en haine de la servitude présente, songes-tu aux devoirs du sacré ministère, aux obligations qui ne doivent finir qu'à la mort? Non : ce qui te charme et t'attire, c'est le décor. Tu ne vois que le presbytère calme et abrité, tu ne penses qu'aux loisirs du contemplateur. La retraite te fascine, tu rêves l'idéale Thébaïde, mais le rêve effacé, il ne te restera que le désenchantement et l'ennui. Tu veux être prêtre, et tu n'es qu'un poëte ; le prêtre, Dieu merci ! n'a pas cette inquiétude vague qui tourmente les esprits malades. Il ne rêve pas, il agit, il s'arme pour la lutte ; il ne se prépare pas au repos.

Ces paroles faisaient réfléchir Lucien, il en comprenait la justesse avec amertume.

— Pour moi, continuait Hector, je ne me fais pas illusion.

— Que feras-tu? demandait Lucien avec une inquiète curiosité.

— Je ne sais; j'irai devant moi !

— Ainsi, tu te reposes sur le hasard?

— C'est le dieu des gens heureux.

Puis, après quelques instants de silence, Hector continua :

— Tu veux être prêtre, et tu es poursuivi par une idée fixe; ton cœur est rempli par une passion profane!

— Quelle plaisanterie! dit Lucien en rougissant.

— Tu caches ton secret, comme le Spartiate cachait le renard rongeur. Mais je t'ai observé : tu es amoureux!

— Qui te l'a dit ? s'écria Lucien devenu pâle.

— Je ne m'étais donc pas trompé! répondit tranquillement Hector.

Le cœur de Lucien débordait. Il avoua tout. Quand il eut terminé le récit de sa rencontre avec la jeune fille au bracelet :

— Tu ne l'as pas revue? demanda Hector.

— Non.

— A quoi penses-tu? A ta place, j'aurais fouillé toute la ville pour la retrouver et continuer le roman.

— Où la revoir?

— Où elle est. Au bout de huit jours, j'aurais su à quoi m'en tenir sur la solidité de l'intrigue; mais, confidence pour confidence, moi aussi je suis amoureux!

— Ah! s'écria Lucien ravi.

— Je suis amoureux... de l'inconnu!

— Que veux-tu dire?

— Écoute: bien souvent les échos qui retentissent du côté de Paris m'ont fait tressaillir dans le silence de ma cellule; as-tu quelquefois songé que pendant que nous sommes ici, occupés à rompre des lances puériles, il y a là-bas des hommes qui combattent dans une arène ouverte à toutes les ambitions? Eh bien! j'appelle de tous mes vœux l'heure où je pourrai me mêler à ce combat. Pourquoi ne serais-je pas, moi aussi, un des caporaux de l'armée intellectuelle? Ma maîtresse, à moi, c'est l'espérance, la compagne de la jeunesse, la fée protectrice des hommes qui savent vouloir... Si je pouvais aller à Paris, avant un an je serais indépendant.

— Qui t'empêche de partir?

— Comment voyager? comment arriver là-bas sans

un sou? Si j'avais seulement vingt francs, je partirais ce soir. Vingt francs! ajouta-t-il, ce n'est rien et c'est tout. Napoléon n'a-t-il pas été arrêté pendant deux mois par le manque d'une paire de bottes?

Hector était tombé dans une sorte de rêverie...

— Aux derniers mots prononcés par son ami, Lucien avait disparu; il revint au bout de cinq minutes.

— Voilà tout ce que je possède, dit-il en mettant dans la main d'Hector les cinq louis donnés par Giraudin. Ne te désole pas plus longtemps, pars!

A la vue des pièces d'or, Hector avait poussé un cri de joie.

— Mais, reprit-il aussitôt, il ne te restera rien?

— Il y a trois mois que ces cinq louis dorment au fond de ma malle.

— J'accepte, dit Hector, mais à une condition. Jure-moi de venir me rejoindre aussitôt que je te le dirai?

— A quoi bon? répondit Lucien.

— Alors, je reste.

— Eh bien, je te suivrai!

— Je suis le pionnier! s'écria Hector en se jetant dans les bras de Lucien.

Le soir, Hector Chabot s'échappait du séminaire.

IV

Le départ d'Hector replongea Lucien dans un nouvel abattement; il se retrouva seul, comme aux premiers jours de son arrivée. Les heures d'étude passaient encore assez rapides; mais les promenades dans le préau, les récréations en commun lui étaient devenues insupportables. Pour échapper à la vue de ses condisciples, il se retirait dans sa cellule jusqu'au moment où le son de la cloche venait le rappeler au travail.

Enfermé dans cette cellule, qui contenait pour tous meubles un lit et une chaise, Lucien passait son temps à lire ou à rêver. Par bonheur, la vue de sa fenêtre ne donnait pas sur les dépendances du séminaire, et personne de la communauté ne pouvait l'apercevoir, la tête dans sa main, s'abandonnant au courant de ses rêveries. Du haut de son observatoire, son regard plongeait dans un vaste jardin anglais. Un soir que sa pensée s'égarait à travers ces bosquets chargés des premières fleurs du printemps, il aperçut, assise sur un banc de gazon, une jeune femme qui semblait le regarder. C'était la première fois qu'il voyait quelqu'un dans ce jardin. Jusqu'à ce moment, il lui avait paru désert.

Tout à coup le sang reflua vers son cœur.

Cette femme... il n'en pouvait croire ses yeux, c'était l'inconnue au bracelet, la jeune fille rencontrée sur le chemin de Mansle à Angoulême, celle qui depuis si longtemps occupait sa pensée. Lucien eut un moment de folle joie, le ciel venait de s'entr'ouvrir.

Quand la jeune fille eut disparu, il se demanda si elle l'avait reconnu. Rien en elle n'avait trahi la surprise ; cependant, lorsqu'il repassait tous les détails de

cette vision de cinq minutes, il lui semblait qu'en s'éloignant elle lui avait presque souri, comme pour lui rappeler qu'elle n'avait point oublié l'heure de la première rencontre.

A partir de ce jour, Lucien n'avait plus quitté sa fenêtre. De son côté, la jeune fille se promenait dans le jardin aux heures des récréations du séminaire. De part et d'autre, jamais un signe, jamais un geste. Quelques rares regards échangés, quelquefois un demi-sourire envolé des lèvres de la jeune fille, faisaient tout le charme de ces muets rendez-vous. Volupté infinie! divine extase! on ne vous ressent bien que dans cette floraison de la première jeunesse!

Quinze jours se passèrent ainsi, et pendant ces quinze jours, ce fut de part et d'autre la même sympathie discrète. Ils avaient fini par se dire, à l'aide du regard, ce qu'ils ne pouvaient et n'auraient osé exprimer de vive voix. Il existe entre tous les amoureux une correspondance invisible, un langage muet, d'autant plus éloquent qu'il n'est pas affaibli par la parole, cet instrument toujours rebelle de la pensée.

Un soir, la jeune fille sembla triste. Elle portait une

robe de voyage et un chapeau à voile vert; Lucien, haletant, la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle eut tout à fait disparu. Alors ses yeux se remplirent de larmes...

— Elle part, et moi je reste! s'écria-t-il.

Tout à coup il se débarrassa de sa soutane, passa à la hâte les habits qu'il portait à Vadal, descendit l'escalier quatre à quatre, se faufila comme un voleur le long des murailles, au risque d'être surpris par un surveillant ou par un camarade, et nouant son mouchoir autour de son visage, comme un homme qui a une fluxion, il traversa hardiment le parloir sans être reconnu du portier. En un instant, il se trouva hors du séminaire.

Il vit à la porte de la maison attenante au jardin une chaise de poste tout attelée. Les chevaux étaient placés dans la direction de la route de Paris.

Lucien prit ses jambes à son cou. Il traversa la place Marengo, la rue de la Marine, et au bout d'une demi-heure, il marchait sur cette même route qu'il parcourait quelques mois auparavant dans un sens opposé.

— La voiture va passer par ici, se disait-il, il fau-

dra bien que je la voie, que je lui parle même, dussé-je pour cela me faire écraser par les chevaux.

Lucien courait toujours, regardant de temps en temps derrière lui. A un certain moment, il fut contraint de s'arrêter, épuisé de fatigue.

Il s'assit au bord de la route. Une demi-heure se passa sans qu'il vît rien venir.

— Si elle avait pris un autre chemin ! pensa-t-il. Et il frissonna.

Mais, à ce moment même, il aperçut à l'extrémité de la route la chaise de poste attelée de deux chevaux.

Il se mit à marcher au pas ordinaire. Son cœur battait à fendre sa poitrine.

— Si je ne lui parle pas, je suis un lâche, murmurait-il.

Au bout de quelques minutes, la voiture n'était plus séparée de lui que par quelques toises.

Heureusement pour Lucien, il se trouvait en ce moment au pied d'une côte. La chaise, lancée par l'impulsion de la descente, roula encore avec quelque rapidité ; puis les chevaux prirent le pas.

La voiture était occupée par les deux femmes que

nous avons vues au commencement de ce récit. Quand Lucien, jetant sur la chaise un coup d'œil rapide, eut reconnu qu'aucune personne étrangère n'accompagnait ses anciennes connaissances, il se sentit enhardi, et portant la main à son chapeau, il salua jusqu'à terre.

— Quel est cet homme qui nous salue? demanda la jeune femme en lorgnant Lucien.

— Quel homme? répondit la jeune fille qui se sentit rougir, car elle venait de reconnaître le séminariste, et elle se demandait comment il se trouvait à une lieue de la ville, lui qu'elle avait vu une heure auparavant à la fenêtre de sa cellule.

— Dieu me pardonne, reprit Clémence, c'est notre héros à la pièce de dix sous!

— De qui veux-tu parler? dit Julia qui se détournait pour cacher son trouble.

— Du voyageur qui t'a rapporté ton bracelet.

— Mon bracelet... fit-elle, comme si elle fouillait dans ses souvenirs.

— Mais oui! répliqua la jeune femme avec impatience, le jeune homme que nous avons pris pour un

mendiant, le petit abbé dont nous avons parlé tant de fois ensemble.

Et mettant la tête à la portière :

— Monsieur l'abbé! monsieur l'abbé!

Jamais la voix de Malibran ne vibra plus mélodieuse aux oreilles des dilettanti, que cette voix au cœur de Lucien. Le jeune homme s'était approché.

— Tu vois que c'est bien lui! dit la jeune femme à Julia.

Puis elle ajouta d'un air enjoué :

— Avez-vous donc fait élection de domicile sur le grand chemin, monsieur l'abbé?

— Je vous comprends, madame, répondit Lucien qui voyait une épigramme dans les paroles de la belle voyageuse; j'ai peut-être eu tort de prendre la liberté de vous reconnaître?

— Vous ne me comprenez pas du tout, l'abbé. J'ai voulu dire que j'étais plus heureuse ici que je ne l'avais été à Angoulême, où je suis restée quinze jours sans avoir le plaisir de vous rencontrer nulle part. Puis elle dit à Julia :

— Nous avons deux mortelles journées à nous en-

nuyer en voiture; si nous profitions de la rencontre de M. l'abbé pour monter la côte à pied?

Les deux jeunes femmes descendirent de voiture et marchèrent auprès de Lucien.

— Hélas! monsieur l'abbé, dit Clémence, je crains bien de ne pouvoir tenir la promesse que je vous faisais il y a six mois.

— Quelle promesse, madame?

— Ah! vous avez déjà oublié que vous deviez être mon directeur... Mais rassurez-vous, il est probable que nous ne reviendrons plus ici de longtemps, et il serait par trop orgueilleux de ma part de présumer que vous feriez exprès le voyage de Paris pour donner l'absolution à une pénitente aussi indigne que moi.

— Lucien ne répondit pas.

— Qu'avez-vous aujourd'hui? continua Clémence, vous paraissez triste.

— Comment ne le serais-je pas, après ce que vous venez de me dire! répondit Lucien, en jetant à la dérobée un regard sur Julia.

— Il est vrai, reprit la jeune femme, que l'amitié va un train de poste en voyage. Encore une ou deux rencontres comme celle-ci...

— Oh! répondit Lucien, qui vit encore une moquerie dans ces paroles... je sais, madame, que je ne suis pour vous qu'une connaissance... de grande route.

— Vous avez le talent d'interpréter de travers tout ce qu'on vous dit, monsieur l'abbé, et Clémence s'arrêta pour jeter un regard sur la campagne.

— Voilà, dit-elle, un magnifique paysage.

Lucien et Julia avaient continué de marcher; ils se trouvaient à quelques pas en avant de Clémence.

— Mademoiselle, dit timidement Lucien, ne recueillerez-vous pas, vous aussi, le dernier sourire de cette belle campagne qui ne doit plus vous revoir?

La jeune fille regarda Lucien, puis elle baissa la tête sans répondre.

— Au fait, ajouta Lucien, vous retournez à Paris; pour une belle jeune fille comme vous, n'est-ce pas la terre des enchantements et des triomphes?

— Le croyez-vous? murmura Julia.

Cette parole fut prononcée avec une onction si suave, que Lucien se sentit inondé d'une joie céleste.

En ce moment, la jeune fille laissa tomber à ses pieds un objet qu'elle roulait depuis quelques instants

dans un morceau de papier ; Lucien se précipita pour le ramasser.

— Gardez cela, dit-elle tout bas.

Clémence venait de se rapprocher.

— Ce pays est décidément très-beau, dit-elle en s'adressant à Lucien. Si j'avais eu le temps, j'aurais fait un croquis de ce paysage. Ce ruisseau que vous appelez, je crois, la Charente, fait très-bien dans cette vallée. C'est un serpent d'argent sur un fond d'émeraude. — *Delicious valley*, dirait un lakiste.

On était arrivé au sommet de la côte.

— Ces dames veulent-elles monter? cria le postillon.

Elles se dirigèrent vers la voiture.

— Au revoir, monsieur l'abbé, dit Clémence. On assure que les montagnes peuvent se rencontrer, pourquoi n'aurions-nous pas les mêmes priviléges que les montagnes ?

Le postillon se mit en selle et les chevaux partirent au grand trot.

Deux têtes charmantes apparurent en même temps aux portières et envoyèrent un dernier adieu à Lucien, qui restait immobile.

Quand la chaise de poste eut disparu au tournant de la route, Lucien s'empressa de déplier le papier.

Il contenait un petit cachet en améthyste avec ce mot anglais incrusté dans la pierre : *Remember*.

— Oui, noble enfant, je me souviendrai, s'écria-t-il en couvrant le cachet de baisers ; et maintenant, je me sens un autre homme. Adieu au séminaire, plus de soutane. Chante, mon cœur ! la romance de l'enthousiasme, car je suis aimé. Que Vadal soit ma première étape vers Paris.

V

Un triste spectacle attendait Lucien à Vadal. Au moment où il arrivait chez le chirurgien, le curé se disposait à lui envoyer un messager. Giraudin venait d'être frappé d'apoplexie.

Quand Lucien pénétra dans la chambre de son père adoptif, celui-ci ne reconnaissait plus personne; dans les courts instants où il pouvait bégayer quelques paroles, il appelait Lucien. La connaissance sembla un

instant lui revenir ; il jeta sur le jeune homme un regard intelligent, puis un dernier sourire glissa sur ses lèvres et il s'éteignit.

Lucien avait passé sans transition de l'ivresse de son amour à la plus grande douleur. Quand le jeune homme eut rendu les derniers devoirs à son père adoptif, le curé de Vadal lui remit une lettre qui lui avait été confiée six mois auparavant par Giraudin. Cette lettre portait la date du jour où Lucien avait quitté Vadal pour aller au séminaire. Elle contenait ce qui suit :

« Mon cher fils,

» Je te donne ce nom avec orgueil, car tu as été pendant vingt ans un fils tendre et dévoué.

» Je confie ce papier à notre digne ami le curé, afin que, s'il m'arrivait malheur pendant ton absence, il te le remît en mains propres.

» Mon testament, déposé chez le notaire de Mansle, te met en possession de ma petite fortune, qui s'élève à cinquante-deux mille francs.

» Le notaire te remettra, en outre, huit mille deux

cents francs provenant de ta fortune personnelle.

» Voici l'origine de cette fortune dont je ne t'ai jamais parlé jusqu'à ce jour.

» Lorsque la Providence voulut que je te servisse de père, je trouvai, au fond de ton berceau, quatre mille francs que j'ai fait valoir séparément et qui ont fructifié depuis une vingtaine d'années.

» Tu trouveras dans le tiroir du haut du secrétaire une petite boîte dans laquelle est enfermée une bague enrichie de diamants et surmontée d'un saphir. Cette bague m'a été donnée par ta mère cinq minutes après ta naissance. Si le ciel t'accordait la faveur de la revoir un jour, dis-lui bien que si Giraudin n'a pu empêcher qu'on ne lui enlevât son fils, du moins il a travaillé toute sa vie à en faire un honnête homme.

» Adieu, Lucien; sois heureux, et songe quelquefois à ton vieil ami.

» GIRAUDIN. »

A la lecture de cette lettre, Lucien fondit en larmes. Pauvre ami, disait-il, me voilà seul au monde... et tu m'as quitté au moment où j'allais avoir le plus besoin de toi.

Après un mois consacré tout entier à la douleur que lui avait causée la perte du vieux chirurgien, Lucien confia au curé de Vadal les intérêts de sa petite fortune, et, chargé d'espérance, se mit pédestrement en route vers Paris.

Lucien eut la singulière chance d'arriver à Paris le 29 juillet 1830. On se battait dans les rues, sur les quais et sur les places. L'insurrection était dans toute sa force.

Notre héros ne savait pas le premier mot des événements politiques ; il eût bien voulu s'informer de la cause de cette agitation ; mais la vue des groupes composés d'hommes du peuple armés de sabres et de fusils ne lui inspirait qu'une confiance médiocre. Pourtant, il avisa dans la foule un jeune homme de son âge, et, après quelques moments d'hésitation, il se décida à l'aborder.

— Pourriez-vous me dire ce qui se passe d'extraordinaire ? demanda-t-il d'un son de voix mal assuré.

L'inconnu, étonné, le regarda d'un air goguenard.

— Il paraît que vous venez de loin ?

— Je viens d'Angoulême, répondit naïvement Lucien.

— Qu'est-ce qu'il dit, cet oiseau-là, avec son duc d'Angoulême ? vociféra un homme d'une taille athlétique.

— Il ne parle pas, répondit le jeune homme auquel Lucien s'était adressé, du duc, mais de la ville d'Angoulême.

— Bah! dit l'homme, c'est toujours la même famille !

Et s'adressant à Lucien :

— Que faisais-tu là-bas ?

— Pas de mal, monsieur, j'étais au séminaire.

— Au sé-mi-nai-re... répéta l'homme, en appuyant sur chaque syllabe.

Aussitôt les cris de : — A bas le jésuite ! à bas le calottin ! retentirent de tous côtés.

Déjà la foule entourait Lucien plus mort que vif.

— Pas de violence inutile, mes amis, dit le jeune homme.

— Qu'il crie vive la charte ! hurla une femme du peuple.

— C'est ça, répéta la foule, qu'il crie vive la charte !

Lucien, atterré, restait immobile.

— Faites ce qu'ils vous disent, murmura tout bas le jeune homme.

Lucien se décida à exécuter cet ordre. Il vociféra le cri patriotique de toute la force de ses poumons, aux applaudissements de la multitude, revenue à de meilleurs sentiments en sa faveur.

— C'est bien ! dit l'homme à la taille d'Hercule; mais ça pourrait être mieux. Nous allons à l'attaque du Louvre, mon petit, un dur morceau à avaler; tu vas venir avec nous : on t'invite au déjeuner.

Et, sans attendre la réponse de Lucien, il lui avait mis dans la main une superbe carabine. .

La foule s'ébranla au son d'un tambour.

Lucien, improvisé en héros malgré lui, suivit les insurgés sans savoir où il allait. Il aurait bien voulu jeter son arme dans un coin et se sauver, mais le terrible gros homme ne le quittait pas du regard. Lucien continua donc à marcher, en se demandant pour qui et pourquoi il allait se battre.

Quand la foule, grossie dans sa marche, fut parvenue sur le quai de l'École, le gros homme, frappant sur l'épaule de Lucien, lui dit en faisant jouer la batterie de son fusil :

— Ah çà, calottin, ça va chauffer, mais il faut bien te tenir, nom d'un tonnerre! Tiens, voilà la sérénade qui commence.

En effet, on attaquait le Louvre, et les Suisses répondaient au feu des assaillants par un feu de file bien nourri, dont chaque coup faisait tressaillir Lucien.

— Sais-tu seulement charger ton fusil? demanda le chef de file.

— Non! dit vivement Lucien qui croyait qu'on allait, par dédain, le mettre de côté.

— Que diable leur apprend-on, au séminaire? reprit l'homme en riant à se démancher les mâchoires. Regarde-moi faire : on prend la cartouche comme ça, on l'enfonce comme ça, puis on bourre avec la baguette, ça n'est pas plus malin que ça. Et il joignait la pratique à la théorie.

Lucien fut encore forcé de s'avancer jusque sur la place de Saint-Germain-l'Auxerrois. Là, son compagnon commença à tirer. Après chaque coup il faisait de son bras un abat-jour pour constater le résultat de son adresse.

Notre séminariste, de plus en plus troublé, tournait

son fusil dans tous les sens, mais il ne semblait pas disposé à s'en servir avec ce zèle et surtout cette adresse qui distinguaient le terrible combattant dont il était l'involontaire compagnon d'armes.

— Allons donc! cria celui-ci en colère; est-ce que tu ne vas pas te mêler à la contredanse? En joue! mille noms...

Lucien plaça son fusil à la hauteur de l'épaule, ferma les yeux et appuya son doigt sur la gâchette.

— Pas mal! Recharge vite, et vise à hauteur de Suisse.

A partir de ce moment, Lucien s'anima peu à peu. L'odeur de la poudre, les cris des combattants, la vue de ce peuple en rut, toute cette furie meurtrière lui communiqua une ardeur factice. Comme il n'y avait pas moyen de reculer, il combattit pendant deux heures, tout étonné lui-même de sa bravoure.

— Il va très-bien, le petit curé, disait le gros homme; du courage, mon garçon, et en avant, nous allons rire!

Lucien fut entraîné jusqu'au guichet du Louvre. Là, le terrible conducteur, qui marchait un des pre-

miers, reçut un coup de baïonnette qui lui traversa la poitrine.

— Sacré tonnerre ! mon compte est bon !

Lucien parvint à le placer auprès d'une borne.

— C'est bien, mon garçon, dit-il d'une voix éteinte ; je suis ce qu'on appelle fricassé, mais c'est égal, donne-moi un bout d'absolution et vive la liberté !

Une gorgée de sang jaillit de sa bouche, il voulut faire un dernier effort pour se relever, mais il retomba sur lui-même : il était mort.

Débarrassé de ce digne mentor, Lucien n'eut plus qu'une idée : fuir ! Il n'était plus temps. Les Suisses, après s'être battus comme des lions, cédèrent le terrain, et le peuple se précipita, comme une marée qui monte, dans cette cour du Louvre d'où il avait déjà été repoussé une première fois. Là commença un dernier combat, combat sanglant, acharné ; déjà la foule criait victoire, et Lucien répétait victoire, sans trop savoir ce qu'il disait, lorsqu'une balle égarée vint le frapper à la tête. Il pirouetta sur lui-même, et tomba sans pousser un cri.

VI

Pendant que notre héros tombait héroïquement pour la défense des lois, comme on disait à cette époque, voici ce qui se passait dans une maison de la rue du Helder :

M. Matthieu Roullin, banquier, avait fait partie, pendant la période des quinze années, de l'opposition libérale. M. Roullin, disons-le tout de suite, ne croyait

guère qu'à la religion naturelle de l'intérêt, mais il était libéral, parce qu'à cette époque il fallait être quelque chose. D'ailleurs, Roullin n'aimait pas la noblesse. Habitant de la Chaussée-d'Antin, il parlait avec dédain des hôtes titrés de la rive gauche; il ne pouvait prononcer le nom du faubourg Saint-Germain sans faire une grimace. C'était une haine de chaussée contre faubourg. Roullin avait aussi pour principe général de ne jamais se montrer satisfait des hommes et des choses. Cette attitude de mécontent l'avait fait remarquer, et dans les dernières élections, il n'avait manqué que de deux voix la députation au collége d'Angoulême. Cependant Roullin était libéral jusqu'au coup d'État exclusivement. Il ne voyait dans l'élan de la population parisienne qu'une maladroite levée de boucliers, qu'une émeute qui serait facilement comprimée par le pouvoir. L'idée d'une révolution éventuelle n'était pas même venue à l'esprit de ce banquier politique. Il pensait au contraire à la force qu'allait donner au ministère l'insuccès probable de l'émeute, et comme son nom avait été mêlé à toutes les souscriptions patriotiques des dernières années, il craignait d'être englobé dans les vengean-

ces de la réaction. Roullin s'empressa donc de faire son examen de conscience au bruit de la fusillade. Après tout, son libéralisme avait toujours été modéré, intelligent, et dans les plus grands écarts de son ardeur patriotique, sa pensée s'était toujours arrêtée avec respect devant la prérogative du roi ; elle n'avait jamais franchi la limite de la résistance légale. « Les insurgés sont des misérables, se disait-il en se promenant à grands pas dans sa chambre ; on peut faire de l'opposition ; mais de là à tirer des coups de fusil... Je suis dévoué au roi, au roi chevalier... au petit-fils de Henri IV et de saint Louis... »

Le lendemain, Roullin recommença son examen de conscience ; mais cette fois ce fut pour se demander s'il n'avait pas fourni un prétexte aux soupçonneuses médisances des amis du libéralisme. Le ruisseau de la veille était devenu un fleuve. L'émeute s'était transformée en insurrection. Partout on se battait. A qui allait rester la victoire ? Le banquier se rendit cette justice, qu'il s'était toujours montré l'ennemi des préjugés et le protecteur des idées nouvelles.

Enfin, le 29 juillet, il réfléchissait encore, enfermé dans son cabinet, lorsqu'une femme jeune et belle

vint le tirer de cette léthargie morale. C'était madame Roullin.

— A quoi pensez-vous donc, mon ami? dit-elle d'un accent ferme et résolu; vous vous tenez à l'écart pendant que vos amis se partagent le pouvoir.

— Quels amis? demanda naïvement le banquier.

Madame Roullin fit un imperceptible mouvement d'épaules qui indiquait toute la pitié que venait de lui causer l'interrogation de son mari.

— Mais vos amis politiques, vos amis de l'opposition.

— Et où sont-ils?

— A l'hôtel de ville! La cour est en fuite, et la révolution triomphe.

— Enfin! s'écria Roullin, qui parcourait la chambre avec agitation.

— Si vous ne vous montrez pas, on dira que vous avez déserté à l'heure du danger.

— C'est juste, murmura le banquier. Il se présente telle circonstance dans la vie d'un homme où il doit savoir se dévouer à son pays.

Et satisfait de cette phrase patriotique, M. Roullin prit son chapeau et sortit.

Le banquier ne marchait pas : il volait à travers les rues dépavées. Pour franchir les barricades, il avait retrouvé son pied leste de vingt ans. Peu à peu cependant sa marche devint plus lente. Son pas inégal trahissait une nouvelle préoccupation. « Il n'est pas possible, pensait-il, que la révolution ait triomphé en si peu de temps. Trois jours pour renverser la plus vieille monarchie de l'Europe, cela n'a pas de précédent dans l'histoire. La dynastie et ses défenseurs n'abandonneront pas si facilement la partie. Qui sait si, à l'heure qu'il est, ils ne rentrent pas triomphants par une barrière de la capitale? Et moi, j'irais jouer ma tête sur un coup de dés... Je ne suis pas un homme politique, après tout... Oui; mais si la révolution l'emporte? La situation est grave. Personne à qui demander conseil, et le *Constitutionnel* qui n'a paru ni hier ni ce matin! »

En réfléchissant ainsi, Roullin était arrivé sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois, qui, une heure auparavant, avait servi de dernier champ de bataille à la monarchie.

Il s'arrêta sans trop savoir s'il poursuivrait sa route jusqu'à l'hôtel de ville ou s'il opérerait une retraite

prudente. Ses irrésolutions lui revenaient plus irritantes.

En ce moment, quatre hommes en blouse portant un blessé étendu sur un matelas passèrent auprès de lui... La figure contractée du banquier s'adoucit : il venait de trancher le nœud de la question.

— Mes amis, leur demanda-t-il, où portez-vous cet homme?

— Est-ce que vous êtes chirurgien, bourgeois? dit un des quatre.

— Non, balbutia Roullin; mais je suis comme vous un bon citoyen, un ami des lois!

— Ça ne suffit pas pour panser le particulier; il a reçu une dragée qu'il digérera avec peine. Nous le trimbalons pour le quart d'heure chez le marchand de vin du coin...

— Voulez-vous le transporter chez moi? je le ferai soigner, et il sera très-certainement mieux...

— Ça y est! interrompit l'homme. Allons, les autres, en route!

Un quart d'heure après ce colloque, Roullin rentrait triomphalement dans son hôtel avec son héros de juillet.

— Déjà de retour ! dit madame Roullin. Vous n'avez donc pas été à l'hôtel de ville ?

— J'ai fait mieux que tous ces avocats bavards, répondit emphatiquement Roullin : ils parlent, j'agis. J'ai fait transporter dans mon hôtel un blessé, un héros !

— Eh bien ? dit madame Roullin.

— Tu ne comprends pas ? Je fais de ma maison une ambulance. Les journaux raconteront le fait.

— Que ne vous êtes-vous procuré aussi un blessé de la garde ou un Suisse, vous eussiez été prêt à tout événement.

En ce moment un domestique annonça M. le baron de Charolles.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années ; sa mise était élégante sans recherche ; son maintien, un peu roide, ne manquait pas d'une certaine grâce. Il baisa galamment le bout des doigts de madame Roullin, donna une poignée de main au banquier, et prit place sur un canapé, avec la demi-familiarité d'un ami de la maison.

— Eh bien ? dit M. Roullin au nouveau personnage.

— Eh bien ! répéta le baron.

— Quoi ! s'écria le banquier, voilà tout ce que vous avez à dire quand la monarchie aux abois...

— La restauration, interrompit le baron, a vécu quatorze ans huit mois et vingt-neuf jours, je vous fais grâce des minutes; c'est à peu près la durée moyenne des gouvernements modernes. A propos, vous vous êtes mis à la baisse, comme je vous l'avais dit?

— Oui, répondit le banquier.

— Tout va bien, murmura Charolles.

— Est-ce que vous n'avez vu personne? demanda Roullin.

— J'ai été faire avant-hier une visite au sous-secrétaire d'État des affaires étrangères : il était à la chasse.

— Chasser par un pareil temps ! dit Roullin.

— Oui, reprit le baron, par vingt-cinq degrés de chaleur.

Roullin, démonté par le calme apparent de son interlocuteur, se promenait dans la plus vive agitation.

— Et vous, madame, dit Charolles, que pensez-vous de la situation?

— Je suis comme vous, baron, dit en souriant la jeune femme, j'attends...

— Pour moi, s'écria Roullin, je suis, Dieu merci, ce que j'étais hier : l'ennemi de la tyrannie...

— A propos, interrompit Charolles en dissimulant un sourire, j'ai aussi été à l'hôtel Laffitte.

— Ah! s'écria Roullin en se redressant. Qu'y faisait-on?

— La révolution. Tous vos amis étaient là.

— On m'y aurait vu aussi, si je n'avais été retenu par des soins que j'ai donnés à un blessé.

— Vous avez recueilli un blessé?

— Tombé à l'attaque du Louvre... un héros... le chef de l'insurrection!...

— C'est une idée! murmura Charolles en mâchant la pomme de sa canne.

— Et quelle forme de gouvernement propose-t-on?

— On parle d'une république fédérative, avec M. de Lafayette pour président.

— La pensée girondine, s'écria Roullin.

— On dit aussi que le duc d'Orléans a des chances...

— Pour la présidence? interrompit Roullin.

Des cris et des vivat partis du boulevard vinrent interrompre cette conversation.

Le baron se mit à la fenêtre.

— Tenez, dit-il, voici le roi qui fait son entrée dans sa bonne ville de Paris.

— Charles X est revenu! s'écria le banquier pâle d'émotion.

— Qui vous parle de Charles X ? Je vous annonce que Son Altesse Royale le duc d'Orléans va en ce moment chercher la couronne de France à l'hôtel de ville.

— Ah! s'écria Roullin, voilà enfin le prince qu'il nous fallait! Et il se précipita aussitôt dans la rue.

Cette fois, le banquier alla droit à l'hôtel de ville.

— Voyons, baron, dit madame Roullin restée seule avec Charolles, parlons raison.

— Cela sera bien difficile.

— Trêve de galanterie : que se passe-t-il réellement?

— Le trône des Tuileries passe au Palais-Royal, et le faubourg Saint-Germain à la Chaussée-d'Antin : votre règne arrive.

— Ainsi soit-il, dit madame Roullin. Mais vous ne me parlez pas de vous?

— J'ai servi l'empire avec zèle, la restauration avec dévouement...

— Et vous servirez le gouvernement nouveau?

— Avec fidélité : il faut bien faire une fin.

Charolles venait de se lever.

— Quoi! vous partez?

— Oui, je retourne à l'hôtel de ville.

— Vous y avez donc été?

— Sans doute. J'ai laissé un vieux chapeau à ma place. Mais, en temps de révolution, on ne respecte rien ; et si je tardais trop longtemps, on me prendrait peut-être la place, et... le chapeau.

Restée seule, madame Roullin sonna sa femme de chambre.

— Euphémie, dit-elle, qu'on aille acheter trois mètres de rubans, l'un rouge, l'autre blanc, le troisième bleu, et qu'on couse le tout ensemble.

Deux heures après, madame Roullin, ornée d'une magnifique écharpe aux couleurs nationales, montait en voiture et se faisait conduire au ministère de l'intérieur.

VII

Le banquier, disons-le à sa louange, n'avait pas fait les choses à demi. Le blessé, installé dans une chambre donnant sur le jardin de l'hôtel, avait reçu tous les secours que réclamait son état. L'extraction de la balle avait eu lieu sans qu'il poussât un cri : il était encore sans connaissance. Après quoi, le chirurgien avait pansé la plaie, et avait déclaré que la

blessure, quoique grave, laissait tout espoir de guérison.

Or, ce blessé, si patriotiquement recueilli par le banquier libéral, n'était autre que Lucien.

Pendant que M. Roullin était à l'hôtel de ville, et que sa femme promenait dans les salons ministériels son patriotisme tricolore, la garde-malade, après avoir donné au blessé les potions ordonnancées par le médecin, passait dans la chambre de mademoiselle Roullin.

— Comment va le blessé ? lui demanda la jeune fille.

— Il est toujours évanoui ; ce serait dommage qu'il mourût : c'est un beau jeune homme.

— Un homme du peuple...

— Non pas, mademoiselle, et la preuve, c'est qu'il a au doigt un gros diamant.

— Il peut l'avoir pris à un combattant du parti vaincu.

— C'est bien possible ; figurez-vous, mademoiselle, que ce jeune homme, qui a une si belle bague, porte une pièce de dix sous suspendue à son cou.

Jusque-là, mademoiselle Roullin avait entendu

tous ces détails avec indifférence, mais aux derniers mots de la garde-malade elle s'écria vivement :

— Une pièce de dix sous ?

— Oui, mademoiselle, je l'ai vue comme je vous vois.

La jeune fille devint pâle.

— Après cela, dit la domestique, cette pièce a peut-être été bénite par notre saint-père le pape.

— Et quel âge peut-il avoir ?

— Vingt ans tout au plus.

— Serait-ce lui ? pensa la jeune fille profondément émue...

La domestique était retournée auprès du malade.

— Que je suis donc folle de me mettre de pareilles idées en tête ! pensa mademoiselle Roullin. Pauvre jeune homme ! il est probablement à sa petite fenêtre... là-bas... Comme Clémence rirait, si je lui faisais part de mes imaginations.

Clémence était le prénom de madame Roullin. Le banquier avait épousé en secondes noces une jeune femme de vingt-cinq ans, et la belle-mère et la belle-fille ne s'appelaient que par leur nom de baptême.

Cependant, comme cette pièce de dix sous lui trottait toujours par l'esprit, en dépit de tous ses raisonnements, la jeune fille envoya chercher la garde-malade.

— Vous allez passer, lui dit-elle, le jour et la nuit auprès du blessé ; descendez à l'office prendre quelque chose : quelqu'un vous remplacera.

Quand la garde se fut éloignée, la jeune fille pénétra dans la chambre du malade, et, s'avançant sur la pointe du pied, elle souleva les rideaux, jeta un cri et tomba à genoux.

— O mon Dieu ! sauve-le ! dit-elle.

Quelque invraisemblable que lui eût paru la transformation du timide séminariste en combattant politique, mademoiselle Julia Roullin, que le lecteur a reconnue sans doute pour la jeune fille au bracelet du premier chapitre, avait bien été forcée de se rendre au témoignage de ses yeux. Le héros du Louvre, ce fier champion de la liberté, c'était bien le jeune homme dont l'exclamation naïve lui avait appris qu'elle était belle, et qui, du haut de sa petite cellule, l'enveloppait de tout l'amour de son regard.

— Pauvre ami ! disait-elle, pourquoi as-tu quitté

ta calme retraite ?... Et, gagnée par l'attendrissement des souvenirs, elle sentit glisser une larme sur sa joue. Alors, venant à songer à la gravité de sa blessure : — Si j'allais le voir mourir ! Mais non, le ciel ne l'a envoyé ici que pour que je veille sur lui. Je ne le quitterai pas d'un instant. Je serai sa sœur. Je le rendrai à la santé et à la vie.

Mademoiselle Julia Roullin était une blonde jeune fille d'une remarquable beauté. Ses yeux, d'un bleu tendre, et la pâleur de ses joues donnaient à sa physionomie une douceur angélique mélangée d'une expression fière et mutine. Sa taille fine et cambrée, ses pieds et ses mains de duchesse auraient fait supposer à un partisan du système des races que quelques gouttes d'un sang aristocratique avaient fertilisé la souche roturière des Roullin. Des grappes de cheveux d'un blond pâle tombant de chaque côté jusque sur ses épaules, servaient de cadre à ce ravissant ovale d'une beauté élégante, d'une finesse de pastel. Ce n'était pas la beauté plastique, l'idéal de la statuaire : c'était la beauté qui va être belle. Ses formes naissantes et ses charmes devinés indiquaient qu'elle n'était plus une enfant, mais qu'elle était à peine une

jeune fille. C'était le précoce duvet du fruit qui n'est encore qu'à l'état de fleur.

Ce n'était guère que depuis trois ans que mademoiselle Roullin avait été de temps en temps à Angoulême. M. Roullin, pour se créer dans un collége où il avait quelques amis une influence électorale, avait acheté à cette époque une propriété dans la Charente, et il envoyait sa femme et sa fille y passer une partie de la belle saison ; madame Roullin, pour conquérir des voix à son mari, faisait à Angoulême de royales dépenses. Sa maison était montée avec un luxe de banquier parisien. C'est tout dire. Mais ni l'argent dépensé ni les visites aux électeurs n'ayant procuré à Roullin cette majorité qu'il appelait de tous ses désirs, il s'était lassé, et paraissait disposé à se défaire de sa ruineuse propriété, lorsque la révolution de juillet, éclatant tout à coup, rouvrit un champ plus vaste à ses espérances.

Lucien demeura quatre jours sans connaissance, en proie à l'exaltation de la fièvre. Chaque jour le chirurgien venait panser sa blessure. Julia se chargeait de faire observer les prescriptions du docteur. Quant à M. et à madame Roullin, ils continuaient à

suivre plus que jamais la piste des incidents politiques. Enfin, la fièvre diminuant peu à peu, l'excellente constitution du malade sembla prendre le dessus.

La première fois que Lucien rouvrit les yeux, il porta ses regards autour de la chambre sans pouvoir se rendre compte de ce qui lui était survenu ; il avait oublié son départ de Vadal, son arrivée à Paris et son premier coup de feu sur le champ de bataille de la rue. Personne en ce moment n'était auprès de lui. Il considérait avec étonnement cette petite chambre où il se trouvait transporté comme par enchantement. Les rideaux baissés, interceptant le jour, ne lui laissaient pas distinguer les objets, et il ne voyait que comme à travers une brume épaisse. Où était-il ? Que lui était-il arrivé ? Était-il mort ? était-il vivant ? Bientôt cette idée de la mort lui rappela le passé. Par un mouvement de l'esprit, rapide comme l'éclair, il se vit entraîné par la foule des combattants à l'attaque du Louvre. Il vit la lueur du pistolet et se sentit frappé d'une balle. Il poussa un cri... L'émotion causée par ce souvenir lui redonna la fièvre, compliquée d'une sorte de délire lucide. Les objets extérieurs s'offraient à lui tels qu'ils existaient réellement ; mais par une

bizarrerie de son cerveau malade, la vue de ces objets inconnus le confirmait dans cette idée qu'il était mort... Il subissait tout éveillé l'empire de ces rêves étranges, de ces hallucinations diaboliques qui dérangent quelquefois pour toujours les cerveaux les mieux organisés. Il se croyait dans le ciel ; et il chantait alors les cantiques qu'il avait appris au séminaire. Mais lorsque la douleur de sa blessure, par moments endormie, se faisait ressentir, il lui semblait éprouver tous les tourments des damnés. Quelquefois, contemplant à travers la pénombre cette petite chambre calme, les rideaux blancs de son lit, les tapis à rosaces enflammées et les meubles placés çà et là, il paraissait chercher dans le chaos de ses idées le souvenir confus des objets qui frappaient ses regards.

Dans un de ces moments, mademoiselle Roullin pénétra dans la chambre du malade. Lucien tourna la tête du côté de la jeune fille et la contempla comme un homme qui rêve. Julia, étonnée et arrêtée par la fixité de ce regard, n'osait faire un pas pour sortir ou pour avancer... Aussitôt les traits pâles de Lucien se colorèrent d'une légère animation.

— Oh ! c'est vous ! c'est bien vous ! s'écria-t-il en

faisant un effort pour se soulever. Et abattu par la violence de la secousse, il retomba sans connaissance. Mademoiselle Roullin, effrayée, était allée chercher du secours.

Pendant plusieurs jours encore il fut en proie au même délire ; toujours la même pensée le poursuivait dans ses rêves... Un soir que mademoiselle Roullin se trouvait seule auprès de lui, elle surprit, au milieu de phrases incohérentes, ces paroles adressées à un être imaginaire :

— Je vous ai donc revue, vous que j'ai tant aimée quand j'étais sur la terre ! Vous souvenez-vous du bracelet tombé et du muet entretien de nos âmes?...

Aux dernières paroles prononcées par le malade, la jeune fille sentit son cœur battre avec violence.

Au bout de vingt-quatre heures, la fièvre céda, et le délire disparut. Lucien se retrouva comme à son premier réveil.

Dès que la connaissance fut revenue au malade, mademoiselle Roullin, obéissant à un sentiment de pudeur et peut-être aussi à la crainte de causer au malade une nouvelle émotion, s'abstint de pénétrer dans la chambre. Mais la garde donnait dix fois par

jour à la jeune fille le bulletin de la santé du blessé.

La convalescence fut rapide. Lucien eut enfin la conscience de lui-même et des événements. Il apprit qu'il avait été recueilli et soigné dans la maison d'un banquier ; et il se proposait de quitter le plus tôt possible l'hospitalité de cette maison pour se mettre à la recherche de cette jeune fille qui l'avait attiré à Paris.

Et pourtant, il lui restait comme une idée confuse de l'avoir vue pendant sa maladie, ange gardien penché vers son lit de douleur. Il avait entendu sa voix et respiré le parfum de ses cheveux. Mais la céleste image avait disparu avec la souffrance. Ce n'était qu'une illusion causée par la fièvre et le délire.

Le médecin lui permit de se lever. Lucien se plaça à la fenêtre pour revoir le ciel et respirer cet air tiède dont il était depuis si longtemps privé. La fenêtre donnait sur le jardin ; ce jardin rappela au convalescent ses chères rêveries d'autrefois, alors que du haut de sa prison il fouillait du regard chaque allée, chaque massif pour découvrir l'apparition si impatiemment attendue. Tous les souvenirs du passé défilèrent silencieusement devant ses yeux, et par une sorte de mirage intellectuel, il revoyait le jardin d'Angoulême avec sa verte

pelouse, ses allées tortueuses, et jusqu'au petit banc où la jeune fille venait s'asseoir. Tout à coup, il la revit telle qu'elle s'était montrée à lui autrefois... L'illusion était complète. Il se crut le jouet de la fièvre... il se touchait pour être sûr qu'il était bien éveillé ; c'était bien elle ! elle brodait dans un kiosque dont l'entrée était à moitié cachée par des guirlandes de chèvrefeuille.

Cette vue avait rendu Lucien immobile. Il craignait que le moindre mouvement ne fît disparaître la vision céleste...

En ce moment, Julia, tournant la tête vers la fenêtre, aperçut Lucien et comprit les sentiments qui agitaient le cœur du jeune homme...

Elle se leva, posa un doigt sur ses lèvres pour lui recommander le silence et s'enfuit avec la légèreté d'un oiseau.

Lucien demeura plongé dans un étonnement stupide ; pourtant, ce n'était plus un rêve ; il l'avait vue, elle lui avait fait un signe ; il se demandait par quel merveilleux hasard il venait de retrouver cette jeune fille ; alors il se sentit inondé d'une ivresse indicible, d'une de ces joies infinies que le cœur ne res-

sent qu'une fois; tout lui souriait dans l'air, dans les fleurs, dans les arbres du jardin... Il marchait à grands pas dans la chambre comme s'il n'eût jamais été malade. Il bénissait sa blessure et pensait avec reconnaissance au terrible compagnon qui l'avait forcé de marcher à l'attaque du Louvre.

Pendant que Lucien était resté sur son lit de douleur, M. Roullin avait bien employé son temps. Le blessé, recueilli dans sa maison, lui avait plus servi que s'il s'était battu lui-même. Spéculant sur *son héros* (c'est ainsi qu'il appelait Lucien), au point de vue de son ambition politique, il l'avait gratifié de mille exploits imaginaires. Ainsi, à l'hôtel de ville, Roullin, interpellé par un jeune signataire de la protestation des journalistes sur l'emploi de son temps et sur son absence remarquée dans les réunions libérales, avait audacieusement répondu que les soins donnés par lui à l'un des chefs populaires de l'insurrection l'avaient empêché de se réunir à ses amis. Puis, dans l'échauffement de la parole, il avait présenté ce blessé comme un des plus redoutables champions de la liberté... C'était à son courage, à l'ascendant qu'il exerçait sur les masses, qu'on devait en

grande partie la déroute des Suisses et le triomphe définitif du peuple. Le banquier s'était montré si éloquent dans le récit des grandes actions de ce combattant anonyme, qu'il était passé, lui Roullin, à l'état de grand citoyen. Quant au héros inconnu, on parlait de transporter ses restes au Panthéon dans le cas où il viendrait à rendre l'âme. Mais nous avons vu que Lucien n'avait pu profiter de cette illustre apothéose, puisque, moins favorisé que le Grec Épaminondas, il n'était pas mort au sein de la victoire.

Ce premier succès n'avait pas satisfait Roullin. Le soir même de ce jour, il avait jeté dans la boîte d'un journal libéral les quelques lignes suivantes, qui reçurent le lendemain les honneurs de l'*entre-filet*.

« Parmi les hommes qui se sont le plus distingués par leur patriotisme dans les trois grandes journées de notre révolution, nous devons placer en première ligne M. Matthieu Roullin. Ce banquier généreux, qui fut pendant quinze ans un des hommes les plus intègres du parti libéral, a fait ouvrir les portes de son hôtel aux victimes de la tyrannie. L'hôtel Roullin était l'ambulance générale des blessés. M. Roullin a

eu le bonheur de faire donner des soins à l'un des chefs de ces braves jeunes gens qui marchèrent à l'attaque du Louvre. L'état de ce jeune héros inspire les plus grandes inquiétudes; pourtant, on espère le sauver... »

Cet entre-filet, répété par toutes les feuilles de Paris et des départements, valut à Roullin la rosette de la Légion d'honneur et la croix de Juillet.

Le lendemain du jour où Lucien avait aperçu Julia dans le jardin, madame Roullin était au salon avec sa belle-fille et M. le baron de Charolles.

— Ainsi, disait le baron, nous allons voir ce héros, ce tranche-montagne, ce Tamerlan qui, s'il faut en croire Roullin, a pris le Louvre à lui tout seul.

Un sourire effleura en ce moment les lèvres roses de Julia.

— Il va venir tout à l'heure, répondit madame Roullin. Mon mari l'a vu ce matin, et ce jeune homme lui a demandé la permission de me présenter ses hommages...

— J'avoue que je suis curieux de le voir, dit le baron. Ce garçon-là a fait, à ce qu'il paraît, tant de

choses surprenantes, que je ne serais pas fâché de l'examiner de près.

— Une chose étrange, baron, reprit madame Roullin, M. Roullin me disait tout à l'heure que son héros avait l'air d'une jeune fille, et qu'il n'aurait jamais pu croire que cette frêle organisation fût capable de tant de courage et d'énergie.

— C'est une loi commune, madame, interrompit le baron : la nature, par une inexplicable bizarrerie, semble prendre plaisir à enfermer une âme forte dans un corps malingre. Bayard était si faible dans son adolescence qu'on désespérait d'en faire un homme de guerre. Turenne a été d'un tempérament maladif toute sa vie, et la Faculté du temps avait condamné le grand Condé comme poitrinaire... Je pourrais vous citer bien d'autres exemples... Mais, ajouta le baron, ce blessé, qu'est-ce que c'est, a-t-il quelques manières?

— Sans doute, répondit Julia.

— Comment sais-tu cela, ma chère? demanda madame Roullin; est-ce que tu l'as vu?

Julia hésita un instant, puis elle se hâta d'ajouter :

— Je ne fais que répéter ce que mon père m'a dit.

Le baron fit un petit mouvement des lèvres qui signifiait probablement que le témoignage de Roullin n'avait pas une très-haute valeur.

Nous devons dire que Julia, pour la première fois de sa vie peut-être, cachait une de ses pensées à madame Roullin, qu'elle regardait plutôt comme son amie que comme sa belle-mère; mais, sans trop se rendre compte du motif qui la faisait agir, elle n'avait pas révélé à sa confidente habituelle que le blessé du Louvre n'était autre que le jeune abbé du séminaire.

Un domestique vint dire à madame Roullin que le blessé demandait à se présenter.

Madame Roullin s'était levée pour faire quelques pas au-devant du visiteur.

Lucien parut à la porte du salon. Ses traits pâles et maigris par la maladie l'avaient un peu changé. Madame Roullin arrêta sur lui un regard stupéfait...

— Eh quoi! dit-elle... je ne me trompe pas... Julia... c'est l'abbé...

— C'est bien lui, répondit Julia en jouant l'étonnement.

— L'abbé! murmura le baron.

— Madame, dit le jeune homme, le sourire sur les lèvres, je vois que vous ne vous attendiez point à me voir...

— Comment, s'écria madame Roullin, c'est vous, c'est bien vous... Mais c'est impossible...

— Vous connaissiez donc déjà monsieur?... demanda le baron.

— Sans doute... répliqua madame Roullin. Puis s'adressant à Lucien auquel elle tendit une main que le jeune homme s'empressa de porter à ses lèvres : — Par ma foi, mon cher abbé, je ne reviens pas de l'aventure, et je me demande si tout cela n'est pas un rêve...

— Que le réveil ne vienne pas trop tôt! dit Lucien.

— Comment, monsieur, continua madame Roullin, je vous laisse à Angoulême avec un bréviaire et je vous retrouve à Paris avec une épée...

— Vous ne pouviez plus être ma pénitente; je n'ai plus voulu être le confesseur de personne...

— Voyons, mon cher César, car vous vous êtes

conduit si vaillamment, que je ne peux plus vous appeler monsieur l'abbé maintenant, dit madame Roullin, racontez-nous vite votre histoire, je brûle de l'entendre; ne me faites pas languir. Puis elle ajouta :—Qui aurait jamais pensé que ce petit abbé à l'air si simple, si timide, cachait un conspirateur!

— Et un combattant terrible, dit le baron : on ne parle, monsieur, que de votre courage...

—De mon courage!... répéta Lucien, qui crut voir une épigramme dans la phrase de son interlocuteur.

— Sans doute, monsieur, dit à son tour Julia de sa voix douce et pénétrante, ne vous êtes-vous pas battu?... n'avez-vous pas été glorieusement frappé par devant?...

En ce moment, M. Roullin entrait au salon...

— Ah! voilà mon cher blessé, dit le banquier en tendant la main au jeune homme. Hein! Charolles, qui dirait, à voir monsieur, qu'il a été le plus glorieux soldat de la liberté!...

—Monsieur, répondit Lucien, je ne mérite pas ces éloges...

— Oh! je sais ce que je dis, continua le banquier;

mais aussi la patrie ne vous oubliera pas; c'est une mère reconnaissante qui récompense les vertus de ses enfants...

— J'ai déjà été trop payé par votre hospitalité, répondit Lucien en jetant un coup d'œil sur Julia.

—Votre nom figurera parmi les héros, dit le baron.

— Mon nom! interrompit Lucien.

— Sans doute, continua le banquier; n'est-ce pas à vous et à cette noble jeunesse qui a combattu pour la défense des lois, que la France doit son indépendance?

Lucien ouvrait de grands yeux et cherchait le sens de toutes ces paroles... On se souvient qu'à son arrivée à Paris il ne connaissait rien des événements, et que pour le moment il relevait d'une maladie grave pendant laquelle il lui eût été difficile de se renseigner.

— Mais enfin, reprit le banquier, c'est par vous, c'est par tous ceux qui ont pris une part si glorieuse à la grande bataille que la révolution a triomphé.

— Ah! dit Lucien.

— Le héros a un air singulier, murmura le baron à l'oreille de madame Roullin.

— Vous saviez pourtant bien pourquoi vous vous battiez, dit madame Roullin impatientée de l'étonnement du jeune homme.

— Je vous avouerai que non... dit Lucien.

— Ceci est trop fort, s'écria le baron en riant.

— C'est probablement un casseur de réverbères par état, pensa Roullin, un de ces enfants terribles de la place publique qui se battent pour se battre. En tous cas, mon ami, ajouta-t-il en prenant un ton plus dégagé, quel que soit le motif qui vous ait poussé à combattre, vous avez agi vaillamment... car vos lèvres, au moment où je vous ai fait transporter ici, portaient encore l'empreinte des cartouches déchirées pendant l'action...

— Monsieur, dit Lucien, je vais vous parler franchement, je venais de quitter le séminaire...

— Le séminaire! interrompit Roullin.

— Oui, monsieur, et je venais à Paris sans rien savoir de la situation politique.

— Ah! je comprends, s'écria Roullin... l'odeur de la poudre... les cris des combattants, tout cela vous a monté la tête. Ah! brave jeunesse, je te reconnais bien là.

— Hélas! non, ce n'est pas cela, reprit Lucien au grand désappointement du banquier qui voulait un héros à tout prix.

— Tout ceci est très-comique, pensa le baron riant dans sa barbe du désappointement de Roullin.

— Parvenu sur une place dont je ne sais pas le nom, continua Lucien, j'eus l'imprudence de parler à des hommes qui me dirent qu'ils me tueraient si je ne les suivais pas.

— Vous avez donc été entraîné malgré vous? interrompit madame Roullin, qui ne put retenir un grand éclat de rire.

— Mon Dieu, oui, dit Lucien, je me suis battu parce que je ne pouvais faire autrement... Vous voyez, madame, que si ma gloire est douteuse, ma franchise ne l'est pas.

Cet aveu ne satisfaisait pas M. Roullin; aussi se dépêcha-t-il de dire au jeune homme.

— Permettez-moi, monsieur, de vous donner, dans votre intérêt, un conseil paternel; ne parlez de tous ces détails à âme qui vive.

— Mais, monsieur, dit Lucien, il m'est impossible d'accepter une gloire que je ne mérite pas.

— Quelle naïveté! murmura le baron.

— Que le diable l'emporte! pensait Roullin. Cependant, reprit-il, vous avez combattu, vous avez reçu une balle; le gouvernement nouveau ne peut se dispenser de vous récompenser. Si vous allez dire que l'on vous a forcé de prendre un fusil, il ne pourra rien faire pour vous.

— J'avoue, monsieur, que je ne prétends à aucune récompense.

Le banquier suait à grosses gouttes.

Le baron continuait à sourire en regardant madame Roullin.

— Celle-ci vit qu'elle seule aurait raison du jeune homme.

— Voyons, mon cher vainqueur, lui dit-elle, pas d'enfantillage; songez qu'il ne faut jamais être un héros malgré soi, cela donne toujours un air... étrange.

— Vous n'osez pas dire ridicule...

— Eh! mon Dieu, oui, vous avez dit le mot... et le ridicule tue plus sûrement que les balles des Suisses, vous savez cela aussi bien que moi. Gardez donc le silence sur tout ceci, et si ce n'est pour vous, que ce

soit pour nous, pour l'intérêt que nous vous portons, mon mari et moi.

— Puisqu'il en est ainsi, répondit Lucien, croyez, madame, au silence le plus absolu... S'il le faut, ce sera moi qui aurai entraîné les autres.

— A la bonne heure, dit Roullin en se levant et en serrant la main du jeune homme, voilà qui est parler raisonnablement; et attirant Charolles dans l'embrasure de la fenêtre pendant que Lucien continuait de causer avec madame Roullin...

— Concevez-vous un pareil oison? aller dire qu'il s'est battu à contre-cœur!

— Après tout le mal que vous vous êtes donné...

— Déclarer qu'il ne veut pas de récompense!

— Il faudrait empailler ce garçon-là et le déposer au Muséum avec cette étiquette : *Exemplarium unicum.*

— Il ne comprend même pas que son désintéressement le couvrirait de ridicule.

— Et que ce ridicule rejaillirait sur un autre, dit Charolles.

— Ce n'est pourtant pas ma faute, si je suis tombé sur un héros douteux.

— Sur un révolutionnaire quelque peu congréganiste, ajouta le baron.

— Si ce diable d'Hector Chabot savait cela, il publierait la chose tout au long dans son journal.

— Je vous croyais au mieux avec lui.

— Est-ce qu'on peut compter sur ces journalistes? Quant à vous, mon cher baron, le plus grand silence...

— Je vous le jure.

— Vous parlerez donc, dit le banquier avec un gros rire.

— Eh bien! je promets de me taire.

— J'aime mieux ça.

Roullin fut un moment rêveur, puis il se dit : Charolles gardera le silence; il ne voudrait pas me nuire au moment où il a des intérêts engagés dans ma maison. Quant au jeune homme, j'aurai soin de veiller sur lui, et s'approchant de Lucien :

— J'espère bien, mon cher monsieur, lui dit-il du ton le plus aimable, que vous consentirez à regarder le plus longtemps possible ma maison comme la vôtre.

VIII

Retiré dans sa chambre, Lucien se demandait pourquoi M. et madame Roullin avaient tant insisté pour qu'il ne dît mot de son aventure. Il avait trop peu d'expérience pour voir clair dans cette petite intrigue, et il était loin de se douter qu'il était le pion que Roullin faisait mouvoir à sa guise sur l'échiquier de son intérêt.

Lucien se sentit surexcité par les émotions de la

journée; le sang fouettait ses tempes; il ouvrit sa fenêtre pour respirer l'air du jardin... La nuit était sombre, l'atmosphère étouffante; le jeune homme avait besoin de mouvement pour apaiser le tumulte de ses pensées; il descendit au jardin, et, après avoir arpenté les allées en tous sens, il alla s'asseoir sous le kiosque où il avait aperçu Julia la veille.

Il était là depuis un quart d'heure repassant dans son esprit tous les événements de sa vie depuis un mois, et bénissant le singulier hasard qui lui avait ouvert la maison de cette jeune fille qu'il était venue chercher à Paris, lorsque le son de deux voix bien connues vint le tirer de sa rêverie.

C'étaient madame Roullin et Julia qui causaient en se dirigeant vers le kiosque.

La première pensée du jeune homme fut de se lever et d'aller au-devant des deux femmes, lorsqu'un mot prononcé par madame Roullin lui apprit qu'il était pour quelque chose dans cette conversation intime; il hésita un instant; puis, cédant à un mouvement de curiosité, il se cacha derrière le berceau de chèvrefeuille.

— Si tu veux être franche, disait madame Roullin,

tu avoueras que tu connaissais avant aujourd'hui la présence de l'ex-abbé dans la maison...

— Mais qui peut te faire supposer?...

— Je ne suppose rien. Je dis seulement ceci : Quand M. Lucien est entré ce soir au salon, rien n'a trahi son étonnement à notre vue; on eût dit qu'il nous avait quittées la veille, donc il savait qui il allait voir.

— C'est vrai! pensa Lucien; comment en effet n'ai-je pas songé à cela?

— Je dois t'avouer, ma bonne amie, reprit madame Roullin, que lorsque nous avons rencontré pour la seconde fois notre jeune séminariste sur la route d'Angoulême, tu as mis tant d'obstination à ne pas le reconnaître tout d'abord, que cela ne m'a pas semblé très-naturel; ensuite, j'ai surpris entre lui et toi certains petits regards qui ne me paraissaient qu'un amusement de voyage, mais qui, s'ils se continuaient aujourd'hui, pourraient avoir pour lui et pour toi de graves résultats.

— Et quels seraient ces résultats? demanda Julia.

— Mais, ma chère amie, à force de lire ainsi dans

les yeux l'un de l'autre, vous finiriez par vous aimer.

— Tu crois? dit Julia en riant.

— Rien n'est perfide comme le dialogue des yeux, cela dit tout, parce que cela ne dit rien. On a fait bien des définitions de l'amour, je t'en donne une qui est de moi, médite-la : l'amour est un orage sorti de deux éclairs.

Lucien retenait sa respiration.

— Tu comprends, continua madame Roullin, qu'il y a deux mois, lorsque je vis ton bel œil s'animer à l'aspect de ton cavalier inconnu, je n'en fus point autrement préoccupée. Cette rencontre deux fois renouvelée à la même place, ce jeune homme doux et timide qui, en t'apercevant la première fois, avait rendu un si flatteur hommage à ta beauté; cette petite pièce de monnaie venant de toi et gardée par lui comme un trésor... tout cela avait bien quelque chose de poétique, de romanesque, de sentimental, que sais-je? qui devait séduire une jeune tête comme la tienne. Mais nous ne devions plus revoir ce mélancolique rêveur de grande route. Il gardait sa pièce de cinquante centimes et toi ton souvenir... Souvenir charmant, sou-

venir des jeunes années qu'on marque d'une pierre blanche dans son esprit pour qu'il ne s'en efface jamais. Et moi, riant intérieurement, je me disais : Dans vingt ans d'ici, un soir que Julia se sentira plus attendrie que de coutume, elle me dira en caressant de ses mains blanches le dos d'un angora : Clémence, te souviens-tu du jeune abbé? Et fouillant à mon tour dans cette nuit du passé, je m'écrierai : L'abbé! quel abbé? ah! l'abbé au bracelet, l'abbé à la pièce de dix sous, l'abbé qui te trouvait si belle! Ah! le pauvre homme, il est pour sûr curé d'une ravissante paroisse, il a huit cents francs de traitement, un gros ventre et un nez rouge...

Et elle se mit à rire aux éclats.

— Mais, aujourd'hui que l'agneau se trouve un lion, que l'abbé est un homme... dit Julia.

— Ah! aujourd'hui, ma chère, la situation a changé de face, comme disent les hommes politiques, aujourd'hui le moindre regard jeté à la dérobée amènerait inévitablement une conflagration générale entre ton cœur et le sien; c'est ce qu'il faut éviter.

Lucien eut besoin de se soutenir à un arbre pour ne pas tomber.

— C'est ce qu'il faut éviter ! répéta Julia.

— Sans doute, une étincelle tombe sur ton cœur, met le feu aux poudres, et alors...

— Et alors? dit Julia.

— Et alors, mademoiselle Julia est une jeune fille très-malheureuse, parce qu'elle sait que dans sa position elle ne peut épouser qu'un homme de son rang, un homme haut placé, titré, etc.

— Mais mon père n'est pas titré, que je sache ! dit Julia.

— Il est mieux que cela, répliqua madame Roullin, il est trois fois millionnaire... Sois bien certaine, ma chère enfant, qu'il n'accordera pas la main de sa fille au premier petit amoureux qui lui viendra dire chapeau bas : « Monsieur, j'aime mademoiselle Julia et j'en suis aimé... »

— Et si mademoiselle Julia résiste? répondit la jeune fille.

— Si elle résiste, continua madame Roullin, on lui fera comprendre qu'elle se doit un peu à son père, que l'amour est une légère fumée au dire des philosophes, et que lorsqu'un mari vieux et laid peut offrir à sa femme, le jour de ses noces, comme compensa-

on de la non-valeur de sa personne, une couronne e marquise ou de duchesse, ce mari-là est un très-alant homme qu'il faut aimer un peu.

— Et tromper beaucoup, répondit la jeune fille; est-ce ton avis?

— Mon avis, ma chère enfant, est que tu te prépares beaucoup d'ennuis et de tourments.

— Y aurait-il encore, demanda Julia avec inquiétude, quelque projet de mariage sous roche?

— Non, depuis les derniers événements politiques, le baron de Charolles est regardé comme insuffisant; ainsi tu n'as plus rien à craindre de ce côté. Ton père disait hier qu'il voulait pour gendre un duc ou un pair de France.

— Comme c'est agréable, dit tristement Julia, d'être placée dans l'opinion de son père juste à la hauteur d'une marchandise! Mais, reprit-elle avec un ton qui indiquait chez cette fille une volonté énergique, il verra qu'on n'escompte pas mon cœur comme son papier.

— Veux-tu que je t'apprenne une nouvelle? dit madame Roullin.

— Dis toujours, répondit Julia.

— Ce cœur dont tu parles, ce cœur ne t'appartient plus...

— Que veux-tu dire ?

— Tu aimes...

Julia ne répondit pas.

— Mais alors, tu l'as donc vu, tu lui as donc parlé depuis qu'il est ici ? s'écria madame Roullin.

— Je l'ai vu tous les jours, mais je ne lui ai pas parlé...

— Mais, malheureuse, sais-tu seulement s'il t'aime, lui ?...

En ce moment, un cri partit du massif placé derrière le kiosque.

Les deux jeunes femmes se levèrent d'un bond... Elles regardèrent autour d'elles, mais elles ne virent personne.

— Il nous écoutait, pensa Julia.

On comprendra aisément dans quelle situation d'esprit se trouvait Lucien quand il fut rentré dans sa chambre ; ce n'était plus de la joie, ce n'était plus du bonheur, c'était du délire, de la folie... Il riait et il se sentait près de pleurer... Il marchait à grands pas,

renversait les chaises et faisait un tel tapage, que la domestique placée dans une petite pièce contiguë entra dans sa chambre tout effrayée en lui demandant ce qu'il avait et s'il fallait aller chercher le médecin.

— Le médecin ! ma bonne Louise (c'était la première fois qu'il se montrait si chaleureux dans ses expressions à l'égard de la garde-malade), le médecin ! je ne me suis jamais mieux porté.

— Mais, monsieur, vous allez vous fatiguer, votre blessure va se rouvrir.

— Ma blessure ! est-ce que j'ai jamais été blessé ?

— Allons, se dit la garde-malade en se retirant, voici le cerveau qui se détraque encore une fois ; pour le coup, il est bien décidément fou.

Resté seul, Lucien se mit à écrire... Sa plume courait sur le papier rapide comme une locomotive lancée à pleine vitesse. A deux heures du matin, la plume allait toujours son train ; enfin, elle s'arrêta à la fin du vingtième feuillet. Il relut ce chef-d'œuvre épistolaire, destiné à Julia, le déchira en mille pièces, et alla se mettre le front dans une cuvette pleine d'eau froide.

Plus calme après cette opération, il reprit la plume et écrivit les quelques lignes suivantes :

« Mademoiselle,

» J'ai entendu et non écouté la conversation de ce soir, j'étais sous le kiosque avant votre arrivée, et je n'ai point osé me montrer à vous par une timidité inexcusable sans doute, mais que je bénirai toute ma vie, puisque c'est à elle que je dois d'être le plus heureux des hommes.

» Un seul mot dit par vous dans cette conversation m'a métamorphosé : il y a deux heures, j'étais un enfant; maintenant, je suis un homme. Mettez mon amour et mon dévouement à l'épreuve : ni l'un ni l'autre ne vous feront défaut.

» N'oubliez pas que vous m'avez institué votre chevalier le jour où vous m'avez donné cette devise : *Remember*.

» LUCIEN. »

Après avoir plié et cacheté ce billet, il se dirigea à pas de loup dans le corridor où se trouvait la chambre

de Julia, glissa le papier sous la porte et revint chez lui, convaincu que la missive arriverait tout droit à son adresse.

Le lendemain, il envoya à la grande poste. En quittant Vadal, il avait chargé le curé de lui retourner à Paris toutes les lettres qui lui seraient adressées. Le domestique revint avec deux lettres; elles étaient toutes deux de l'ancien séminariste Hector Chabot.

Lucien s'habilla, fit venir une voiture et alla chez Hector.

IX

Hector Chabot était parti du séminaire sans but bien arrêté. Comme un grand nombre de jeunes gens dont l'ambition se développe jour par jour, heure par heure, au milieu du calme plat de l'existence départementale, Paris lui apparaissait dans la perspective comme l'arène ouverte aux natures courageuses et robustes. Pourtant, nulle pensée gigantesque ne torturait son cerveau. Il n'apportait

dans sa tête ni le plan d'une religion nouvelle, ni le programme d'une nouvelle politique. Convive affamé, il venait escamoter une place à ce banquet aventureux où siégent, dans tous les temps, les audacieux et les habiles. Il était bien décidé à saisir vigoureusement la fortune par le pan de sa robe, si jamais elle se trouvait à la portée de son bras. Avec une telle résolution, une intelligence assez nette des choses positives, un estomac creux et une bourse vide, Hector devait réussir dans une certaine sphère. Arrivé à Paris, Hector commença par être maître d'étude.

De toutes les positions, celle de maître d'étude est bien la plus épouvantable. Il vaut mieux être valet de bonne maison, garde-chiourme ou même forçat à perpétuité. Mais Hector n'avait point à choisir. Son temps de surveillance accompli, il lui restait quatre heures de liberté par jour, et il les passait à travailler dans un de ces cabinets de lecture du quartier latin qui réunissent une centaine d'abonnés assidus. Là, il dévorait les journaux, suivait pas à pas chaque question à l'ordre du jour, et se préparait par la lecture et l'examen à l'étude de la science

politique. Chaque nuit, il dérobait au sommeil trois ou quatre heures pour parcourir, à la douteuse clarté de la lampe du dortoir, les écrits des publicistes en renom et des économistes célèbres. Il apportait, en un mot, dans l'accomplissement de la tâche qu'il s'était imposée l'énergique opiniâtreté d'un homme qui veut arriver à son heure, et qui n'attend que l'occasion favorable pour se mêler hardiment à la lutte.

Parmi les habitués du cabinet de lecture, Hector avait remarqué un jeune homme de chétive apparence qui, au lieu de feuilleter les ouvrages de droit et de médecine, employait tout son temps à écrire sur des feuilles volantes. Évidemment, ce jeune homme ne se livrait ni à l'étude du droit ni à la science médicale : on n'écrit pas d'inspiration une dissertation sur les Institutes ou une analyse pathologique... Que pouvait-il être ? Un poëte, un vaudevilliste, un journaliste, peut-être. Un jour, Hector fut assez heureux pour lui prêter son canif; le lendemain, l'inconnu voulut bien lui demander une plume; de temps en temps Hector tentait d'entamer avec son compagnon d'étude une conversation en règle; mais celui-ci, tout

entier à son travail, ne répondait que par monosyllabes, et, sa tâche terminée, quittait la salle avec plus de rapidité que de politesse.

— Ce garçon-là, pensait Hector, est une citadelle; mais j'en aurai raison un jour ou l'autre.

Malheureusement, l'inconnu ne reparut plus, et sa place, restée vide pendant quelques séances, fut définitivement adoptée par un nouveau venu.

Hector patienta pendant une semaine; après quoi, voulant connaître le motif de cette absence prolongée, il s'adressa au maître de l'établissement.

— Est-ce que mon ancien voisin de droite est malade? lui demanda-t-il au moment où il se disposait à quitter la salle de lecture.

— Qui ça? répondit celui-ci. Ah! le petit brun... Encore une bonne pratique qui *a filé* sans me payer ses deux mois...

Hector, interdit à cette réponse inattendue, se retira tout doucement...

Le lendemain, il revint comme à l'ordinaire.

— Ce que j'avais prévu existe, dit-il au maître de l'établissement; mon voisin est indisposé; il m'a chargé de vous payer ses deux mois de séance...

Et après avoir déposé dix francs sur le comptoir, il alla se mettre à sa place.

Un quart d'heure après ce qui venait de se passer, l'inconnu entrait, et, voyant sa place occupée, allait tranquillement s'asseoir à l'autre bout de la table.

Le maître de la maison vint aussitôt à lui, et lui parlant à l'oreille :

— Si monsieur veut reprendre son ancienne place, je vais dire au nouveau venu...

— Non, je suis bien ici... répondit le jeune homme, étonné de tant de politesse.

— C'est que je pensais que monsieur ne serait pas fâché d'être auprès de son ami.

— Quel ami?

— Ce jeune homme là-bas, dit le maître de l'établissement en désignant Hector, celui qui m'a remis dix francs de votre part...

— Dix francs! dit l'inconnu étonné.

— Sans doute, à cinq francs par mois, cela fait bien dix francs : vous me deviez deux mois. Je ne peux pas rabattre un centime.

— Et qui lui a dit que je vous devais deux mois de séance?

— Dame! répondit l'homme un peu décontenancé, c'est que ce monsieur aura peut-être demandé pourquoi vous ne reveniez plus, et alors...

Le digne chef de la maison se retira, en essuyant du revers de la manche de son habit quelques gouttes de sueur qui perlaient son front.

Pendant ce colloque, Hector, occupé, ne s'était aperçu de rien.

Au moment où il quittait le cabinet de lecture, marchant tristement vers sa pension, située rue Montagne-Sainte-Geneviève, il se sentit frapper sur l'épaule, et, se retournant, il vit l'inconnu, qui lui dit d'un ton dégagé :

— Ah çà! monsieur, vous êtes donc l'homme au petit manteau bleu?

— Que voulez-vous dire? demanda Hector en souriant.

— Puisque vous payez les dettes de gens que vous ne connaissez pas, permettez-moi de vous adresser tous mes amis.

— Vous êtes bien bon, répondit Hector, adoptant le ton de son interlocuteur.

— Oh! vous avez été imprudent, avouez-le... Ce

n'est pas comme cela que Rothschild a commencé. Pourtant, le ciel ne veut pas que vous en soyez pour vos frais cette fois-ci; remerciez ce ciel généreux qui permet, par le plus grand des hasards, que je sois en fonds aujourd'hui. A mon tour, voulez-vous me permettre de vous offrir ma bourse? Oh! ne vous gênez pas, continua le jeune homme en voyant qu'Hector ouvrait de grands yeux; je vous dis que j'ai le Pactole dans ma poche...

Et il frappa sur son gilet, dont les goussets gonflés rendirent un son agréablement métallique.

Hector refusa.

— Alors, je n'insiste plus, reprit l'interlocuteur. Seulement, permettez-moi de vous rendre les dix francs...

Et il lui présenta une pièce d'or.

— C'est que, dit Hector embarrassé et faisant mine de fouiller dans sa poche, je n'ai pas de monnaie.

— Ma foi, ni moi non plus, répondit le jeune homme en éclatant de rire. Je n'ai que de l'or, du vil métal... Mais, faisons mieux, venez sans façon fumer un cigare ce soir chez moi. Je resterai votre débiteur quelques heures de plus, et cela me procurera

la faveur de votre visite. Voici mon nom et m adresse.

Et mettant une carte dans la main d'Hector, il d parut dans une rue transversale.

— Quel singulier garçon! se dit Hector... Il m' vait paru si taciturne. Après cela, c'est peut-être possession momentanée de cet or qui le grise... regardant la suscription de la carte, il lut à hau voix : Évariste Jollivet, rue et hôtel Jacob.

Le soir, il se fit remplacer à sa pension, bross trois fois son chapeau avec son coude, mit un co promena artistement le bec d'une plume trempé d'encre sur les coutures blanchies de son habit noir, et tirant hardiment de sa malle, — ce coffre-fort de la pauvreté, — sa dernière pièce de cinq francs, il sortit après s'être complaisamment regardé dans un miroir ébréché.

Il se dirigea résolûment vers la rue Jacob, jeta au portier le nom de M. Évariste Jollivet, et escalada trois étages tout d'un trait. Dans le trajet du troisième au quatrième, il alla se heurter, dans un recoin obscur, contre un corps dur lancé en sens contraire.

— Butor!

— Animal!

Telles furent les exclamations qui jaillirent en guise d'étincelles du choc de ces deux comètes égarées.

— Tiens! c'est vous?

— Mais oui, répondit Hector, qui venait de reconnaître la voix de Jollivet.

— Je descendais chez le portier à votre intention. Je craignais qu'il ne vous laissât pas monter : dans l'ombre, il aurait pu vous prendre pour un créancier. Mais veuillez me suivre, ajouta-t-il en remontant l'escalier; je vais, si vous le permettez, vous présenter à quelques amis...

Hector pénétra avec son compagnon dans une chambre assez vaste où étaient réunis une dizaine de jeunes hommes, les uns étendus sur un divan, les autres couchés sur un tapis; ceux-ci fredonnant des chansons patriotiques, ceux-là fumant dans des pipes d'une forme extravagante; d'autres buvant du punch dans des crânes luisants comme l'ivoire. Il ne faut pas oublier qu'on était alors en 1829, et qu'à cette époque l'imitation des universités allemandes, mêlée à une sorte de byronisme propagé par la littérature du temps, avait envahi la jeunesse de la restauration.

Étrange époque, où l'on se drapait mélodramatiquement dans des convictions adoptées sans examen, où l'on faisait de l'opposition à propos de tout, où l'on conspirait à propos de rien, et où la manière de placer une boucle à son chapeau, de nouer sa cravate et de boutonner sa redingote, indiquait une opinion ou signalait un parti.

— Messieurs, dit en entrant Jollivet, j'ai l'honneur de vous présenter un de mes amis qui, je l'espère, sera bientôt le vôtre, monsieur...

Jollivet se mordit les lèvres : il avait oublié de s'informer du nom de sa nouvelle connaissance.

— C'est une vieille amitié, s'écria en riant un des jeunes gens, si vieille que tu as oublié jusqu'au nom de ton ami.

— C'est indécent, répliqua un autre, on n'amène pas un étranger dans un conciliabule politique...

— Dans une conspiration ! se hâta d'ajouter un troisième.

— Qui ne tend à rien moins qu'à renverser le trône, vociféra un quatrième, dans la crainte probablement que les aveux de ses amis ne fussent pas assez explicites.

— Nous sommes trahis ! s'écriait-on de toutes parts.

L'orage amoncelé sur la tête de Jollivet ne semblait pas lui causer une grande frayeur. Pendant ce déluge de récriminations, il s'occupait à allumer un cigare à la flamme d'une bougie, et il attendait que cette tâche délicate fût entièrement terminée avant d'apaiser la mauvaise humeur générale.

Hector était abasourdi. Cependant, il profita d'un rare moment de silence pour prendre la parole.

— Je ne pensais pas, messieurs, dit-il, que ma présence au milieu de vous pût avoir des conséquences aussi graves... Je venais voir M. Jollivet, et j'ignorerais encore à présent que vous êtes constitués en association politique, si vous-mêmes n'aviez pris la peine de me l'apprendre.

— Qu'avez-vous à répondre à cela ? s'écria Jollivet en s'adressant à ses amis.

L'argument était sans réplique ; cependant, on n'abdique pas facilement le rôle de conspirateur, surtout lorsqu'il n'expose à aucun danger.

La police faible et indulgente de cette époque ne donnait pas une grande attention à ces innocents

conciliabules. Aussi, malgré leur mauvaise humeur apparente, tous ces jeunes gens, engagés dans des complots sans but, n'étaient peut-être pas fâchés de donner à entendre à un nouveau venu qu'ils étaient mêlés à une ténébreuse entreprise où ils jouaient chaque jour leur vie ou tout ou moins leur liberté.

— Tu devais bien savoir, dit à Jollivet un de ces jeunes gens, mais d'un ton singulièrement radouci, que la pensée de notre réunion est surtout politique.

— Je savais, répondit celui-ci, qu'il devait être question de la fondation d'un journal. Voilà pourquoi je m'étais permis de vous amener un collaborateur. Quant à la conspiration, il y a si longtemps que nous conspirons tous les soirs, entre un cigare et un verre de punch, que je ne vois pas que cela vaille la peine de prendre tant de précautions.

— Messieurs, dit Hector, comme je suis de trop ici, permettez-moi de me retirer.

— Nous ne le souffrirons pas, répliqua l'orateur de la bande ; nous avons pu, ajouta-t-il de l'air d'un homme qui a fait depuis longtemps le sacrifice de sa vie à ses convictions, adresser quelques reproches à

notre ami Jollivet, dont la légèreté nous conduira peut-être un jour à l'échafaud...

— Larifla fla fla, larifla, chanta Jollivet...

— Mais, continua celui qui venait d'arrondir une si magnifique période, sans faire attention aux plaisanteries de Jollivet, vous êtes un jeune homme comme nous, vous devez avoir nos opinions.

— Parbleu ! dit Hector en retenant une envie de rire.

— Vous haïssez le despotisme ?...

— Sans contredit.

— Puis-je vous demander votre nom ?

— Hector Chabot.

— Soyez des nôtres...

— Très-bien, s'écria Jollivet, l'épreuve a été rude ; mais l'initiation ne s'est pas fait attendre. Je propose un toast au nouvel élu...

Tous les verres furent levés avec une précision mécanique.

— Messieurs, continua Jollivet, notre nouvel ami, M. Hector Chabot, a plus fait pour moi que vous n'avez jamais fait tous ensemble ; croyez-vous qu'il a payé dix francs que je devais ?

— Preuve qu'il ne te connaissait pas, dit quelqu'un.

— C'est ce que j'ai pensé tout d'abord, répondit Jollivet, supportant assez bien cette plaisanterie; pourtant je veux me réhabiliter à la face du soleil... Il ne sera pas dit que je n'ai pas payé une dette au moins une fois en ma vie... et il présenta les dix francs à Hector, qui les prit, enchanté de la tournure plus enjouée de la conversation...

Au grand étonnement d'Hector, il ne fut pas du tout question de politique pendant la demi-heure qui suivit l'explosion d'enthousiasme provoquée par le *toast* de Jollivet. On parla littérature, théâtre, maîtresses, saint-simonisme, et quelques conspirateurs s'oublièrent jusqu'au calembour.

Cependant, l'un d'entre eux, craignant sans doute que ce laisser-aller ne produisît un mauvais effet sur le nouvel initié, se disposait à faire une terrible sortie contre l'esprit sans cesse envahissant de la congrégation, lorsqu'on frappa violemment à la porte.

— Serions-nous découverts ? dit l'un.

— C'est la police.

— Messieurs, faisons bonne contenance.

— Mais il me semble, dit Hector, que jusqu'ici nous n'avons pas fait grand mal.

— Oh ! depuis longtemps le gouvernement a l'œil ouvert sur nous.

Jollivet, sans prêter la moindre attention à ces propos, s'était dirigé vers la porte. Il l'ouvrit toute grande à un homme d'une quarantaine d'années, dont l'entrée fut saluée par une salve d'applaudissements...

— Bardon ! s'écria-t-on de toute part.

— Lui-même, messieurs, dit le nouvel arrivant, qui vient vous annoncer que tout est prêt, et que notre journal paraîtra dans huit jours...

— Bardon est un grand homme ! dit un des assistants ; je propose trois hourras en son honneur.

— Hourra pour Bardon ! Vive notre directeur ! hurla toute la troupe.

— Ah çà ! mon petit, dit l'orateur qui avait déjà fait un *speech*, tu as donc décidément trouvé de l'argent ?

— Un peu, répondit Bardon en relevant de ses deux mains les pans de sa redingote.

— Mon cher maître, dit Jollivet en prenant Hector par le bras, permettez-moi de vous présenter M. Cha-

bot, un jeune homme de la plus haute portée politique, et qui voudra bien nous prêter le concours de son talent...

Bardon arrêta un instant son regard terne sur Hector et s'inclina derrière son binocle...

— Monsieur a déjà fait ses preuves? demanda le futur directeur d'un ton qui frisait l'impertinence.

Cette interrogation à bout portant décontenança Hector; il balbutia trois ou quatre mots inintelligibles... qui pouvaient, à la rigueur, être interprétés comme l'expression d'une excessive modestie...

Heureusement Jollivet ajouta sur-le-champ :

— Monsieur Chabot a publié dans le *Globe* des *premiers-Paris* qui ont fait explosion... Il n'a été question que de ces articles pendant huit jours...

— Je suis perdu, pensa Hector; Jollivet va s'enferrer dans son mensonge...

Satisfait de la réponse de Jollivet, Bardon s'empressa de dire :

— Le *Globe*, excellente école, un peu obscure, un peu dogmatique; mais en somme... D'ailleurs, monsieur, présenté par M. Jollivet...

— Monsieur... balbutia Hector en s'inclinant.

Puis il dit tout bas à Jollivet :

— D'un moment à l'autre il peut apprendre que vous l'avez trompé... il connaît peut-être le personnel de ce journal, dont vous m'instituez le collaborateur, et alors...

— Lui! interrompit Jollivet... un faiseur d'affaires... mon cher, ça n'a jamais lu que les *Petites Affiches*...

Pendant cet aparté, le directeur, appuyé contre la cheminée, le visage tourné vers ses jeunes amis, avait pris l'attitude d'un homme tourmenté par un discours qui demande à s'échapper. Tout le monde s'assit en silence.

— Messieurs, dit l'orateur, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, tout est prêt pour l'établissement de notre œuvre; dans huit jours l'*Étendard* aura paru... Des citoyens riches m'ont offert le concours de leurs capitaux. J'ai accepté. (*Applaudissements.*) J'ai vu aussi des députés influents; nous pouvons compter sur leur appui... C'est à vous maintenant à lancer le journal. Recommandez partout l'*Étendard*, c'est votre avenir, ce sont vos idées... A propos, vous savez que nous sommes gauche pure, Manuel, La-

fayette, Benjamin Constant, tout ce qu'il y a de plus Benjamin Constant.

— Vive l'empereur! hurla un jeune homme en cassant sa pipe.

— Nous voulons la république, dit un autre.

— Ce gaillard-là n'est pas dégoûté, murmura Jollivet en jetant un coup d'œil fin au directeur.

— Mon cher ami, on est républicain au coin de son feu... ça fait passer le temps... mais on est constitutionnel dans son journal... et, s'il le faut absolument, on crie même vive le roi! cela n'enroue pas.

— C'est de l'hypocrisie.

— C'est de la nécessité.

— C'est juste, murmura l'assemblée...

Le républicain, vaincu, se leva majestueusement, mit son chapeau sur sa tête, les mains dans ses poches, et se retournant vers les jeunes gens :

— Vous n'êtes que des aristocrates, dit-il, et il sortit.

— Quelle brute! murmura Bardon; puis il reprit avec le même calme qu'auparavant : — Vous m'avez compris? eh bien, à l'œuvre. Apportez-moi vos articles au bureau... et servons chaud à l'abonné... Je

vous quitte, car j'ai beaucoup de choses à terminer dans la soirée.

Au bout d'une demi-heure, tous les jeunes gens se retirèrent l'un après l'autre. Jollivet resta seul avec Hector.

— Que dites-vous de tout ceci? demanda Jollivet.

— Si je dois vous parler franchement, je vous avouerai que je n'ai pas une confiance excessive dans l'avenir de votre journal... Vos amis ne me semblent pas...

— Très-forts, interrompit Jollivet, vous les avez bien jugés. Pourtant, ne voyez pas les choses sous un aspect trop sombre. Bardon, ce fondateur de l'entreprise, s'est servi de mes honorables amis, comme l'administration du Caveau se sert du sauvage... pour battre du tambour... Ces jeunes gens, affiliés à toutes sortes de sociétés, l'ont mis en rapport avec des gens riches, qui ont fourni les fonds. Bardon, soyez-en sûr, a ses travailleurs en réserve, et il ne compte pas du tout sur la collaboration de ces Brutus de café qui trouvent plus facile de conspirer, le cigare à la bouche, que d'écrire des articles. Excellents jeunes gens,

du reste, qui seraient peut-être fort embarrass formuler une opinion raisonnable, mais qui, quelques années, feront d'estimables procureur roi.

— Ceci est de la haute politique, dit Hector.

— C'est simple comme bonjour; on ne fait r avec rien. Bardon est dans les vrais principes. Si vo aviez la moindre pratique du journalisme, si vo aviez vu fonctionner de près cette intelligente m chine, cette prodigieuse bête féroce, dont l'appé s'augmente de toute la pâture qu'on lui jette... vo comprendriez que le journal est l'œuvre colossale d ce temps-ci... Il lui faut des travailleurs rompus au fatigues, des esprits prompts, clairvoyants, laborieux des hommes qui donnent leur sang et leur vie à cette tâche sans fin, mythologiquement figurée par le tonneau des Danaïdes; le journal, c'est le mouvement perpétuel cherché depuis deux mille ans par les mathématiciens... La machine ne s'arrêtera essoufflée qu'au jour du jugement dernier...

— *Amen*, dit Hector.

— Oui, reprit Jollivet en riant, la période a été longue... Mais revenons à nos moutons... Croyez-vous

que Bardon sera assez stupide pour mettre les cent mille écus qu'il a recueillis à droite et à gauche à la merci de ces intelligences paresseuses? Il recevra très-bien ces messieurs, parce qu'il faut faire prôner le journal avant son apparition... Il prendra même les rares articles qu'ils apporteront, mais il les jettera au panier sans les parcourir...

— Ils se fâcheront, dit Hector.

— Qu'importe! l'œuvre sera lancée. Dix, vingt, cent individus arrêteront-ils une locomotive chauffée à toute vapeur? Ainsi, mon cher ami, si, comme je le crois, vous avez l'esprit vif et net, si vous vous sentez cette insurmontable vocation d'enseigner à la foule, sanglez vos reins, précipitez-vous dans la mêlée la plume à la main, et emportez d'assaut un fief, une baronnie, une principauté quelconque dans cet empire de l'intelligence et de l'anarchie...

— Je tâcherai, répondit Hector avec l'assurance d'un homme qui a le sentiment de sa valeur.

— Aujourd'hui, continua Jollivet, l'avenir d'un jeune homme pauvre est dans le journalisme (on était en 1829); c'est ce que ne comprennent pas assez mes tristes amis. Ils ne se doutent pas que la dernière

conspiration est morte avec le carbonarisme, et que la publicité est la fronde avec laquelle le David populaire frappera à la tête le Goliath monarchique. Voilà deux ans qu'ils conspirent comme on boit un verre d'eau, et le gouvernement ne se doute même pas qu'il existe à Paris une société des Compagnons du poignard...

— Du poignard! s'écria Hector étonné.

— Ne vous effrayez pas. Il n'en est pas un d'entre eux qui tuerait un lapin de sang-froid. Il fallait un nom, un titre ronflant; la littérature, tournée au moyen âge, a fourni celui-là. C'est une affaire de couleur locale...

— Si encore, dit Hector, ils s'appelaient les chevaliers du cigare!

Les deux jeunes gens sourirent en se regardant d'un air sceptique. Ils se comprenaient.

— Allons, lui dit Jollivet, vous n'avez pas de préjugés; si vous avez du courage, vous pouvez aller loin. A propos, que faites-vous maintenant?

— Hélas! je suis maître d'étude.

— Si vous savez vouloir, dans quinze ans vous pouvez être ministre...

— Dieu vous entende! Mais vous, vous serez donc empereur?

— Je serai ce que je suis aujourd'hui : un écrivain en sous-ordre, un flâneur littéraire qui perd son temps aux bagatelles de la forme, et qui, retiré derrière ses bouts de feuilleton et ses bouts de cigare, assiste, perdu dans la foule, au triomphe des conquérants. Si vous l'aimez mieux encore, je serai l'esclave qui suivait à Rome la litière du triomphateur. Quand vous monterez au capitole du pouvoir, et que la foule criera *vivat* sur votre passage, moi, me penchant à votre oreille, je vous dirai : Hector, père de la patrie, te souviens-tu du jour où tu étais *pion?*

— Mais pourquoi choisissez-vous ce rôle subalterne?

— On ne choisit pas son rôle, on le subit. Je vous le disais tout à l'heure : Quand on part de rien pour arriver à tout, il faut une volonté de toutes les heures, une énergie de tous les instants, il faut se dévouer à son ambition comme l'honnête homme ou le niais se dévouent à un principe ; il faut faire à cette sérénissime ambition le sacrifice de ses affections, de sa paresse, de ses idées et même de son honneur. C'est ce

dernier sacrifice dont on vous tient le moins compte, parce que c'est celui qui coûte le moins.

— Ainsi, vous n'avez pas le désir d'être quelque chose?

— Ce n'est pas le désir, c'est la volonté qui me manque. Je n'ai pas l'énergie du vice...

— Ayez l'énergie de la vertu.

— C'est la même chose. Le vice et la vertu ne sont que des synonymes pour les esprits audacieux. Méditez ceci et dormez bien...

Hector, un peu étourdi de sa soirée, rentra pédestrement à sa pension.

La conversation qu'il venait d'avoir avec Jollivet avait remué toutes les fibres de son être; pendant la nuit, les plus étranges idées bouillonnèrent dans son cerveau. Il pesait l'une après l'autre les paroles de son nouvel ami, et son esprit s'arrêtait devant ces propos jetés au hasard comme devant le miroir de sa destinée... « Sortir par l'énergie de mon travail, pensait-il, de la condition inférieure à laquelle j'étais destiné par la pauvreté de ma naissance... Être quelque chose demain, moi qui ne suis rien aujourd'hui. Déchirer de mes mains le nuage qui borne mon horizon, et

m'élancer hardiment dans cet horizon sans limites; marcher, sans regarder derrière moi, vers ce point qu'on appelle l'avenir, et y marcher avec la certitude mathématique du savant qui va, par l'infaillible puissance du chiffre, vers l'inconnu! Quel rêve! » Ce fut dans ce berceau doré que le jeune homme s'endormit. Le réveil, il faut le dire, dissipa ces ambitieuses images, et le lendemain de cette soirée, Hector accomplit, sans se plaindre, sans y penser même, ses pénibles fonctions accoutumées.

Cependant, ce qu'avait prévu Jollivet arriva. Huit jours après l'apparition du journal, les oisifs qu'Hector avait rencontrés chez son ami s'étaient éloignés des bureaux de la rédaction. Il ne restait plus, pour fournir de la pâture au boa quotidien, que deux ou trois écrivains, gens de talent, travailleurs habiles; Hector se hasarda, sur les instances de Jollivet, à porter un article au directeur Bardon. A la grande stupéfaction d'Hector, son article parut le lendemain avec les honneurs du *premier-Paris*. Le public ne comprendra jamais la sensation amoureuse qu'éprouve le jeune écrivain qui voit pour la première fois sa pensée matérialisée sur du papier jaunâtre à l'aide de

têtes de clous. C'est le premier baiser d'une maîtresse, c'est le : Je t'aime ! de Juliette à Roméo ; c'est mieux que cela. Hector éprouva une joie concentrée et froide. A partir de ce jour, il devint un des fournisseurs ordinaires de la rédaction. Ses travaux furent remarqués. Le jeune journaliste joignait à une connaissance assez nette de la situation et à des études spéciales un style rapide et original qui tranchait sur le ton monotone et un peu déclamatoire du journalisme de la restauration. Il passait deux heures par jour au bureau du journal, où il rencontrait des hommes politiques, des députés qui l'encourageaient et lui donnaient des conseils. Au bout de quinze jours, il avait déjà ce qu'on appelle le sentiment du métier.

Hector attendit avec impatience la fin du mois pour connaître quelle position on lui ferait au journal. « Si l'on me donne seulement cent cinquante francs par mois, pensait-il, je quitterai ma pension, je me logerai dans une petite chambre, et je ferai venir Lucien.» La fin du mois arriva, le caissier présenta la feuille d'émargement à Hector, qui faillit tomber à la renverse lorsqu'il vit que son compte se montait à la somme fabuleuse de huit cents francs.

Il s'empara de l'argent avec une joie fébrile, prit une voiture pour la première fois depuis son séjour à Paris, et se fit conduire à la pension. Là il fit sa malle, et le soir de ce jour il était confortablement installé dans un hôtel de la Chaussée-d'Antin.

Enfin, toutes les circonstances tournèrent à son avantage; la révolution de Juillet éclata; il eut le bonheur de signer la protestation des journalistes... il fut décoré. Les principaux rédacteurs, devenus des hommes importants par le triomphe des idées populaires, obtinrent de hautes positions administratives, et Hector prit le sceptre de la rédaction en chef.

— Continuez, lui disait Jollivet. Quand vous serez ministre, vous penserez à moi, si votre administration a besoin d'un garçon de bureau.

C'est dans cette haute position de rédacteur en chef d'un journal politique que nous retrouvons Hector. La révolution lui avait donné une certaine importance; il connaissait une grande partie des membres du nouveau gouvernement. Sa protection, vivement sollicitée, n'était pas toujours inutile.

vint

il e.

X

Un matin qu'Hector travaillait dans son cabinet, son domestique vint le prévenir qu'un jeune homme demandait à lui parler.

— Comment s'appelle-t-il?

— Il ne m'a pas dit son nom.

En ce moment la porte s'ouvrit, et deux cris retentirent en même temps.

— Lucien!

— Hector !

Les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Te voilà donc enfin ! dit Hector après les premiers moments d'effusion ; j'avoue que je commençais à te croire mort...

— Tu ne te trompais qu'à demi, répondit Lucien.

— En effet, tu es bien changé ; es-tu malade ?

— Je l'ai été. Mais j'ai toute une histoire à te raconter... D'abord, je suis à Paris depuis un mois...

— Et tu ne m'as pas prévenu?

— J'étais mourant. J'ai fait mon entrée dans la capitale le dernier jour de l'insurrection...

— Tu t'es battu ! s'écria Hector.

— C'est-à-dire, répliqua Lucien, qu'on m'a forcé de me battre... Un homme du peuple m'a mis un fusil sur l'épaule et m'a prié poliment, le pistolet au poing, de le suivre à l'attaque du Louvre... Là j'ai reçu une balle, et l'on m'a transporté...

— A l'hôpital ?

— Pas du tout. J'ai été recueilli par le plus honnête homme qui soit au monde... un banquier que tu connais peut-être de nom...

— Quoi! s'écria Hector, serais-tu le blessé de Roullin?

— Précisément.

Hector partit d'un immense éclat de rire au grand ébahissement de Lucien, qui ne comprenait rien à cette gaieté excessive.

— Comment! ce héros dont tout Paris s'est occupé pendant huit jours, ce Tamerlan révolutionnaire que j'ai exalté dans mon journal, ce pourfendeur d'habits rouges...

— C'est moi, dit Lucien.

— Mettons d'abord de l'ordre dans nos idées et réponds à mes questions. Tu t'es battu à contre-cœur?

— Je l'avoue.

— Et Roullin sait-il cela?

— Oui, je le lui ai dit. Mais j'y pense, à propos, il m'a fait jurer de ne pas parler de cette circonstance, alléguant avec raison que cela me donnerait un air ridicule. Ainsi, je te recommande le secret.

— Sois tranquille, répondit Hector. Et il se mit à sauter à droite et à gauche en disant : Ah! mon ami Roullin, tu improvises des héros qui te rapportent la

croix d'officier de la Légion d'honneur! Ah! tu es un grand citoyen, mon bonhomme, eh bien! nous allons rire.

— Que veux-tu dire? demanda Lucien.

— C'est égal, continua Hector, Roullin t'a fait une belle réputation. Tu es, à l'heure qu'il est, le plus hardi champion de la liberté. Ah! tu n'es pas au bout de ta gloire. Roullin va faire lithographier ton portrait, il le fera tirer à cent mille exemplaires avec cette légende explicative : « Lucien, tombé devant le Louvre et recueilli par M. Roullin. » Qui sait? Cela le conduira tout droit à la députation. Voici les élections qui se préparent. Quant à toi, mon ami, tu seras Lucien comme devant, il est vrai que tu auras toujours reçu une balle dans la tête, c'est quelque chose.

— Que veux-tu que je fasse à cela?

— Mais ne vois-tu pas, ô candide héros, dit Hector, que tu es à cet homme ce que le piédestal est à la statue? Il grimpe sur tes épaules, et il crie à la foule: Messieurs, c'est moi, regardez-moi bien. Je suis un ami de la liberté. Je n'ai pas précisément combattu pour elle, je l'avoue. Si je vous disais que je me suis

battu, vous ne le croiriez pas; mais voici monsieur qui est mon ami, j'ai eu le bonheur de le faire soigner par mon médecin et médicamenter par mon apothicaire. Monsieur est un brave; en conséquence, envoyez-moi bien vite à la Chambre, afin que je devienne le plus tôt possible ministre des finances, ou tout au moins sous-secrétaire d'État.

— Eh bien, dit Lucien, pourquoi veux-tu empêcher cet homme d'être député si cela lui fait plaisir?

— Tu ne veux donc pas comprendre qu'il escamotera tout et que toi tu n'auras rien? Tu t'es battu, il est officier de la Légion d'honneur et décoré de Juillet; tu as été blessé, il devient député; tu as eu la blessure, il a le profit. Qu'en penses-tu?

— Je pense que je ne veux rien, et que je ne demanderai rien.

— Très-bien; mais moi je demande pour toi; je te dénonce au ministère comme coupable d'un désintéressement attentatoire à la chose publique, puis j'ajoute un dénoûment à la petite comédie patriotique mise en scène par le banquier et je lève la toile. Laisse-moi faire, ça sera drôle.

— Cette conduite serait indigne, dit Lucien.

— Parlons franchement. Serais-tu amoureux de madame Roullin? C'est une idée.

— Moi! s'écria Lucien.

— Pourquoi pas? Elle est jolie, de grands yeux noirs, des cheveux superbes, des dents de nacre, la bouche un peu grande, mais le pied si petit, et la main! oh! la main!

— Tu la connais donc? interrompit Lucien.

— J'allais l'aimer lorsque la révolution a éclaté, mais depuis cette époque j'ai eu tant d'occupation! Les ordonnances ont peut-être séparé deux cœurs créés l'un pour l'autre, comme on dit aujourd'hui. Voilà les suites des coups d'État!

— Tu joues avec les sentiments les plus sacrés! dit Lucien.

— Allons, mon petit, à la façon dont tu sucres tes paroles, je vois que tu es toujours amoureux de ton abstraction départementale... Et il chantonna :

O ciel! tu sais si Mathilde m'est chère!

— Parlons d'autre chose, répondit Julien en rougissant.

— Pas du tout. As-tu revu la jeune fille au bracelet, l'*ange*, comme nous l'appelions dans nos entretiens du séminaire? Aujourd'hui, il n'y a plus de femmes, il n'y a que des anges...

— Je l'ai revue, dit Lucien.

— Conte-moi cela.

— C'est toute une histoire. Lorsque je me réveillai après quinze jours de léthargie, je vis au pied de mon lit une jeune fille que je reconnus aussitôt. Celle dont je t'avais tant parlé, que je ne croyais plus revoir, elle était là devant moi!

— C'est très-dramatique, dit Hector, qui ne s'étonnait pas facilement, mais je me demande ce que faisait cette jeune fille dans la maison du banquier.

— C'est la fille de M. Roullin.

— La fille de Roullin! s'écria Hector, la fille de Roullin! Diable! une affaire superbe; mademoiselle Julia est jolie, et puis... un million de dot, mon cher!...

— Tant pis! répliqua Lucien.

— Tiens! si j'ai un conseil à te donner, un conseil d'ami qui t'évitera dix années de chagrin, c'est de

rengaîner cet amour-là dans ton cœur et de penser à toute autre chose.

— Pourquoi cela? dit Lucien inquiet.

— Pourquoi? il me demande pourquoi? Parce que dans ce temps-ci, comme dans tous les temps, un homme comme toi ou comme moi, qui n'a que la cape et la plume, n'épouse pas facilement un million, mon ami. Roullin, d'ailleurs, est trop libéral pour n'avoir pas l'ambition d'une alliance aristocratique... Si tu étais un prince du saint-empire sans le sou, je ne dis pas...

— Mais j'aime Julia...

— C'est une raison; malheureusement elle n'est pas bonne.

— Tu veux donc me désespérer? dit Lucien avec tristesse.

— Non; je veux te rendre sage. Quelle idée aussi d'aller faire la cour à un million... on n'est pas si ambitieux... On s'amourache de cent mille francs... Cent mille francs, c'est modeste... Cela se laisse prendre quelquefois...

— Mais si la jeune fille m'aimait? demanda Lucien.

— Ah! répondit Hector, cela pourrait peut-être changer la question.

— Eh bien, elle m'aime!

— Tu crois?

— J'en suis sûr.

— Alors, mon cher ami, parlons raison, dit Hector; raconte-moi tous les détails de cette aventure.

En quelques instants, Lucien avait tout dit à son ami : le cachet donné sur la route de Mansle et la conversation du kiosque.

— Oui, dit Hector qui semblait réfléchir; tout cela est significatif... le succès peut être au bout de l'entreprise, mais...

— Il y a un mais! dit Lucien tremblant.

— Il y en a dix. Cependant, nous verrons. Accorde-moi quelques jours pour dresser un plan. Quant au futur passé et trépassé de mademoiselle Julia, le baron de Charolles, tu n'as plus rien à redouter de lui. D'ailleurs, s'il prenait fantaisie à ce singe diplomatique de se remettre sur les rangs, je le ferais tellement tympaniser et ridiculiser par la petite presse, qu'au bout de quinze jours il ne serait plus qu'un cri-

ble, et qu'il ne pourrait décemment se présenter devant aucun arrondissement.

— Ainsi, tu crois, demanda Lucien, que, grâce à toi, je réussirai ?

— Je l'espère.

— Je te devrai plus que la vie ! s'écria Lucien avec l'expansion d'une âme enthousiaste.

— Ceci me fait souvenir que je te dois cinq louis, les cinq louis qui m'ont conduit à Paris.

— Nous parlerons de cela plus tard.

— Soit, d'autant mieux que je ne suis pas en fonds.

— Ma bourse est la tienne, dit vivement Lucien.

Puis il ajouta, avec un intérêt voisin de la pitié, et qui dénotait son ignorance à l'endroit de la situation financière de certains journalistes :

— Gagnes-tu quelque argent à ton journal ?

— Peuh ! une vingtaine de mille francs par an.

— Vingt mille francs !

— Je suis à l'abri du besoin, mais on ne va pas loin avec pareille somme.

On voit que l'ambition d'Hector avait fait un rapide chemin, et qu'elle était loin de l'*aurea mediocritas*

fixée à la somme mensuelle de cent cinquante francs, au début de sa carrière de journaliste.

— A propos, dit tout à coup Hector, as-tu un tailleur?

— Non.

— Très-bien. Je vais te conduire chez le mien, un artiste. Ta redingote n'est pas mal pour le département de la Charente, mais, à Paris, elle a le tort de trahir sa coupe provinciale.

Tu commanderas trois habits, trois redingotes, douze gilets et une demi-douzaine de pantalons. Je choisirai tout cela.

— Que ferai-je de toutes ces nippes?

— Tu t'habilleras. Crois-tu par hasard être vêtu avec ton pantalon qui montre tes rotules, ton gilet trop court, ta redingote qui rappelle la soutane? Le tailleur va faire de toi un homme nouveau, un Rodrigue digne de Chimène. Doute de tout, doute de l'amour, de la vertu, du gouvernement constitutionnel, mais ne doute pas de la toute-puissance du tailleur dans cette société régénérée par trois révolutions.

— Allons, dit Lucien, je me soumets.

— Tu passeras ensuite chez mon parfumeur, mon bottier, mon chapelier, mon chemisier. Voici les adresses de ces industriels. N'oublie pas l'article des gants. Quand on est amoureux, on doit dépenser pour deux cents francs de gants par mois.

— J'en mettrai, s'il le faut, trois paires par jour.

— Au moins, reprit Hector. En été, gants de Suède jusqu'à midi; de midi à six heures, gants de couleur tendre; dans la soirée, le gant paille est de rigueur absolue. Maintenant, abordons la question importante : tu t'appelles Lucien ?

— Sans doute.

— Un joli nom dans un vaudeville, mais insuffisant dans la vie réelle.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais... il te faut un nom, un vrai nom.

— Tu sais bien... dit Lucien interdit.

— Tu vas me répondre que tu n'en as pas. La belle raison ! Est-ce que le monde accepte de pareils prétextes ? Présente-toi donc dans un salon, et dis ton nom de Lucien au domestique chargé de t'annoncer...

M. Lucien... qui? M. Lucien... quoi? On te prendra pour M. trois étoiles...

— Comment dois-je m'appeler alors?

— Comme tu voudras. Voici l'almanach des vingt-cinq mille adresses : choisis. Voici encore la liste des députés par ordre alphabétique : M. Antoine de la Loire, M. Durand de la Dordogne, M. Corniquet du Morbihan : ils sont tous nobles, ces gaillards-là. A propos, où es-tu né?

— A Vadal.

— Ingrat! il est né à Vadal, et il dit qu'il n'a pas de nom. M. Lucien de Vadal! Est-ce un nom, celui-là? Embrasse ton parrain, mon petit; si tu ne fais pas ton chemin avec ce nom-là, c'est que tu y mettras de la mauvaise volonté.

Hector fit venir un cabriolet; il mena Lucien chez ses fournisseurs et commanda à un graveur des cartes de visite au nom de M. Lucien de Vadal.

XI

Trois jours après cette conversation entre les deux amis, l'hôtel du banquier étincelait de lumières. La foule se pressait dans les salons où l'or, répandu à profusion, attestait la richesse et le mauvais goût du propriétaire. Roullin était en proie à une forte préoccupation, il semblait inquiet, agité, et répondait à peine aux questions que lui adressaient ses nombreux

visiteurs. Cette attitude du banquier paraissait d'autant plus étrange qu'on n'ignorait pas qu'il venait de réaliser d'immenses bénéfices. Conseillé par le baron de Charolles qui l'avait poussé à jouer à la baisse quelques jours avant l'apparition des ordonnances, Roullin, doublant sa fortune dans un moment où les plus solides maisons étaient ébranlées, passait pour un financier habile et un homme d'une haute portée politique.

— Qu'avez-vous ce soir? lui dit Charolles, seriez-vous en deuil d'un million?

— L'argent, répondit Roullin d'un air sombre, vaut-il la peine qu'on s'en préoccupe une seconde?

— La philosophie s'est réfugiée sur les lèvres des hommes d'affaires, s'écria Charolles en souriant. A propos, j'ai vu ce matin le ministre de l'intérieur; si un journal veut mettre en avant votre candidature, l'administration vous promet son appui.

— Bien vrai! s'écria Roullin, dont l'œil vitreux avait pris, aux derniers mots prononcés par le baron, un éclat qui s'éteignit presque aussitôt.

— Rien n'est plus sûr; le ministre m'en a donné l'assurance positive. Maintenant, entendez-vous avec

Hector Chabot. Je viens de l'apercevoir causant avec madame Roullin.

— Toutes mes batteries sont prêtes, répondit le banquier.

— Très-bien! pensa Charolles, c'est sa femme qui se charge de chambrer le journaliste.

Madame Roullin avait ce soir-là une toilette splendide; des gerbes de diamants étincelaient dans ses cheveux, et un riche collier de perles noires tombait jusque sur son sein, qui semblait sortir d'un nuage de dentelles. Un corsage très-échancré laissait voir ses belles épaules admirablement modelées, et qui avaient la transparence du marbre. Sa tête, chargée de grappes de cheveux noirs retenues par des épingles diamantées, se balançait mollement sur un buste d'impératrice romaine. Un artiste aurait retrouvé en elle cette superbe Faustine dont la numismatique nous a conservé le portrait. Julia, vêtue d'une robe blanche et la tête ornée d'une simple couronne de fleurs naturelles, avait été frappée la première de l'extraordinaire beauté de Clémence et de l'animation qui brillait dans son grand œil noir. Elle s'était approchée d'elle et lui avait dit à l'oreille :

— Combien de cœurs veux-tu donc désespérer ce soir?

Madame Roullin avait souri. Peut-être acceptait-elle comme un présage heureux les paroles de la jeune fille.

Madame Roullin, née Clémence de Vertimprey, était la fille d'un gentilhomme ruiné qui habitait la Flandre. Dans un voyage que fit Roullin dans le département du Nord, quatre ou cinq ans après la mort de sa femme, il vit mademoiselle de Vertimprey et devint amoureux de ses parchemins. Un banquier millionnaire dépassait tellement tous les prétendus rêvés par la jeune fille pauvre, que Roullin fut accepté comme un quine à la loterie. Le mariage se fit et donna au banquier un relief d'homme désintéressé. Quand Roullin parlait de sa femme, il ne laissait jamais échapper l'occasion de dire qu'elle appartenait à une des plus nobles familles de France; mais il ajoutait qu'il ne faisait, quant à lui, nul cas de la noblesse, et que de tous les préjugés, celui de la naissance était à ses yeux le plus ridicule; puis il se vantait d'être fils d'un paysan. C'est la vanité des parvenus qui cherchent pour gendres des ducs de

parler sans cesse de leur père le charron ou le charpentier. Roullin était fier de la beauté de sa femme, mais sa fierté était toute contemplative : il ne l'admirait en quelque sorte qu'à distance ; elle était pour lui le plus beau meuble de son salon. Malgré ses cinquante-deux ans, il courtisait, en banquier fashionable, une maigre danseuse. Il n'avait pas fallu beaucoup de temps à mademoiselle de Vertimprey, devenue madame Roullin, pour savoir ce qu'elle devait penser de son auguste époux. A ses yeux, c'était moins un homme qu'un coffre-fort. Aussi jamais le plus petit nuage n'avait obscurci l'azur de ce firmament conjugal. Pour satisfaire l'activité de sa pensée et occuper son existence pleine d'or et d'ennui, madame Roullin songeait à courir la bague politique dans les carrousels du juste milieu. Il ne lui manquait qu'un chevalier jeune et hardi, qu'elle voulait lancer, et qui porterait fièrement ses couleurs et sa bannière.

Madame Roullin avait deviné Hector Chabot à la première vue. Les compliments prétentieusement spirituels de ses adorateurs de la finance l'ennuyaient terriblement. Un amour enthousiaste comme celui

que Lucien ressentait pour Julia lui eût paru insipide. Elle croyait qu'elle ne pouvait aimer qu'avec la tête. Il lui fallait un homme actif, intelligent, ambitieux, qui se jetterait résolûment dans le labyrinthe de l'intrigue, pendant que, nouvelle Ariane, elle tiendrait de loin le fil invisible. Hector était cet homme; elle s'était promis de le conquérir à tout prix. C'est dans cette pensée qu'elle venait de réunir toutes ses forces et qu'elle déployait ce redoutable front de bataille. Il s'agissait de vaincre ou de mourir : un Austerlitz ou un Waterloo!

Mais, décidée à vaincre, madame Roullin avait dressé son plan en conséquence. Dès qu'elle vit Hector entrer dans le salon, elle prit un air dédaigneux et froid qui jouait le dépit à merveille. Ces airs de grande duchesse indignée allaient si bien à la majestueuse beauté de madame Roullin, qu'Hector, subjugué par la savante mise en scène de cette toilette, se demanda comment il n'était pas amoureux fou de cette femme depuis le jour où il l'avait vue.

— Madame, lui dit-il après l'avoir saluée, j'aurais bien des reproches à me faire, pour avoir perdu, de-

puis un mois, l'occasion de venir ici vous admirer, si des occupations multipliées...

— Je sais le reste, monsieur, interrompit la jeune femme ; c'est l'éternel refrain des infidèles, ajouta-t-elle avec un de ces étonnants sourires des Parisiennes, qui ont le secret de montrer leurs dents sans presque ouvrir la bouche.

— Je n'osais me flatter, dit Hector, que mon absence eût été remarquée...

— La politique a bien d'autres charmes, je le sais, que la conversation d'une femme comme moi ; il serait d'ailleurs étrange de ma part de vous adresser des reproches.

Ses lèvres roses, délicatement pincées, simulaient un dépit contenu, pendant que ses beaux yeux noirs décochaient sur le jeune homme les flèches les plus acérées de leurs regards.

— M'aimerait-elle? pensa Hector. Mais, comme honteux de ce mouvement de fatuité, il lui dit d'un ton moitié léger, moitié sérieux :

— Vous êtes si belle ce soir, que je vous demande la permission de me perdre dans la foule, parmi vos plus obscurs adorateurs...

Madame Roullin arrêta son regard sur Hector... Un instant elle se crut devinée... Mais l'air franc du jeune homme la convainquit de son erreur. Elle s'empressa de relever aussitôt ce compliment banal, et lui dit, en jouant avec les garnitures de sa dentelle :

— Je vous croyais plus brave, monsieur!

— La bravoure évite le danger, la témérité l'affronte, dit Hector avec un accent qui trahissait une certaine émotion.

Encouragée par ce commencement de victoire, madame Roullin garda le silence, et baissa les yeux comme si elle eût craint de se trahir par l'éclat trop expressif de ses regards. Le haut du corps un peu penché en avant, elle étalait, sans avoir l'air d'y prendre garde, ce magnifique corsage dont l'œil pouvait sonder tous les trésors. Soulevée et abaissée, avec cet art emprunté aux actrices, sa poitrine resplendissait à la clarté des bougies, et la complaisante dentelle, tour à tour fermée et béante, permettait à l'imagination ivre d'Hector de rêver de fabuleuses richesses.

Madame Roullin, dont le regard jouait depuis quelques secondes avec le bout de son pied, emprisonné

dans un petit soulier de satin noir, le reporta tout à coup sur Hector, pour surprendre les sentiments de son contemplatif admirateur.

Hector était pâle et agité.

— Il ne demande qu'à être vaincu, pensa madame Roullin.

Aussitôt, par une de ces admirables stratégies féminines, elle se leva sous prétexte d'ordres à donner, effleura en passant de ses beaux cheveux noirs la figure d'Hector, qui demeura immobile, suivant du regard les ondulations de ce beau corps flexible, balancé par un mouvement de danseuse agitant sa robe.

— Cette femme est une sirène, se dit-il; je ne comprends rien à son manége... mais je l'aime... Elle sera à moi!

Il resta un instant accoudé contre le marbre de la cheminée, sans s'occuper de ce qui se passait autour de lui, lorsque madame Roullin, qui suivait à la dérobée l'effet produit par cette coquetterie de haute école, vint reprendre sa place et lui dit, en se penchant presque à son oreille :

— Voulez-vous que je vous dise à quoi vous pensez?

— Je pense, madame, dit Hector d'une voix brève

et saccadée par l'émotion, que vous avez juré de faire de moi le plus malheureux des hommes!

Madame Roullin eut une espèce de frémissement d'épiderme qui pouvait passer pour une violente agitation intérieure. Puis elle lui dit avec un soupir, et en faisant jouer les brillants de ses prunelles dirigées vers les corniches du plafond :

— Oh! mon Dieu! vous songez peut-être à l'article que vous allez écrire ce soir pour le journal de demain...

— Vous êtes cruelle! répondit Hector.

— Que vous êtes heureux, vous autres hommes! reprit-elle avec abandon, pendant que ses beaux yeux nageaient amoureusement dans un clair fluide qu'on aurait pu prendre pour des larmes retenues; vous avez pour vous distraire les mille occupations de la vie publique... Vous caressez votre ambition comme une maîtresse. C'est elle qui vous soutient et vous relève aux heures d'abattement... Mais nous, pauvres femmes, qu'avons-nous pour combler le vide d'une existence inoccupée? des chiffons, toujours des chiffons!... Et pourtant, ajouta-t-elle, rayonnante d'une sublime fierté, moi aussi, je comprends cette vie de vastes dé-

irs, cette lutte de tous les instants pour toucher le but... Mais à quoi bon lutter? Une femme... n'est qu'une femme... elle ne peut combattre... Pour elle... il est vrai qu'il doit être bien doux de pouvoir faire de ses dépouilles un trophée à un vainqueur!

— Un seul regard de la femme aimée ne vaut-il pas mieux que le triomphe de l'ambition ou de la vanité? répondit Hector, qui, une heure avant, eût trouvé cette phrase parfaitement ridicule.

— Non! reprit vivement la jeune femme, l'homme fort doit être ambitieux! L'ambition est l'aiguillon de la vie! Si j'aimais quelqu'un, je voudrais qu'il osât tout pour arriver à tout.

— Et... vous n'aimez pas? balbutia Hector.

— Quel homme se dévouerait pour moi comme je me dévouerais pour lui? répondit la jeune femme avec un de ces soupirs destinés à précipiter le dénoûment.

— Si toute cette foule n'était pas ici, répondit Hector, pâle et tremblant, cet homme serait à vos pieds...

Madame Roullin regarda Hector, eut l'air d'être confuse et se leva brusquement.

Ce mouvement de femme vertueuse, réprimant sa passion, était plus éloquent mille fois que la déclaration la plus passionnée.

En ce moment, quelqu'un frappa sur l'épaule d'Hector. C'était le baron de Charolles.

— Je le tiens pieds et poings liés, se dit madame Roullin en voyant Hector s'éloigner.

Lucien, lui, ne passait pas, comme son ami, par ces premières épreuves de la passion. Il jouissait tranquillement du bonheur de contempler Julia, qui lui jetait à la dérobée, au milieu du cercle de ses jeunes amies, les regards et les divins sourires de son premier amour.

Après avoir causé un instant avec Charolles, qui l'avait dérangé si mal à propos pour lui parler de la candidature du banquier, Hector songea à reprendre sa conversation avec madame Roullin au point intéressant où il l'avait laissée. Lucien était auprès d'elle.

— Arrivez donc, monsieur Chabot, s'écria la jeune femme. M. Lucien et moi nous faisons un petit cours de révélations scandaleuses... Vous nous manquez.

— Et contre qui s'exerce votre critique, madame? demanda Hector.

— Mais, répondit-elle, contre tout le monde; cela fait passer le temps. Je donne à M. Lucien quelques notions préliminaires sur nos grands hommes politiques. Cela pourra lui servir un jour.

— Comme exemple à éviter? dit Lucien.

— Ou comme exemple à suivre, quand on n'a pas l'imagination assez fertile pour être soi-même un modèle... Où en étions-nous donc, mon cher Lucien?

— Vous me parliez de ce grand monsieur qui cause en ce moment avec M. Roullin.

— C'est Blangy, le directeur au ministère... dit Hector.

— Lui-même, reprit madame Roullin. Regardez-le bien, Lucien, et le jour où vous aurez, comme lui, ce visage immobile, ce visage mathématique qui pourrait, au besoin, servir de planche à figures pour un manuel de géométrie, ce jour-là vous pourrez parvenir à tout.

— Mais on ne fait pas son visage, dit Lucien.

— Erreur, mon ami; on fait faire ses habits, ses

bottes et ses discours; mais le visage est la seule chose, avec la conscience, qu'on puisse se faire soi-même... Il a fallu à M. de Blangy dix années d'études pour obtenir cette immobilité du masque et cette laideur étudiée qui l'ont fait remarquer parmi les gens sérieux... Admirez, en outre, la toilette savante de cet homme: un chapeau qui n'est ni trop neuf ni trop vieux, un habit dont la couleur échappe à l'analyse, un gilet mixte, une cravate dogmatique; cela s'appelle de la tenue... Or, sans la tenue, plus de salut. Ayez donc de la tenue, mon ami, car, en vérité, je vous le dis, le règne de la tenue est arrivé.

— Cela nous présage une politique de croque-morts, dit Lucien.

— Ou d'hommes d'affaires, ce qui est à peu près la même chose, répondit Hector.

— Chut! dit madame Roullin en montrant du doigt son mari, vous savez le proverbe : « Il ne faut jamais parler de corde... »

— C'est juste! interrompit Hector. Et les deux jeunes gens se mirent à rire.

— M. de Blangy, dit madame Roullin, est donc devenu un illustre directeur au département des af-

faires étrangères, d'abord parce qu'il a su se faire cette roide et insignifiante figure que vous lui voyez, et ensuite parce qu'il a eu un jour beaucoup d'esprit.

— Vous m'étonnez! dit Hector.

— Rien n'est plus vrai; vous allez en juger. Un matin, il trouva au fond de son cerveau un titre d'ouvrage très-engageant, quelque chose comme ceci : *Examen comparatif de la France et de l'Angleterre, et des institutions constitutionnelles considérées dans leur rapport avec...* etc., etc. Ce titre, placardé à tous les coins de rues, obtint le plus grand succès...

— Et le livre? demanda Lucien.

— Le livre... il ne parut pas!

— Et comme, ajouta Hector, on aime mieux croire à la profondeur des ouvrages de ce genre que les lire, M. de Blangy, inventeur d'un titre ronflant placardé partout, passa immédiatement pour un homme fort, un homme sérieux, un homme très-distingué. N'est-ce pas cela?

— C'est cela même, reprit madame Roullin; on dit aussi qu'il va se porter ces jours-ci candidat à l'Académie des sciences morales et politiques, comme au-

teur de ce fameux livre qui n'existe pas. Il sera admis. Mais, continua-t-elle, voyez ce jeune homme là-bas, il a fait mieux que cela... il est arrivé par son chien...

— Par son chien! dit Lucien, qui ne put retenir un éclat de rire.

— Ne riez pas, le fait est authentique. Cet ambitieux avait un chien superbe, qui venait, je crois, du Kurdistan... et s'appelait Kurd... Kurd fut présenté par son maître à deux ou trois personnages politiques qui parlèrent à leurs amis de la beauté de l'animal. On invitait le jeune homme à amener Kurd, et Kurd arrivait avec son maître, en laisse... Voilà comment Kurd ouvrit à son ingénieux propriétaire les salons politiques, et lui obtint par la suite une préfecture et la croix d'honneur.

— Je ne sais rien de plus touchant, dit Hector, depuis l'histoire du chien de Montargis.

— Tout cela prouve, reprit madame Roullin, que l'on peut arriver à tout aujourd'hui pour peu que l'on ait quelque imagination; on parvient par ses défauts, par ses vices, par sa laideur et même par son talent. On me disait ce matin que l'immortel de la dernière

élection s'était poussé au fauteuil académique par ses rhumatismes...

— Parbleu! dit Hector, j'ai bien connu un homme qui était arrivé par ses dettes. Cet homme devait beaucoup et ne payait pas. Un jour, il rassemble ses créanciers, qui étaient tous électeurs. « Mes amis, leur dit-il, je viens de trouver un moyen de vous solder ce que je vous dois, capital et intérêts... Nommez-moi député! » Ce qui fut dit, fut fait. Cet homme d'esprit vient de mourir député, fonctionnaire public et insolvable...

— Quand Lauzun, reprit madame Roullin, arriva à la cour, ce qui le fit tout de suite remarquer, ce fut cet air noble et décidé, ce grand air, en un mot, qui sentait son gentilhomme de haut lieu. Voyez-vous aujourd'hui M. Puyguilhem de Lauzun, forcé, pour devenir auditeur au conseil d'État, de porter des cols qui guillotinent les oreilles, et de chausser des lunettes vertes, pour faire croire que sa vue s'est fatiguée au travail?

Madame Roullin allait continuer le cours de ses petites médisances, qui avaient peut-être pour but de faire valoir son esprit sarcastique; lorsqu'elle

fut interrompue par l'arrivée d'un nouveau personnage.

Le domestique venait d'annoncer M. le comte Raoul de Changobert.

A ce nom, madame Roullin se retourna vers la porte du salon et arrêta son regard sur le nouvel arrivant.

L'arrivée de M. de Changobert rembrunit encore la physionomie de M. Roullin, très-sombre depuis le commencement de la soirée. A la vue du comte, le sang lui monta au cerveau. Il devint rouge comme une pivoine.

M. de Changobert pouvait avoir une quarantaine d'années. Grand, bien fait, l'air distingué, il se faisait remarquer par ces allures aristocratiques que donnent la naissance et l'habitude d'un certain monde.

Il alla droit à Roullin, lui prit la main d'une façon qui indiquait une certaine familiarité, et lui dit, après les premiers compliments d'usage :

— Maintenant, mon cher, présentez-moi à madame Roullin, car vous savez que je n'ai pas l'honneur d'être connu d'elle.

Roullin se dirigea vers sa femme.

— Ma chère amie, lui dit-il, M. le comte Raoul de Changobert, un de mes bons amis.

La femme du banquier se leva et salua en suivant du regard Changobert qui s'éloignait avec Roullin.

Lucien avait profité de la circonstance pour retourner auprès de Julia, mais Hector, tourmenté déjà par la jalousie, en voulait à madame Roullin du long regard qu'elle venait d'accorder à Changobert.

— Est-ce que vous connaissez le comte Raoul, madame? lui dit-il d'une voix brève.

Madame Roullin leva les yeux sur Hector, et lut dans son regard le sentiment qui l'agitait.

— Il est jaloux! pensa-t-elle.

Au lieu de répondre à la question d'Hector, elle lui dit, en affectant de tourner la tête vers le groupe où se tenait Changobert :

— Et vous-même, le connaissez-vous?

— Pas précisément. Je me suis rencontré deux ou trois fois avec lui, voilà tout.

— Et que dit-on de lui?

— On dit qu'il vient de faire un long voyage en Circassie.

— Ah!

Puis elle ajouta aussitôt :

— On nous a vus causer si longtemps ensemble, que nous pourrions bien devenir le texte de conversations peu charitables. Cependant, j'ai à vous parler de beaucoup de choses, sans compter la candidature de M. Roullin.

— Je suis tout à vous, madame.

— Mais ne voyez-vous pas tous ces regards arrêtés sur nous, toutes ces femmes qui chuchotent sous l'éventail? J'ai oublié pendant trop longtemps que *je suis* maîtresse de maison : je me dois à tous mes ennuyeux. Vous verra-t-on demain?

— A quelle heure? dit vivement Hector.

— Demain soir, répondit-elle en lui jetant un de ces regards acérés qui pénètrent au cœur de l'amant comme la pointe d'un poignard.

Hector ne pouvait plus rester au salon; il avait besoin de respirer. Il revint à pied chez lui, en se demandant comment le regard et le sourire de cette femme avaient pu avoir raison, en une seule soirée, de son scepticisme railleur.

Une heure après le départ d'Hector, le salon était

de. La soirée du banquier étant une de ces soirées ù l'on ne danse pas, mais où l'on vient seulement our prendre langue, chacun s'était éclipsé de bonne eure. Madame Roullin avait remarqué la préoccupaion de son mari et l'émotion qu'il n'avait pu maîtriser à la vue du comte Raoul de Changobert.

— Quel est donc ce M. de Changobert que vous m'avez présenté ce soir? demanda-t-elle d'un air indifférent lorsqu'elle se trouva seule avec Roullin.

Celui-ci tressaillit et regarda sa femme, qui jouait avec ses cheveux devant la cheminée, tout en épiant dans la glace l'embarras de son mari.

— C'est, répondit-il en balbutiant, un gentilhomme originaire de Picardie, que je connais depuis longtemps.

— Vous ne m'aviez jamais parlé de lui.

— Je l'avais perdu de vue depuis dix ans, mais j'ai été très-lié avec Changobert autrefois. Je l'ai retrouvé ces jours-ci dans ce salon omnibus qui s'appelle le foyer de l'Opéra, et je l'ai invité à nos mercredis. Du reste, il m'a parlé de vous en termes tellement aimables...

— Oh! tous vos amis sont fort galants, c'est une justice à vous rendre.

— Sa présence vous déplairait-elle ? demanda Roullin, qui s'embarrassait de plus en plus.

— Pas le moins du monde.

Roullin, voulant couper court à ce duo conjugal, se plaignit d'un violent mal de tête, et sortit après avoir baisé la main de sa femme.

— Il ne veut rien me dire, donc c'est grave, pensa madame Roullin en quittant le salon pour se rendre à sa chambre à coucher.

C'était grave, en effet.

XII

La veille de la soirée dont nous venons de parler, Roullin, après avoir parcouru son courrier et expédié les affaires de sa maison, était occupé à faire, les pieds dans ses pantoufles, une petite excursion dans le pays de la politique. La situation du banquier était superbe le lendemain de la révolution de juillet. La balle reçue par Lucien avait singulièrement gonflé la popularité de Roullin, qui se voyait à la veille d'être

nommé député. Le matin même, le *Moniteur* avait publié l'ordonnance de convocation des colléges électoraux à l'effet d'élire les mandataires du pays. Le ministère ne pouvait se dispenser d'inscrire le nom de Roullin sur la liste de ses candidats. Une fois député, le banquier n'avait plus qu'à épier une occasion pour se faufiler dans une combinaison et accrocher un portefeuille. Devenu ministre des finances ou du commerce, il mariait sa fille à un grand nom rallié, et donnait sans balancer un million de dot. Un million ne dépare personne, pas même la fille d'un ministre constitutionnel. Roullin, en planant dans ce ambitieux empyrée, prenait des poses d'Hercule du Nord. Il se voyait déjà à la tribune exposant ses plans financiers, discutant sur l'assiette de l'impôt, et faisant tenir en équilibre, sur la corde roide de ses combinaisons, ce monstre à ventre énorme qu'on nomme le budget. « Voilà pourtant où je vais arriver, pensait-il, je serai député, je serai ministre, je gouvernerai ; j'ai déjà la richesse, j'aurai la considération ; je n'étais qu'un banquier, je serai un homme d'État ; je conduirai ma femme à la cour, et qui sait si, la ferveur populaire passée, le nouveau gouvernement ne

songera pas à créer une nouvelle aristocratie! Quelque révolutionnaire qu'elle soit, il n'y a pas de royauté sans noblesse. Je serai baron, le baron Roullin. Cela ne sonnera pas plus mal que le comte Carnot. »

Roullin en était là de son monologue, lorsqu'un domestique ouvrit doucement la porte du cabinet.

— Qu'y a-t-il, Baptiste? demanda le banquier avec impatience.

— Monsieur, c'est la personne qui est déjà venue hier.

— Quelle personne?

— Ce monsieur qui ne veut pas dire son nom.

— Qu'il aille au diable! Je ne reçois pas les gens qui ne se nomment pas. D'ailleurs, s'il s'agit d'une affaire de banque, qu'il s'entende avec Blondel (c'était le premier commis de Roullin).

— J'ai déjà dit à ce monsieur qu'il pouvait s'adresser à M. Blondel, mais il m'a répondu qu'il ne voulait parler qu'à monsieur, et que si monsieur était sorti, il l'attendrait jusqu'à son retour.

— C'est peut-être un collége électoral qu'on vient m'offrir, pensa Roullin.

— Faites entrer, dit-il.

Une demi-minute après, un homme grand, mince, élégamment vêtu, et d'une tournure distinguée, se présentait sur le seuil du cabinet. A la première vue, il paraissait âgé de quarante ans au plus, mais en l'examinant bien, on reconnaissait qu'il dissimulait quatre ou cinq bonnes années sous le vernis du cosmétique.

— Ce n'est pas un courtier politique, pensa Roullin après l'avoir enveloppé du regard ; et prenant aussitôt un ton rogue :

— Que voulez-vous, monsieur? dit-il à l'inconnu sans lui indiquer une chaise ; je suis tellement occupé en ce moment que je n'aurai que quelques minutes à vous donner.

— Quelques minutes, c'est bien peu, répondit en souriant l'inconnu, qui se débarrassa de son chapeau, de sa canne, et s'installa gaillardement dans un fauteuil.

— Je crois vous avoir dit que j'étais pressé, dit Roullin, stupéfait des manières de son visiteur.

— Vous ne me reconnaissez pas? reprit tranquillement l'inconnu en ôtant un de ses gants.

— Pas du tout! dit le banquier.

— C'est singulier, moi je vous ai reconnu tout de suite en vous apercevant, avant-hier au soir, à la représentation de *la Muette de Portici*.

— A qui ai-je l'honneur de parler?

— Je suis, dit en s'inclinant l'inconnu, le comte Raoul de Changobert...

— Et il arrêta sur Roullin un regard froid comme l'acier.

Roullin, devenu pâle, fit un bond sur son fauteuil, comme s'il eût reçu en pleine poitrine une décharge électrique.

— Le comte... Raoul... de Changobert! balbutia-t-il.

— Lui-même, dit en souriant le comte.

— Mais je ne me rappelle pas avoir jamais connu...

— Au fait, interrompit le comte, il est bien possible que vous ne vous souveniez plus de moi, ni même de mon nom ; notre connaissance date de si loin... 1808. Savez-vous qu'il y a juste vingt-deux ans?

Le comte n'avait pas perdu un seul des mouvements du banquier, et il avait vu l'effet qu'avait produit sur lui l'énoncé de son nom.

— Je vous jure, balbutia Roullin devenu livide,

que je ne suis pas du tout au fait de ce que vous me faites l'honneur de me dire.

— N'êtes-vous pas M. Matthieu... Roullin? dit le comte en marquant une suspension assez longue entre le prénom et le nom.

— Oui, sans doute.

— Avant d'être banquier, n'avez-vous pas exercé une autre profession? Lorsque nous nous sommes séparés, en 1808, dans cette petite ville de la Charente dont le nom est Mansle, vous n'aviez pas encore fait fortune.

Ces derniers mots furent prononcés avec une impertinence telle que Roullin perdit tout à fait contenance. Il vit dans le comte un homme sûr de son fait, avec lequel il n'y avait pas à jouer plus longtemps la comédie. Il se leva, alla fermer à double tour la porte de son cabinet, et revint prendre sa place.

— Je me rends, dit-il en reprenant son aplomb. Je vous reconnais parfaitement pour le comte de Changobert, à qui j'ai emprunté un peu violemment cinquante mille francs.

— Allons donc! j'étais bien sûr que la mémoire vous reviendrait. Du reste, si vous êtes trop occupé

a ce moment, je vous reverrai un autre jour ; maintenant que la reconnaissance est établie...

— Jouons cartes sur table, monsieur le comte, interrompit Roullin. Vous n'êtes pas venu me voir uniquement pour renouer connaissance avec moi ?

— Je suis venu pour vous féliciter, mon cher : on n'a dit que vous étiez archi-millionnaire ; et aussi pour ouir de la vue d'un homme heureux, dont j'ai fait un peu la fortune, car il est probable que les cinquante mille francs que je vous ai *prêtés* ont été la première assise de vos millions d'aujourd'hui. Mon modeste capital a enfanté la postérité de Jacob.

— Je suis moins riche qu'on le suppose, monsieur.

— De la modestie, avec moi ! reprit Changobert en souriant ; pourquoi dissimuleriez-vous une fortune gagnée à la force du poignet ? Tenez, je suis plus franc que vous, moi, et je ne crains pas de dire que la meilleure opération que j'aie jamais faite, ç'a été ma mise de fonds de cinquante mille francs dans la maison d'un homme aussi intelligent que vous l'êtes, car, il faut bien vous l'avouer, nous avons suivi tous deux une route inverse ; pendant que vous montiez, je des-

cendais ; pendant que vous entassiez, je dépensais ; si bien qu'aujourd'hui vous avez le Pactole dans votre caisse, et moi, je n'ai pas trois louis dans ma poche.

— Monsieur, dit Roullin, je suis un honnête homme...

— Qui en doute? interrompit Changobert.

— Et si j'avais su où vous trouver, il y a longtemps que je me serais acquitté envers vous.

— Remarquez que je ne vous adresse pas le plus petit reproche.

— J'ai cinquante mille francs à vous depuis dix-huit ans. Cette somme a doublé et même triplé dans mes mains. Voulez-vous deux cent mille francs? Je suis rond en affaires.

— Ah! si, il y a huit jours, répondit Changobert avec bonhomie, quelqu'un m'avait dit : Deux cent mille francs vont tomber du ciel dans ton portefeuille! quel saut de carpe j'aurais fait!

— Vous acceptez les deux cent mille francs? interrompit Roullin, dont la figure s'illumina.

Changobert regarda Roullin en face, et changeant de ton comme un acteur qui joue un double rôle :

— Il y a huit jours, avant de vous avoir aperçu à

l'Opéra, j'aurais cédé ma créance pour cent sous; aujourd'hui je n'ai plus rien à recevoir de personne; j'ai une fortune. Je suis votre associé.

Roullin bondit sur son fauteuil et se leva tout d'une pièce.

— Vous voulez me faire *chanter !* dit-il en croisant les bras.

— Ah! monsieur! répliqua dédaigneusement Changobert, me prenez-vous pour mon ancien domestique Matthieu?

Le banquier retomba dans son fauteuil.

— Voulez-vous cent mille écus? dit-il.

— Je ne veux rien qu'une reddition de comptes; montrez-moi vos livres...

— Très-bien! dit Roullin en se promenant à grands pas dans son cabinet. Je ne vous connais plus, je ne sais pas de quoi vous venez me parler, et dès aujourd'hui je demande aux tribunaux justice de vos calomnies.

— L'idée pourrait être bonne, répliqua tranquillement Changobert. Vous êtes riche, je suis pauvre; vous êtes puissant, je suis faible; vous êtes triomphant et je suis un vaincu de la politique; il y a dix à

parier contre un que vous gagneriez, et que moi je serais envoyé par-devant la police correctionnelle...

— Eh bien! dit Roullin.

— Eh bien! répliqua Changobert, vous ne ferez rien de tout cela, et si vous voulez me prêter deux minutes d'attention, je vais vous dire pourquoi vous garderez le silence.

Lorsque, en 1808, je quittai la France avec mademoiselle Diane de Monthéan, ayant en ma possession cent mille francs qui n'appartenaient qu'à moi seul, je fus forcé de vous livrer la moitié de cette somme, sous peine d'être dénoncé par vous au procureur impérial, qui m'aurait arrêté et fait condamner sur le chef de détournement de mineure. Je m'exécutai donc à mon corps défendant; mais comme je craignais qu'une fois en possession de la somme, l'idée ne vous prît de tirer d'autre argent de votre serviteur, je jugeai prudent d'exiger un reçu explicatif, qui faisait de vous mon complice. Ce reçu n'a point été égaré, soyez sans crainte à ce sujet, et le jour où vous élèveriez la voix, il serait produit comme pièce à l'appui. Je ne m'inquiète pas de savoir si vous gagneriez en justice, mais à coup sûr vous seriez

déshonoré. Que deviendrait le futur député et le futur ministre le jour où l'on saurait que le point de départ de la fortune de l'intègre banquier Matthieu Roullin est une audacieuse soustraction, un vol à main armée?

Pendant que Changobert parlait, la figure tuméfiée de Roullin avait pris toutes les teintes du spectre solaire.

— Monsieur le comte, dit-il d'une voix saccadée, je suis complétement à votre discrétion.

— Je le sais, répondit imperturbablement Changobert.

— Mais, reprit Roullin, je vous fais remarquer que vous me perdez, quoi qu'il arrive. En admettant que j'accepte vos conditions, on se demandera dans le public quelle raison a pu me déterminer à prendre pour associé un homme pauvre et complétement étranger aux affaires de la finance. On chuchotera, on flairera un mystère.

— Je suis de votre avis; mais je crois que tout peut s'arranger. Il s'agit de nous entendre.

— Je ne demande pas mieux.

— Vous avez une fille?

— Oui, monsieur.

— On dit que vous lui donnez un million de dot?

— J'aurais pu lui donner un million ce matin; après la conversation que nous venons d'avoir, je ne sais plus...

— Eh bien! monsieur Roullin, le comte Raoul de Changobert, d'une excellente famille de Picardie, qui compte parmi ses ascendants un connétable, deux maréchaux de France, demande la main de mademoiselle Roullin, et le jour de la signature du contrat il vous rendra le reçu de Matthieu; je ne serai pas votre associé, mais votre gendre. Maintenant, écoutez-moi. Le mariage accompli, vous ferez, si vous le voulez, de votre maison de banque une machine à millions aussi prodigieuse que la Compagnie des Indes. L'empire a vécu sur la guerre, la restauration sur l'idée traditionnelle saupoudrée de libéralisme, le nouveau gouvernement va cabrioler au milieu des intérêts comme un clown sur un parquet parsemé d'œufs; avant peu de temps, il s'étendra de tout son long dans la baignoire des affaires. Vous autres, les banquiers, vous serez ses garçons de cabinet, vous le laverez, vous le décrasserez avec le savon noir de l'a-

giotage, et vous le coucherez dans des draps tissés de billets de banque. Rien ne vous empêchera de tirer à vous la couverture, et vous la tirerez de toutes vos forces, mes gaillards. Plus tard, votre ordre de choses comprendra la nécessité de faire des agaceries à l'aristocratie, je veux dire aux grands noms du passé qui ont survécu aux orages, car c'est toujours là où ils arrivent, ces gouvernements nés entre deux pavés. Ce jour-là je suis prêt. Vous lancez, à un moment donné, mon nom en avant, et vous avez la gloire d'amener pieds et poings liés, au roi citoyen, un rallié à sa pairie. Le jour où je fais partie du musée du Luxembourg, il ne se bâcle pas une affaire un peu grasse dont nous ne puissions tirer cuisse ou aile. Je figure dans toutes les opérations comme président du conseil de surveillance, — une pompe à jet continu pour vider la poche des actionnaires, — le nom d'un pair de France, flanqué de ceux de trois députés et de deux conseillers d'État à la tête d'une affaire industrielle, quel asticot jeté dans l'étang de la commandite!

Roullin écoutait, la tête dans ses mains, la parole rapide de Changobert. La proposition que celui-ci lui faisait, et qu'il aurait repoussée de toute sa hauteur

une heure auparavant, lui semblait, après sa conversation avec le comte, la seule issue possible. Changobert, devenu son gendre, avait tout intérêt à garder le silence sur l'origine de Roullin et sur la source ignominieuse de sa fortune. D'ailleurs, Changobert était un gentilhomme de vieille roche, à qui il ne manquait qu'un million pour faire figure. L'écusson de Changobert n'avait besoin, pour briller du plus vif éclat, que d'être doré à neuf, et Roullin était assez riche pour fournir la dorure.

— Monsieur le comte, dit-il en tendant la main à son interlocuteur, touchez là, l'affaire est conclue, mais à une condition.

— Laquelle?

— Vous me donnerez le temps de préparer madame Roullin à ce changement de front. Elle est fine, je tiens à ce qu'elle ne se doute de rien. Ma femme appartient à une des plus nobles familles de la Flandre française; c'est une Vertimprey. Elle mourrait de douleur si elle se doutait qu'avant d'être banquier...

— Compris. Combien de temps vous faut-il?

— Un mois au moins.

— C'est long, mais va pour un mois.

— Vous avez ma parole.

Le marché que Roullin venait de conclure l'avait tout d'abord débarrassé d'un grand poids. Depuis que la fortune avait fait du banquier un personnage, il avait plus d'une fois songé à la réapparition possible de Changobert et aux conséquences qu'elle pourrait avoir. Roullin, qui avait commencé par être, sous le prénom de Matthieu, le domestique du comte, comme on l'a vu au début de cette histoire, s'était dirigé, en prenant congé de son maître, tout droit vers Paris, pendant que celui-ci prenait, en compagnie de mademoiselle Diane de Monthéan, la route d'Espagne. A Paris, Roullin, riche des cinquante mille francs extorqués à Changobert, avait fondé, dans une des rues qui avoisinent la porte Saint-Denis, une de ces maisons de banque interlopes que tout le génie de la police ne parviendra jamais à faire disparaître. Escompteur du dernier ordre, Roullin avait commencé par prêter sur gages et à la petite semaine. Ce commerce dura jusqu'en 1815. A l'arrivée des alliés, il fut mêlé à une affaire de fournitures sur laquelle il réalisa cent mille francs de bénéfices. Entraîné, à partir de ce moment, dans le cercle des grandes entreprises, il s'était marié

avec la fille d'un fabricant qui lui avait apporté une dot respectable, et il avait transporté dans la Chaussée-d'Antin sa maison et son génie industriel. Devenu un des princes de la finance (style du temps), il s'était donné une opinion libérale et l'avait conservée, même après son second mariage avec mademoiselle Clémence de Vertimprey, dont la famille était royaliste. Il ne faut pas perdre de vue que sous la restauration un certain libéralisme bien entendu menait à tout. Si la restauration avait vécu deux années de plus, Casimir Périer serait devenu ministre de Charles X.

Cependant, lorsqu'il se trouva seul après la terrible explication qu'il avait eue avec Changobert, Roullin tomba dans un abattement profond. Tous ses rêves ambitieux n'étaient pas détruits, puisque Changobert, devenant son gendre, aurait tout intérêt à sauvegarder l'honneur de sa nouvelle famille ; mais il se demandait de quelle façon il s'y prendrait pour annoncer à madame Roullin cet étrange mariage d'une jeune fille de dix-sept ans avec un homme de quarante-cinq, et si sa femme ne s'opposerait pas de toute sa force à une union que ne justifiaient d'ailleurs ni la haute position ni la fortune du prétendu. Dans cette supposi-

tion, irait-il révéler *à une Vertimprey* les raisons qui le forçaient de donner sa fille à un aventurier? Et puis Roullin se sentait pris d'une inquiétude fiévreuse quand il venait à songer qu'il ne connaissait qu'un seul acte de la vie de son futur gendre : l'enlèvement d'une jeune fille, probablement abandonnée. Sauf ce détail, il ne savait absolument plus rien de cette existence mystérieuse. La seule personne dont le banquier ne se préoccupât pas dans tout cela, c'était la personne véritablement intéressée, sa fille, Julia.

XIII

Lorsqu'il s'était éveillé le lendemain de la soirée où il avait si bien tapoté sur le clavier sentimental, Hector s'était demandé s'il n'avait pas été le jouet de quelque songe moqueur. « Madame Roullin est bien belle, pensait-il, mais ce n'est pas une raison pour que je ne pense plus qu'à sa fière beauté. Je ne suis pas encore assez riche pour être amoureux. Voilà pourtant la vie, ajoutait-il mentalement, on poursuit un but à

travers mille obstacles, mille périls, mille traquenards, puis, un beau soir, on va se heurter à de blanches épaules et l'on se pend à un cou charmant, comme l'homme qui veut se tuer à une espagnolette. Dieu a placé la femme auprès de l'homme pour qu'il ne fasse pas de trop grandes choses, je sais cela; mais, après tout, la question se réduit à ceci : me soustraire à la domination féminine et aller de l'avant. J'étais seul, je serai deux. Envisagé sous ce point de vue raisonnable, le concours de Clémence doit abréger pour moi les étapes de la réussite. Une maîtresse est comme un piano, un meuble inutile si l'on n'en sait pas jouer. Essayons donc et voyons quels accords je vais tirer de ce magnifique instrument. »

Le soir, à neuf heures, Hector se présentait à l'hôtel du banquier, mais il fut désagréablement surpris, en entrant dans le salon, de voir que madame Roullin n'était pas seule. Roullin et Charolles étaient là; il avait cru qu'il pourrait lui parler sans témoins, et sa figure exprima un désappointement qui fit sourire la belle Clémence étendue sur sa causeuse comme une sultane.

— Voici monsieur Chabot, dit-elle en lui présentant

sa main qu'Hector porta à ses lèvres après avoir senti une petite pression qui, dans la pensée de madame Roullin, devait le dédommager de la présence des importuns ; il arrive à propos, car nous avons besoin de ses conseils.

— Je lance demain mon article en faveur de votre candidature, dit Hector en s'adressant à Roullin.

— Le banquier, pour toute réponse, serra avec effusion la main d'Hector.

— Serait-il vrai, demanda Clémence, que le ministère hésite à inscrire le nom de M. Roullin sur la liste de ses candidats?

— Rien n'était plus vrai ce matin, madame, et la position du ministre est tellement difficile, qu'il ne faut pas trop lui en vouloir. M. Roullin ne peut pas être le député de l'arrondissement d'Angoulême, et vous allez en comprendre la raison. Le député actuel est un des signataires de l'adresse des 221 ; or, les 221 doivent tous être réélus.

— Alors, reprit Clémence, qui devint pâle, M. Roullin reste encore cette fois-ci sur le carreau?

— M. Roullin, continua Hector, a eu le tort, qu'il me permette de le dire, de ne pas voir le ministre

aussitôt qu'a été lancée l'ordonnance de convocation des colléges; il a voulu absolument être député d'Angoulême, et c'est impossible; on lui aurait trouvé un autre arrondissement.

Roullin avait été tellement abasourdi par l'apparition de Changobert, que depuis trois jours le pendule de ses idées s'était arrêté. Les paroles d'Hector le tirèrent de son engourdissement.

— Est-il donc trop tard aujourd'hui? demanda-t-il.

— A l'heure qu'il est, la liste ministérielle est complétement close; mais soyez tranquille, dit Hector en jetant sur madame Roullin un regard triomphant, j'ai eu le bonheur de réparer ce matin le mal causé par votre apathie. J'ai vu le ministre, et il a été convenu que vous seriez député, et député du département de la Charente, où vous avez des propriétés. Vous êtes le candidat ministériel de l'arrondissement de Barbezieux.

— Que de remercîments ne vous dois-je pas! balbutia Roullin en serrant la main d'Hector.

Clémence remercia le jeune homme par un regard éloquent.

— Roullin a-t-il un concurrent? demanda Charolles.

— Oui, nous avons un rival, un avoué, un fin matois, qui exerce une certaine influence sur les tapageurs de l'endroit. Cet homme, qui se nomme Rivaud, n'est pas content que la révolution se soit arrêtée à la branche cadette. Il se donne pour une espèce de républicain, et il aurait peut-être quelque chance de succès si nous n'avions un excellent moyen de l'aplatir.

— Quel est ce moyen? demanda vivement Roullin.

— Le premier consiste à l'acheter. Il est mal dans ses affaires, et pour dix mille francs, il se désistera peut-être de sa candidature et reportera sur son concurrent toutes les voix dont il dispose. Quant au second, le voici : si, par hasard, notre homme est incorruptible, il n'y a pas un moment à perdre; il faut expédier tout de suite à Barbezieux un courtier électoral élevé dans l'art de l'éreintement et qui taillera quotidiennement des croupières au sieur Rivaud, tout en faisant mousser votre patriotisme; de plus, vous vous engagerez, si vous êtes nommé, à doter Barbezieux d'un pont, d'un chemin vicinal, d'une

place ou de tout autre embellissement. J'ai tellement insisté auprès du ministre, que je suis parvenu à lui enlever la promesse de deux bureaux de tabac dont vous pouvez disposer en faveur des deux électeurs les plus influents. S'il le faut absolument, je me charge de lui extorquer, en outre, un bureau de papier timbré. Si vous n'êtes pas nommé avec tous les éléments de succès que vous avez dans la main, c'est que vous ne le voudrez pas.

Pendant qu'Hector parlait, madame Roullin l'enveloppait de son regard. Elle trouvait dans ce jeune homme audacieux, peu scrupuleux dans les moyens, mais prompt et déterminé, le héros de toute sa vie; en ce moment, elle eût voulu lui sauter au cou et lui dire : « Je t'aime. »

La conversation continua à rouler sur l'élection; Hector se fit apporter des plumes, du papier et de l'encre, et griffonna sur le bout de la table à ouvrage de Clémence une profession de foi éloquente où Roullin était représenté comme l'agent le plus actif de la révolution bourgeoise de Juillet. L'épisode de Lucien, habilement défiguré, était incidemment relaté et posait le banquier en saint Vincent de Paul des com-

battants blessés. Ce morceau, d'une verve entraînante, fut aussitôt envoyé chez un imprimeur pour être tiré à deux mille exemplaires.

Il fut aussi convenu, sur la proposition de madame Roullin, qu'Hector prendrait en main la direction de l'élection, qu'il enverrait qui bon lui semblerait dans l'arrondissement dont on voulait faire un bourg pourri; bref, qu'il aurait pleins pouvoirs. Quatre jours avant l'élection, le banquier tomberait à Barbezieux comme une bombe et réciterait une improvisation destinée à entraîner les électeurs flottants, — la charge des cuirassiers à Eylau.

Hector, par sa décision et son aplomb, venait de s'implanter dans la maison de Roullin. Aussi inexpérimenté en politique qu'il était fin en affaires, le banquier voyait déjà dans Hector le directeur de sa conduite et le *blanchisseur* de ses discours.

Quant à la belle Clémence, elle contemplait Hector comme Julie dut contempler Saint-Preux.

Hector ne comprit pas le regard plein d'amour de madame Roullin. Il crut voir jaillir de ses yeux l'étincelle du sarcasme, quand, toutes les dispositions arrêtées, elle lui adressa des remercîments sur la peine

qu'il s'était donnée pour enlever au ministère la candidature de son mari. « Elle m'a cajolé hier, pensait-il, pour faire de moi un agent électoral. Je tire les marrons au profit de ce butor de Roullin, et aussitôt que je serai parti, elle me persiflera avec ce fat de Charolles. »

Dominé par cette idée saugrenue, Hector sortit aussitôt du salon, bien convaincu qu'il venait de jouer un rôle profondément ridicule, et il se rendit tout droit à la chambre de Lucien, logé, comme on sait, dans la maison du banquier.

— Eh bien ! lui dit-il en entrant, où en es-tu de ton amour? Ne vois-tu pas que tu perds ton temps, et que jamais ni Roullin ni sa femme ne voudront donner Julia à un homme qui n'a ni position ni fortune?

— Je le sais, répondit tristement Lucien.

— Que fais-tu ici alors, si tu n'as aucun espoir?

— Je la vois.

— Mais tu ne peux pas toujours rester dans cette maison? D'ailleurs, d'un moment à l'autre on peut marier Julia, et à moins que tu ne veuilles servir de garçon de noce...

— Le jour où ce que tu dis se fera, je me tuerai, t tranquillement Lucien.

Hector, qui ne parlait avec si peu de ménagement ı jeune amoureux que pour donner une issue à sa ıauvaise humeur, fut ému de l'accent triste mais ėterminé de son ami.

— Mon cher Lucien, dit-il en lui prenant la main ;t en changeant de ton, pardonne-moi le mal que je .e fais, quoique ce mal ne soit rien auprès des souffrances que te prépare ton impossible amour. Ah! mon pauvre garçon! Pourquoi diable t'es-tu lancé à la recherche de la mandragore? Mettre toute sa vie sur cette carte biseautée qui s'appelle une femme, c'est vouloir se perdre à coup sûr. Parlons raison : ne peux-tu pas faire un effort héroïque et extirper de ton cœur le souvenir de Julia?

— Il est trop tard.

— Un mot sinistre qui précède toujours les catastrophes. As-tu au moins dressé tes batteries? as-tu pris tes mesures?

— Quelles mesures? demanda Lucien.

— Julia t'aime; fais-lui comprendre que le seul moyen d'en finir, c'est de se compromettre. Enlève-la.

— Jamais, répondit Lucien avec force. Je ne veux pas commencer par déshonorer celle que j'aime plus que la vie, et qui doit être un jour ma femme.

Hector resta stupéfait devant cette honnêteté vraie qui s'indignait d'une proposition que tant d'autres eussent caressée avec joie. Il ne put réprimer un mouvement d'admiration pour ce jeune homme dont la loyauté contrastait si profondément avec ses propres sentiments et avec ceux des gens qu'il voyait chaque jour.

— Je ne suis pas ta voie, dit-il, mais c'est peut-être la tienne qui est la bonne ; et puis, qui sait si Dieu ne fera pas un miracle en ta faveur ?

Et il se mit à arpenter à grands pas la chambre de Lucien.

— Marche plus doucement, dit Lucien, ma chambre est au-dessus de celle de madame Roullin, et si elle était chez elle en ce moment ce tapage l'incommoderait.

Le nom de madame Roullin raviva la colère d'Hector, qui se croyait joué. Il fit une sortie contre les femmes, déclara que tout homme qui ne sait pas s'affranchir du joug de la plus sincère et de la plus dévouée est

un homme perdu. Puis il prit son chapeau et dit bonsoir à Lucien.

Après avoir descendu l'escalier du second étage, habité par Lucien, il se trouva en face de la porte entr'ouverte de l'appartement de madame Roullin.

Tout à coup il lui vint à l'esprit qu'il ne pouvait s'en aller sans faire comprendre à la belle Clémence qu'il n'était pas dupe de la comédie jouée la veille à son prétendu bénéfice.

Il plongea son regard dans l'appartement, hésita un instant, puis appelant à lui toute son énergie : « Si je n'entre pas, pensa-t-il, je suis un lâche. »

Et poussant la porte, il pénétra dans l'appartement avec fracas, se réservant de mettre sur le compte d'une erreur l'inconvenance de sa démarche. Ne pouvait-il pas dire qu'il croyait entrer chez Lucien?

Mais la première pièce était vide, et il arriva, sans trouver personne, dans la chambre à coucher, dont la vue calma tout à coup le tumulte de ses pensées. Cette chambre, doucement éclairée par la lueur vacillante d'une lampe d'albâtre suspendue au plafond, était le plus gracieux réduit que pût rêver l'imagination capricieuse d'un artiste. Si le mauvais goût du

banquier éclatait dans les grossières magnificences du salon, là tout respirait la femme, tout avait une âme. Malgré l'émotion qu'il ressentait, Hector resta stupéfait à la vue de ce luxe royalement féminin qui rayonnait dans toute sa perfection. Ce paysan de la veille, qui n'avait jamais vu la chambre d'une Parisienne, fut effrayé des adorables richesses contenues dans cet appartement : souvenirs reliés en émail et bordés de perles, coupes pleines de bagues charmantes, chefs-d'œuvre de Saxe ou de Sèvres montés avec un goût exquis, porcelaines de Chine ou du Japon, des tableaux, des statuettes et ces mille colifichets, — opulente superfluité qui est le nécessaire dans la vie d'une femme à la mode.

Évidemment, madame Roullin s'était créé dans ce coin de l'hôtel, qui en était le paradis, un chez soi, un *home*, comme disent les Anglais. Cette chambre, c'était la femme tout entière. Au seuil de cet Éden s'était arrêté le luxe poncif de la finance. C'est du moins ce que pensait Hector, enivré du parfum qu'exhalait ce temple où rien ne manquait que la divinité.

Cependant, le premier mouvement de bravoure

dissipé, il commença à réfléchir sur l'inconvenance de sa démarche, sur son procédé de Cosaque, et il songeait déjà à opérer une retraite prudente, lorsqu'un bruit de pas, venant du corridor, le retint cloué au tapis. Les pas se rapprochaient. Hector, perdant la tête, regarda autour de lui pour chercher un abri et alla se cacher, comme un écolier, derrière les rideaux de la fenêtre. Il pensa que ce devait être la femme de chambre, et qu'il pourrait partir aussitôt qu'elle se serait éloignée.

Une seconde après, madame Roullin entrait dans sa chambre, dont elle fermait la porte à double tour.

La jeune femme alluma deux bougies et vint coquettement se poser devant la glace de la cheminée, relevant avec précaution les splendides tresses de sa chevelure, lorsque, par une maladresse à son insu intelligente, ses beaux cheveux dénoués ruisselèrent comme un fleuve d'ébène sur ses épaules et offrirent à l'œil ravi d'Hector le vivant tableau de la plus adorable des Madeleines.

Le jeune homme n'avait pu retenir un cri d'admiration.

Madame Roullin s'élança aussitôt comme une pan-

thère à l'autre bout de la chambre. Par un mouvement rapide, elle avait rapporté sur son sein découvert les grappes éparses de ses cheveux. Adorable rideau qui rendait plus éblouissante encore la neige de ses épaules.

Le moment critique est venu, pensa Hector, mourons au moins avec grâce, et il se montra.

— Vous ici, monsieur, s'écria la jeune femme indignée, vous...

— Madame, dit Hector touché de sa douleur, je vous dirais la vraie raison qui m'a conduit ici que vous ne me croiriez pas. Traitez-moi donc comme un misérable.

— Quelle raison peut justifier votre présence dans ma chambre à cette heure?

Hector fit aussitôt une confession générale; il raconta l'affreux soupçon qui lui était venu, la chambre entr'ouverte qu'il avait prise pour celle de Lucien... Il allait en sortir au moment où il avait entendu du bruit, et, dans son trouble, il s'était jeté derrière les rideaux; mais il réclamait son pardon à genoux, et jurait qu'il n'oserait plus désormais se montrer aux yeux de la femme offensée.

Si madame Roullin avait été offensée, en effet, de la présence d'Hector, elle voyait dans cette démarche un acte hardi, qui annonçait de la part du jeune homme une indomptable résolution, et elle était fière d'inspirer de l'amour à un esprit de cette trempe; elle ne laissa pourtant rien voir du trouble qui l'agitait, et elle dit à Hector, en cachant sa figure entre ses mains admirablement modelées :

— Mon Dieu! que vous avais-je donc fait pour me traiter comme une courtisane?

— Moi, vous manquer de respect! s'écria Hector, moi qui vous ai juré un éternel amour! Si vous avez cette idée, pourquoi ne sonnez-vous pas et ne me faites-vous pas mettre à la porte comme un laquais?

La jeune femme, qui avait réparé le charmant désordre de sa toilette, s'était assise sur un fauteuil, dans l'attitude de la statue de la Douleur.

— Clémence, dit Hector en se mettant à genoux, me pardonnez-vous?

— Oui, dit madame Roullin en se laissant aller dans les bras de son amant, mais à une condition. Vous allez partir.

Hector sortit en effet de la chambre de Clémence

par un escalier dérobé, et à quatre heures du matin.

Amour! tu exaltes les croyants et tu transformes les sceptiques. C'est par toi que tout naît, que tout respire, que tout se renouvelle; tu es l'éternel dieu de ce monde qui a chassé tous les autres, et si grande est ta puissance, que tu pénètres jusque dans le cœur de ceux qui te nient!

Hector n'avait été d'abord pour madame Roullin qu'un homme résolu, d'une activité dévorante et qu'elle dirigerait à son gré dans le labyrinthe de la politique; jetée toute jeune dans les bras de Roullin, elle n'avait vu jusqu'à ce jour dans l'union des sexes qu'une odieuse brutalité. Étonnée et ravie de découvrir, dans le monde inconnu où elle venait d'entrer, tant d'horizons nouveaux et de sensations nouvelles, elle se prit à aimer son vainqueur d'un amour insensé, d'un de ces amours violents qui ne connaissent ni restriction ni calcul. Elle avait voulu soumettre, et c'était elle qui était domptée. Tous ses projets ambitieux, tous ses rêves de dominatrice avaient fait place à un sentiment unique qui emplissait son âme renouvelée et rajeunie. Quand Hector n'était pas auprès d'elle, elle restait des heures entières à penser à lui,

à l'attendre et à souffrir. Tout ce qui n'était pas lui la trouvait indifférente ou ennuyée. La passion éclatait dans son attitude, dans ses gestes et ses regards. Il lui semblait qu'elle ne vivait que depuis quelques jours, et elle se demandait pourquoi elle s'était sevrée pendant si longtemps du bonheur d'aimer. Cette femme, qui n'avait été dévorée jusque-là que du désir de briller dans le monde de parvenus où elle se trouvait lancée, apportait en effet à son amant un cœur vierge et une nature ardente qui se révélait avec d'autant plus d'énergie qu'elle avait allumé plus tard cette lampe merveilleuse qu'on appelle l'amour.

Un matin Hector, qui l'avait quittée quelques heures auparavant, la vit entrer chez lui à l'improviste.

— Que venez-vous faire ici? lui demanda-t-il stupéfait.

— Me compromettre, répondit-elle; toute femme qui ne risque pas sa réputation pour son amant ne l'aime pas.

Hector la pressa sur son cœur et eut un moment d'indicible ivresse.

Hector n'était pas moins fier de l'empire absolu

qu'il exerçait sur l'altière Clémence; il éprouvait
joie d'enfant à penser qu'il tenait à ses genoux
femme de l'archi-millionnaire Roullin, et que le j
où il le voudrait, cette femme s'afficherait pour
aux yeux de tout Paris. Si la vanité tenait sa p
dans la joie que lui faisait éprouver son triomph
était aussi attiré et retenu par l'éclatante beauté
Clémence, qui l'enivrait de toutes les liqueurs d
volupté.

Les élections allaient se faire dans trois jou
Roullin était parti pour Barbezieux, répétant dans s
chaise de poste le discours destiné à enlever les élec
teurs. Le soir du départ du banquier, Hector était
assis auprès de Clémence, dans cette même chambre
dont il s'était rendu maître par un coup d'audace; il
lui parlait de Lucien et de Julia, de leur mutuel
amour et du désespoir qui attendait ces deux enfants
si on ne leur tendait pas une main secourable. Clé-
mence frémit quand son amant lui rapporta la
réponse que Lucien lui avait faite au sujet du ma-
riage éventuel de Julia avec un prétendant imposé par
M. Roullin.

— Quoi! il se tuerait! s'écria-t-elle en arrêtant son

gard sur Hector; que Julia est heureuse d'être mée ainsi!

— Méchante! dit Hector en l'embrassant, qui vous t qu'on n'en ferait pas autant pour vous?

— Mais je veux que personne ne se tue, dit-elle, as même Lucien. Le grand malheur de Julia, c'est avoir un million de dot. Il est bien évident que . Roullin voudra pour elle, ou plutôt pour lui, uelque fleur des pois séchée sur pied, quelque nom ainé du faubourg Saint-Germain, ou tout au moins n paladin en haute situation du nouveau régime; ais la petite, que j'ai consultée à ce sujet, résistera omme une barre de fer. D'ailleurs, puisque tu veux bsolument, mon amour, que Lucien épouse Julia, ourquoi le mariage ne se ferait-il pas? Est-ce que uelque chose peut résister à mon Hector? Est-ce que e ne suis pas là, moi, son amie, son esclave, sa servante, pour brouiller tout l'écheveau des intrigues dévidé par mon auguste époux? Va, je sais comment il faut le prendre, et j'agirai si bien, que je l'amènerai à faire tout ce que je voudrai. Ce qu'amante veut, le diable le veut; et le diable fait plus de mariages que le bon Dieu.

Hector s'était jeté au cou de Clémence, il lui baisait les mains, il lui dévorait les lèvres et les yeux; elle était folle de bonheur.

— Dame! ajouta-t-elle avec toutes sortes de mines charmantes, il faut commencer à dresser nos batteries tout de suite. Mais si l'abbé veut qu'on travaille pour lui, il faut aussi qu'il nous aide; tant qu'il passera son temps à regarder les beaux yeux de Julia, ses affaires n'avanceront guère. Sais-tu à quoi je pense? Lucien, lancé dans la diplomatie, peut être secrétaire d'ambassade en très-peu de temps, et M. Roullin n'aura plus aucun prétexte de refuser sa fille à un homme en passe d'être un jour ministre plénipotentiaire ou même ambassadeur.

— C'est vrai, dit Hector; mais de tous les départements, celui des affaires étrangères est le plus barricadé.

— Est-ce que Bourniquet, qui était un petit journaliste de rien du tout l'autre jour, ne vient pas d'être nommé ministre en Grèce? D'ailleurs, n'avons-nous pas Charolles à notre disposition; Charolles, plus solidement établi que jamais à l'hôtel des Capucines et qui fait tout ce qu'il veut de sa nouvelle Excellence?

— C'est juste, dit Hector.

— Ah! monsieur l'homme grave! vous voyez bien que les femmes sont quelquefois de bon conseil. Puis elle ajouta en souriant : Ce pauvre Charolles! quand je pense que voici cinq grandes années qu'il soupire pour moi, qu'il m'est dévoué comme un caniche et que je ne peux m'empêcher de rire quand il me parle de ses souffrances, pendant que ce cher monstre que voilà n'a eu besoin que de paraître pour faire de moi son esclave!

En sortant de chez madame Roullin, Hector alla prévenir Lucien de la sainte alliance formée en sa faveur. Celui-ci eut un accès de joie à en perdre la raison et ne dormit pas de toute la nuit.

XIV

Le lendemain, le baron de Charolles, mandé par un billet, était à midi chez madame Roullin, qui le mit tout de suite au courant de la question. Avec cette facilité qu'ont les femmes à ne pas voir d'obstacle quand il s'agit de la réussite d'un projet auquel elles s'intéressent, madame Roullin voulait que son protégé entrât de plain-pied au ministère des affaires étrangères.

— Ce que vous me demandez là est impossible, avait répondu Charolles.

— Impossible! s'écria Clémence; si vous répétez encore ce vilain mot, j'exigerai pour Lucien l'ambassade de Londres.

Charolles, désespéré de repousser la demande d'une femme qu'il adorait, se mit l'esprit à la torture et trouva un expédient.

— On confiera à votre petit héros, lui dit-il, une mission facile, et s'il la remplit avec intelligence, je me charge d'en faire avant trois mois un second secrétaire à Rome ou à Madrid. Envoyez-moi M. Lucien à deux heures, je lui donnerai mes instructions.

— Vous êtes le meilleur des hommes, dit Clémence.

— Et vous la plus ingrate des femmes.

— Vous voyez bien que non, puisque je vous offre le plus souvent que je peux l'occasion de me rendre service.

Charolles prit la main de madame Roullin et appuya ses lèvres sur l'extrémité des doigts minces et fluets de la jeune femme avec l'onction d'un

amoureux qui comprend que c'est la dernière faveur.

Lucien, prévenu par madame Roullin, se trouva à l'heure dite à l'hôtel des Capucines.

— Mon cher ami, lui dit Charolles après l'avoir fait asseoir, si vous aviez le temps d'attendre, je vous dirais de commencer par le commencement; on ferait de vous un attaché libre ou un rédacteur appointé, et avec des protections, vous pourriez peut-être, d'ici à quelques années, gagner la haute mer; mais vous êtes pressé et vous avez besoin de prendre le chemin de traverse. Ce n'est pas toujours le plus sûr, mais c'est quelquefois le plus court.

— Pourvu, interrompit Lucien, qu'il soit honorable...

— Sans doute, répondit Charolles en réprimant un sourire; et cependant vous comprendrez qu'on ne peut, de prime abord, vous conférer un grade dans le corps dont vous serez un jour, je n'en doute pas, un des membres les plus distingués; tout ce que l'on peut faire, c'est de vous fournir l'occasion de le conquérir.

— C'est juste, dit Lucien.

— Donc, mon jeune ami, nous allons vous confier une mission délicate. Oh! ne craignez rien, reprit-il en riant, on ne vous enverra ni en Orient ni en Amérique, la politique n'est pas aussi barbare qu'elle en a l'air; elle ne vous séparera pas de certaine personne à laquelle je vous sais très-attaché.

— Si j'accepte la mission dont vous parlez, je la remplirai avez zèle, dit Lucien en rougissant un peu.

— Voici de quoi il s'agit. Vous savez peut-être que le prince régnant de ... a refusé de reconnaître le nouveau roi des Français, Louis-Philippe Ier. Le gouvernement se préoccupe assez peu du bon ou du mauvais vouloir de ce principicule italien, qui ne peut mettre cinq cents hommes sur pied; cependant, il importe, dans l'intérêt de la dignité et du respect du nouveau trône, que le prince de ... cesse de donner ce mauvais exemple d'une attitude hostile. La duchesse Albanoni, une Française qui est la maîtresse du prince, et qui depuis dix ans gouverne despotiquement la principauté, est en ce moment à Paris. Nous croyons savoir qu'elle n'y est venue que pour sonder l'opinion et examiner la situation de près.

C'est donc elle, et elle seule, qu'il s'agit de circonvenir; il faut la gagner peu à peu par la persuasion, lui démontrer que l'établissement de Juillet, appuyé sur les sympathies populaires, est inébranlable, et que la bouderie du prince régnant de ... ne peut se prolonger, sous peine de faire de lui, d'ici à très-peu de temps, un personnage ridicule. Eh bien! mon cher ami, c'est sur vous que nous comptons pour amener tout doucement la duchesse à des idées raisonnables.

— Comment cela? interrompit Lucien.

— La duchesse a besoin d'un secrétaire; vous entrerez dans sa maison en cette qualité. Il est bien entendu que vous ne nous connaissez pas, que vous n'avez jamais eu aucun rapport avec nous; vous êtes recommandé à la duchesse par un homme influent de l'ancien parti congréganiste. Vous arrivez chez elle avec des opinions légitimistes qui se modifient insensiblement à mesure que les faits marchent et tordent le cou aux principes. C'est ainsi que vous amènerez tout doucement la duchesse à comprendre que la position hostile prise par l'Altesse italienne n'a plus ni rime ni raison. Si vous réussissez dans cette

mission délicate, je crois pouvoir vous promettre votre prochaine nomination de second secrétaire d'une grande ambassade.

Lucien fit un signe de tête imperceptible qui pouvait passer pour une adhésion aux paroles du directeur.

— La duchesse, reprit Charolles, peut avoir quarante ans; elle est encore très-belle. Réglez-vous là-dessus.

— Oui, monsieur, répondit naïvement Lucien, qui ne comprit pas.

— Soyez d'abord très-circonspect, très-timide même, puis devenez galant, empressé. Une femme de quarante ans est toujours flattée qu'un jeune homme bien tourné élève un autel discret à sa beauté.

Lucien ouvrit des yeux de porte cochère.

— Vous me tiendrez au courant de votre mission; mais il ne faut plus remettre les pieds au ministère. Nous nous rencontrerons chez Roullin.

— Et comment dois-je me présenter à l'hôtel de la duchesse?

— Voici une lettre, dit Charolles en prenant sur

la table un papier cacheté; vous la remettrez au chapelain de la duchesse, qui vous croira envoyé vers lui par l'abbé Baudru.

— L'abbé Baudru, interrompit Lucien, ce coryphée de la congrégation...

— Lui-même. Il est à nous. Je n'ai pas besoin de vous recommander le secret.

Lucien mit sa lettre d'introduction dans sa poche, prit congé de Charolles et se rendit tout droit chez Hector.

— Je n'ai rien de caché pour toi, lui dit-il, toi et moi ne faisons qu'un. Voici la mission diplomatique qui m'est confiée.

Et il lui raconta la conversation qu'il venait d'avoir avec le baron de Charolles.

— Eh bien! dit Hector, tu n'es pas trop malheureux, tu débutes dans la carrière par une ambassade auprès d'une jolie femme.

— Le double rôle que je dois jouer dans tout ceci est-il acceptable?

— Pourquoi non? La politique est-elle autre chose qu'un double rôle perpétuel? Janus n'est-il pas le patron de la diplomatie! Si tu ne rengaînes pas tes scru-

— Je n'aurais pas osé, monsieur l'abbé, répondit Lucien, me faire suivre de mon bagage sans être certain d'être agréé par madame la duchesse.

— On peut l'envoyer chercher, dit le chapelain.

— Je vous demanderai la permission de retourner chez moi.

— Comme vous voudrez, dit le gros chapelain, mais faites votre installation aujourd'hui. Madame la duchesse peut avoir besoin de vos services dès demain.

Lucien revint assez triste à l'hôtel du banquier. Il fit ses malles et éprouva un serrement de cœur au moment de quitter cette petite chambre qui lui rappelait tant de souvenirs.

Il descendit ensuite au salon pour prendre congé de Julia et de madame Roullin.

Celle-ci, qui avait annoncé à Julia le prochain départ de Lucien, releva le courage des deux amoureux, et sortit presque aussitôt pour qu'ils pussent donner un libre cours à l'effusion des derniers instants.

Alors il fut convenu qu'ils s'écriraient tous les jours, que Lucien viendrait deux ou trois fois par semaine,

; que nulle puissance humaine ne pourrait les empê-
ıer d'être l'un à l'autre. « C'est Dieu qui nous a rap-
rochés, disait Lucien, il ne nous séparera pas. » Et
es lèvres de ces deux enfants réunis dans la même
ensée, dans le même enthousiasme, dans la même
louleur, s'échappaient tous les serments, toutes les
louces paroles que gazouillent, depuis des siècles, les
Roméos et les Juliettes de tous les temps.

Lucien, ne pouvant maîtriser l'émotion qui débor-
dait, se dirigea tout à coup vers la porte du salon.

— *Remember*, lui dit Julia au moment où il lui en-
voyait son dernier adieu.

Il revint aussitôt, tomba aux pieds de Julia, prit sa
main qu'il inonda de larmes, et pour la première fois
il se sentit assez de courage pour déposer un baiser
d'amant sur les lèvres de la jeune fille.

Le soir il était installé dans l'hôtel de la duchesse
Albanoni.

XV

Le jour même où Lucien quittait la Chaussée-d'Antin pour le faubourg Saint-Germain, Roullin revenait de Barbezieux, il revenait triomphant.

Hector avait si bien préparé les voies, la profession de foi avait produit un tel effet, des courtiers, répandus dans la ville et dans la campagne, avaient promis tant de tableaux pour les églises, tant de chemins vicinaux, tant de bureaux de tabac, que Roullin, dès

son arrivée à Barbezieux, avait pu s'appliquer le mot de César.

Le républicain Rivaud, demeuré incorruptible, était resté sur le champ de bataille avec vingt-cinq voix.

Roullin, nommé député *à l'immense majorité des suffrages*, rapportait dans sa poche une énorme carte à payer qui devait être acquittée par le ministre de l'intérieur.

Aussi pouvait-il dire avec une certaine apparence de vérité à tous les gens qui le félicitaient :

— Dans tous les cas, mon élection ne m'a pas coûté un sou. On ne m'accusera pas d'avoir corrompu mes électeurs.

Ce triomphe politique de Roullin fut troublé par la nouvelle d'un désastre financier. En arrivant à Paris il apprit qu'une forte maison de banque de Londres, avec laquelle il était en relation d'affaires, venait de déposer son bilan.

Il partit aussitôt pour l'Angleterre, afin de mesurer l'étendue de sa perte. Il revint au bout de trois jours, avec la figure d'un homme qui relève de maladie ; il avait perdu quatre millions.

Si la perte de quatre millions est presque insignifiante pour certains banquiers d'aujourd'hui, elle était énorme pour les plus fortes maisons de ce temps-là où les chemins de fer n'existaient pas, non plus que les institutions de crédit de toute sorte, et où l'exploitation de la société en commandite était encore dans l'enfance.

Roullin était atterré. Désarçonné par ce coup inattendu, il fut sur le point de perdre la tête. Cependant il fit honneur à toutes ses obligations, et pour que son crédit ne fût pas entamé, il paya d'audace : il fit vendre sous main ses propriétés de la Charente et acheta bruyamment dans les environs de Paris une villa de huit cent mille francs.

Les fâcheuses rumeurs qui avaient circulé à la Bourse se dissipèrent devant ce trait de génie.

Il ne s'en tint pas là. Il augmenta le luxe et le personnel de sa maison, eut deux chevaux de plus dans son écurie et se colla sur le visage un masque souriant; bref, il sauva du naufrage cette chose énorme pour un banquier : le crédit.

Une circonstance favorable pouvait lui rendre ce qu'il venait de perdre, il n'avait qu'à attendre.

Sur ces entrefaites, il y eut une modification dans le personnel ministériel; Hector se démena pour faire de Roullin un ministre du commerce, mais la combinaison avorta; seulement, un ancien collaborateur d'Hector auquel venait d'échoir le portefeuille de l'intérieur, proposa à celui-ci d'abandonner définitivement le journalisme et en fit son chef de cabinet.

Madame Roullin, qui n'avait plus d'ambition que pour son amant, battit des mains à cette nouvelle, et elle voulut donner un grand dîner pour célébrer l'avénement d'Hector dans la haute administration.

A ce dîner assistaient trois ou quatre députés, le baron de Charolles, quelques notabilités financières et M. le comte de Changobert, qui se trouva placé à table à côté de Julia.

Lucien, retenu par ses nouvelles fonctions auprès de la duchesse Albanoni, brillait par son absence.

Madame Roullin, qui ignorait que son mari eût invité Changobert, ne fut pas médiocrement surprise quand elle vit le ci-devant jeune homme assis à côté de la fille de M. Roullin.

Changobert se montra très-empressé auprès de

ilia, qui, ne soupçonnant pas l'arrière-pensée ma-
imoniale du comte, accueillit d'un visage souriant
: feu d'artifice de compliments et de galanteries tiré
n son honneur.

Hector, placé à la gauche de madame Roullin, lui
it tout bas :

— A propos de quoi ce M. de Changobert se
rouve-t-il ici? Est-ce qu'il serait un de vos amis?

— Je le connais à peine, répondit Clémence; il a
été invité par M. Roullin, qui est lié avec lui depuis
longtemps.

— Votre mari sait-il ce qu'on dit de ce comte
ruiné?

— Que dit-on?

— On assure que c'est un grec.

— Qu'est-ce qu'un grec?

— Un homme qui corrige les caprices de la fortune
par une grande dextérité de mains dans le manie-
ment des cartes.

— Merci du renseignement, dit Clémence, je pren-
drai mes dispositions pour qu'il ne remette plus les
pieds chez moi.

Pendant cet aparté, le banquier, qui n'avait jamais

paru plus joyeux, étalait sur la nappe ses principes politiques et soutenait avec Changobert une discussion entrelardée de mon cher comte et mon cher ami.

Le dîner sembla d'une longueur mortelle à madame Roullin.

Le soir, quand tous les convives furent partis, madame Roullin retint son mari, qui, de son côté, se préparait à la retraite.

— Mon ami, lui dit-elle, pourquoi donc ne m'aviez-vous pas prévenue de la présence de M. de Changobert?

— La vue de M. de Changobert vous est décidément désagréable, car c'est, si je ne me trompe, la seconde fois que vous vous étonnez si fort de sa présence au milieu de nous.

— Oui, dit madame Roullin d'un ton bref, je m'en étonne beaucoup, car je ne connais pas assez votre ami pour qu'il dîne chez moi sans que je sois au moins prévenue.

— Mon Dieu! balbutia le banquier, j'avoue que j'aurais peut-être dû... Mais je l'ai rencontré par hasard et invité sans façon; d'ailleurs, le comte de

Changobert est, je vous le répète, un ancien ami et un homme du meilleur monde.

— Vraiment, interrompit en riant madame Roullin, on dirait, à vous entendre faire l'énumération de ses qualités, que vous avez un intérêt à le vanter... et même à le surfaire... Voudriez-vous, par hasard, me présenter un jour cet incomparable comte comme votre futur gendre?

— Et quand cela serait? dit vivement Roullin, qui prit la balle au bond.

Madame Roullin, devenue tout à coup sérieuse, regarda son mari en face, et crut remarquer qu'il était assez vivement agité.

— Vous plaisantez! dit-elle en tenant son regard arrêté sur celui du banquier.

— Je ne fais qu'une supposition, reprit celui-ci, et je vous demande en quoi la chose vous paraîtrait si extraordinaire.

— Ainsi, vous donneriez votre fille, qui a dix-huit ans, à un homme qui va bientôt friser la cinquantaine?

— Changobert a de quarante-trois à quarante-

quatre ans. Un homme de sens ne se marie jamais avant la quarantaine.

— Ce projet de mariage est donc sérieux? demanda vivement madame Roullin.

— Je ne dis pas, balbutia Roullin, que tout soit définitivement arrêté, mais...

— Vous avez sans doute consulté votre fille?

— Ma fille!

— Oui, votre fille...

— Non. Je crois que Julia est encore trop jeune pour avoir une préférence, et qu'elle serait, dans tous les cas, très-heureuse d'être comtesse.

— Et si Julia aimait quelqu'un qui ne fût pas M. de Changobert?

— Ma fille aimer quelqu'un sans mon autorisation...

Un imperceptible sourire glissa sur les lèvres de madame Roullin.

— Oui, si elle adorait un jeune homme qui n'est pas comte, et si pour ce jeune homme elle faisait toutes les folies, toutes, entendez-vous, excepté celle que vous voudriez lui faire faire en lui donnant pour mari votre M. de Changobert?

— Madame ! dit Roullin d'un ton superbe.

— Tenez, mon cher, continua la belle Clémence en changeant de ton, vous êtes parfaitement ridicule, permettez-moi de vous le dire; depuis dix minutes, vous me faites de la peine; vous suez sang et eau pour déguiser votre pensée, et vous êtes si maladroit que vous n'y pouvez parvenir.

— Que voulez-vous dire? demanda Roullin.

— Je veux dire qu'il y a un mystère sous roche. Vous êtes embarrassé et mal à l'aise. Vous prétendez que M. de Changobert est votre ami, et vous ne le connaissez pas.

— Je ne connais pas Changobert?

— Cet aventurier tombe ici un beau soir sans crier gare; je vous demande qui il est, vous me répondez d'un air de mauvaise humeur que c'est un ancien ami rencontré au foyer de l'Opéra; puis, un mois après cette sentimentale rencontre, vous parlez d'en faire votre gendre, et vous voulez que tout cela me paraisse naturel.

— J'avoue que... au premier abord...

— Avouez donc tout de suite que vous n'avez pas le sens commun. Savez-vous ce qu'est votre ami

intime, M. de Changobert? Un homme taré, un homme qui, dit-on, fréquente les tripots et triche au jeu...

— Ah! mon Dieu! dit Roulin en tombant sur un fauteuil.

— Et vous l'amenez ici, sans prendre d'informations, et vous le placez à table à côté de votre fille, sans même remarquer l'étonnement que produit, sur certaines physionomies, la présence de cet ami intime, qui paraît vous être complètement inconnu!

Roullin, atterré, ne répondait pas. L'aspect de ses traits bouleversés effraya Clémence, qui lui demanda s'il se trouvait mal.

Il garda le silence pendant quelques minutes, puis il sembla tout à coup prendre une résolution héroïque.

— Voulez-vous me dire de qui vous tenez les détails que vous venez de me donner? demanda-t-il à sa femme.

— De M. Hector Chabot.

— De lui seul?

— N'est-ce pas assez?

— Et croyez-vous qu'Hector ait quelque raison

d'en vouloir à cet homme, et de le calomnier?

— Comment! s'écria en riant madame Roullin, la question Changobert n'est pas encore épuisée?

— Répondez-moi sérieusement, dit Roullin, car il s'agit ici d'une chose sérieuse.

— Je le veux bien, et je vous réponds que M. Chabot n'a, à mon avis, aucune raison personnelle qui l'excite à calomnier M. de Changobert.

— Tant pis! dit le banquier.

— Comment, tant pis? et pourquoi cela?

— Parce que, honorable ou infâme, honnête ou misérable, cet homme est plus fort que moi.

— Je ne vous comprends pas, mon ami; si l'on vous entendait on ne saurait en vérité que penser. Y a-t-il donc un crime entre M. de Changobert et vous?

— Oui! dit le banquier en faisant un bond sur son fauteuil et en se levant tout droit.

Madame Roullin, qui venait de prononcer le mot crime sans y attacher la moindre portée, fut foudroyée par la réponse de son mari. Elle devint horriblement pâle et sentit ses jambes fléchir.

— Écoutez, dit Roullin, il fallait me perdre aux

yeux du monde, vous entraîner dans ma perte ou vous dire toute la vérité; je me résous, quoi qu'il m'en coûte, à ce dernier parti. Changobert a dans les mains une pièce qui me compromettrait à ce point que je serais déshonoré. Cette pièce, par laquelle je reconnais, — c'est une bien vieille histoire, — que j'ai reçu de lui cinquante mille francs qu'il ne me devait pas, il ne veut me la rendre qu'à une condition.

En parlant ainsi, Roullin cachait son visage dans ses deux mains.

Madame Roullin parut hésiter pendant quelques instants sur le parti qu'elle devait prendre. La révélation qu'elle venait d'entendre n'ajoutait pas beaucoup au mépris que lui inspirait depuis longtemps son mari. Elle examina en un clin d'œil la position, et vit qu'un éclat de sa part ne pourrait que la compromettre; elle était attachée à cet homme par la chaîne indestructible du mariage, elle portait son nom; elle devait faire tous ses efforts pour le sauver du mépris et de la ruine. Madame Roullin surmonta donc le dégoût qu'avait soulevé en elle l'aveu inattendu de Roullin.

— Pourquoi, reprit-elle, n'offrez-vous pas à ce

M. de Changobert le triple, le quadruple de la somme que vous lui devez ?

— Je lui ai offert cent mille écus : il n'a pas voulu les accepter.

— Serait-il amoureux de Julia ?

— Je ne le pense pas. Il veut être mon gendre, parce qu'il espère qu'un jour ou l'autre je pourrai, par mon crédit, faire de lui un pair de France. Il a besoin, pour la réussite de ses projets, de s'allier à une famille honorable.

— Et il choisit la vôtre ! dit vivement madame Roullin.

— Vous êtes cruelle, répondit le banquier.

— Monsieur, reprit-elle avec véhémence, lorsque j'ai accepté votre nom, je me doutais bien qu'il n'était pas immaculé, mais je n'aurais jamais cru...

— Ne suis-je pas déjà assez puni ?...

— Il ne s'agit pas seulement de vous, mais de votre fille, et vous devez tout faire pour qu'elle ne soit pas la victime d'une faute dont elle est innocente. Vous avez offert, dites-vous, cent mille écus à cet homme, et il a refusé de les prendre ? Désormais vous êtes quitte envers lui.

— Mais il me tient par ce maudit papier ! s'écria le banquier.

Madame Roullin paraissait absorbée dans ses réflexions.

— Il a refusé cent mille écus, reprit-elle, mais il ne refuserait peut-être pas cinq cent mille francs...

— Il les refuserait.

— Et un million ?

— Un million ! s'écria Roullin, comme vous y allez ! Où voulez-vous que je prenne tout cet argent ?

— Je vous engage à prendre *celui-là* dans votre caisse.

— Il faut que je vous fasse un aveu complet, dit Roullin, qui n'avait pas senti la pointe de l'épigramme. Si d'ici à peu de temps je ne parviens à me relever par un coup de bourse, je suis complétement ruiné, car il ne me reste plus que mon crédit. Depuis un moi j'ai perdu six millions !

— De mieux en mieux ! répliqua madame Roullin, le déshonneur et la ruine : c'est complet !

— Dans tous les cas, madame, vous aurez toujours, quoi qu'il arrive, une fortune indépendante. Je vous ai reconnu huit cent mille francs de dot qui doivent

échapper à tous les naufrages. D'ailleurs, je vous ferai remarquer que ma position n'est pas aussi mauvaise que vous le pensez, puisqu'une seule affaire peut me rendre, et au delà, tout ce que j'ai perdu. Seulement, il me serait impossible de réunir en ce moment le million dont vous parlez, et même cinq cent mille francs.

— Alors, s'écria madame Roullin, il faut donc que Julia se dévoue ?

— Il le faut. Elle sera comtesse, et bientôt femme d'un pair de France.

— Et qui se chargera de lui apprendre cette nouvelle ?

— Vous ou moi. Mais il me semble que personne mieux que vous ne peut remplir cette commission. Mon honneur et ma fortune sont dans vos mains.

Après ces paroles, le banquier se hâta de quitter le salon.

Madame Roullin resta encore quelques instants à réfléchir, puis elle se dirigea vers son appartement. En passant devant la chambre de Julia, elle ouvrit doucement la porte et vit la jeune fille tranquillement endormie.

— Dors ta dernière nuit heureuse, chère enfant, dit-elle, ton rêve finira avec ton sommeil!

Madame Roullin avait passé la nuit à réfléchir sur le terrible aveu que son mari lui avait fait la veille. Elle voulait à tout prix le sauver de l'infamie. Malgré l'amitié qu'elle avait pour Lucien et sa tendresse pour Julia, elle comprit qu'elle avait fait fausse route en encourageant les espérances de celui qu'elle appelait le jeune abbé. Le péril était trop imminent pour qu'elle ne tâchât pas de le prévenir au prix de tous les sacrifices. Elle alla trouver Julia le lendemain matin, et après mille préparations, après des pleurs versés, elle lui démontra la nécessité absolue de se sacrifier au salut de sa famille. Sans lui dire précisément la cause réelle du sacrifice, elle lui fit entendre que son union avec M. de Changobert était le seul moyen de sauver son père d'une ruine qui compromettrait en outre l'honneur de son nom. La jeune fille, qui s'était préparée à lutter contre la vanité de son père, se trouva sans défense quand elle comprit qu'il s'agissait désormais de le sauver au prix de son bonheur. Elle resta d'abord atterrée, immobile, puis des larmes abondantes s'échappèrent de ses yeux, et,

victime résignée, elle promit tout ce qu'on voulut.

Aussitôt qu'elle fut seule, elle écrivit à Lucien une longue lettre d'adieu, où elle lui racontait tout son malheur.

XVI

Pendant que Roullin se disposait à jeter sa fille dans les bras de M. le comte de Changobert, voici ce qui se passait de l'autre côté de la Seine, à l'hôtel de la duchesse Albanoni.

La duchesse Albanoni était, comme nous l'avons dit, la maîtresse en titre du prince régnant de X... Depuis dix ans qu'elle était parvenue à s'emparer du cœur et de l'esprit de ce vieillard, elle faisait la pluie

et le beau temps dans toute l'étendue de la principauté. Du reste, on ne se plaignait pas trop de son influence; naturellement douce et généreuse, elle avait beaucoup contribué à modifier la politique rigoureuse et tracassière de son esclave couronné. Le vieux lion avait complaisamment laissé rogner ses griffes. Grâce à elle, ce petit coin de terre dont elle était la reine respirait plus librement. Les gens du peuple de la principauté de X..., reconnaissants de la protection de la maîtresse du vieux prince, l'avaient surnommée *la belle étrangère*.

La duchesse n'était pas Italienne. Le prince avait rencontré à Rome, pendant le carnaval de 1821, une belle Française qui était venue s'établir dans la ville éternelle quelques années auparavant avec un jeune homme qui se disait son mari. Reçue dans quelques maisons, la beauté de cette jeune femme n'avait pas tardé à attirer l'attention. Un attaché à l'ambassade d'Autriche et un monsignor, fascinés par les charmes de la nouvelle venue, avaient concurremment brigué l'honneur de ses bonnes grâces, mais on assurait qu'ils avaient été l'un et l'autre repoussés avec perte. Un beau matin, la chronique de Rome s'enrichit d'un

grand scandale. On apprit que le jeune homme qui passait pour le mari de la fière vertu avait disparu, sans s'inquiéter des pleurs et des désolations de la nouvelle Ariane. Le monsignor et le diplomate, non encore guéris de leur passion, crurent le moment favorable pour faire de nouveau le siége de ce cœur abandonné, et l'un des deux aurait probablement fini par triompher, si le prince régnant de X..., venu à Rome incognito, n'avait enlevé l'objet de la lutte sous les yeux des deux champions.

Le prince avait à cette époque cinquante-deux ans. Grand coureur d'aventures et beau diseur de fleurettes, il n'avait pas tout d'abord calculé les conséquences de son nouveau caprice. La belle étrangère qu'il avait emmenée dans sa capitale, et qu'il ne visitait dans les premiers jours que discrètement, prit peu à peu un tel empire sur son amant, que celui-ci finit par se rendre à discrétion, et devint le premier sujet de sa conquête. L'amour, chez les vieillards, est le plus implacable des tyrans. Le prince, de plus en plus épris, afficha sa passion. L'étrangère fut installée dans le palais ducal, créée duchesse Albanoni, et l'on disait même qu'un mariage secret liait

cette jeune Maintenon à ce microscopique Louis XIV. A partir de ce moment, la duchesse devint toute-puissante, les ministres allaient prendre le mot d'ordre auprès d'elle, et les courtisans ne connaissaient plus d'autre astre au firmament de la principauté.

Au milieu des splendeurs de sa vie, la duchesse jetait quelquefois un regard attristé vers la France; elle éprouvait un vif désir de voir une dernière fois cette première patrie qu'elle avait quittée à dix-huit ans, au milieu de circonstances étranges. Elle saisit avidement l'occasion que la politique lui offrait, et sous le prétexte d'examiner de près les hommes et les choses du nouveau gouvernement de 1830, elle se hâta de partir pour Paris, chargée des pleins pouvoirs du prince.

A cette époque, la duchesse avait quarante ans, et sa beauté n'avait pas encore commencé à décliner. Grande, un peu forte, l'embonpoint l'avait préservée de l'outrage des années. Elle était de ce très-petit nombre de femmes qui, parvenues à un âge mûr, ont été oubliées par le temps. A peine installée dans son hôtel, elle reçut à petit bruit quelques personnages appartenant au parti foudroyé par le dernier orage.

Comme elle n'avait autour d'elle que des serviteurs italiens, elle se laissa donner un secrétaire français par un membre de l'ex-faction congréganiste, un saint homme, nommé l'abbé Baudru, et qui rendait, ainsi qu'on l'a vu dans le colloque entre Charolles et Lucien, quelques services discrets et intéressés au ministère. Lucien, héros de juillet, sans s'en douter, il est vrai, arrivant dans l'hôtel de la rue de Lille par le patronage apparent de l'abbé Baudru, ne pouvait être, aux yeux de la duchesse, qu'un jeune homme dévoué à l'ordre de choses disparu.

On se rappelle peut-être que Lucien n'avait pas vu la duchesse le jour où il s'était présenté à l'hôtel de la rue de Lille. La duchesse étant indisposée, il ne devait être reçu que le lendemain. Cependant, l'aumônier à qui Lucien avait remis sa lettre d'introduction, et qui se nommait l'abbé Salvo, s'était hâté, aussitôt après le départ de celui-ci, d'avertir la duchesse de l'arrivée du secrétaire.

— J'ai remis la présentation à demain, ajouta-t-il, parce que madame la duchesse était malade.

— C'est bien, répondit celle-ci. Quel âge a ce jeune homme?

— Il paraît avoir vingt ans au plus.

— Vingt ans! répéta la duchesse; mais c'est donc un enfant que m'envoie M. Baudru?

— Si madame la duchesse le trouve trop jeune, je pourrai le prévenir...

— Ne faites rien, je le verrai.

L'aumônier s'inclina et sortit.

— Au fait, pensa-t-elle quand elle fut seule, un tout jeune homme me convient peut-être mieux.

La duchesse, entourée d'Italiens et d'Italiennes, avait voulu avoir un secrétaire français, moins pour lui confier la rédaction de sa correspondance que pour voir s'il ne pourrait pas lui servir dans l'accomplissement d'une mission délicate. Comme elle ne voulait dire à son ambassadeur que la moitié de son secret, elle pensait avec raison qu'un tout jeune homme serait moins porté qu'un homme plus expérimenté à sonder un mystère qui devait rester caché.

Lucien fut donc présenté à la duchesse. La vue de cette grande dame encore belle, et qui savait, à l'occasion, se parer d'un très-grand air, l'intimida tout

d'abord. Étonné de la réelle magnificence des appartements, lui qui n'avait encore vu que le salon bourgeois de Roullin, et de la fière attitude de cette femme qu'il voyait pour la première fois, Lucien, dont la conscience d'ailleurs n'était pas encore tranquillisée, perdit tout à fait contenance. Il tint ses regards baissés sur le tapis et répondit tout de travers aux questions qui lui étaient adressées. Ce gros animal d'abbé Salvo, qui lui servait d'introducteur, comprit immédiatement que M. le secrétaire était un homme perdu. Mais, à sa grande surprise, la duchesse se montra de plus en plus aimable. Peut-être était-elle flattée de l'effet que sa vue avait produit sur le jeune homme. Toujours est-il que Lucien, encouragé par la bienveillance de son interlocutrice, finit par reprendre un peu d'aplomb, et il osa même, à deux ou trois reprises, lever les yeux vers la duchesse, qui, de son côté, semblait le contempler avec une certaine curiosité.

Elle voulut l'installer elle-même, et elle le conduisit dans une grande pièce qui pouvait, à la rigueur, passer pour une bibliothèque. Deux ou trois cents volumes étaient empilés plutôt que rangés sur des

rayons. Un grand Christ en ivoire, sur fond de velours, séparait les deux corps de la bibliothèque. On voyait aussi un beau portrait de Charles X et quelques médaillons représentant les différents membres de l'ancienne famille royale.

— Pour le moment, dit la duchesse à Lucien, je vous prierai de dresser le catalogue de ces bouquins. Comme ils me sont venus par succession et que je n'ai pas eu le temps de les examiner, vous jetterez au feu ceux qui vous paraîtront appartenir à la catégorie des livres dangereux.

Lucien s'inclina, et la duchesse rentra dans son appartement.

Resté seul, Lucien ne put retenir un éclat de rire. — Où commence le livre dangereux? se demanda-t-il; où finit-il? — Et il prit au hasard quelques livres dans la bibliothèque. — Bon! voilà le *Génie du Christianisme*. L'auteur ne voit de la religion chrétienne que les pompes extérieures; la pensée croule sous le culte... dangereux! Passons à un autre... Les *Soirées de Saint-Pétersbourg*... l'arsenal où puiseront éternellement désormais les défenseurs du passé... dangereux! Les *OEuvres de Voltaire*... passons; les

Œuvres de Jean-Jacques... C'est donc la bibliothèque de don Quichotte? Il faudrait tout jeter au feu, et c'est moi qui serais le bourreau de toutes ces fières intelligences!

Lucien avait laissé les livres de côté, et il était tombé dans une profonde rêverie. — Tout s'enchaîne, pensait-il, tout se suit dans la logique des faits. J'ai accepté une position impossible, et voici que chaque jour nouveau va m'imposer des actions dont j'aurai à rougir. Je suis venu ici sous le couvert d'un traître, et ne suis-je pas moi-même traître à cette femme qui, me prenant pour un idiot de congréganiste, me charge d'être le grand inquisiteur de sa bibliothèque?

A dîner, Lucien eut à subir un autre supplice. Il dut écouter pendant deux mortelles heures la conversation de deux vieux gentilshommes qui épuisèrent contre la révolution et les héros de juillet toutes les flèches émoussées de leur carquois.

Jusqu'à ce jour, notre héros avait professé une assez grande indifférence pour la politique, mais les épigrammes saugrenues des voltigeurs de Coblentz firent vibrer en lui la fibre démocratique.

— Encore quinze jours de conversation comme celle-là, se disait-il en quittant la table, et je deviens septembriseur.

Le soir, il avait été oublier auprès de Julia les ennuis de la journée.

Cependant, au bout de quelques jours passés dans l'hôtel de la rue de Lille, il ne pouvait trop admirer la douceur et l'aménité de la duchesse, qui avait toujours un mot aimable sur les lèvres.

Avec sa nature douce et son cœur honnête, Lucien devait promptement s'attacher à une femme qui, pouvant agir et parler en maître, le traitait sur le pied d'une familiarité quasi maternelle. Un matin qu'il était dans la bibliothèque, la duchesse entra à petit bruit et vint causer avec lui de choses assez indifférentes; puis elle lui demanda tout à coup le lieu de sa naissance.

Depuis que sa conscience n'était plus tranquille, Lucien était devenu défiant. Il crut que la duchesse avait quelque vague idée du double rôle qu'on lui avait en quelque sorte imposé auprès d'elle, et cette pensée le troublant, il pensa être fort habile en recourant au mensonge.

— Je suis né, dit-il après un moment d'hésitation, à Paris.

— Ah! fit la duchesse, qui parut presque désappointée.

Puis elle ajouta, au bout de quelques minutes :

— Vous avez encore vos parents ?

— Oui, madame la duchesse, répondit brièvement le jeune homme, étonné de l'interrogatoire.

— Votre mère habite-t-elle Paris ?

— Ma mère...

— Oui, votre mère...

— Non, elle demeure à Lyon.

— A Lyon... répéta machinalement la duchesse, à qui chaque parole de Lucien semblait causer une émotion pénible.

Elle resta pendant quelques instants pensive ; puis elle se retira après avoir froidement salué le jeune homme.

La princesse Albanoni, que le lecteur aura déjà reconnue sans doute pour la jeune fille enlevée du premier chapitre de cette histoire, était revenue à Paris surtout pour avoir des nouvelles de son enfant abandonné dans une auberge de village. Séparée de son fils sans l'avoir

connu, elle avait moins obéi, en accomplissant ce voyage, au sentiment impérieux de la maternité qu'à un scrupule religieux. Elle s'était demandé pendant vingt ans si cet enfant était heureux, s'il était honnête, et si elle n'aurait pas un jour à rendre compte devant Dieu de la misère et du déshonneur de cet infortuné. Elle était donc résolue, en arrivant à Paris, à faire faire des démarches discrètes et à assurer à ce fils, s'il était encore vivant, une fortune convenable, sans toutefois se faire connaître à lui. Mais l'arrivée de Lucien avait produit une complète révolution dans le cœur de la duchesse. Ce jeune homme lui avait d'abord rappelé le marquis de Monthéan, son père, vieux gentilhomme mort en maudissant sa fille déshonorée. La ressemblance était si frappante qu'elle ne pouvait admettre qu'elle fût l'effet du hasard. Lucien avait vingt et un ans; son âge correspondait à la naissance de l'enfant délaissé, et elle songeait alors à tout le bonheur qu'elle pourrait goûter un jour, quand, confinée dans la retraite par suite de la mort du prince de X..., elle aurait auprès d'elle ce fils reconquis. Elle passa subitement de la tiédeur à l'amour. La fibre maternelle vibra tout à coup dans ce cœur fatigué des

aventures et rassasié des grandeurs. Si quelqu'un, lui montrant un paysan malpropre, lui avait dit : « Voilà votre fils ! » peut-être aurait-elle détourné la tête avec dégoût ; mais depuis qu'elle avait vu Lucien, elle se représentait ce fils adoré sous les traits de ce jeune secrétaire, qui lui rappelait son père par l'attitude, la tournure et le regard.

La duchesse n'osait interroger Lucien, tant elle craignait de voir s'évanouir son rêve, et elle serait probablement restée longtemps encore dans cette incertitude, si elle n'eût un jour aperçu au doigt du jeune homme une bague qui lui rappela tout à coup celle qu'elle avait donnée au chirurgien appelé auprès d'elle dans l'auberge de Mansle. Son cœur battit violemment à cette vue ; mais ce souvenir, évoqué après vingt années, n'était pas assez présent à son esprit pour qu'elle pût tirer une induction certaine de l'aspect d'un bijou que nulle particularité ne distinguait des autres bijoux. Cependant, elle s'était retirée toute troublée dans son oratoire, et là, se précipitant avec une ferveur tout italienne aux pieds d'une statue de la Vierge : « Faites que ce soit mon fils ! » s'écria-t-elle dans un élan passionné.

Mais l'interrogatoire qu'elle venait de faire subir à Lucien l'avait fait passer de l'espérance au désespoir. Lucien connaissait sa mère, Lucien était né à Paris... Tout l'échafaudage élevé depuis quelques jours était renversé. Pourtant elle prit la résolution de découvrir ce fils au plus tôt. Puisque Lucien n'était pas l'enfant qu'elle appelait de tous ses vœux, il fallait qu'il l'aidât à le retrouver.

La duchesse, malgré l'émotion qui l'agitait, n'était pas femme à confier de prime abord à un jeune homme un secret aussi gros que celui-là. Elle voulait seulement charger Lucien d'aller porter une lettre au maire de Mansle, qui lui remettrait une réponse cachetée.

Elle fit donc venir Lucien, et lui demanda s'il était prêt à entreprendre un voyage qui pourrait durer quelques jours.

— Est-ce une mission de confiance que madame la duchesse veut me confier? demanda le jeune homme, dont la voix tremblait.

— Pourquoi me dites-vous cela?

— Parce que, si cela était, je prierais madame la duchesse de choisir une autre personne.

— Quelqu'un de ma maison vous a-t-il offensé?

— Non, madame la duchesse, dit le jeune homme en proie à une violente agitation. Je n'ai qu'à me louer de votre bonté, mais je ne suis pas digne de rester plus longtemps auprès de vous.

— Que voulez-vous dire, mon enfant?

— Cet abbé Baudru, sous les auspices duquel je me suis présenté à vous, je ne le connais pas; il s'est donné à des hommes politiques qui m'ont placé auprès de vous pour tâcher de vous amener à des sentiments plus favorables envers le gouvernement nouveau. On sait que vous pouvez tout sur l'esprit du prince de X..., et l'on m'a placé à vos côtés comme une sentinelle chargée de surveiller vos mouvements. Je ne veux pas rougir plus longtemps de ma double position. Maintenant que vous êtes prévenue, madame la duchesse, il ne me reste plus qu'à me retirer.

La duchesse avait écouté avec étonnement les premiers mots prononcés par Lucien; mais, au lieu d'être irritée, elle partit d'un grand éclat de rire.

— Je vous remercie de l'aveu, mon cher enfant; mais si vous accomplissez toutes vos missions comme

celle-là, avouez que vous n'irez pas loin dans la carrière.

— C'est vrai, madame la duchesse; mais si j'ai accepté sans trop de réflexion un rôle indigne de moi, je n'ai pas tardé à m'en repentir. D'ailleurs, je m'acquitte comme je le peux de vos bontés en vous donnant un avertissement dont vous pouvez tirer profit.

— *Povero!* dit la duchesse, qui revenait malgré elle à son premier espoir, si j'étais ta mére, comme je serais fière de toi!

Lucien, qui s'était attendu à des reproches, tomba aux pieds de la duchesse et lui baisa la main.

La duchesse releva Lucien, lui prit la main, et ses regards s'arrêtèrent sur la bague qu'il portait à son doigt.

— Quelque souvenir d'amour? dit-elle au jeune homme.

— Non, madame; cette bague, qui vient de ma mère, m'a été donnée par mon père adoptif.

— Mais vous n'avez donc plus votre mère? elle n'habite donc pas Lyon, comme vous me le disiez ce matin?

— Lyon? dit Lucien. Ah! pardonnez-moi, madame; dans la fausse situation où je me trouvais ce matin, je craignais qu'on ne découvrît le triste rôle que je jouais auprès de vous, et tout mensonge me semblait un abri. Je vous ai parlé de ma mère, et je ne sais si j'en ai une : je ne l'ai jamais connue!

— Ah! dit la duchesse en bondissant sur son fauteuil, vous êtes né, n'est-ce pas, dans un village de la Charente?

— Qui vous l'a dit? s'écria Lucien.

— Vous avez été élevé par un médecin, un chirurgien, un accoucheur, que sais-je? Mais répondez-moi donc!

— Cela est vrai, madame la duchesse.

La duchesse, dont le sein bondissait d'émotion, jeta sur Lucien un regard plein d'amour; elle fut sur le point de se précipiter au cou du jeune homme et de le presser contre son cœur; mais, rappelant toute sa fermeté :

— J'ai voulu vous prouver, mon ami, dit-elle d'une voix saccadée qui trahissait le tumulte de son âme, que j'étais au fait de vos antécédents et de vos démarches. J'ai une contre-police qui vaut bien la po-

lice du ministère, n'est-ce pas? Je savais tout, mais j'avais aussi deviné que vous étiez un homme d'honneur. Que vous avait-on promis si vous réussissiez dans la mission dont on vous a chargé?

— On m'avait promis de m'ouvrir les portes de la diplomatie.

— Vous allez écrire aujourd'hui même au sous-secrétaire d'État des affaires étrangères que vous avez réussi complétement.

— Moi! s'écria Lucien stupéfait.

— Oui, continua la duchesse, il faut que vous ayez, aux yeux de ces gens-là, l'honneur de m'avoir amenée à composition. Il faut que la reconnaissance du gouvernement que je représente soit votre ouvrage. Allons, monsieur le secrétaire, mettez-vous à l'œuvre.

Lucien ouvrait de grands yeux, il ne savait s'il devait ajouter foi à tout ce qu'il entendait. La conduite de la duchesse lui paraissait si étrange, qu'il soupçonna un instant qu'elle voulait se moquer de lui.

— Cet acte de reconnaissance devait se faire d'ici à quelques jours, mon enfant, dit tendrement la du-

chesse. Pourquoi n'en auriez-vous pas tout l'honneur?

— Madame, répliqua Lucien, il n'est pas naturel qu'on se venge d'une félonie par des bienfaits. Il y a depuis quelques jours dans ma destinée des choses si extraordinaires, que je vous prie de me les expliquer si vous les connaissez.

— Je vais tout vous dire, reprit doucement la duchesse en pressant la main de Lucien, et vous comprendrez facilement l'intérêt particulier, l'attachechement que vous m'avez inspiré tout d'abord. J'avais un neveu, mon enfant, un neveu que j'aimais comme une mère aime son fils. Vous êtes le portrait vivant de ce neveu que la mort m'a enlevé. Tout l'amour que j'avais pour lui est retombé sur vous. C'était mon enfant bien-aimé à moi, qui n'ai jamais eu d'enfant. Lucien, voulez-vous tenir dans mon cœur la place de ce neveu que j'ai perdu, voulez-vous être mon fils?

— Oh! madame la duchesse! s'écria le jeune homme en tombant à ses pieds.

— Il n'y a plus de duchesse; il y a une mère qui t'aimera, qui veillera sur toi. Tu viendras avec moi

en Italie, n'est-ce pas? Tu quitteras cette France, où tu serais abandonné. Là-bas, je te choisirai une femme jeune, belle et riche. Et vous vivrez tous deux auprès de moi, et je ferai jouer vos enfants, qui seront aussi les miens.

Lucien était toujours aux pieds de la duchesse. Celle-ci le prit dans ses bras et l'enlaça dans une étreinte maternelle.

Sur l'invitation de la duchesse, Lucien lui fit le récit de sa vie. Il n'oublia pas l'épisode qui se rapportait à Julia.

— Puisque tu l'aimes tant, mon enfant, disait la duchesse, rien ne t'empêche plus de l'épouser. Tu vas être nommé secrétaire d'ambassade, et j'obtiendrai qu'on t'envoie à Rome. Là, je pourrai aller te voir de temps en temps.

Il fut donc convenu que Lucien allait épouser Julia, grâce à la protection de la duchesse, qui lui conquérait d'emblée une position.

A partir du moment où elle avait eu la conviction que Lucien était son fils, la duchesse avait failli se trahir deux ou trois fois; mais elle avait fait tous ses efforts pour se contenir. Elle ne voulait pas avouer à

cet enfant qu'elle était sa mère, pour n'avoir pas à rougir devant lui. Si, pour la plupart, elle était une demi-souveraine, elle craignait que ce cœur fier et honnête n'eût honte un jour de retrouver sa mère dans une courtisane couronnée.

XVII

A la suite de sa conversation avec la duchesse, Lucien était resté abasourdi; tout ce qui venait de se passer lui semblait si extraordinaire, qu'il ne savait encore ce qu'il devait croire. Lui, sans appui la veille, il avait tout à coup rencontré, au moment où il s'y attendait le moins, une fée protectrice, dont la baguette enchantée devait aplanir tous les obstacles. Par

quel mystérieux prodige cette grande dame s'était-elle éprise de lui au point de vouloir faire son fils d'un jeune homme qu'elle connaissait depuis quinze jours à peine? Lucien ne put dormir de toute la nuit, et quand il se leva le lendemain, il se demandait encore si la scène de la veille au soir n'était pas un rêve. Il descendit à la bibliothèque à l'heure accoutumée, et il y trouva la duchesse : il la salua respectueusement; mais celle-ci, qui semblait attendre sa venue, lui prit la tête entre les deux mains et déposa sur son front un baiser de mère.

— Tiens! mon enfant, lui dit-elle en lui présentant une lettre, voici un billet qui vient d'arriver à ton adresse. Cela m'a bien l'air d'une épître d'amour.

— Une lettre de Julia! s'écria Lucien, qui avait reconnu l'écriture.

— Je vous désolerais bien, monsieur l'amoureux, reprit-elle, si je ne vous donnais la permission de la lire tout de suite.

Lucien profita de l'autorisation et rompit le cachet; mais la duchesse vit aussitôt les traits du jeune homme se couvrir d'une mortelle pâleur.

C'était le fatal billet par lequel Julia apprenait à

Lucien qu'elle se sacrifiait à l'honneur de son père, et qu'elle était forcée d'épouser le comte de Changobert.

Le coup était si violent et si inattendu, que Lucien demeura comme pétrifié.

— Qu'as-tu, mon enfant? demanda la duchesse.

— Je suis perdu, lisez.

La duchesse parcourut la lettre, et resta elle-même anéantie quand son regard s'arrêta sur le nom de Changobert!...

— Changobert! le père rival du fils. Cet homme, toujours cet homme, pensait-elle; il n'aura pas seulement causé le déshonneur de la mère, il veut faire encore le malheur de l'enfant. Après avoir égaré ma jeunesse, perdu ma vie, il vient se dresser comme un obstacle devant ce pauvre être qu'il a abandonné comme plus tard il devait m'abandonner moi-même. Ce fils contre lequel il lutte, a-t-il jamais pensé à lui? a-t-il fait une démarche pour le retrouver? Il est son rival, et il ne se doute seulement pas qu'il joue un rôle criminel et ridicule. Il a vu Lucien, et nulle voix inconnue ne lui a crié comme à moi : « Voilà ton fils. » Dieu soit loué! et qu'il ne le connaisse jamais.

La duchesse fit tous ses efforts pour relever le courage de Lucien.

— Tout n'est pas désespéré, lui dit-elle, je suis là. Je ne vous demande qu'une seule chose, mon enfant, c'est que vous soyez calme. Laissez-moi faire et accordez-moi seulement jusqu'à ce soir.

Changobert avait été bien étonné quand il avait appris que la jeune fille délaissée par lui était devenue, sous le nom de duchesse Albanoni, la femme la plus puissante d'une petite principauté italienne. Il n'avait pu admettre tout d'abord que cette femme, sur laquelle il avait pendant quelques années exercé un si funeste empire, fût complétement indépendante de lui, et soit par un sentiment de vanité, soit que le bonheur d'un rival couronné eût rallumé une flamme mal éteinte, il avait tout fait auprès de son ancienne maîtresse pour justifier l'abandon dans lequel il l'avait laissée. Un embarras d'argent momentané l'avait forcé de prendre un parti extrême, mais il n'était rentré en France que pour se procurer de nouvelles ressources, et au moment où il se disposait à revenir auprès de la seule femme qu'il eût aimée, il avait appris que c'était elle qui l'avait délaissé pour un autre.

Il ne faisait pas de reproches, il ne réclamait même plus qu'une affection fraternelle, puisque l'espoir d'un sentiment plus tendre lui était interdit. Bref, Changobert avait écrit à la duchesse deux lettres auxquelles celle-ci avait répondu avec calme et dignité. A peine arrivée à Paris, Changobert lui avait écrit de nouveau pour lui demander la faveur d'un entretien, mais la duchesse s'était retranchée derrière de graves occupations qui ne lui permettaient de recevoir personne pour le moment.

Le billet de Julia changea la résolution de la duchesse. Elle surmonta le sentiment pénible que devait lui causer la vue d'un homme qui avait payé son dévouement et sa jeunesse sacrifiée par le plus lâche abandon, et elle lui dépêcha un billet pour lui dire qu'elle l'attendrait dans la journée.

La duchesse avait ordinairement une mise très-simple. Ce jour-là elle passa deux heures à sa toilette pour se faire belle, il semblait qu'elle n'eût besoin que de se souvenir; elle voulait livrer un dernier combat en faveur de Lucien; peut-être à son insu n'était-elle pas fâchée de réveiller en même temps un regret dans le cœur de l'ingrat. Profiter du dernier

rayon de la beauté pour réchauffer, dans le souvenir de l'homme qui les a trahies, la cendre du bonheur passé, c'est la vengeance de toutes les femmes, et leur plus grand bonheur.

La duchesse venait de mettre la dernière main à sa mise savante, lorsqu'on vint la prévenir que M. le comte de Changobert l'attendait.

Elle passa au salon calme et rayonnante, et alla droit au comte, auquel elle donna la main comme à un ancien ami.

Celui-ci s'était attendu à une réception plus cérémonieuse; il balbutia quelques compliments que la duchesse accepta avec un air de coquetterie parfaitement joué; puis comme il voulait reprendre le chapitre de sa justification :

— Je vous crois, Raoul, lui dit-elle, mais laissons le passé, ni vous ni moi ne pouvons changer ce qui a été; le ciel m'est témoin que je n'ambitionnai pas la haute position où je suis parvenue.

— Ne seriez-vous pas heureuse? interrompit vivement Changobert.

— Heureuse! oui, s'il ne faut pour être heureuse qu'une immense fortune et qu'une grande puissance;

mais à quoi cela me sert-il, à moi, qui n'ai plus ni famille ni amis, à moi qui, entourée d'hommages et de respects, vis seule avec mes souvenirs?

Changobert avait été surpris de trouver la duchesse encore si belle; les derniers mots qu'elle venait de prononcer semblaient un appel direct. Il crut qu'il avait toujours vécu dans le souvenir de cette femme, et qu'il n'aurait qu'à vouloir pour être maître un jour de cette immense fortune que la duchesse avait fait, avec intention, étinceler à ses regards.

— Vous êtes injuste, lui dit-il quand vous prétendez que vous n'avez plus d'amis.

— Où sont-ils? reprit-elle en le regardant avec une sorte de tendresse.

Changobert lui prit la main et l'effleura galamment de ses lèvres.

— Ne vous ai-je pas écrit, dit-il, pour vous expliquer ma conduite? croyez-vous que je n'ai pas souffert en vous voyant séparée de moi pour toujours? Le premier amour reste encore cuisant et douloureux quand tous les autres sont effacés.

— Mais comment prétendriez-vous aujourd'hui à

ce titre d'ami, dit la duchesse, vous qui bientôt me serez plus étranger que jamais?

— Comment cela?

— N'allez-vous pas vous marier? dit-elle vivement.

— Quoi! vous savez déjà?...

Changobert n'eut plus de doute. Il comprenait pourquoi on l'avait fait venir. Il était toujours le maître de ce cœur que lui avait disputé un prince souverain. Un seul mot dit par lui et il couronnait sa vie en enlevant à ce petit potentat une maîtresse belle encore, riche, et qui avait joué un certain rôle dans la politique des dernières années. Il savourait d'avance ce triomphe où s'enivrait sa vanité.

— Il est vrai, répondit-il légèrement, que je suis sur le point de faire cette folie. Figurez-vous, duchesse, que j'épouse une jeune fille de dix-sept ans, la fille d'un banquier, à qui je n'ai parlé qu'une fois.

— Vous l'aimez?

— Moi! je l'épouse parce qu'elle est riche, parce que je suis las de ne rien être, et que, grâce à son coquin de père, j'escamoterai je ne sais quelle haute

situation dans le gouvernement bourgeois sous lequel nous avons le bonheur de vivre.

— Quoi ! Raoul, est-il nécessaire de faire le malheur d'une jeune fille pour avoir ce que vos amis vous auraient fait obtenir sans conditions? Vous voulez jouer un rôle; que ne me le disiez-vous? J'ai une certaine influence sur les ministres.

— Vous feriez de moi un pair de France?

— Pourquoi pas?

— Ah ! duchesse, que je dois être coupable à vos yeux, et que je serais coupable aux miens si je n'avais le témoignage de ma conscience !

La duchesse eut beaucoup de peine à dissimuler un sourire.

— Si vous aimiez la fille de ce banquier, reprit la duchesse, je comprendrais que vous fissiez ce que vous appelez vous-même une folie, mais je ne suis pas assez votre ennemie pour vous voir de gaieté de cœur lier votre sort à une enfant que vous n'aimez pas, et qui peut-être en aime une autre...

— Est-ce que réellement vous vous intéressez encore assez à moi pour voir avec peine l'accomplissement de ce mariage? dit tendrement le comte sub-

jugué par les adorables câlineries de la duchesse.

La duchesse prit une attitude embarrassée et baissa les yeux.

— Si vous ne m'avez pas comprise, dit-elle d'un air piqué, je n'ai plus rien à dire.

Changobert garda pendant quelques instants le silence. Cette position et cette fortune qu'il devrait à Roullin, à un homme qu'il avait connu dans une situation servile, il pouvait la devoir à une femme sur le cœur de laquelle il croyait toujours régner. Son intérêt serait donc satisfait, et de plus sa vanité y trouverait son compte. Il pensa d'ailleurs qu'il pourrait toujours tirer parti de l'écrit de Roullin, en le lui rendant contre une somme raisonnable.

— Un seul mot de vous, duchesse, reprit-il après ce rapide examen, et je cours chez le banquier lui rendre sa parole.

— Il vous faut donc absolument des conditions ?

— Il s'agit d'une grande fortune, d'une position éminente.

— Cette position, vous l'aurez dans trois jours. La fortune...

— Je ne demande plus rien, duchesse, dit Chan-

gobert comme un homme qui rougirait d'en entendre davantage.

— Lâche, égoïste et niais, dit la duchesse quand Changobert fut parti. Voilà l'homme à qui je me suis sacrifiée quand j'avais dix-huit ans. Et elle courut auprès de Lucien.

— Victoire, mon enfant ! Va annoncer à Julia que son mariage avec M. de Changobert est rompu.

— Mais qui donc êtes-vous, madame? dit Lucien stupéfait.

La duchesse succombait à tant d'émotions précipitées... Elle enveloppa le jeune homme d'un regard si tendre que celui-ci, devinant tout, ne se contint plus...

— Oh ! vous êtes ma mère, n'est-ce pas ? s'écria-t-il en se précipitant dans ses bras. . . . . .

En quittant l'hôtel de la rue de Lille, Changobert s'était dirigé tout droit chez Roullin. Il le trouva dans un état de surexcitation fiévreuse. Le banquier, confidentiellement averti par Hector Chabot, qui était le chef du cabinet du ministre de l'intérieur, de la dislocation prochaine du ministère, s'était lancé sur la haute mer de la spéculation et avait mis tout ce qu'il

possédait, fortune et crédit, sur la hausse. La chute d'un ministère de gauche, dont les aspirations belliqueuses donnaient des inquiétudes à une bourgeoisie qui ne demandait qu'à se reposer et à jouir, devait déterminer une hausse considérable sur toutes les valeurs. Les renseignements d'Hector venaient d'être confirmés par le *Moniteur*. Une nouvelle administration, composée des sommités du centre, avait été saluée à la Bourse par un écart de un franc cinquante, et Roullin avait regagné en un seul jour tout ce qu'il avait perdu dans les derniers temps et au delà.

— Entrez, monsieur le comte, dit Roullin avec exaltation, vous voyez un homme victorieux, car la Bourse est aussi un champ de bataille.

— Monsieur Roullin, répondit froidement Changobert, combien donneriez-vous pour que je ne fusse pas votre gendre ?

— Que voulez-vous dire ? demanda le banquier.

— Jouons cartes sur table, reprit le comte, ma vengeance a duré assez longtemps. Voulez-vous votre billet contre cinq cent mille francs ?...

— Cinq cent mille francs ! s'écria Roullin, cinq cent mille francs

— Vous hésitez... quand je pourrais exiger la main de votre fille.

— Marché conclu! dit vivement Roullin, où est le billet!

— Le voici. Donnant donnant.

Roullin prit un morceau de papier, écrivit un bon de cinq cent mille francs payables à sa caisse, et le remit au comte qui lui rendit un billet ainsi conçu :

« Je reconnais avoir reçu de M. le comte de Changobert la somme de cinquante mille francs pour la participation que j'ai prise à l'enlèvement d'une jeune fille mineure.

» *Signé :* MATTHIEU ROULLIN. »

Roullin parcourut avidement le billet et le brûla à la flamme d'une bougie.

— Maintenant nous sommes quittes, monsieur, dit Roullin avec hauteur.

— Et bons amis, mon cher, répondit en riant Changobert.

Dès le lendemain, la duchesse proposa, au nom du prince dont elle était le plénipotentiaire, de recon-

naître le gouvernement issu des barricades. La reconnaissance de ce petit potentat, qu'on avait surnommé Shahabaham, était nulle au point de vue politique, mais elle avait une très-grande importance aux yeux de Louis-Philippe, qui voulait effacer la tache originelle de son avénement. Lucien passa pour un homme habile et fut nommé second secrétaire à l'ambassade de Rome. La duchesse s'acquitta avec Changobert en lui faisant obtenir la pairie.

Six mois après les événements dont nous venons de parler, Lucien, devenu l'époux de Julia, vivait pendant l'été dans une charmante villa sur les bords du lac de Côme, entre sa femme et sa mère, rendue à l'obscurité et au repos par la mort de Shahabaham.

Hector, tombé dans l'opposition pendant deux ou trois mois, avait abordé au conseil d'État poussé par une brise protectrice, — le crédit de madame Roullin, dont le salon était devenu le centre de réunion de toute l'aristocratie bourgeoise.

Jollivet tint parole à Hector. A peine celui-ci fut-il conseiller d'État que le journaliste fit résonner à ses oreilles toutes les clochettes de la petite presse. Hector, importuné par l'essaim d'épigrammes qui bourdon-

naient à ses oreilles, se surprenait quelquefois à dire, en parlant de ses anciens confrères : « Ces gredins de journalistes ! »

Quant à Roullin, il demeura fidèle à son programme. Il vota pour tous les ministères et vit arriver la révolution de février au moment où il allait être créé baron. Cette grande secousse ne l'ébranla pas. Le 24 février à midi, il était républicain, le soir il était ouvrier.

FIN

PARIS. — Imp. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

KS

MAR 3 - 1929

MAR 5 - 1929